1937

ATHĀR-É IRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE L'IRĀN

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI^e

TOME II

FASCICULE I

1937

ATHĀR-É ĪRĀN

ANNALES
DU
SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ĪRĀN

TOME II

JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN, HAARLEM

INSTITUTI BIBLICI • BIBLIOTHECA PONTIFICII

TABLE DES MATIÈRES

(PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE)

IṢFAHĀN 7

Masdjid-é Djum'a 20

Minār Čehel Dukhterān 27

Imāmzādè Karrār 27

Imāmzādè Aḥmed 27

Le tombeau de Pīr Bakrān 29

Imāmzādè Dja'far 36

Madrasa Imāmī 37

Le tombeau de Bābā Ḳāsem 38

Les minarets Dardasht 43

(Dū Minār Dār al-Ḍiāfè) 43

Masdjid-é Bābā Sukhtè 44

La Khānèḳāh-tombeau de Naṣrābād 46

Darb-é Imām 47

Sar Darb-é Boḳ'è Shaikh Amīr Mas'ūd 57

Darb-é Kūshk 60

Le tombeau de Hārūn Wilāyet 63

Masdjid-é 'Alī 69

Minār Sārebān 72

Sar Darb-é Masdjid-é Ḳoṭbiyè 72

Masdjid-é Darb-é Djawbarè 77

'Alā Ḳapi 80

Le Čahār Bāgh 88

Le Pont Allāhwerdī Khān 95

Masdjid-é Shaikh Lutfullāh 96

Masdjid-é Maḳsūd Beg 99

Masdjid-é Sorkhī 102

Le Maidān-é Shāh 103

Masdjid-é Shāh 107
Le Palais des Čehel Sutūn 116
La Ḳaisārīyè 120
Masdjid-é Bāgh-é Ḥādjdjī 122
Madrasa Mullā 'Abdullāh 123
Le tombeau de Bābā Rukn al-Dīn 123
Le monument funéraire au nom de Sit Fāṭimè 129
La Mosquée Shā'yā et l'Imāmzādè Ismā'īl 131
Le Pont de Khadjū 142
(*Pul-é Djūbī*) 144
(*Pul-é Marnān*) 144
(*Pul-é Shahristān*) 144
(*Minār Shāh Rustam*) 145
(*Imāmzādè Shāhzādè Ḥusain et Ibrāhīm*) 146
(*Masdjid-é Shahristān*) 146
La Mosquée de Sārūtaghī 146
Le Palais des Hasht Behesht 147
Madrasa Mīrzā Taḳī 149
Imāmzādè Shāh Zaid 150
Masdjid-é Miṣrī 152
Masdjid-é Ḥakīm 152
Masdjid-é Ilčī 154
La Madrasa et le Caravansérail Māder-é Shāh 155
Masdjid-é 'Alī Ḳulī Aghā 159
(*Ḥammām-é 'Alī Kulī Aghā*) 159
Madrasa Shamsābād 159
La Citadelle 160
Talār Ashraf 162
L'Āteshkāh 164
Djulfa, Faraḥābād et le Cimetière arménien 165
(*L'Eglise Saint Sauveur*) 166
(*La tombe de Jacob Rousseau*) 167
(*La tombe de Xavier Hommaire de Hell*) 168
Les dates des monuments de la ville d'Iṣfahān et de ses environs 170

IṢFAHĀN

Mrs Muṣṭafāwī et Meshkātī ont relevé sur place la majeure partie des inscriptions sur lesquelles est basée cette étude. Mr Ṣadr Zādè a eu l'obligeance de nous en communiquer d'autres qui avaient été copiées autrefois par son père. Mme Yedda Godard a traduit ces documents, conseillée, pour certaines interprétations, par Mrs Amūzeghār et Anīzī.

A. G.

IṢFAHĀN

Iṣfahān est un anneau de la chaîne d'oasis qui suit, à plus de quinze cents mètres d'altitude, la base orientale du Zagros et le long de laquelle ont toujours circulé les armées et les marchands. Particulièrement bien située, au croisement de routes importantes, elle était déjà l'une des résidences royales des Achéménides, "Gabae, dans la Haute Perse".[1]) A l'époque parthe[2]) et sous les Sasanides[3]) elle était capitale d'une vaste province, mais de ces temps reculés il ne lui reste rien, sauf son nom,[4]) trois lettres, A.S.P. (ASPahan), sur quelques monnaies des derniers Sasanides et deux chapiteaux de colonnes que Flandin et Coste virent encore "à la porte du palais, sur le grand maidan" de Shāh 'Abbās.[5]) C'est peu de chose. Nous ignorons même la date exacte de sa conquête par les Arabes.[6])

Iṣfahān demeura sous le gouvernement du Khalīfat jusqu'au commencement du IVème siècle de l'Hégire. En 319 (931) Mardāwidj b.Ziyār, qui avait servi sous les souverains alides du Māzandarān, puis s'était révolté et proclamé indépendant, devint maître de Raiy. Il battit à deux reprises Mākān b.Kākī et annexa le Ṭabaristān. Les trois fils de Buwaih, 'Alī, Ḥasan et Aḥmed, qui commandaient l'armée de Mākān, passèrent alors à son service. Mardāwidj con-

1. Après avoir parlé de Persépolis, Strabon dit que les Achéménides "avaient d'autres palais et d'autres résidences d'été; ils en avaient à Gabae, dans la Haute Perse et à Taocé, sur la côte" (XV. III. 3).

2. On trouve dans le Karnamak d'Ardashīr que la province d'Iṣfahān, le Fārs et les contrées voisines étaient "dans les mains" d'Ardawān, le dernier roi parthe. E. G. Browne. *A literary History of Persia*, T. I. p. 139. Voir aussi Firdawsī. *Le Livre des Rois*. Traduction J. Mohl. T. V. p. 217.

3. Iṣfahān était, au moment de l'invasion arabe, gouvernée par l'un des quatre Pādhospān de l'empire perse. Th. Noeldeke. *Geschichte der Perser und Araber*, p. 151 en note. Voir aussi A. Christensen. *L'empire des Sassanides*, p. 87 et Ibn al-Athīr. Année 21 H.

4. Spahān, en pahlawī, signifie "les armées".

5. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse ancienne, p. 21, pl. XXVII et XXVII bis.

6. D'après l'école historique de Kūfa la conquête eut lieu en l'an 19 (640). "Sur l'ordre du Khalife 'Omar, 'Abd Allāh b. 'Itbān marcha sur Djaiy .... qui, après plusieurs combats, capitula à la condition que le djizya serait remplacé par un tribut annuel. Tabarī (*Annales*. 1. p. 2637 et suivantes) donne la date de 21 H. Ibn al-Athīr également. L'école de Baṣra prétend que c'est en l'an 23 (644) qu'Abū Mūsā al-Ash'arī, après Nehāwend, s'empara d'Iṣfahān." Cl. Huart. *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Iṣfahān.

fia à l'ainé d'entre eux, 'Alī, le gouvernement de la province de Karadj, puis, dans la même année 319 H., conquit le Djibāl, dont Iṣfahān. Le Khalife al-Muḳtadir le reconnut souverain des provinces qu'il avait conquises, à la condition qu'il évacuerait Iṣfahān, mais fut assassiné peu après et Mardāwidj garda la ville. Vers cette époque 'Alī b.Buwaih s'en empara mais ne tarda pas à l'abandonner, Mardāwidj ayant envoyé contre lui son frère Washmgīr. En 322 (934), le Khalife al-Ḳāhir maintint Mardāwidj dans ses fonctions sous réserve qu'il renoncerait à Iṣfahān. Mardāwidj obtempéra et envoya à Washmgīr, gouverneur de la ville, l'ordre de la remettre à l'émissaire du Khalife, mais entre temps al-Ḳāhir fut déposé et Mardāwidj, encore une fois, garda Iṣfahān. Il y fut assassiné en Ṣafar 323 (Janvier 935).

Un an auparavant les trois fils de Buwaih s'étaient emparés de la province de Shīrāz. Après la mort de Mardāwidj, son frère et successeur, Washmgīr, ne put conserver les territoires qu'il venait d'hériter et qui passèrent aux Buyides. 'Alī resta dans le Fārs et Ḥasan en Médie. Aḥmed conquit le Kirmān en 324 (935–6) et s'avança peu à peu vers Baghdād où il entra en 344 (955). Le Khalife d'alors, al-Mustakfī, l'accueillit magnifiquement, le nomma Amīr al-Umarā' et lui accorda le titre honorifique de Mui'zz al-Dawlè. 'Alī et Ḥasan obtinrent en même temps ceux de 'Imād et de Rukn al-Dawlè.

En 338 (949–50) 'Imād al-Dawlè mourut sans laisser de descendant mâle. Rukn al-Dawlè, le second des trois frères, devint chef de la famille et son fils aîné, 'Aḍud al-Dawlè, prit, sous sa direction, le pouvoir dans le Fārs.

En 344, selon Iḅn al-Athīr, l'armée du Khorāsān, commandée par Muḥammad ibn Mākān, attaqua Iṣfahān et y pénétra sans difficulté. Abū Manṣūr, second fils de Rukn al-Dawlè, s'en était enfui avec le trésor et le harem de son père. La ville fut d'ailleurs presque immédiatement reconquise par le ministre de Rukn al-Dawlè, Ustād Abu'l-Faḍl b.'Amīd. Muḥammad b.Mākān fut fait prisonnier.[1])

1. Voici la traduction complète du passage d'Ibn al Athīr: "Durant cette année (344–955) une armée du Khorāsān prit la route de Raiy où se trouvait Rukn al-Dawlè. Elle venait du Djurdjān d'où elle était partie le premier jour de Muḥarram. Rukn al-Dawlè demanda de l'aide à son frère Mu'izz al-Dawlè qui lui envoya une armée sous le commandement du Ḥādjib Subuktekīn. Une seconde armée sortit du Khorāsān et, par le chemin de Māfāza, se dirigea vers Iṣfahān. Amīr Abū Manṣūr Buwaih, fils de Rukn al-Dawlè, s'y trouvait. Lorsque cette nouvelle lui parvint il quitta la ville avec les trésors et le harem de son père. Ils étaient parvenus à Khān Landjān quand Muḥammad b. Mākān, commandant de l'armée du Khorāsān, s'empara d'Iṣfahān. Ben

Abū Manṣūr et le wazīr Ben 'Amīd sont les seuls personnages dont parle Ibn al-Athīr comme ayant figuré dans cette bataille d'Iṣfahān, du côté buyide. D'autre part on admet que l'activité guerrière d''Aḍud al-Dawlè ne commença qu'en l'année 357 (968), durant laquelle il s'empara de Kirmān. Cependant une inscription gravée sur un mur du petit palais de Darius, à Persépolis, lui attribue le rôle important dans cette affaire. En voici la transcription et la traduction:

بسم الله حضرة الأمير

الجليل عضد الدولة

فنّا خسرو بن الحسن سنة أربع

و أربعين و ثلثمائة فى منصرفه

مظفراً من فتح اصبهان و أسرة

ابن ماكان و كسرة جيش

خراسان و أحضر من قرأ ما

فى هذه الأثار من الكتابة

"Au nom de Dieu! Son Altesse l'Amīr, le glorieux, 'Aḍud al-Dawlè Fennā Khosraw b.al-Ḥasan, (revint) dans son gouvernement en l'année 344, victorieux de la bataille d'Iṣfahān. Il fit prisonnier Ibn Mākān et mit en déroute l'armée du Khorāsān. Il fit venir quelqu'un qui lui lut ce qu'il y a d'inscriptions dans ces ruines."[1])

Mākān, sans perdre de temps, se mit à la poursuite des fuyards et les atteignit. Le pillage avait commencé lorsque, par la grâce de Dieu, Ustād Abu'l-Faḍl b. 'Amīd, wazīr de Rukn al-Dawlè, survint en cet endroit. Il attaqua Ben Mākān, mais son armée prit la fuite et le laissa seul sur le champ de bataille. Il songeait à fuir aussi lorsqu'il revint à lui et se dit: 'Dirai-je à mon maître: J'ai livré vos enfants, vos femmes et vos trésors à vos ennemis, puis je me suis sauvé pour revenir vivant chez vous? Non, il vaut mieux mourir sur place.' Les fuyards s'arrêtèrent et revinrent sur leurs pas. Ben 'Amīd surprit l'armée de Ben Mākān au pillage. L'armée du Khorāsān fut défaite et Ben Mākān fut fait prisonnier. Ben 'Amīd rentra triomphalement à Iṣfahān. Il fit revenir Amīr Abū Manṣūr avec les siens et réussit à recouvrer tous les trésors de Rukn al-Dawlè."

1. Sylvestre de Sacy a étudié longuement ce texte dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*. Paris. 1793, p. 138 et suivantes, mais, faute de documents suffisants, ne put le lire exactement.

Peut-être ce jeune homme était-il plus curieux d'archéologie que de vérité historique.

Iṣfahān demeura buyide jusqu'en 421 (1030), date de sa conquête par le Kakoyide 'Alā' al-Dawlè Abū Djaʿfar Muḥammad b.Dushmanziyār.

'Alā' al-Dawlè s'était, en 420 H., reconnu vassal de Maḥmūd de Ghazna et, en 424, fut confirmé dans le gouvernement d'Iṣfahān par le Sulṭān Mas'ūd, fils de Maḥmūd. En 425 il se révolta, fut battu deux fois, perdit Iṣfahān, puis parvint à la reprendre. Son fils ainé, Zaḥīr al-Dīn Abū Manṣūr Farāmarz, lui succéda. En 438 (1047) il fut assiégé dans Iṣfahān par Ṭoghrul Beg mais laissé en possession de son fief, moyennant reconnaissance de sa vassalité, jusqu'en 443 (1051), date à laquelle les Kakoyides perdirent définitivement Iṣfahān qui passa aux mains des Seldjukides.

En tant que cité, Iṣfahān, dont nous ignorons l'importance à l'époque de la conquête arabe, semble s'être considérablement agrandie sous le khalīfat d'al-Manṣūr (136–158=754–775). Elle se composait alors de deux villes voisines l'une de l'autre, Djaiy,[1]) l'ancienne Gabae, appelée ensuite Shahristān, "la Cité", et Yahūdīyè, "la Juiverie", qui est l'Iṣfahān d'aujourd'hui[2]). En 290 (903) Ibn Rosteh, dans son *Kitāb al Aʿlaḳ al-nafīsa*, parle de Djaiy comme d'une ville ronde de trois kilomètres de diamètre, défendue par un mur d'enceinte flanqué de cent tours et percé de quatre portes. On y voyait une citadelle qui portait le même nom que celle de Hamadhān, Sārūḳ, et qui datait "d'avant le déluge".[3])

1. "Isfahan était anciennement la ville connue sous le nom de Djey, sur l'emplacement de laquelle s'élève maintenant le Sheristan, ou ville." Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, p. 45. Le village qui porte encore le nom de Shahristān se trouve au bord du Zendè-Rūd, à quelques kilomètres en aval de la ville moderne.

2. Yahūdīyè devait son nom aux Juifs qui furent installés en cet endroit par Nabuchodonosor, parce que "le climat y était semblable à celui de Jérusalem", ou par Yezdegerd, à l'instigation de son épouse juive, Shoshān Dukht. "Quand Bakht-Nassar (Nabuchodonosor) eut emmené les juifs de Jérusalem et ruiné cette ville, il conduisit les habitants dans l'Iraq et les établit dans la ville de Hhaï (Djayy), qu'on nomme aujourd'hui Issfahân." Al-Maḳrīzī, d'après L. Langlès (*Voyages du Chevalier Chardin*. T. VIII. p. 147).

"Parmi les prisonniers que Bakht-Nassar emmena de Jérusalem, il y avait des hommes très versés dans les opérations commerciales et expérimentés dans les arts. Arrivés sur le territoire d'Issfahân, ils le trouvèrent pour l'eau, l'air et le sol parfaitement semblable à celui de Jérusalem. Ils le choisirent donc pour y fixer leur demeure, y élevèrent de nombreuses constructions de manière que Yéhoudyéh devint une ville dont le sol est du Kohhol, l'herbe du safran, et où les mouches n'ont d'autre poison à redouter que le miel." Al-Ḳazwīnī. *ʿAdjāʾib al-Buldān*. p. 192. D'après L. Langlès (*Voyages du Chevalier Chardin*. T. VIII. p. 147).

3. G. Le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate*. p. 203.

Au siècle suivant deux géographes arabes, Ibn Ḥawḳal et al-Muḳaddasī, parlent de Djaiy et de Yahūdīyè. "Iṣfahān, dit Ibn Ḥawḳal (p. 120 du manuscrit de Leyde), se compose de deux villes .... séparées l'une de l'autre d'environ deux milles, comme Cordoue et Zara. Toutes deux sont bâties en terre. Yahūdīyè est la plus grande mais, du reste, parfaitement semblable à Shahristān." Chacune d'elles possédait un grand Masdjid-é Djum'a. Yahūdīyè seule était alors aussi grande que Hamadhān. Selon al-Muḳaddasī elle avait un mur d'enceinte percé de douze portes et était bâtie presque entièrement en briques crues. La grande mosquée comportait des piliers circulaires et, du côté de la ḳibla, un minaret de 70 coudées de hauteur. Un pont de bateaux franchissait la rivière à Djaiy, immédiatement en aval de la forteresse.

Au commencement du Vème siècle H., en 421 (1030), al-Māfarrūkhī composa, en langue arabe, une histoire de la ville, *Risālat Maḥasīn Iṣfahān*, dont on ne connait pas le manuscrit original mais plusieurs copies ou traductions. L'une d'entre elles appartient à la Royal Asiatic Society et a été décrite en 1901 par E. G. Browne dans le *Journal of the Royal Asiatic Society.*[1])

1. Account of a rare Manuscript, History of Iṣfahān .... described by Edward G. Browne dans *Journal of the Royal Asiatic Society.* Octobre 1901.

Cette histoire d'Iṣfahān est une traduction en langue persane de l'ouvrage d'al-Māfarrūkhī. Elle a été exécutée par Ḥusain b.Muḥammad b.Abu'l-Riḍā al-Ḥusainī al-'Alāwī en l'année 729 (1329), et dédicacée par lui au wazīr Amīr Muḥammad, fils du grand ministre Rashīd al-Dīn Faḍl Allāh, l'auteur du *Djamī' al-Tawārīkh*. L'exemplaire de la Royal Asiatic Society, œuvre du scribe Aḥmed d'Ardistān, a été terminé le 5 Radjab 884 (22 Septembre 1479) à Iṣfahān, dans la mosquée de l'Amīr Ibrāhīm Shāh. En tête de l'ouvrage le traducteur, Ḥusain b.Muḥammad, a placé une préface de son cru dans laquelle il raconte en quelles circonstances il visita la ville d'Iṣfahān, qu'elle lui sembla incomparablement supérieure à tout ce qu'il en avait lu ou entendu dire et qu'il eut la chance de trouver une copie du Risālat Maḥasīn Iṣfahān, composé par Mufaḍḍal b.Sa'd b.al-Ḥusain al-Māfarrūkhī en l'année 421 de l'Hégire. Frappé par l'intérêt de l'ouvrage et le charme du style, il le traduisit en langue persane et y ajouta des notices relatives à des contemporains ainsi que d'autres renseignements nouveaux. Pas de doute, par conséquent quant à l'ancienneté de l'œuvre originale.

La Bibliothèque Nationale de Paris en possède une copie (Supplément persan 1573) qui faisait partie de la Collection Ch. Schefer et figure dans le Catalogue que M. Blochet en a publié comme "Histoire d'Iṣfahān par un auteur qui ne se nomme point". Elle est datée de Rabī' I 1315 (Août 1897) et fut exécutée pour Ch. Schefer, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Ẓell-é Sulṭān, fils ainé de Nāṣir al-Dīn Shāh Ḳādjār, sur sa demande d'une Histoire d'Iṣfahān ancienne et digne de confiance. Mais le transcripteur remplaça la préface d'al-Māfarrūkhī par une autre, plus courte, où manque l'autobiographie, et même le nom, de l'auteur.

D'autre part il parut à Ṭéhérān, en 1312 (1933) un *Ketabe Mahasene Isfahan d'al-Mafarrukhi* dont le titre est accompagné des dates du règne de Malek Shāh (465–485 = 1072–1092), ce qui semble indiquer que l'ouvrage a été composé à cette époque mais signifie seulement que le texte utilisé pour cette réédition date du temps du souverain seldjukide. On y lit que la famille de l'auteur bénéficia des faveurs de Ṭoghrul Beg, d'Alp Arslān et de "l'auguste Sulṭān règnant alors sur le monde", Malek Shāh, mais c'est sans doute parce que l'ouvrage

FIG. 1. LE ZENDÈ-RŪD

Elle contient, parmi de nombreux poèmes, à la mode du temps, une description détaillée de Yahūdīyè, qui avait déjà supplanté Djaiy en dimensions comme en importance, de ses environs, de son climat, du caractère de ses habitants, de son commerce, de son industrie, et une sorte d'inventaire de ses jardins, des produits de son sol, de ses hommes célèbres, de ses visiteurs éminents et de ses monuments. Le mur de la ville, selon al-Māfarrūkhī, fut construit par le souverain qui régnait de son temps, 'Alā' al-Dawlè Muḥammad b.Dushmanziyār b.Kākoyè (398–443 = 1007–1051).[1]) Il avait plus de 15000 pas de longueur et était percé de douze portes, chacune pourvue de deux vantaux couverts de bronze et si large que le plus gros éléphant, chargé d'hommes d'armes portant leurs étendards, pouvait y passer aisément.

La vieille mosquée, construite par les Arabes Banū Tamīn, et celle que l'illustre wazīr des Buyides Mu'aiyid al-Dawlè et Fakhr al-Dawlè, Ṣāḥeb Ismā'īl b.'Abbād, fit édifier dans le quartier Djūrdjīr y font l'objet de longues des-

fut offert à Malek Shāh par quelque membre de la famille d'al-Māfarrūkhī et complété en conséquence, en remerciement ou en vue des "faveurs" du Sulṭān.

1. 'Alā' al-Dawlè, le premier souverain kakoyide, s'empara d'Iṣfahān en 398 (1007). C'est sous le règne de son fils, Abū Manṣūr Farāmarz, que la ville passa au pouvoir des Seldjukides. Abū Manṣūr reçut en fief, en dédommagement de cette perte, les provinces de Yazd et Abarḳūh (Ibn al-Athīr. Ed. Tornberg, T. IX, p. 385).

criptions fort intéressantes pour l'histoire des premières mosquées de l'Īrān.[1])

Un quart de siècle après al-Māfarrūkhī, en 444 H., Nāṣir-é Khosraw visita Iṣfahān, se dirigeant vers Balkh au retour de son long voyage.

Selon Yāḳūt "Thogroul beik l'avait investie en 442 (1050) après en avoir ravagé les environs; de nombreux combats se livrèrent sous ses murs et les habitants proposèrent au sultan, s'il consentait à s'éloigner, de reconnaître sa suzeraineté et de lui payer une forte rançon. Thogroul beik ayant exigé la reddition de la place, la résistance se prolongea. Les habitants, vaincus par la famine, durent capituler. La détresse avait été si grande que l'on avait démoli la grande mosquée pour se procurer du bois. Thogroul beik fit son entrée dans la ville au mois de Moharrem 443 (mai-juin 1051); il en fit sa capitale et y fit transporter les trésors, les munitions et les armes qu'il avait mis à Rey. Il fit démolir une partie des fortifications qui avaient été augmentées par l'émir Abou Mançour ibn Ala ed Daoulèh Kakouièh".[2])

Cependant, en Ṣafar 444 (1052), c'est à dire un an tout juste après ces évènements, Nāṣir-é Khosraw décrit Iṣfahān comme "entourée d'une muraille solide et fort haute, percée de portes et au sommet de laquelle on a établi des plateformes pour y placer des combattants. L'enceinte est, dans toute son étendue, garnie de créneaux. La ville est sillonnée par des canaux d'eau courante et les maisons y sont belles et fort élevées. Une superbe mosquée, où l'on fait la prière du vendredi, se trouve au centre de la ville. On prétend que le mur d'enceinte d'Isfahan a trois fersengs et demi de développement. L'intérieur de la ville présente l'aspect d'une grande prospérité et je n'y ai remarqué aucun bâtiment en ruines . . . ."[3])

Ce qui prouve peut-être que les dégâts dont parle Yāḳūt, deux siècles plus tard, avaient pu être réparés en peu de temps et n'étaient pas aussi considérables qu'il l'a dit.[4])

Selon Ḥusain Muḥammad, le traducteur du *Risālat Maḥasīn Iṣfahān*, le

1. Elles sont traduites à peu près entièrement dans l'"Historique du Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān" qui a paru l'an dernier dans *Aṯār-é Īrān* (p. 216–220).

2. D'après Ch. Schefer, *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*, p. 253, en note.

3. *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*, Ed. Ch. Schefer, p. 252–3.

4. La phrase de Yāḳūt relative à la destruction de la grande mosquée d'Iṣfahān pourrait d'ailleurs être plus exactement rendue par celle-ci: La pénurie de bois de chauffage avait été si grande qu'on avait endommagé la grande mosquée pour s'en procurer.

Sulṭān Ṭoghrul Beg "était si attaché à Iṣfahān, dont il fit sa résidence principale pendant douze années et où il passa souvent un ou deux mois consécutifs en d'autres temps, que, malgré l'insubordination des habitants et leur manque d'égards à son endroit, il y dépensa plus de 500000 dinars en construction de bâtiments publics et en améliorations".[1])

Iṣfahān, qui avait été la ville principale des Buyides,[2]) la capitale des Kakoyides, puis celle de Ṭoghrul Beg, devint ensuite "le centre du vaste empire d'Alp Arslān"[3]) et de ses successeurs. Malek Shāh, son illustre ministre Niẓām al-Mulk et le Sulṭān Muḥammad b.Malek Shāh y furent inhumés. Le quartier principal de la ville était alors Djawbarè (le quartier Gulbar de Chardin). Il s'étendait autour de l'actuel Maidān-é kohnè, l'"ancienne place", sur lequel se trouvaient le palais royal, la madrasa construite par Niẓām al-mulk et le tombeau de Sulṭān Muḥammad. Ces édifices n'existent plus.[4]) Des monuments seldjukides d'Iṣfahān, les plus beaux de l'Īrān musulman, des chefs d'œuvre de cette "école d'Iṣfahān" qui a marqué de son génie l'architecture iranienne toute entière, il ne nous reste en effet, dans la ville même, que quelques parties du Masdjid-é Djum'a, dont le magnifique Gunbad-é Khākī (481 H.) et quelques minarets, minār Čehel Dukhterān (501 H.), minār 'Alī, minār Sārebān et celui de la mosquée Sha'yā. Mais il semble qu'ils aient été fort nombreux, à en juger de ceux qui subsistent dans les environs immédiats de la cité: la mosquée Djum'a de Barsīān (491 H.),[5]) le minaret de Gār (515 H.),[6]) la mosquée de Sīn (526 H.),[7]) les minarets de Zīār[8]) et de Rahrewān,[9]) etc. . . . .

C'est de l'Iṣfahān seldjukide que semble bien être partie la croisade iranienne

1. E. G. Browne. *Account of a rare manuscript* . . . . p. 667.
2. Mu'aiyid al-Dawlè, Fakhr al-Dawlè, Shams al-Dawlè, Samā' al-Dawlè. Ṣāḥeb Ismā'īl b.'Abbād, le célèbre ministre des deux premiers de ces princes, mourut à Iṣfahān en Ṣafar 385 (Mars 995) et y fut enterré. Sa tombe y est encore visible, dans un petit bâtiment sans importance du quartier Djawbarè.
3. E. G. Browne. *Account of a rare manuscript* . . . . p. 668.
4. Ḥusain Muḥammad, le traducteur d'al-Māfarrūkhī, vit encore, en 729 (1329), le collège de Niẓām al-Mulk en pleine prospérité (E. G. Browne. *Account* . . . . p. 687). Il existait encore au temps d'Ḥamd Allāh Mustawfī (*Nuzhat al-Ḳulūb*. Traduction G. le Strange. p. 56).
5. M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 316 et 361.
6. Idem. p. 323 et 363.
7. Idem. p. 327 et 363.
8. Idem. p. 341 et 365.
9. Idem. p. 346 et 365.

contre la mosquée arabe. C'est à Iṣfahān, ou autour d'Iṣfahān, que semble bien être née la mosquée à quatre iwans.[1])

Au commencement du VIIème siècle de l'Hégire, lorsque Yāḳūt écrivait, Djaiy et la brillante Yahūdīyè des Seldjukides tombaient en ruines. Encore était-ce Djaiy qui demeurait la plus populeuse. En 625 (1228), une bataille livrée aux Mongols, sous les murs mêmes de la ville, par le dernier Khwarezm-shāh, Djalāl al-Dīn Mangū-berti, sauva Iṣfahān, mais elle n'en fit pas moins partie de l'empire mongol. Yahūdīyè recouvra ensuite son ancienne prospérité. Abu'l-Fedā' raconte, en 721 (1321), qu'elle était alors une cité populeuse et riche. Djaiy s'était moins bien relevée de ses ruines et n'était plus qu'un faubourg de la Juiverie.

La province d'Iṣfahān était encore misérable. Un historien du temps, Ḥamd Allāh Mustawfī Ḳazwīnī, nous le dit expressément. "Les revenus de la province d'Irāḳ, en l'année 35 (A.D. 1335) de l'ère mongole, s'élèvent à la somme totale de 350000 dinars courants. Mais j'ai vu un rapport écrit par mon arrière grand-père, Amīn al-Dīn Nāṣir Mustawfī, qui était agent comptable de la Trésorerie de l'Irāḳ au temps des Seldjuks, et, selon ce document, l'Irāḳ payait à cette époque l'équivalent de 25200000 et quelques dinars courants. De nos jours cependant, en raison de la ruine de la contrée, cette somme est réduite à celle que j'ai indiquée plus haut".[2]) Cette observation très intéressante nous fait connaître, pour ainsi dire chiffres en main, l'extrême pauvreté de la province d'Iṣfahān pendant et longtemps après l'invasion mongole. Elle nous donne la raison de la pénurie de monuments, de ce trou que l'on constate à cette époque dans la chronologie des édifices d'Iṣfahān. Il est évident que Yahūdīyè, même redevenue populeuse et prospère au temps d'Abu'l-Fedā', devait alors être plus soucieuse de réparation que de construction de monuments.

Ḥamd Allāh nous donne ensuite une longue description, mais plus géographique qu'historique, d'Iṣfahān et des districts voisins. Il dit cependant, comme Nāṣir-é Khosraw, que le mur de la ville avait 21000 pas de circuit mais que c'est Rukn al-Dawlè, le Buyide, qui le fit construire. Le site d'Iṣfahān aurait été

1. A. Godard. Les anciennes mosquées de l'Irān, dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 187–210. Voir aussi "Ardistān et Zawārè" dans le même volume, p. 285–305.

2. *Nuzhat al-Ḳulūb*. Trad. G. le Strange. p. 54.

occupé originairement par quatre villages, Karrān, Kūshk, Djawbarè et Dardasht, fondés, selon les uns, par le roi Ṭahmūrath le Pīshdādīān, et selon d'autres par Djamshīd ou Alexandre le Grand. Lorsque Kaiḳobād, le Kayanide, en fit sa capitale le nombre des habitants devint si considérable que d'autres villages auraient été bâtis qui peu à peu s'agglomérèrent et formèrent une grande cité.[1]) Cette historie des origines de Yahūdīyè, moins plausible encore que celle des Juifs installés en cet endroit par Nabuchodonosor, n'est, bien entendu, pas à retenir. Cependant les noms des quatre villages, Karrān, Kūshk, Djawbarè et Dardasht existent encore dans la ville. La porte de Karrān nous est donnée par Chardin comme ouvrant du côté est. Nous aurons tout à l'heure l'occasion d'examiner un monument appelé Darb-é Kūshk, la porte de Kūshk. Djawbarè et Dardasht sont encore les quartiers principaux de la cité.

Vers le milieu du VIIIème siècle de l'Hégire, en 757 (1356), le Muzaffaride Mubāriz al-Dīn Muḥammad enleva Iṣfahān à l'Amīr Abū Isḥāḳ b.Maḥmūd Shāh Indjū. Puis Tīmūr la conquit, à la fin du même siècle. La ville s'étant révoltée, en 790 (1388), les Mongols massacrèrent, dit-on, 200000 de ses habitants. Tīmūr occupait la citadelle dont les ruines existent encore en dehors de la porte Dardasht, Ḳal'è Ṭabarak.

Iṣfahān passa ensuite aux mains des Ḳara-Ḳoyūnlū. "En 857 H. l''Irāḳ et le Fārs tombèrent au pouvoir de Mīrzā Djahān Shāh, fils de Ḳara Yūsuf, et ce bel empire, après être resté à peu près quatre-vingts ans entre les mains de l'Amīr Tīmūr Kūrekān et de ses descendants, leur fut ravi et soumis à la domination des Turcomans."[2])

"Amīr Djahān Shāh, en l'année 857, alla à Iṣfahān où il résida quelque temps. Il propagea l'équité et la justice parmi les habitants de cette province et ainsi gagna l'attachement de tous. Il y fit construire de beaux bâtiments."[3])

En 872 (1467), Djahān Shāh, rentrant d'une expédition malheureuse contre Diyār-Bekr fut surpris et tué par Ūzūn Ḥasan, le chef des Aḳ-Ḳoyūnlū, qui prit le pouvoir à Tabrīz, la capitale même des Ḳara-Ḳoyūnlū. En 874, Ūzūn Ḥasan "marcha contre l''Irāḳ persique et soumit ce pays à sa domination. Il se dirigea

1. *Nuzhat al-Ḳulūb*. Trad. G. le Strange. p. 55.
2. *Cheref namè*. Traduction Charmoy. T. II. 1-ère partie. p. 477.
3. *Zinat al-Madjālis*, à la fin de la 5ème section.

ensuite vers le Fārs . . . ."[1]) Nous trouvons son nom dans le Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān à la date de 880 H.

Lors de sa mort, en 882 H., Sulṭān Khalīl lui succéda, mais l'année suivante, "au printemps de l'année 883 H., un autre fils de Ūzūn Ḥasan, Mīrzā Ya'ḳūb, se révolta et il se livra entre les deux frères, au bord de la rivière de Khoi, un combat acharné dans lequel Mīrzā Khalīl fut tué. Mīrzā Ya'ḳūb revint à Tabrīz et monta sur le trône du Sulṭānat."[2]) Il régna jusqu'en 896. Il y a à Iṣfahān un monument qui porte son nom et la date de 895 H.

Son fils Bāisonḳor lui succéda mais fut, en 897 (1492), dépossédé par son cousin Rustam, fils de Maḳsūd, fils d'Ūzūn Ḥasan, qui régna de 897 à 902 H. Un monument d'Iṣfahān porte son nom et la date de 902 H.

Deux princes encore, Aḥmed, surnommé "le Nabot", qui mourut en 903 H., puis Muḥammad, qui régna à Iṣfahān même, et nous voici arrivés à l'époque la plus glorieuse de l'histoire de la ville, celle des Safawides.

Iṣfahān possède deux monuments qui ont été construits sous le règne du premier souverain de cette dynastie, Shāh Ismā'īl, le tombeau de Hārūn Wilāyet, daté de 918 H., et le Masdjid-é 'Alī, daté de 928 H.

Depuis l'année 908 H. Shāh Ismā'īl possédait le Shīrwān, l'Ādharbaidjān et l'"Irāḳ 'adjemī. Cependant les Safawides, originaires de l'Ādharbaidjān, eurent d'abord pour capitale, comme leurs prédécesseurs, Tabrīz, puis s'installèrent à Ḳazwīn. Ce n'est que sous le règne du cinquième d'entre eux qu'Iṣfahān devint la capitale officielle de l'Īrān. Shāh 'Abbās I célébra les fêtes du nawrūz de l'année 1006 (1598) dans le petit palais qu'il y possédait, Naḳsh-é Djahān, "Image du monde". "Dès le printemps de cette année 1598, il y fit pratiquer des travaux d'agrandissement et d'embellissement, afin de le mettre en rapport avec ses besoins particuliers, pour y loger . . . , son personnel privé, ses bureaux, ses courtisans, mobilisant les meilleurs architectes, les plus habiles ouvriers dans l'art de la céramique qu'il fit chercher jusqu'aux Indes."[3]) Shāh 'Abbās entreprit en même temps de faire de sa capitale la plus somptueuse ville du monde. Il sut, comme l'avait fait le Sulṭān Uldjāitū Khodābendè à Sulṭānīyè, insuffler à son entourage l'ardeur de construire beaucoup, sinon toujours

1. *Cheref-namè*. Trad. Charmoy. T. II. 1-ère partie. p. 488.
2. Idem. p. 491.
3. J. L. Bellan. *Chah Abbas Ier*. Paris. Paul Geuthner. 1932. p. 75.

bien. Le souverain, les grands personnages, et même les petits, comme ce Khalaf qui était sofrèdjī du roi (litt. chargé de la nappe),[1] les commerçants et les artisans, construisirent à l'envi des palais, des bâtiments publics et privés, mosquées, écoles, couvents, bazars, caravansérails, places, avenues, ponts, jardins, etc. . . . . Ce fut une belle bousculade. Shāh 'Abbās ordonnait, dirigeait et surveillait lui-même ces travaux. Pour donner de l'eau à ses fontaines il n'hésita pas à percer des montagnes. Une nouvelle Iṣfahān s'éleva comme par enchantement.

Djulfa de l'Araxe ayant été ruinée en 1014 (1605), il transporta dans l'intérieur du pays, et particulièrement à Iṣfahān, sa population tout entière, soit, comme dit M. Streck, parce que, "pendant la guerre turco-persane elle avait gagné sa sympathie en chassant sa garnison turque,"[2] soit parce que ces Arméniens actifs et entreprenants lui semblaient de bonnes recrues pour sa capitale. Il les installa dans un nouveau quartier de la ville qu'il fonda sur la rive gauche du Zendè-Rūd. Cette "Nouvelle Djulfa" devint très rapidement un faubourg important de la ville, avec une industrie et un commerce très développés.

Iṣfahān était alors fort peuplée, environ 500000 habitants, dit Oléarius,[3] au moins 600000, selon Chardin,[4] de 5 à 600000, selon Pietro della Valle.[5] Ses bazars et ses artistes étaient universellement célèbres. Cette prospérité dura un peu plus d'un siècle, puis, sous le règne de Shāh Sulṭān Ḥusain, l'invasion afghane survint. Shāh Sulṭān Ḥusain était un prince faible et bigot dont la politique religieuse tracassière irrita les Afghans Ghilzai, sunnites, qui tenaient Ḳandahār pour l'Īrān. En 1121 (1709), Mīr Wais, leur chef, se révolta ouvertement, chassa la garnison iranienne de Ḳandahār et s'empara de la province. En 1134 (1721), Maḥmūd, fils de Mīr Wais, envahit l'Īrān et, à la suite de la bataille de Gulnābād, assiégea Iṣfahān qui souffrit d'une épouvantable famine

1. Ce Khalaf fit construire en 1014 H. la mosquée actuellement appelée Masdjid-é Sorkhī. Voir p. 102.
2. *Encyclopédie de l'Islām.* Art. Djulfa.
3. *Relation du voyage d'Adam Oléarius* . . . . Traduction A. de Wicquefort. Paris 1666. T. I, p. 524.
4. "La ville d'Isfahan, en y comprenant les faubourgs, est une des plus grandes villes du monde . . . . Plusieurs gens font monter le nombre de ses habitants à onze cent mille âmes. Ceux qui en mettent le moins assurent qu'il y en a six cent mille." *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès. T. VII. p. 273. En note: Olivier (fin du XVIIIème siècle) n'en compte que 50000; mais des renseignements très positifs m'autorisent à croire qu'aujourd'hui cette ville contient encore près de 200000 âmes." L. Langlès (en 1811).
5. *Les voyages de Pietro della Valle* . . . . Paris. 1664. T. II. p. 39.

et capitula. Shāh Sulṭān Ḥusain abdiqua et couronna lui-même son vainqueur en 1135 (1722). Sept années plus tard, en 1142 (1729), les victoires de Nādir Shāh à Damghān et à Murčè-Khart mirent fin à la domination afghane. Iṣfahān fut délivrée, mais elle était ruinée. Les transferts successifs du gouvernement à Meshhed, sous Nādir Shāh, à Shīrāz, sous les Zends, puis à Ṭéhérān, sous les Kadjars, l'ont ensuite réduite à l'état de chef-lieu de province, active, artiste, industrielle, voire usinière, mais trop au large dans sa vaste enceinte, pauvre auprès des rayonnants monuments de sa splendeur passée.

Iṣfahān compte actuellement 120000 habitants.[1])

Elle connut, en somme, la gloire et sa plus grande prospérité à l'époque safawide. Aussi bien est-ce comme capitale des Safawides, et plus particulièrement comme création de Shāh 'Abbās, qu'elle est le plus généralement connue. D'où le style spécial, et un peu agaçant, dont on use pour la décrire: gouffres magiques, palais du génie des cavernes, goutelettes d'émail, trainées de stalactites, cascades d'alvéoles, coulées de glaçons bleus qui s'épandent ça et là, kaléidoscope et, inévitablement, Mille et une nuits. "Isfahan, dit Gobineau, n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées."[2]) "Triomphe de l'élégant et modèle du joli" dit encore le même auteur. Shāh 'Abbās, le politique, le guerrier, l'administrateur énergique, le financier retors, le meurtrier de son fils, tout action et détentes brutales, n'avait cependant rien d'un écouteur de contes de fées. Avec Pietro della Valle nous le voyons batailant contre les Turcs, recevant des ambassadeurs, présidant son conseil, lucide, volontaire, et parfois, lassé ou exaspéré, dégringolant l'escalier d''Alā Ḳapi, baguenaudant sur le Maidān, s'asseyant à terre devant un plateau de kebāb, puis filant vers ses chantiers, ses plantations, ses chevaux, ses soldats. Et gare aux endormis! Quant à sa ville, elle est surtout un plan, des lignes, des masses, d'amples perspectives, de la véritable grandeur, un demi-siècle avant Versailles. S'il s'y trouve aussi, mais dans le décor seulement, de l'afféterie, de ce précieux qui plaît tant aux foules et à leurs littérateurs, c'est que la mode du temps le voulait ainsi, la mode, à laquelle on ne résiste pas et dont il faut bien qu'on s'arrange.

1. Selon une statistique de 1933.
2. Comte de Gobineau. *Trois ans en Asie.* Paris. 1923. T. I. p. 254.

L'Iṣfahān de Shāh 'Abbās n'est d'ailleurs pas toute la ville et l'art safawide n'est pas le seul, ni le plus grand, qui s'y trouve représenté. Pour nous, la vieille cité est justement l'endroit où l'on peut étudier et ranger un certain nombre de monuments suivant un ordre qui marque l'évolution et les aspirations de l'art islamique iranien. Elle est, à vrai dire, la Ville d'art de l'Īrān musulman, la seule où l'on puisse rechercher cette vue d'ensemble. Elle est aussi, dans la vallée où elle s'est déplacée au cours des siècles, l'un des paysages les plus significatifs de l'Īrān. Qui s'y est attardé puis, un beau soir d'automne, monte à travers les cimetières du sud jusqu'aux premières pentes du Ḳūh-é Ṣofī, ne peut manquer, s'il s'abandonne à la magnificence incomparable du spectacle qu'il a sous les yeux, d'y sentir ses impressions diverses se condenser en ce sentiment même qui explique et caractérise l'œuvre des artistes iraniens.

D'une rive à l'autre la vallée, bordée d'âpres déserts et de hautes montagnes arides, est un lac de verdure d'où émerge une ville de tours émaillées, d'aériennes coupoles bleues, de minarets élancés et de hauts murs autour de jardins invisibles. Vers la droite on distingue, dans la douceur du soleil déclinant, les ruines successives de l'ancienne métropole et il y a, entre ces vestiges délabrés, la ville vivante et la splendeur éternelle du site, un contraste et, en même temps, un accord dont le sentiment confus anime le spectateur. Exaltation de ce qu'il y a en nous de permanent, adoration d'une beauté à laquelle nous ne nous associons que pour un instant, pensées à la fois douces et cruelles qui justifient, il est vrai, en tout endroit l'effort singulier de l'homme édifiant son œuvre périssable mais qui prennent ici une force et une valeur particulièrement émouvantes. Iṣfahān, isolée dans ses déserts, secrète, merveilleusement ornée, chargée d'histoire, est, plus exactement encore que Tolède ou Aranjuez, une image de l'exaltation dans la solitude.

Peut-être est-il impossible de comprendre tout à fait l'art, et l'âme, de l'Īrān si l'on ignore la poignante beauté de cette ville.

MASDJID-É DJUM'A

Le monument d'Iṣfahān où se trouve la plus ancienne date de construction est le Masdjid-é Djum'a, "la vieille mosquée de la congrégation" de Chardin.[1])

1. *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès. T. VIII. p. 2.

On l'appelle aussi Masdjid-é Djāmi' et parfois Masdjid-é Djāmi' 'Aṭīḳ. Il a été édifié à l'époque seldjukide sur l'emplacement et en remplacement d'une mosquée plus ancienne, puis, à plusieurs reprises, modifié, agrandi et pourvu de dépendances nombreuses. Je ne rappellerai ici que pour mémoire les phases essentielles de ces transformations, priant que l'on veuille bien en trouver le détail dans l'"Historique du Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān" qui a paru l'an dernier dans *Athār-é Īrān*.[1])

De la mosquée ancienne, à laquelle s'est presque exactement superposée l'actuelle, il ne reste rien, mais nous la connaissons par les récits d'écrivains qui l'ont vue, Ibn Ḥawḳal, al-Muḳaddasī, al-Māfarrūkhī, Nāṣir-é Khosraw. Elle se composait très simplement, comme toutes les grandes mosquées abbasides, de galeries de prière et de circulation entourant une vaste cour. Ces galeries s'appuyaient à des constructions, les "quatre corps de bâtiments" dont parle al-Māfarrūkhī, qui comprenaient les dépendances ordinaires de cette sorte d'édifices, écoles, couvents, hôtelleries, magasins, etc. . . . .

Sous le règne du Sulṭān seldjukide Malek Shāh, Niẓām al-Mulk, son wazīr, construisit l'édifice à coupole qui porte son nom dans la partie sud du terrain. Au nord, en 481 (1088–9), Tādj al-Mulk, qui devint, après Niẓām al-Mulk, wazīr du même souverain, édifia le Gunbad-é Khākī. C'est à cette occasion que disparurent les galeries abbasides et, sans doute aussi, les corps de bâtiments nord et sud. La mosquée se présentait alors, suivant la formule iranienne primitive, comme un pavillon à coupole largement ouvert, contenant le miḥrāb et précédé d'une vaste esplanade où les fidèles se rangeaient, aux jours d'affluence, comme ils se rangent encore de nos jours devant certaines mosquées du Turkestān.[2]) De chaque côté subsistaient les anciens corps de bâtiments est et ouest et au nord de l'esplanade se dressait le Gunbad-é Khākī.

En 515 (1121–2), nous dit Ibn al-Athīr, la mosquée fut incendiée par les Batiniens. Par là il faut entendre que les corps de bâtiments est et ouest brûlèrent, car il n'y avait dans la mosquée rien d'autre qui fût combustible. Les deux pavillons à coupoles n'étaient que maçonnerie et étaient isolés. Les murs de

1. *Athār-é Īrān*. 1936. p. 213–282.

2. E. Diez. *Encyclopédie de l'Islām*. Art. Masdjid. t. III. p. 441a. A propos de deux mosquées de Bukhārā, Masdjid Kāliyān et Masdjid Labi-Khaūs: " . . . . Lors des grandes prières communes, la foule se range devant ces mosquées. Cela est particulièrement usuel au Turkestān".

clôture, tout au moins, furent reconstruits immédiatement. Une porte du côté nord porte en effet un reste d'inscription où l'on peut lire que "cette construction fut renouvelée après l'incendie, durant les mois de l'année 515" (fig. 2). Cependant l'édifice ne se composait plus que de deux pavillons aux extrémités d'une esplanade bordée de ruines calcinées. Les choses ne pouvant demeurer

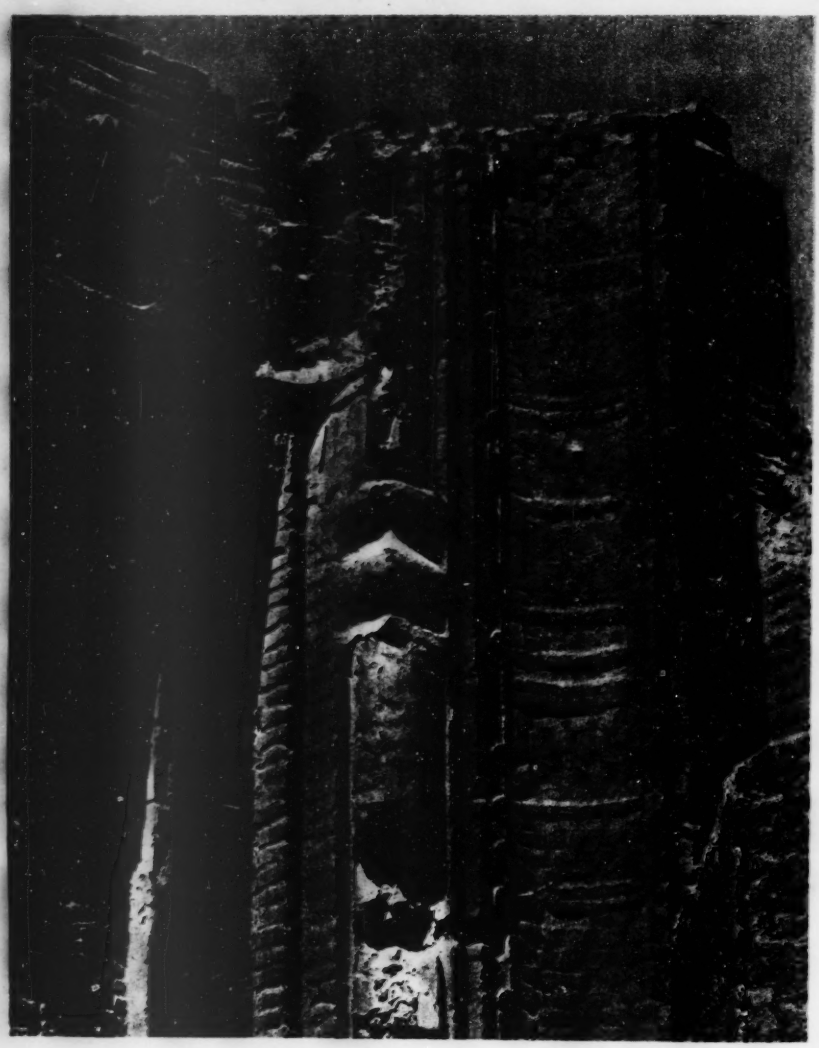


FIG. 2. MASDJID-É DJUM'A. DÉTAIL DE LA PORTE DATÉE DE 515 H.
CLICHÉ M. B. SMITH

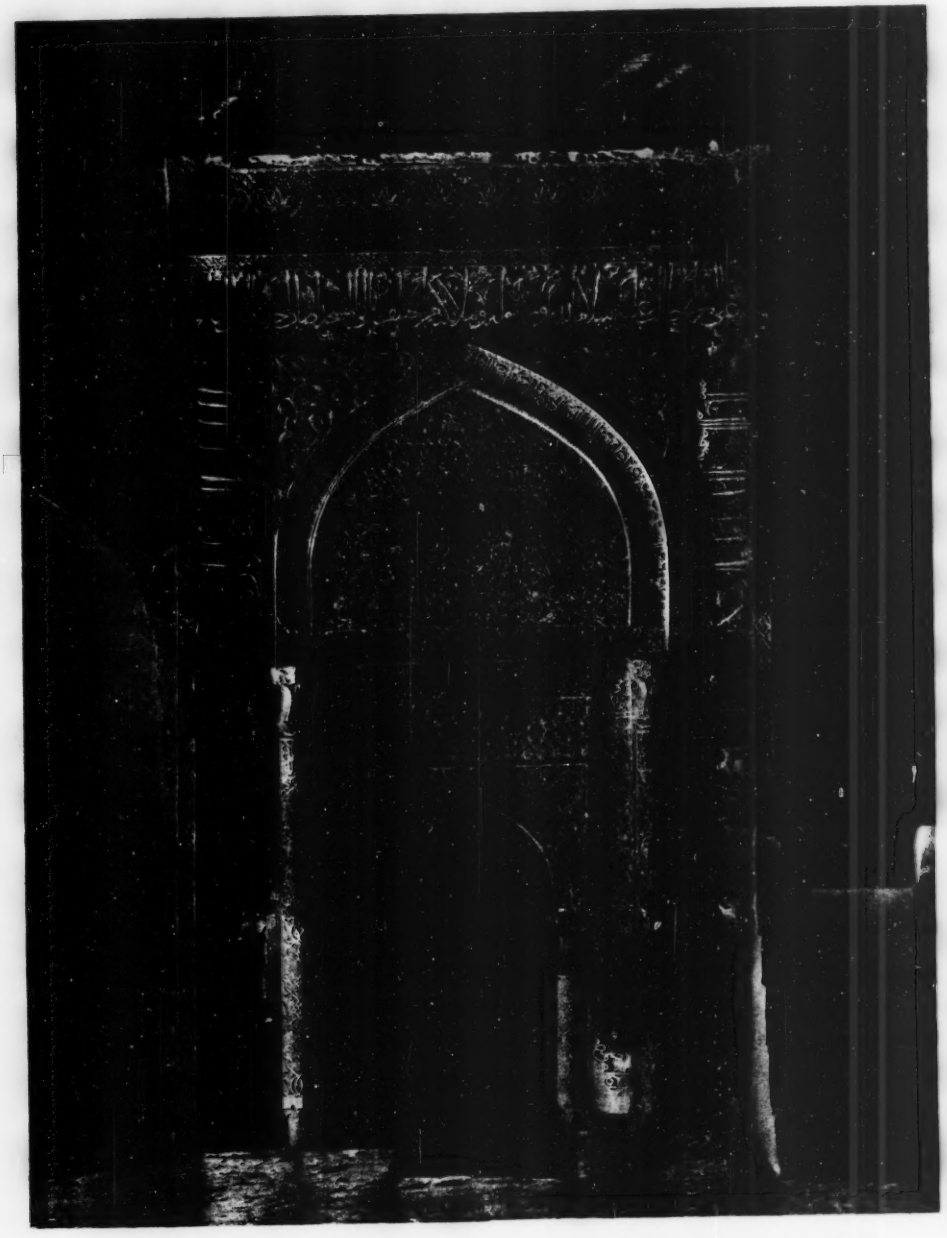


FIG. 3. MASDJID-É DJUM'A. LE MIḤRĀB DU SULṬĀN ULDJĀITŪ

CLICHÉ M. B. SMITH

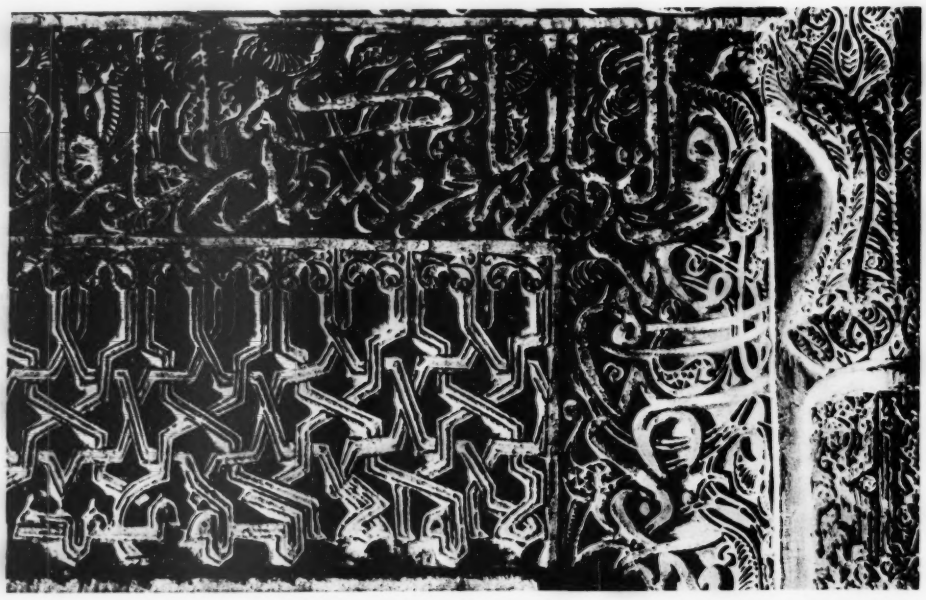


FIG. 4. MASDJID-É DJUM'A. DÉTAIL DU MIḤRĀB DU SULṬĀN ULDJĀITŪ
CLICHÉ M. B. SMITH

en cet état lamentable, c'est peut-être à ce moment que furent construits les bâtiments qui transformèrent la mosquée de Malek Shāh en une mosquée à quatre iwans. Aussi bien la mosquée de type iranien tendait-elle alors à se perfectionner, comme le prouve la Djāmi' de Zawāré qui, en 530 déjà (1135–6), possédait, en avant de la salle à coupole du miḥrāb, une cour à quatre iwans. Peut-être l'incendie fut-il la cause déterminante de cette transformation qui, d'autre part, à en juger de l'architecture originale des iwans, ne peut être que de peu postérieure au sinistre. Elle se place en tout cas entre l'année 515 H. et la fin de l'époque seldjukide.

En 710 (1310) fut exécuté, "grâce aux dons généreux" de Muḥammad de Sawè, ministre du Sulṭān mongol Uldjāitū Khodābendè, le magnifique miḥrāb en plâtre sculpté (fig. 3–4) qui orne le mur septentrional de l'īwān ouest. Ce miḥrāb, selon l'importante inscription historique qu'il comporte, "fait partie des adjonctions aux édifices dont la réfection a été entreprise sous le règne du Sulṭān (Uldjāitū)". Le décor en plâtre sculpté des trois travées qui bordent au sud le couloir de l'entrée sud-est de la mosquée date également de l'époque mongole.

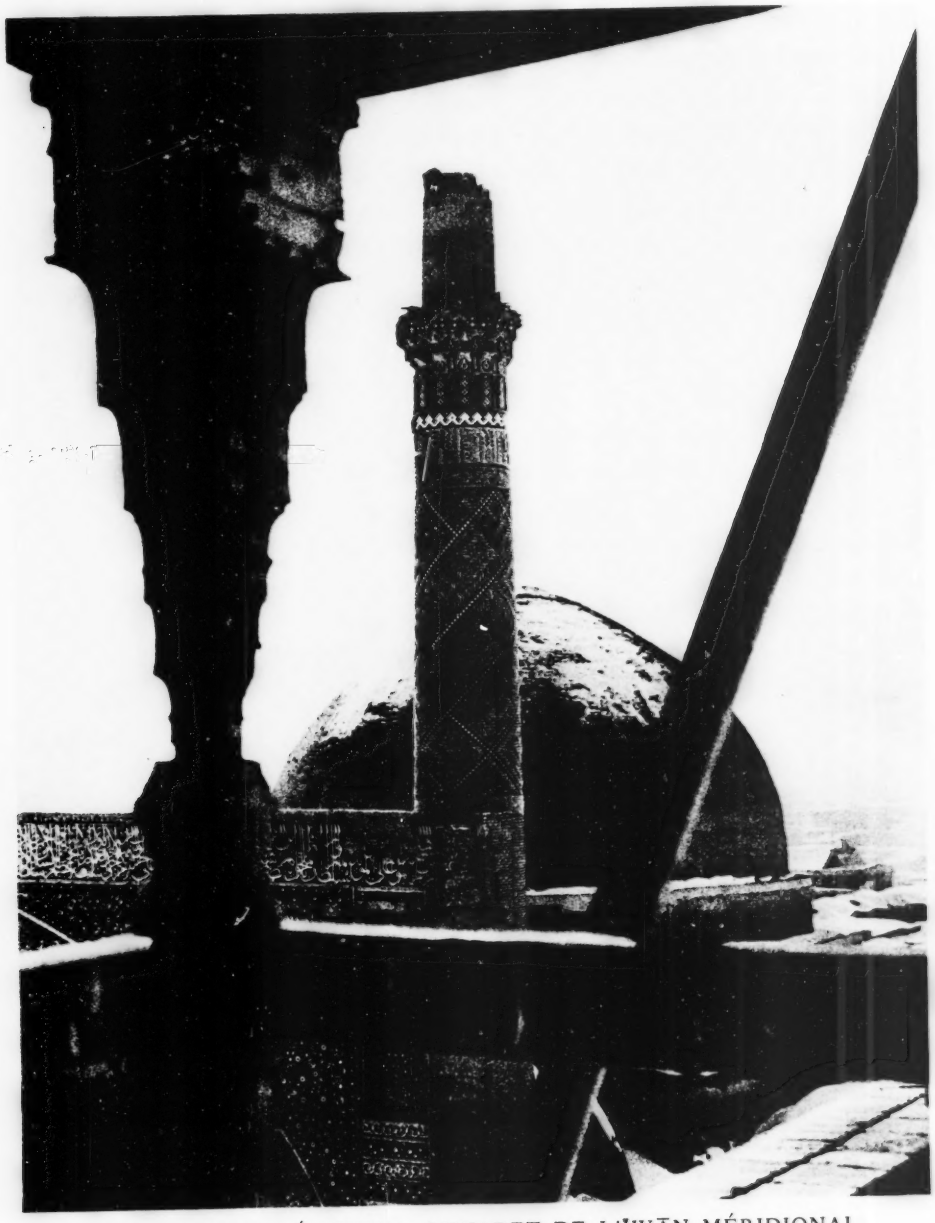


FIG. 5. MASDJID-É DJUM'A. MINARET DE L'ÎWĀN MÉRIDIONAL

CLICHÉ M. B. SMITH

Sous les Muzaffarides on commença de reconstruire sur l'emplacement des corps de bâtiments incendiés en 515 H. Du règne de Ḳuṭb al-Dīn Shāh Maḥmūd datent la madrasa (768 = 1366), le quinconce sud-est, celui qui occupe l'espace compris entre l'īwān septentrional et le Gunbad-é Khākī (768) et, sans doute aussi, la salle du miḥrāb d'Uldjāitū. En 851 (1447) le Sulṭān Muḥammad, fils de Bāisonḳor, édifia la salle d'hiver sur l'emplacement d'une partie de l'ancien corps de bâtiments ouest. Puis, au temps de Shāh 'Abbās I, furent construits, sur la dernière parcelle disponible, le quinconce et la salle de prière sud-ouest.

Selon une inscription de l'année 880 (1475–6), l'Aḳ-Ḳoyūnlū Abu'l-Naṣr Bahādur, plus connu comme Ūzūn Ḥasan, avait fait restaurer "ce qui était en mauvais état de cette majestueuse mosquée Djāmi' et renouveler cette couverture élevée (c'est à dire la voûte de l'īwān médidional) après sa détérioration, pour la sauver de la ruine". Il apporta aussi des modifications considérables à l'aspect de l'édifice. L'intérieur de l'īwān sud, sa façade et celle des travées courantes de la cour furent alors revêtus d'un décor émaillé qui subsiste en grande partie. C'est donc à lui, plus qu'à ses successeurs safawides, que la Djum'a d'Iṣfahān doit d'avoir perdu la majeure partie de son décor et de son caractère seldjukides. Les maçonneries des façades courantes de la cour furent modifiées à cette occasion.

Sous les Safawides, Shāh Taḥmāsp, Shāh 'Abbās I, Shāh 'Abbas II, Shāh Sulaimān, Shāh Sulṭān Ḥusain, la mosquée fut assez souvent réparée et "embellie". Le décor intérieur de l'īwān septentrional et celui de la partie supérieure de l'īwān oriental semblent bien être l'œuvre de Shāh Sulaimān. Shāh Sulṭān Ḥusain restaura l'īwān occidental.

Ashraf l'Afghān dit ensuite, dans une inscription de 1139 (1726–7) qui se trouve dans la madrasa, qu'il a, lui aussi, réparé la mosquée.

Sous le règne de Fatḥ 'Alī Shāh Ḳādjār, en 1218 (1803–4), un gouverneur d'Iṣfahān, Ḥādjdjī Muḥammad Ḥusain Khān, reconstruisit le portail sud-est. De 1301 (1883–4) datent la porte nord-ouest et, probablement aussi, les bâtiments voisins, la salle des morts et les latrines, reconstruites sur leur ancien emplacement.

La salle à coupole voisine de la porte de 515 H., au nord-est du plan, est toute moderne.

MINĀR ČEHEL DUKHTERĀN[1])

Ce minaret, daté de l'année 501 (1107–8), seul reste d'une mosquée disparue, a été récemment étudié par M. B. Smith dans un article, "The minārs of Iṣfahān", auquel je prie que l'on veuille bien se reporter.[1])

IMĀMZĀDÈ KARRĀR[2])

A l'est d'Iṣfahān, à environ six kilomètres du Maidān-é Shāh, se trouve, près du petit village actuellement appelé Buzūn, jadis Buzān, le tombeau d'un Imāmzādè dont le nom, selon une inscription de réparation, est Shāh Zādè Karrār. De cet édifice il ne subsistait, en 1934, parmi des constructions plus récentes, qu'une partie de la salle principale, le mur sud, orné d'un très beau miḥrāb en plâtre sculpté daté de l'année 528 (1134), et les amorces des murs latéraux.

En 1935 les plâtres décorés de ce bâtiment, le miḥrāb et des trompes d'angles, qui se trouvaient en plein air depuis la destruction de trois des murs et de la voûte, ont été déposés soigneusement par le Service archéologique et transportés à Ṭéhérān où ils seront remontés dans le musée actuellement en voie d'achèvement.

IMĀMZĀDÈ AḤMED[3])

"Joignant le palais de Saroutaki, dit Chardin dans sa Description d'Ispahan, il y a une petite mosquée, que ce ministre avoit fait bâtir,[4]) et de l'autre côté de la

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 7 Décembre 1935 (15 Ādhar 1314).

Bibliographie: K. A. C. Creswell. The Evolution of the minaret, dans *The Burlington Magazine*. Mars, Mai et Juin 1926, p. 12 du tirage à part. – E. Diez. *Persien*. p. 168–9. pl. 38. – E. Herzfeld. *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*. T. VII. p. 78. – M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936, p. 318–323 et 361–3. – E. Herzfeld. Reisebericht dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 237. – G. Wiet. Inscriptions coufiques de Perse, dans *Mémoires de l'Institut français du Caire*, T. LXVIII. Mélanges Maspéro, vol. III. p. 134.

2. Bibliographie: D. T. Rice. The Oxford Excavations at Hira, dans *Ars Islamica*. T. I. p. 65. – A. U. Pope. Some Recently Discovered Seldjuk Stucco, dans *Ars Islamica*. T. I. p. 114. – M. B. Smith et E. Herzfeld. Imām Zādè Karrār at Buzūn, dans *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*. T. VII. p. 65–81.

3. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 7 Décembre 1935 (15 Ādhar 1314). Bibliographie; *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès. T. VII. p. 319. – E. Herzfeld. *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*. T. VII. p. 80.

4. Voir plus loin. p. 146.

rue un peu plus haut, il y a le tombeau de Cha Ahmed, un des fils d'imam Mouza Cazem, qui est un des douze premiers caliphes qui pouvoient succéder légitimement à Mahamed, selon l'opinion des Persans. Ce tombeau est dans une chapelle couverte d'un dôme, bâtie depuis plus de trois cents ans, à ce qu'on dit. Il est carré, élevé de quatre pieds de terre; on le voit de dedans la rue, par une fenêtre couverte d'une grosse grille que les paysans baisent par dévotion, et où l'on trouve toujours des femmes arrêtées, marmottant leur chapelet; car s'il y en a au monde de superstitieuses, ce sont assurément celles d'Ispahan."[1]) Il en est encore de même aujourd'hui, quant aux passants du moins, car l'aspect de l'édifice n'est plus tel qu'au temps de Chardin. Les kashis qui le couvrent en grande partie datent du règne de Shāh Sulṭān Ḥusain. Le reste est deshonoré par des plâtres ciselés et dorés qui ont été commandés sous Nāṣir al-Dīn Shāh par Ẓell-é Sulṭān. La tombe, en plâtre sculpté, est datée de 1115 (1703–4) et le coffre en bois qui la couvre est aussi l'œuvre de Ẓell-é Sulṭān. Tel quel cependant l'Imāmzādè Aḥmed présente encore un certain intérêt.

Sur la façade, où l'on voyait, paraît-il, autrefois, en caractères kufiques, une inscription certifiant que Shāh Aḥmed était un descendant authentique de l'Imām Muḥammad al-Bāḳer, se trouve une pierre grise d'une longueur d'à peu près trois mètres et dont on dit que le Sulṭān Maḥmūd le Ghaznawide l'apporta de Somnat, dans l'Inde. L'inscription suivante y est sculptée en caractères naskhī:

أمين يا ربّ العالمين فى تاريخ الخامس عشرة من ربيع الأوّل سنة ثلاث و ستين و خمسمائة

"Amen. O Maître des mondes! En date du quinzième jour du mois de Rabī' al-Awwal de l'année 563 (1168)."

L'inscription qui, à l'intérieur, fait le tour du mausolée est sculptée sur plâtre. Elle contient la surate al-Dahr (la 76ème du Ḳor'ān) toute entière, puis les deux avant-derniers versets de la surate al-Ṣāffāt (la 37ème du Ḳor'ān) et enfin le nom de l'écrivain:

كتبه الفقير علىّ نقىّ بن محمّد محسن الإمامى فى شهر شعبان المعظّم من سنة ١١١٥

1. Voir note 3, p. 27.

"L'a écrit l'humble 'Alī Naḳī, fils de Muḥammad Moḥsen al-Imāmī, durant le mois de Sha'bān al-mu'aẓẓam de l'année 1115 (1703)."

Le portail sur cour de l'édifice est orné de carreaux de kashis du temps de Shāh Sulṭān Ḥusain.

LE TOMBEAU DE PĪR BAKRĀN[1])

Le tombeau de Pīr Bakrān se trouve, à une trentaine de kilomètres au sud d'Iṣfahān, dans un village construit sur l'emplacement de l'ancienne Landjān.[2])

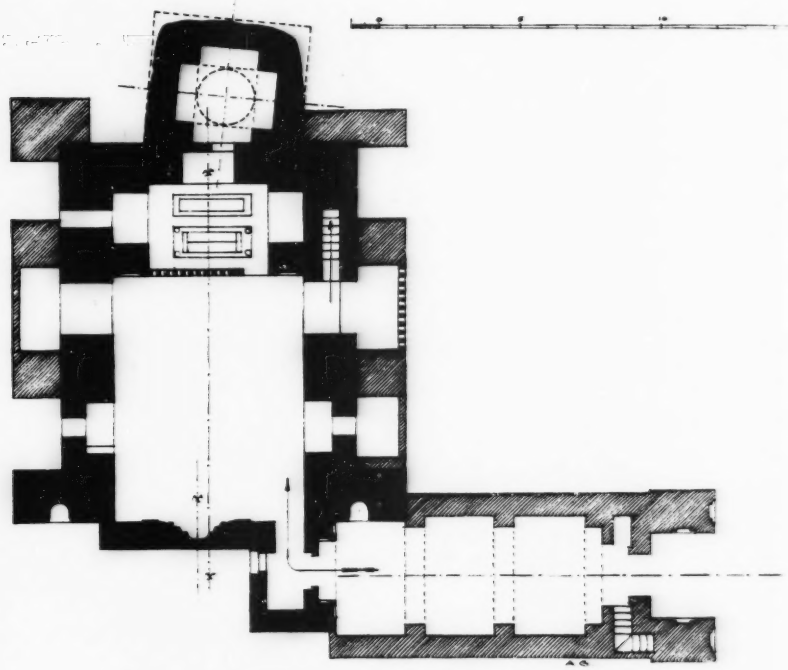


FIG. 6. LE TOMBEAU DE PĪR BAKRĀN. PLAN

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: E. Herzfeld. Reisebericht dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 238–9. — A. U. Pope. Same recently discovered seldjuk Stucco, dans *Ars Islamica*. T. I. p. 114. — E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. p. 106.

2. Sur Landjān, où le poète Firdawsī se réfugia après sa fuite de Ghazna, voir: *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*. Edition Ch. Schefer. p. 298.

FIG. 7. L'ĪWĀN-TOMBEAU DE PĪR BAKRĀN

E. Herzfeld en parle ainsi dans son *Archaeological History of Iran:* "I found another trace of queen Suzan in 1923 in Linjān near Isfahan. The usual modern name is Pīr Bakrān, after the large sanctuary of a Sūfī who lived and died there in 1307; but it is still known as Esther Khātūn, the same identification as in Hamadan. The building of the Sūfī is a sumptuous imitation of the Ṭāq i Kisrā. In the floor a rock is shown with the impression of a horse's hoof, with which the name of the prophet Elijah is linked, as if Elijah went to heaven from there. The rock, perhaps, was originally meant to replace the rock in the temple of Jerusalem. The Sūfī has usurped the Jewish sanctuary."

En fait, ainsi que l'indique le plan ci-joint (fig. 6), le tombeau du ṣūfī est appuyé à une petite chambre voûtée en coupole qui lui est antérieure. Pīr Bakrān avait, parait-il, l'habitude d'y donner ses leçons. Lorsque, pour lui permettre d'enseigner plus aisément, l'un de ses élèves eût fait construire le vaste īwān (fig. 7) que mon plan représente en noir, il choisit, pour s'y tenir ordinairement, le ṣof'è, sorte d'estrade, qui se trouve dans le mur oriental de

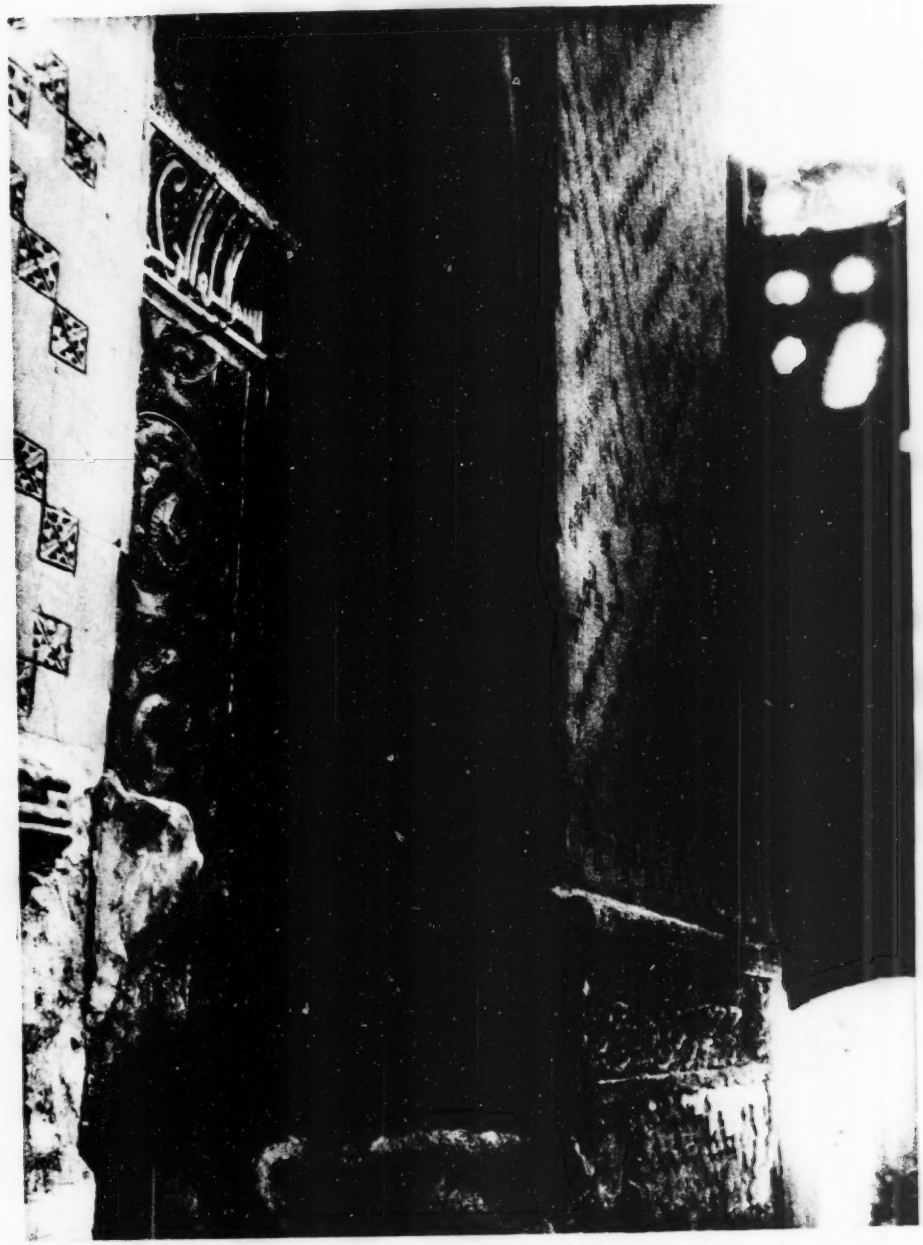


FIG. 8. TOMBEAU DE PĪR BAKRĀN. L'INSCRIPTION DU ṢOF'È DU PĪR

l'édifice. C'est du moins ce que semble indiquer une inscription qui y a été placée après sa mort (fig. 8):

هذه الصفّة المباركة الشيخ المشايخ المسلمين قدوة أرباب المحققين محمّد بن بكران قدّس الله روح العزيز سنة اثنى عشرة و سبعمائة

"Ce ṣof'è béni (est celui) du shaikh des shaikhs des musulmans, modèle des maîtres dont l'âme s'est élevée jusqu'au degré de perfection, Muḥammad, fils de Bakrān. Que Dieu sanctifie son noble esprit! En l'année 712 (1312–3)."

Lorsque Pīr Bakrān mourut, le 13 Rabī' I de l'année 703 (1303–4), l'īwān où il avait enseigné devint son tombeau. A cet effet une cloison à jour, que montre le plan, clôtura le fond de l'īwān qui fut ainsi transformé en salle mortuaire. Un mur orné d'un très beau miḥrāb en plâtre sculpté (fig. 9), indiqué en quadrillés dans le plan, ferma l'édifice. Une petite salle en excroissance, avantagée d'un beau portail (fig. 10), devint une sorte de vestibule.

Sur l'une des parois de la salle mortuaire ainsi constituée on trouve l'inscription suivante:

هذا الروضة المقدسة الشيخ المشايخ المسلمين قدوة أرباب المحققين محيٍ معالم الشريعة كاشف أسرار الحقيقة واقف بآثار الألوهيّة حجّة الحقّ على الخلق محمّد بن بكران نوّر الله قبره فى سنة ثالث و سبع مائة

"Ceci est le tombeau sanctifié du shaikh des shaikhs des musulmans, modèle des maîtres dont l'âme s'est élevée jusqu'au degré de perfection, vivificateur des professeurs de la Loi, révélateur des secrets de la vérité, gardien des traditions de la théologie, argument de la vérité pour les créatures, Muḥammad b.Bakrān. Que Dieu illumine son tombeau! Durant l'année 703."

FIG. 9. TOMBEAU DE PĪR BAKRĀN. LE MIḤRĀB

CLICHÉ M. B. SMITH

FIG. 10. TOMBEAU DE PĪR BAKRĀN. LE PORTAIL DU VESTIBULE

Sur la tombe même on lit:

هذا الروضة المقدسة المباركة الشيخ المشايخ المسلمين قدوة أرباب المحققين محيي معالم الشريعة معظّم معالم الطريقة كاشف أسرار الحقيقة حجّة الحقّ على الخلق هادى الخلق إلى الحقّ العالم بأسرار الربّوبيّة الواقف بآثار الألوهيّة محمّد بن بكران جعلها الله روضة من رياض الجنّة في ليلة ثلث عاشر عشرة شهر ربيع الأوّل سنة ثلث و سبعمائة عمل سراج

"Ceci est le tombeau sanctifié, béni, du shaikh des shaikhs des musulmans, modèle des maîtres dont l'âme s'est élevée jusqu'au degré de perfection, vivificateur des professeurs de la Loi, maître vénéré de la Voie, révélateur des secrets de la vérité, argument de la vérité pour les créatures, guide des créatures vers la vérité, savant dans les secrets de la divinité, gardien des traditions de la théologie, Muḥammad b.Bakrān. Que Dieu place sa tombe parmi les tombes du paradis! (Il est mort) dans la nuit du 13 Rabī' I de l'année 703. Oeuvre de Saradj."

Sur le portail du petit vestibule d'entrée (fig. 10):

هذا العمارة المباركة الشيخ المشايخ المسلمين محمّد بن بكران في سنة ثلث وسبعمائة

"Ceci est le monument béni du shaikh des shaikhs des musulmans, Muḥammad b.Bakrān. Durant l'année 703."[1])

Cette dernière inscription semble bien indiquer que dès l'année de la mort du Pīr, l'īwān était devenu son tombeau. Cependant ce n'est vraisemblablement qu'en 712 H., date de l'inscription du ṣof'è, que furent terminés les travaux d'ornementation. Puis il arriva sans doute que des constructions se pressèrent en si grand nombre autour du tombeau du saint homme que l'on dut bâtir, pour en assurer le dégagement, la longue galerie indiquée dans mon dessin par de simples hachures.

1. Sur le mur occidental de l'īwān, à la fin du grand bandeau à inscription, on lit le nom d'un exécutant: "Muḥammad Shāh, naḳḳāsh."

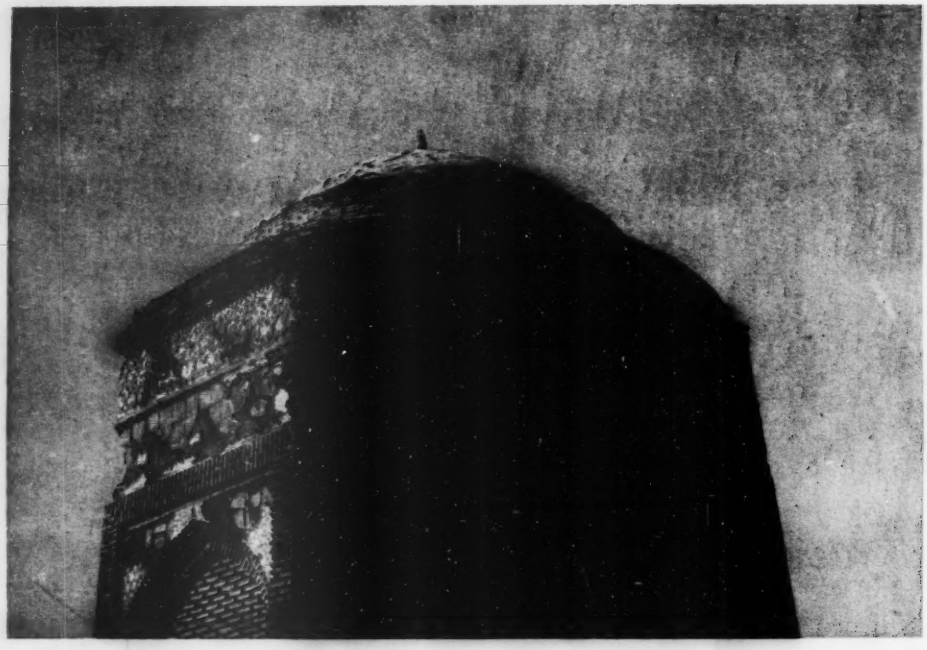


FIG. 11. IMĀMZĀDÈ DJA'FAR

IMĀMZĀDÈ DJA'FAR[1])

Non loin de la mosquée Djum'a et de l'Imāmzādè Ismā'īl se trouve, dans un jardin entouré de constructions de terre, l'Imāmzādè Dja'far, l'un des rares monuments isfahanais de l'époque mongole. Ce charmant petit édifice appartient au type bien connu des mausolées en forme de tours de l'Ādharbaidjān. Il est construit en briques apparentes, octogonal et couvert d'une coupole autrefois surmontée d'un toit pyramidal qui a disparu. Sa corniche extérieure est décorée d'ornements en faïence de couleurs bleue et blanche et d'une double inscription en frise, kufique en briques taillées et naskhī en kashis, qui fournit la date de la construction: sept cent vingt et . . . . Le reste est détruit.

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 31 Juillet 1933 (9 Murdādh 1312). Bibliographie: Jane Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 161. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. (Imamzadeh Jassary) p. 75 — Sir Edwin Lutyens. Persian Brickwork, dans *Country Life*. 4 Février 1933. p. 118 et suivantes.

MADRASA IMĀMĪ[1])

L'inscription de fondation d'un monument voisin de la madrasa Imāmī, le tombeau de Bābā Ḳāsem,[2]) nous apprend qu'en l'année 741 H. Sulaimān Abu'l-Ḥasan Ṭālūt al-Damghānī avait achevé de construire plusieurs édifices, le tombeau de son maître, le théologien Bābā Ḳāsem al-Iṣfahānī, et d'autres, ou un autre, qu'il ne désigne pas. Il dit seulement qu'il a achevé *ces* édifices, comme si *ces* édifices étaient sous les yeux du passant. Or, tout près du mausolée en question, mais aujourd'hui séparée de lui par quelques maisons, se trouve la madrasa Imāmī, dont l'architecture, identique à celle du tombeau voisin, indique assez que les deux monuments datent du même temps. Sans doute sont-ils ceux dont parle Sulaimān Abu'l-Ḥasan Ṭālūt, la madrasa et le tombeau qu'il construisit en l'honneur de son maître, l'un de son vivant et l'autre après sa mort.[3])

La madrasa fut datée, à la fin de la double inscription, kufique et naskhī, qui fait le tour de la cour et reproduit les surates 48 et 76 du Ḳor'ān, mais le hasard a voulu que l'endroit de la date ait été détérioré puis mal réparé. On lit facilement le mot "cinq", qui représente le nombre des unités, puis la première lettre de celui de centaines, évidemment "sept", mais le nombre des dizaines est incertain. Cependant il ne peut être que 1, 2, ou 3, puisqu'en 741 l'édifice était achevé, et de ces trois chiffres c'est le second qui semble le mieux s'accorder avec ce qui subsiste. La madrasa aurait donc été construite en 725 (1325), à dix ans près, en plus ou en moins.

Ce collège est un joli bâtiment à cour centrale et à quatre iwans, construit en briques apparentes et parfaitement décoré d'ornements peints et d'inscriptions en mosaïque de kashis de deux bleus sur fond blanc. La couleur des émaux et le style des ornements sont en tout point semblables à ceux du tombeau de Bābā Ḳāsem.

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*. p. 123.

2. Voir plus loin, p. 38.

3. Cette madrasa est d'ailleurs assez généralement connue à Iṣfahān sous le nom de Madrasa Bābā Ḳāsem. C'est ainsi que Houtum–Schindler la désigne.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM[1])

"Quand on a passé cette mosquée,[2]) écrit Chardin, on entre dans la rue dite Baba Kasem, à cause du tombeau d'un saint de ce nom, qui y est construit. Il est renommé pour un des plus ardens suppôts du mahométisme. Les Persans assurent que si on mène un faux témoin sur la fosse, et qu'il y fasse un faux serment en présence du magistrat, il crève subitement, et ses entrailles lui sortent du corps." Aucun autre voyageur n'ayant parlé de ce charmant petit édifice, à ma connaissance du moins, c'est donc là tout l'effet qu'il produisit, au cours des siècles, sur les visiteurs d'Iṣfahān. Quant à moi je me souviens qu'en 1928 il servait encore d'écurie à l'âne de l'épicier voisin.

Il fut construit en l'année 741 (1340–1) par un certain Sulaimān Abu'l-Ḥasan Ṭālūt al-Damghānī, sur la tombe de son maître, le théologien Bābā Ḳāsem al-Iṣfahānī, puis restauré en 1044 (1634–5) par Āḳā Khān, fils de Āḳā Djalāl, marchand de fruits. Aujourd'hui, la tombe du sunnite Bābā Ḳāsem ayant disparu et l'âne de l'épicier ayant été expulsé, on n'y trouve plus que la pauvre tombe, datée de l'année 985 H., de Pahlawān Mīrzā 'Alī, fils de Ustād Ḥaidar, fabricant de tissus de bain. Cet édifice est cependant l'un des plus purs joyaux de l'architecture iranienne, l'un de ceux dont la conservation importe le plus à l'histoire artistique du pays.

Le bandeau à inscription qui se trouve immédiatement au dessus de l'entrée, porte, en caractères thulth exécutés en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu foncé, le texte de fondation suivant:

بتوفيق الله الفرد بلا ثانى و همّة وليّة الربّانى القطب الصمدانى محمّد بابا القسم الاصفهانى فى
اتمام هذه المبانى تشرّف العبد الجانى سليمان ابى الحسن طالوت الدامغانى فى شهور
سنة أحد و الأربعة [*sic*] و سبعمائة

"Avec l'aide de Dieu, l'unique, celui qui n'a pas de second, et dans l'intention d'honorer, le théologien, celui qui conduit vers l'Eternel, Muḥammad Bābā

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin*... Edition L. Langlès. T. VII. p. 468.
2. "la mosquée d'Aly bekrek", qui n'existe plus.

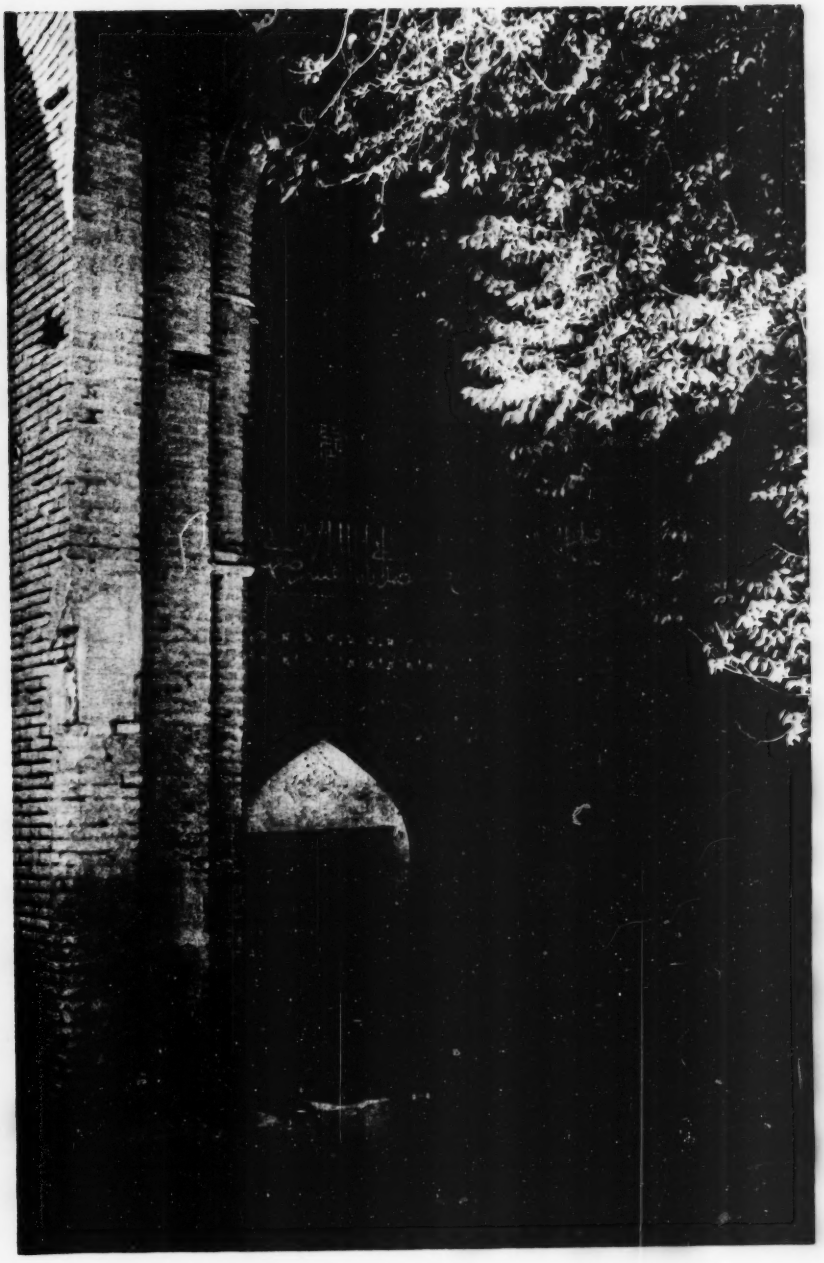


FIG. 12. LE TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM

FIG. 13. TOMBEAU DE BĀBĀ ḲĀSEM. LE MIḤRĀB

CLICHÉ M. B. SMITH

al-Ḳāsem al-Iṣfahānī, l'esclave (de Dieu), l'humble Sulaimān Abu'l-Ḥasan Ṭālūt al-Damghānī s'est honoré par l'achèvement de ces édifices.[1]) Durant les mois de l'année 741 (1340–1)."

Parmi les éléments du décor en mosaïque de kashis qui contribue, avec l'inscription précédente, à l'ornementation du portail du monument, se trouvent six petites étoiles. Sur la première est écrit le mot "Allāh", sur la seconde "Muḥammad" et sur la dernière "'Alī". Les trois autres ont été gratées. Elles portaient les noms des trois khalifes maudits des Shiites, Abū Bakr, 'Omar et 'Othmān. Bābā Ḳāsem et son enseignement étaient donc sunnites. C'est sans doute à l'époque safawide que fut effectué ce grattage, peut-être lors de la réparation mentionnée par l'inscription du bandeau supérieur du portail, en 1044 H., date à laquelle le toit fut réparé et les huit faces du tambour qui le supportent ornées des inscriptions en caractères kufiques suivantes:

Côtés Nord et Sud:
الله ربّي "Dieu est mon maître."

Côtés Est et Ouest:
إسلام ديني "Ma religion est l'Islām."

Côtés Nord-Est et Sud-Ouest:
محمّد نبّي "Mon prophète est Muḥammad."

Côtés Nord-Ouest et Sud-Est:
عليا إمامي "Mon Imām est 'Alī."

Le texte de réparation qui fixe probablement, comme je viens de le dire, la date de ces adjonctions shiites, est inscrit, en caractères thulth blancs sur fond bleu, dans le bandeau supérieur du portail. En voici la transcription et la traduction:

توفيق يافت عزّت ..... اقا خان بن اقا جلال ميوه فروش در تعمير گنبد روضهٔ

..... بابا قاسم الاصفهانى فى شهر رجب المرجب سنه ١٠٤٤ كتبه محمّد رضاء الإمامى

1. Ces édifices sont probablement, comme j'ai eu l'occasion de le dire plus haut, le tombeau de Bābā Ḳāsem et la madrasa Imāmī.

"A trouvé l'aide (de Dieu) 'Izzet .... Āḳā Khān, fils de Āḳā Djalāl, marchand de fruits, pour réparer la coupole de ce tombeau .... Bābā Ḳāsem al-Isfahānī. Durant le mois de Radjab al-mardjab de l'année 1044 (1634–5). L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī."

A l'intérieur de l'édifice, qui ne comprend qu'une salle unique, voûtée en stalactites de briques admirablement appareillées, il y a deux inscriptions en mosaïque de kashis. L'une, qui fait le tour de la salle à la base de la coupole, reproduit les six premiers versets de la surate 17. L'autre se trouve au dessous de la première, sur l'arc du côté sud:

أمر ببناء هذه العمارة لمخصوصة ..... الوزارة المشرف بحـ..... ره المتخيّر فى وصفه الاشارة و العبارة مدير أمور الجمهور بنور البصارة الخواجة سعد الحقّ و الدين سليمان بن الصاحب السعيد شرف الدين ابى الحسن بن طالوت الدامغانى زيّد جلال قدره من خاصّ .....

"A ordonné d'édifier cette construction particulière, le ministre, honoré par .... choisi pour sa connaissance du signe et de la phrase, l'administrateur des affaires publiques grâce à la lumière de sa perspicacité, Khwādjè Sa'd al-Ḥaḳḳ wal-Dīn, Sulaimān, fils du Ṣāḥeb, le bienheureux Sharaf al-Dīn, Abu'l-Ḥasan, fils de Ṭālūt al-Damghānī. Que Dieu accroisse la gloire de son pouvoir! De ses propres (biens) ...."

Il s'agit là encore, mais moins modestement que dans la grande inscription de la façade, du constructeur du tombeau.

Voici maintenant le texte de l'inscription, en deux lignes de caractères naskhī, qui identifie la tombe de l'occupant actuel de l'édifice:

وفات مرحمت و مغفرت پناه الواصل إلى رحمة الله تعالى پهلوان ميرزا علىّ بن استاد حيدر فوطه باف في خامس عشرين شهر ذىالحجّة سنة خمس وثمانين و تسعمائة

"Le décès de celui qui est à l'abri dans la miséricorde et le pardon, uni à la

clémence de Dieu le Très-Haut, Pahlawān Mīrzā 'Alī, fils de Ustād Ḥaidar, fabricant de tissus de bain, (est survenu) le 25ème jour du mois de Dhu'l Hidjdja de l'année 985 (1577)."

LES MINARETS DARDASHT[1])

Ces minarets surmontent le portail d'entrée d'un édifice de l'époque mongole dont il ne subsiste rien d'autre. Peut-être ce bâtiment était-il la madrasa dont Chardin parle ainsi dans sa description du "quartier de Deredechte": . . . . un grand collège dont le portail est orné de deux hautes aiguilles ou tourelles . . . .[2])

Cette combinaison de deux minarets installés sur un portail, ou, comme à Nakhdjuwān,[3]) contre lui, se rencontre assez souvent dans les monuments de l'époque mongole. On la trouve une autre fois à Iṣfahān même, dans le cas de ces Dū mināri Dār al-Ḍiāfè qui ornaient la porte d'une autre madrasa dont il ne reste encore que cette sorte d'arc de triomphe en travers d'une petite rue.[4]) On en trouve de pareils à Yazd, Kermān, Kūmm,[5]) à Abarḳūh, sur le portail de la mosquée Niẓāmīyè[6]) et de l'époque seldjukide, à Ardistān[7]) et à Ṭabas.[8]) Il semble, malgré l'exemple de Nakhdjuwān, que la formule grossière de minarets posés sur une porte soit l'ébauche de l'heureux arrangement qui apparaît dans le Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān dès Ūzūn Ḥasan et atteint son effet architectural maximum dans le Masdjid-é Shāh.

Les minarets Dardasht ne sont pas datés mais leur construction et leur décor sont typiquement mongols. Contigu à ce portail, derrière lequel il n'y a plus rien, subsiste un bâtiment à coupole presque entièrement construit en terre crue, comme le soit-disant tombeau de Tāūs à Abarḳūh,[9]) celui de Shāh Kemālī, à Yazd, et tant d'autres monuments du même temps. Il contient une

1. Inscrits à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310).
2. *Voyages du Chevalier Chardin*. Edition L. Langlès. T. VIII. p. 17.
3. J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 9.
4. M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 350. fig. 229. Inscrits à l'Inventaire des monuments historiques le 3 Mars 1937 (12 Esfand 1315).
5. J. Dieulafoy. *La Perse* . . . . p. 91.
6. A. Godard. Abarḳūh, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 71. fig. 51.
7. A. Godard. Ardistān et Zawārè, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 298. fig. 196.
8. A. Godard. idem. p. 298. fig. 197.
9. A. Godard. idem. p. 60–72. fig. 42.

pierre tombale sur la face supérieure de laquelle, dans un petit carré légèrement défoncé, on lit l'inscription suivante:

هذه الصخرة المقدسة انشاتها الخاتون العظمى سلطان بخت اغا ابنة الأمير خسرو شاه
أدام الله توفيقها لنفسها بعد وفاتها فى رمضان سنة ثلث و خمسين .....

"Cette pierre bénie a été placée (en cet endroit) par la haute dame Sulṭān Bakht-é Agha, fille de l'Amīr Khosraw Shāh. Que Dieu continue son assistance à son âme après son décès. En Ramaḍān de l'année .... cinquante trois."

Le chiffre des centaines manque.

On dit que ce Khosraw Shāh fut gouverneur d'Iṣfahān durant le VIème siècle de l'Hégire, ce qui daterait la pierre de l'année 553 (1158–9), mais n'est pas certain.

MASDJID-É BĀBĀ SUKHTÈ[1])

A peu de distance de la porte Ṭūḳčī, en dehors de la ville et au bord de l'ancienne route de Kūmm à Iṣfahān, se trouvait jadis une mosquée dont il est parfois question dans les récits des voyageurs. Il n'en reste aujourd'hui que le minaret, appelé tantôt "Minār Ṭūḳčī", tantôt "Minār Ḳūsh Khānè", Ṭūḳčī à cause du voisinage de la porte de la ville, Ḳūsh Khānè à cause de celui de la "maison des oiseaux de proie".[2])

Flandin, en 1840, vit encore la mosquée disparue et la décrit ainsi dans sa *Relation du voyage en Perse:* "Vers le milieu de cette avenue, se voyait une charmante petite mosquée qui me parut être un bijou de l'architecture persane. Cette mosquée s'appelle 'Baba-Souctah' ou 'Père-Brûlé'. Je n'ai pu savoir l'origine de ce surnom. Non seulement la coupole et le minaret sont couverts de briques émaillées, mais encore toutes les faces de cet édifice étaient, du haut en bas, revêtues de la même manière. Aujourd'hui ces revêtements sont très

1. Bibliographie: Eugène Flandin. *Relation du voyage en Perse.* T. I. p. 284. E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse.* Perse moderne. pl. 41. M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān.* 1936. p. 350.

2. "On aperçoit au delà (de la porte Ṭūḳčī), à quelque cinq cents pas, une maison du roi qu'on appelle le 'jardin des oiseaux de proie', parce que l'on y en entretient un grand nombre." Chardin. T. VIII. p. 122.

FIG. 14. MASDJID-É BĀBĀ SUKHTÈ

D'APRÈS E. FLANDIN ET P. COSTE

pierre tombale sur la face supérieure de laquelle, dans un petit carré légèrement défoncé, on lit l'inscription suivante:

هذه الصخرة المقدسة انشاتها الخاتون العظمى سلطان بخت اغا ابنة الأمير خسرو شاه
أدام الله توفيقها لنفسها بعد وفاتها فى رمضان سنة ثلث و خمسين .....

"Cette pierre bénie a été placée (en cet endroit) par la haute dame Sulṭān Bakht-é Agha, fille de l'Amīr Khosraw Shāh. Que Dieu continue son assistance à son âme après son décès. En Ramaḍān de l'année .... cinquante trois."

Le chiffre des centaines manque.

On dit que ce Khosraw Shāh fut gouverneur d'Iṣfahān durant le VIème siècle de l'Hégire, ce qui daterait la pierre de l'année 553 (1158–9), mais n'est pas certain.

MASDJID-É BĀBĀ SUKHTÈ[1])

A peu de distance de la porte Ṭūḳčī, en dehors de la ville et au bord de l'ancienne route de Kūmm à Iṣfahān, se trouvait jadis une mosquée dont il est parfois question dans les récits des voyageurs. Il n'en reste aujourd'hui que le minaret, appelé tantôt "Minār Ṭūḳčī", tantôt "Minār Ḳūsh Khānè", Ṭūḳčī à cause du voisinage de la porte de la ville, Ḳūsh Khānè à cause de celui de la "maison des oiseaux de proie".[2])

Flandin, en 1840, vit encore la mosquée disparue et la décrit ainsi dans sa *Relation du voyage en Perse:* "Vers le milieu de cette avenue, se voyait une charmante petite mosquée qui me parut être un bijou de l'architecture persane. Cette mosquée s'appelle 'Baba-Souctah' ou 'Père-Brûlé'. Je n'ai pu savoir l'origine de ce surnom. Non seulement la coupole et le minaret sont couverts de briques émaillées, mais encore toutes les faces de cet édifice étaient, du haut en bas, revêtues de la même manière. Aujourd'hui ces revêtements sont très

1. Bibliographie: Eugène Flandin. *Relation du voyage en Perse.* T. I. p. 284. E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse.* Perse moderne. pl. 41. M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Irān.* 1936. p. 350.

2. "On aperçoit au delà (de la porte Ṭūḳčī), à quelque cinq cents pas, une maison du roi qu'on appelle le 'jardin des oiseaux de proie', parce que l'on y en entretient un grand nombre." Chardin. T. VIII. p. 122.

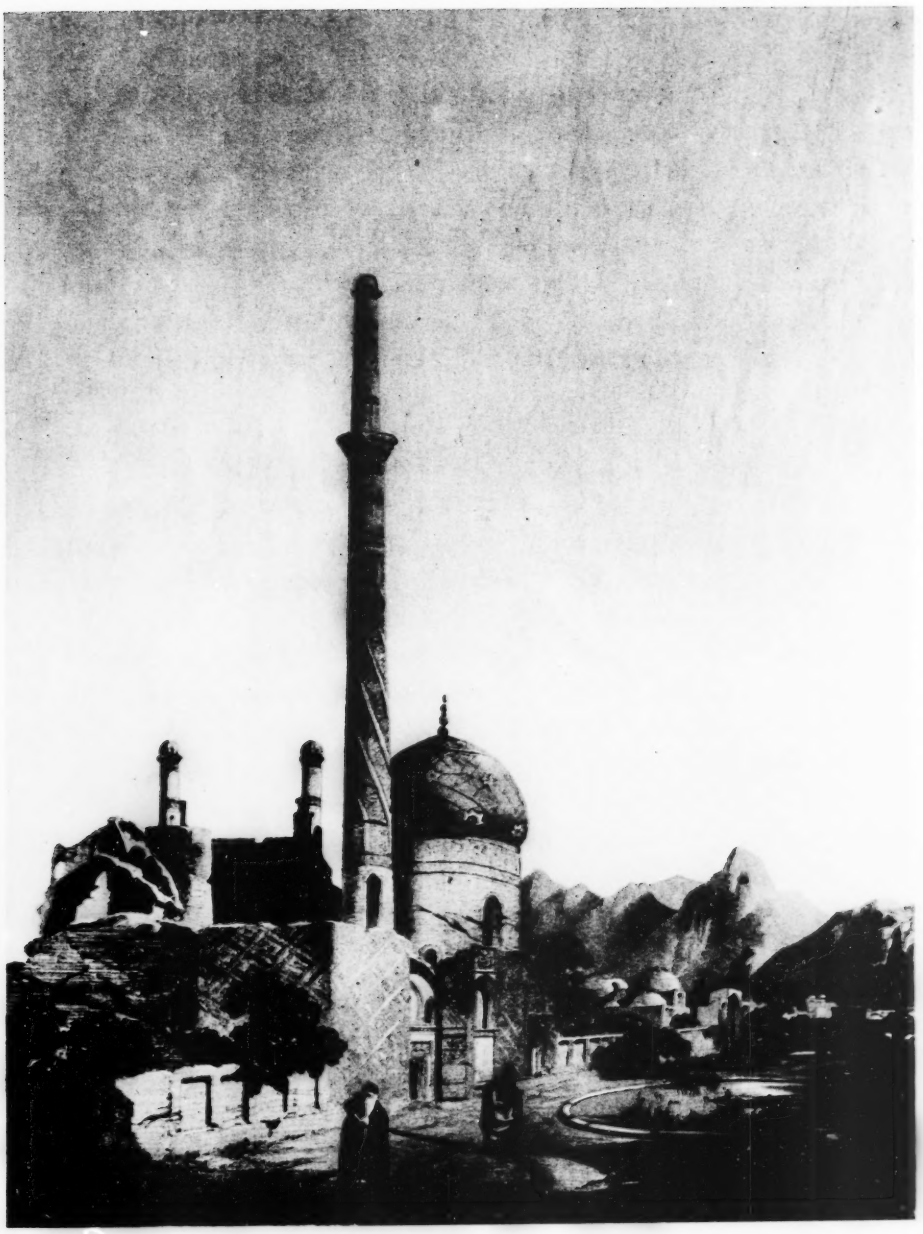


FIG. 14. MASDJID-É BĀBĀ SUKHTÈ

D'APRÈS E. FLANDIN ET P. COSTE

endommagés et la brique ordinaire des murs s'aperçoit de tous côtés. On peut néanmoins juger encore l'effet de cette ornementation élégante: de grandes étoiles vertes et blanches se dessinent sur le fond azuré du dôme au-dessus duquel, entre des bandes bleues, se lit une inscription dont les caractères en blanc, sur un fond vert, font le tour de la frise. Le minaret, qui est d'une forme extrêmement gracieuse et svelte, présente une suite de spirales vertes et blanches qui s'enroulent autour de sa surface d'émail bleu. Il était impossible d'avoir, par un monument plus délicat et plus gracieux, un avant-goût plus séduisant des splendides mosquées qu'Isfahan doit à ses monarques Sophis." [1]) La mosquée de Bābā Sukhtè est d'ailleurs antérieure à l'époque safawide. Flandin en a fait un excellent dessin qui est reproduit ici (fig. 14).

LA KHĀNÈḴĀH-TOMBEAU DE NAṢRĀBĀD [2])

A Naṣrābād, à quelques kilomètres à l'ouest d'Iṣfahān, on voit, en bordure et à gauche de la route qui conduit à Nedjefābād, le portail d'un monument généralement connu sous les noms de mosquée ou de madrasa de Naṣrābād, parce qu'il est actuellement l'une et l'autre, mais qui fut originairement une Khānèḳāh et un mausolée. Il a été construit en mémoire d'un homme dont la tombe s'y trouve encore mais dont le nom a disparu de l'inscription de fondation. Les habitants du pays l'appellent Shaikh Abu'l-Ḳāsem.

Le portail et le vestibule à coupole adjacent sont probablement les seuls restes subsistant de l'ancienne khānèḳāh. Encore le vestibule, réparé lors d'une restauration relativement récente de l'édifice, ne présente-t-il plus grand intérêt; mais le portail, quoique très dégradé, est un bel exemple du décor architectural émaillé de la meilleur époque de cet art, celle dont Darb-é Imām est le chef d'œuvre. Il est daté des années 854 et 855 H.

Le vestibule donne accès à une cour au fond de laquelle il y a un īwān et, au fond de cet īwān, un miḥrāb. A gauche est le tombeau du Shaikh, petite salle carrée et basse, voûtée et ornée de mauvaises peintures modernes. On y trouve deux tombes anonymes en kashis bleus et trois stèles funéraires aux noms de trois femmes qui moururent les 10, 12 et 13 du même mois de Ramaḍān

1. Voir note 1, p. 44.
2. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 7 Décembre 1935 (15 Ādhar 1314).

861 H. Deux d'entre elles, Fāṭima Sulṭān et Khadīdja Sulṭān, étaient filles du "maître éminent, descendant de savants et de théologiens, Tādj al-Mulk wal-Dīn, Maḥmūd, fils de Ḳuṭb al-Dīn Muḥammad al-Djorfadeghānī."

L'inscription principale de la façade, en caractères thulth, mosaïque de kashis blancs sur fond bleu, est fort incomplète:

بناء این خانقاه که مزار ..... است أحداث نمود در زمان خلافت سلطان جهان
پناه ..... ملکه و سلطانه از خاصّ مال خود بنده درکاه المنیب صدر الدین علّی
الطبیب بسعی بنده راجی حیدر نافجی فی سنة أربع و خمسین و ثمانمائة

"La construction de cette khānèḳāh, qui est le tombeau .... fut entreprise durant le khalīfat du Sulṭān, abri du monde .... (Que Dieu maintienne) son royaume et son sulṭānat! – (au moyen) des biens propres du serviteur de la cour, le pécheur, Ṣadr al-Dīn 'Alī, le médecin, par les soins de celui qui espère (en la miséricorde divine), Ḥaidar Nāfedjī, durant l'année 854 (1450–1)."

A la partie supérieure du même bandeau, en petits caractères kufiques exécutés en mosaïque de kashis dorés, sont reproduits les versets 8 et 9 de la surate al-Dahr (la 76ème du Ḳor'ān).

Au dessus de la porte, un panneau de kashis est encadré d'un mince bandeau orné de poésies persanes en l'honneur du souverain du temps. A la fin:

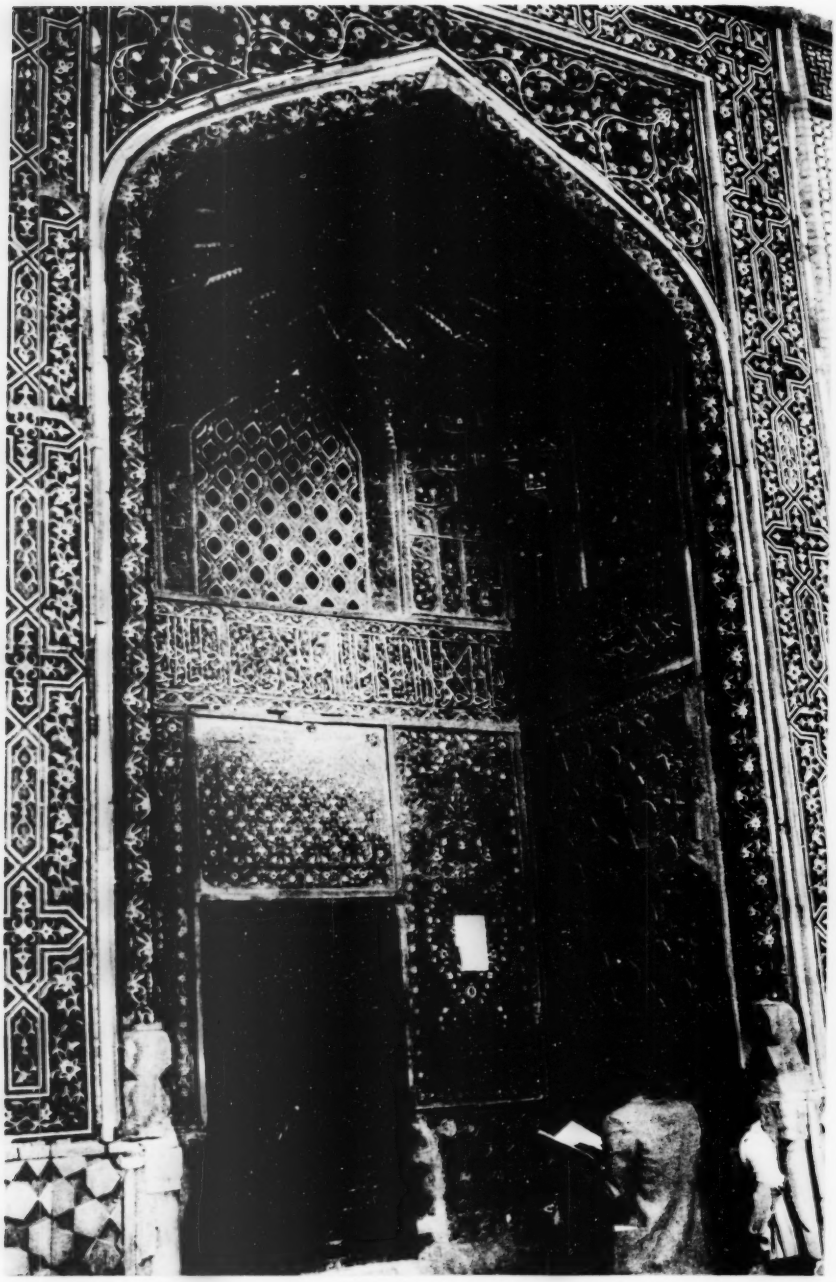
..... کمترین بندگان آستانش صدر الدین کرد سال هشتصد و پنجاه و پنج این یادگار

".... le moindre des serviteurs de son seuil, Ṣadr al-Dīn, fit exécuter ce monument commémoratif[1]) en l'année 855."

DARB-É IMĀM[2])

Ce monument ne se composait tout d'abord que d'une salle à coupole précédée d'un vestibule et construite sur les tombes de deux Imamzadès, Ibrāhīm Baṭḥā

1. Littéralement: ce souvenir.
2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313).



48 FIG. 15. DARB-É IMĀM. LE PORTAIL

FIG. 16. DARB-É IMĀM. LA PORTE BOUCHÉE

FIG. 17. DARB-É IMĀM. DÉTAIL DU PORTAIL DE SHĀH SULṬĀN ḤUSAIN

et Zain al-'Ābedīn. Les travaux en furent terminés en 857 (1453), sous le règne du souverain Ḳara-Ḳoyūnlū Djahān Shāh. Il arriva ensuite que de nombreuses tombes se pressèrent autour de celles des deux saints et jusque dans le vestibule de l'édifice dont on interdit alors l'entrée en en remplaçant la porte par une fenêtre (fig. 16). Une petite coupole fut aussi construite au dessus de la dépendance du tombeau ainsi constituée. Ces modifications furent exécutées en 1081 (1670–1), au temps de Shāh Sulaimān (1077–1105 = 1667–1694).

Le vestibule étant ainsi devenu une salle funéraire, avec une fenêtre mais sans porte, il devint impossible d'accéder aux tombes des Imamzadés par la cour et l'entrée principales mais seulement par l'arrière du monument, ce à quoi le successeur de Shāh Sulaimān, Shāh Sulṭān Ḥusain, entreprit de remédier. Il fit construire un nouveau portail à côté de l'ancien (fig. 17) ainsi qu'une suite de chambres longeant la face est du bâtiment et formant galerie d'accès au vestibule situé en arrière du tombeau. Voilà, grosso modo, l'histoire de Darb-é Imām. Nous tenterons tout à l'heure, de la pousser davantage.

Le portail principal, celui qui porte le nom de Djahān Shāh et fut bouché sous le règne de Shāh Sulaimān, est certainement l'un des chefs d'œuvre, sinon le chef d'œuvre, de l'architecture colorée de l'Īrān (fig. 15). Il n'est cependant qu'un détail, un élément de construction, car le reste de l'édifice n'est pas, ou n'est plus, de la même qualité, et l'on ne peut, en conséquence, que difficilement le comparer à des édifices plus considérables, tels que le tombeau du Sulṭān Uldjāitū Khodābendè, le Mazār-é Shaikh Ṣafī ou les monuments de Shāh 'Abbās, mais s'il ne témoigne pas d'un sens aussi développé de la composition, s'il est seulement un portail semblable à d'autres portails du même temps, ses proportions sont si justes, le dessin du décor et la répartition des couleurs, la finesse et la qualité du travail sont si parfaits que devant aucun autre monument de cet art, sauf peut-être la mosquée bleue de Tabrīz, qui fut aussi construite sous le règne de Djahān Shāh, on ne saurait éprouver plus de plaisir. C'est un pur joyau.

La grande inscription de ce portail est écrite en langue persane et en caractères thulth exécutés en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu:

در زمانی که والی ولایة عظمی و حاکم حکومت کبری پادشاه جهان پناه ابو المظفر میرزاده جهانشاه خلّد الله خلافته و حکومته این ولایة باياالة و اشارة شاهزاده عالم مؤید قواعد الدین الاحمدی ابو الفتح محمّدی خلّد الله سلطانه مفوّض فرموده بود أمیر أعظم أعدل معدن العزّ والجاه جلال الدین صفر شاه زاد الله دولته .....

"Durant que le maître de l'empire le plus glorieux, le chef du gouvernement le plus grand, est le Pādishāh Djahān Panāh, Abu'l-Muẓaffar Mīrzādé Djahān Shāh – Que Dieu maintienne son khalīfat et son gouvernement! – cette province, avec son gouvernement et le titre de Prince du monde, protecteur des lois de la religion de Aḥmed (Muḥammad), fut confiée à Abu'l-Fatḥ Muḥammadī. Que Dieu maintienne son sulṭānat! L'Amīr le plus juste, mine de grandeur et de gloire, Djalāl al-Din, Ṣafar Shāh – Que Dieu accroisse son pouvoir! – ...."

Ce texte représente les parties droite et centrale de l'inscription. La partie gauche, qui, à en déduire du texte suivant, devait nous informer que Ṣafar

Shāh avait été chargé, ou s'était chargé, de l'exécution du monument et contenait la date de la construction, a disparu.

D'autre part, sous la petite coupole, c'est à dire dans le vestibule devenu salle mortuaire, il y a, près de la corniche, un bandeau sur lequel subsistent des vestiges d'une inscription peinte dont, à force de patience, Mr Muḥammad Taḳī Muṣṭafāwī est parvenu à copier le texte:

نظام یافت بنام خدای عالمیان — عمارتی که بود رشك روضهٔ رضوان

بنزد طاس زراندود و چتر این گنبد — مرقعیست کبود این رفیع شادروان

زرشك شمسه این هشت طاق و نه منظر — چو ذرّه شمسه خورشید گشته سرگردان

نهاده صبح بدین سبزه سپهر ز مهر — برای زینت این بقعه جام جاویدان

بیمن همّت زین العباد و دولت شاه — بهشت روی زمین گشت ملك اصفاهان

بعهد ..... جهانشاه آن ابوالفتحی — که کرد نام خدایش محمّدی سلطان

بروج قصر جلالش از آن رفیع تراست — که تیر وهم رسد بروی از کمان گمان

أجل بدست خودش داد تیغ و زد بر پای — کسی که کرد سر افراز شهر عالمیان

اگر ز دنی دون شمس الدین محمّد رفت — جلال میر صفر شاه باد در دوران

تمام گشت بفضل مفتح الأبواب — بسال هشتصد و پنجاه و هفت این بنیان

"Au nom du Dieu des mondes a été édifiée cette construction digne d'être (l'objet de) l'envie du paradis. Auprès de sa coupole dorée la tente élevée[1]) n'est plus que vieillerie bleue. De ses huit voûtes[2]) et des neuf points de vue[3]) la lumière, jalouse d'un tel éclat, semble aussi égarée qu'un atôme dans un rai de soleil. Le matin place le soleil sur la prairie arondie[4]) comme une coupe éternelle pour l'embellissement de ce sanctuaire. Dieu et l'heureuse influence de

1. C'est à dire le firmament.
2. Nous parlons aussi du septième ciel. Ici il y en a huit. Chacun d'eux est une immense voûte.
3. C'est à dire des neuf points de vue que l'on a des huit voûtes du ciel et du niveau de la terre.
4. C'est a dire sur le ciel.

Zain al-'Obād et du pouvoir royal ont fait du pays d'Iṣfahān un paradis sur la terre. Au moment de . . . . Djahān Shāh, les tours du château de la gloire de cet Abu'l-Fatḥ, qui avait reçu de Dieu le nom de Muḥammad Sulṭān, s'étaient élevées si haut que la flèche de l'imagination n'y pouvait atteindre au moyen de l'arc de la conjecture. Le sort, qui avait armé sa main d'un glaive, l'avait frappé au pied, lui qui avait fait lever la tête aux habitants des mondes. Puisque Shams al-Dīn Muḥammad a quitté ce bas-monde, que la gloire de Ṣafar Shāh dure pendant des siècles! Par la grâce de l'Ouvreur des portes (Dieu), cette construction fut terminée en 857."[1])

Que déduire de tout cela, et particulièrement des titres également magnifiques des personnages en question? Alors que le "maître de l'empire", le "chef du gouvernement", est Djahān Shāh, le gouverneur de la province d'Iṣfahān, Abu'l-Fatḥ Muḥammadī, prie Dieu de lui conserver son sulṭānat et son nom est écrit, dans l'inscription du portail, au centre et en caractères dorés. D'autre part cet Abu'l-Fatḥ "à qui Dieu donna le nom de Muḥammad Sulṭān" semble bien être ce Muḥammad Sulṭān, comme le nomment ses monnaies, qui règna sur Iṣfahān de 850 à 855 H. et dont le nom se trouve dans l'inscription de fondation de la salle d'hiver du Masdjid-é Djum'a, datée de l'année 851 H.[2]) Mais il était souverain, non gouverneur, d'Iṣfahān. De plus il mourut en 855 H., c'est à dire avant la conquète de la ville par Djahān Shāh. Comment donc leurs deux noms peuvent-ils être associés, et de telle façon, dans une même inscription? Il y a là une quasi-impossibilité qui nous a longtemps arrêtés mais qui semble cependant pouvoir être expliquée par l'histoire même de ce Muḥammad Sulṭān.

Il était fils de Bāisonḳor et petit-fils du Sulṭān Shāh Rukh qui lui avait confié le gouvernement de l'Irāḳ 'adjemī. En 850 H., peu de temps avant la mort de Shāh Rukh, selon le *Sharaf nāmè*, il leva l'étendard de la révolte et fit œuvre de prétendant à la succession de son grand-père. En 853 H., après l'assassinat de Ūlūgh Beg, le Khorāsān étant devenu la propriété de son jeune frère Bāber Mīrzā, Muḥammad Sulṭān, enflammé de rancune, résolut de s'emparer de cette province ainsi que de Herāt, la capitale réelle de l'empire timuride.

1. Le sens de ce poème nous est demeuré longtemps obscur. Nous en devons l'explication à Mr Khān-é Malek.

2. Voir *Athār-é Irān*. 1936. p. 245–6.

L'ambition, le fait que Bāber Mīrzā s'était rendu impopulaire par ses exactions et son ivrognerie, sans doute aussi l'influence d'un autre de ses frères, 'Alā'al-Dawlè, qui, ayant eu à souffrir de l'injustice de Bāber, s'était réfugié à Iṣfahān, poussèrent Muḥammad Sulṭān à se lancer dans l'aventure d'une problématique conquète du Khorāsān. C'est alors, peut-être, qu'entre Djahān Shāh, qui règnait en Ādharbaidjān, et lui, intervint ce que nous appellerions aujourd'hui un accord de non agression. Sans doute préféra-t-il accepter la suzeraineté nominale du souverain de Tabrīz plutôt que de courir les risques d'une invasion de ses possessions pendant le temps de son expédition au Khorāsān.

Ce n'est en effet qu'après la mort de Muḥammad Sulṭān, assassiné en 855 H. par Bāber Mīrzā, que Djahān Shāh s'empara d'Iṣfahān.

Ainsi donc le premier texte, c'est à dire l'inscription de fondation dont la date a disparu, aurait été composé pendant que Muḥammad Sulṭān règnait à Iṣfahān sous la suzeraineté nominale de Djahān Shāh. Le second, daté de 857 H., fut écrit après la mort de Muḥammād Sulṭān et après la conquète de la province d'Iṣfahān par Djahān Shāh.

Darb-é Imām demeura en l'état d'une salle unique précédée d'un vestibule jusqu'à l'époque de la transformation de cette pièce d'entrée c'est à dire jusqu'au règne de Shāh Sulaimān. Auparavant, sous Shāh 'Abbās I, le revêtement extérieur de la coupole avait été réparé. Quelques restes de trois inscriptions de ce temps existent encore sur le tambour. Celle du bas, en kufique carré, reproduisait la surate al-Aḥad. La seconde répétait neuf fois les mots "al-Ḥamdu lillāh", "Louange à Dieu!" De celle du haut, en écriture arondie exécutée en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu, subsistent le commencement de la 76ème surate, le nom du souverain du temps, Abu'l-Muẓaffar al-'Abbās al-Ḥusainī al-Mūsāwī al-Ṣafawī Bahādur Khān, et celui du donateur, Ghiyāth al-Dīn Maḥmūd al-Ḥusainī al-Mostawfī.

Le vestibule fut modifié, comme je l'ai dit, sous le règne de Shāh Sulaimān. La porte fut convertie en fenêtre et une petite coupole fut construite au dessus de la nouvelle salle. Il est probable que cette modification importante fut faite à l'intention de grands personnages et que certaines des tombes visibles encore dans l'ex-vestibule sont les leurs, mais elles sont anonymes et sans dates, de telle sorte qu'à défaut d'inscription monumentale, tout renseignement nous man-

querait quant à l'époque des travaux si la petite coupole n'était datée. Les trois lignes d'inscriptions qui ornent son tambour, à l'extérieur, sont, comme celles de la grande coupole, fort détériorées, mais on lit encore, dans le bas:

لمن الملك اليوم لله الواحد القهّار

"A qui est le pouvoir aujourd'hui? A Dieu, l'unique, le fort".

Au dessus est répété plusieurs fois le nom de 'Alī. Sur le bandeau se trouve un texte koranique extrait de la surate al-Kursī et suivi du nom de l'écrivain suivi lui-même de la date de l'achèvement des travaux:

كتبه محمّد رضا الإمامى فى أحدى و ثمانين و ألف

".... L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī. En l'année 1081 (1670–1)."

Shāh Sulaimān règna de 1077 à 1105 (1667–1694). Sous son successeur immédiat, Shāh Sulṭān Ḥusain (1105–1135 = 1694–1722), furent construits le portail et la série des salles conduisant au vestibule arrière de l'édifice.

Le nouveau portail (fig. 17) porte en effet cette inscription:

أمر باتمام هذه العمارة المنوّرة فى ايّام دولة السلطان الأعظم و الخاقان الأكرم مروّج المذهب الأئمة المعصومين عليهم السلم شاه سلطان حسين الصفوى الموسوى الحسينى بهادر خان خلّد الله ملكه علىّ نقىّ ابن محمّد محسن الإمامى عمل استاد محمّد بن محمّد غدير آجر تراش ١١٢٧

"Il a été ordonné d'achever cette construction illuminée durant les jours du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus généreux, propagateur de la doctrine des Imams purs – Sur eux le salut! – Shāh Sulṭān Ḥusain, al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, Bahādur Khān. Que Dieu maintienne son pouvoir! (L'a écrit) 'Alī Naḳī, fils de Muḥammad Moḥsen al-Imāmī. Oeuvre de Ustād Muḥammad, fils de Muḥammad Ghadīr, tailleur de briques. 1127 (1715)."

Immédiatement, au dessus de la porte se trouve cette autre inscription, sur des carreaux de kashis:

قد وقع تعمير هذه البقعة المنسوبة إلى مولانا سيّد الساجدين الّتى فيها مزار السيدين إمام زاده ابراهيم بطحا و إمام زاده زين العبدين بأمر نوّاب الخاقان ابن الخاقان أعظم السلاطين الصفويّة المسفورة فى الفوق كتبه الفقير عبد الرحيم فى ١١٢٩

FIG. 18. DARB-É IMĀM. LA COUR ORIENTALE

"La réparation de ce couvent dédié à notre maître, le Saiyed al-Sādjadīn,[1]) et dans lequel se trouvent les tombes des deux Saiyeds, l'Imāmzādè Ibrāhīm Baṭḥā et l'Imāmzādè Zain al-'Ābedīn, fut exécutée sur l'ordre du Nawwāb, le Khāḳān, fils de Khāḳān, le plus glorieux des Sultans safawides, dont le nom est écrit ci-dessus.[2]) L'a écrit l'humble 'Abd al-Rahīm. En l'année 1129 (1716–7)."

Le tombeau des deux Imamzadès se trouve en effet à l'intérieur d'un couvent dont les bâtiments sont disposés autour de trois cours situées au nord, à l'ouest et à l'est (fig. 18) de l'édifice. Dans cette dernière cour, sur le mur est du mausolée, subsiste en partie une belle inscription en caractères kufiques carrés:

بسم الله الرحمن الرحيم سبحان الله و الحمد لله و لا اله إلا الله و الله أكبر و لا حول و لا قوة إلا بالله العلىّ العظيم شهد الله أنّه لا الله إلا هو ....

"Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux! Que Dieu soit exalté! Louange à Dieu! Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. Dieu est le plus grand. Il n'est ni pouvoir ni force si ce n'est en Dieu, l'élevé, le glorieux. Dieu a témoigné qu'il n'y a pas d'autre dieu que Lui ...."

1. Le quatrième Imām.
2. C'est à dire dans l'inscription précédente.

Cette inscription est exécutée en caractères blancs bordés de noir. A la partie supérieure du bandeau qui la porte et au travers des hampes des lettres se trouve une autre inscription, également en caractères carrés mais plus petits et en kashis bleus. Elle contient des louanges au Prophète, à Fāṭimè et aux Imams, c'est à dire aux Quatorze Purs.

SAR DARB-É BOḲ'È SHAIKH AMĪR MAS'ŪD[1])

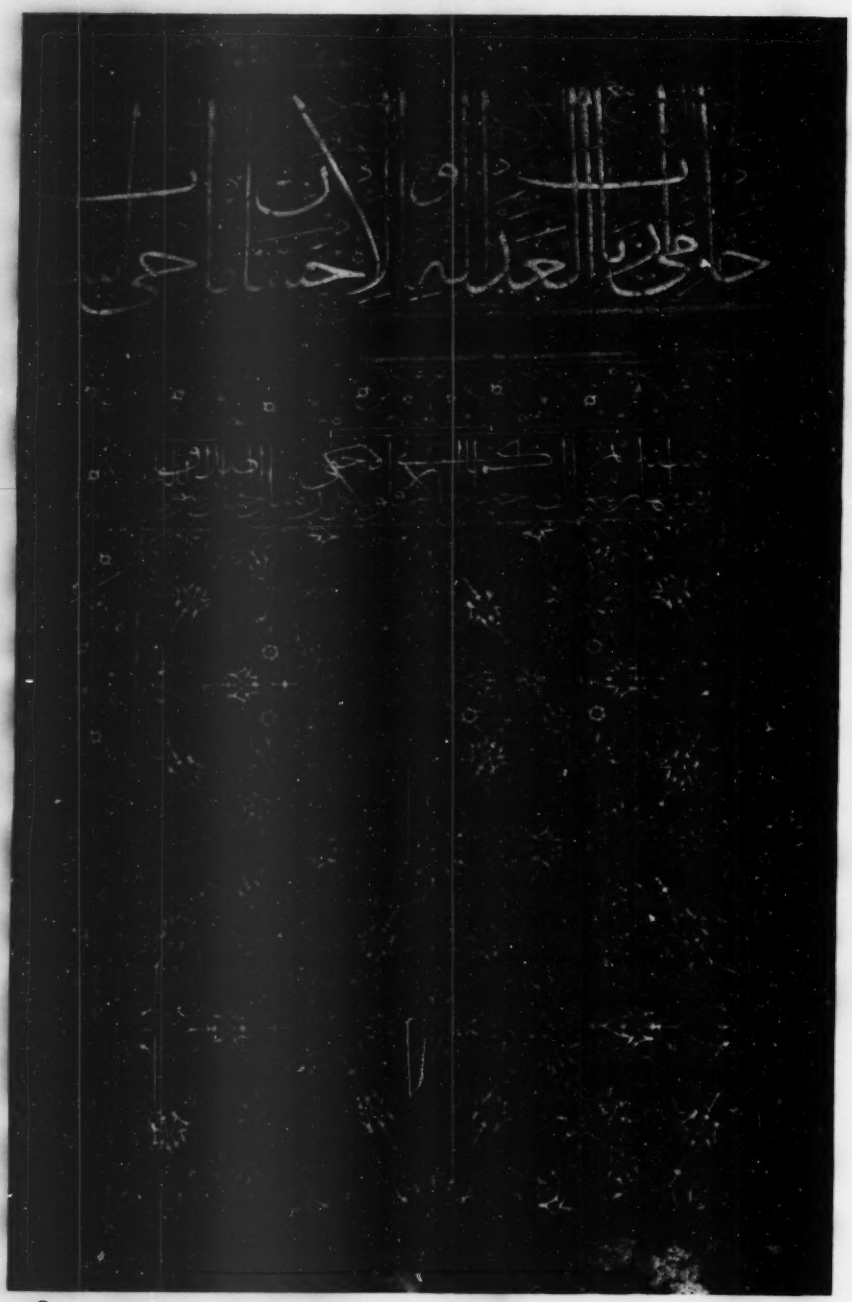
L'édifice connu sous le nom de Sar Darb-é Shaikh Amīr Mas'ūd est le portail d'une khānèḳāh disparue, la Mas'ūdīyè. Il donne accès aujourd'hui à une sorte de vestibule moderne sur lequel ouvre une salle, moderne aussi et assez pauvre, où se trouve la tombe du Shaikh. Détruit plus qu'à moitié, ce portail n'est lui-même qu'une ruine, mais ce qui subsiste est couvert d'un décor en mosaïque d'émaux magnifique et bien daté, à peu près identique à celui du portail du tombeau de Hārūn Wilāyet.

Deux lignes d'écriture, l'une en grands caractères thulth blancs et l'autre en petites caractères dorés, ornent le fond bleu foncé du bandeau à inscription. Elles ne constituent qu'un seul texte qu'il faut lire du commencement de la ligne des petits caractères à la fin de celle des grands et qui fournit, avec tous les ornements d'usage, le nom de la khānèḳāh, ceux du souverain d'alors, du donateur, de l'écrivain et la date de l'achèvement des travaux.

En petits caractères:

الحمد لله الّذى نوّر صوامع الإنس و خوانق القدس بمصابيح وجود الأولياء الّذين جعلوا المتقين إماماً و الّذين يبيتون لربّهم سجدًا و قياماً و الصلوة والسلام على شمس فلك الرسالة محمّد المصطفى المبعوث لهدايّة كان الّذى مسعودًا و على آله و صحبه و أهل التقىّ و النقىّ و بعد أسّس فى ايّام السلطان الأعظم و الخاقان الأعدل الأكرم واضع قوانين السياسة رافع اساطين الحراسة

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934. (22 Ādhar 1312).



58 FIG. 19. SAR DARB-É BOḴ'È SHAIKH AMÍR MAS'ŪD

"Louange à Dieu qui a illuminé les couvents et les lieux de retraite sanctifiés par les flambeaux (que sont) les existences des saints, imams de ceux qui possèdent la foi et passent la nuit prosternés et debout pour leur Dieu. Que la bénédiction et le salut soient sur le soleil du ciel de l'apostolat, Muḥammad al-Mustawfī, envoyé pour montrer la voie du salut – Il est le fortuné – ainsi que sur sa famille, ses compagnons et les gens qui craignent Dieu et qui sont purs. (Ceci) fut fondé durant les jours du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus juste et le plus miséricordieux, celui qui a développé les lois de la politique, celui qui a édifié les piliers de la défense"

En grands caractères:

حامی أرباب العدالة و الاحسان ماحی أسباب الضلالة والطغیان المتوکّل علی المهیمن الرحمن ابی المظفر یعقوب بهادر خان خلّد الله ملکه و سلطانه بنیان هذه البقعة المنوّرة الموسومة بالمسعودیّة الرازیّة من خالص ماله العبد الفقیر إلی عفو الله محمّد بن جلال الدین عربشاه کتبه العبد کمال الدین بن شهاب الکاتب الیزدی غفر الله ذنوبه و ستر بفضله عیوبهما فی سنة ۸۹۵

"le protecteur des maîtres de la justice et de la bienfaisance, celui qui efface les causes d'égarement et de révolte, celui qui possède la confiance du protecteur et du miséricordieux, Abu'l-Muẓaffar Ya'ḳūb, Bahādur Khān. Que Dieu maintienne son royaume et son sulṭānat! La construction de ce couvent illuminé, nommé Mas'ūdīyè rāzīyè, (a été exécutée) au moyen des biens purs de l'esclave (de Dieu), l'humble devant la miséricorde divine, Muḥammad, fils de Djalāl al-Dīn 'Arabshāh. L'a écrit l'esclave (de Dieu), Kamāl al-Dīn, fils de Shahāb, l'écrivain de Yazd. Que Dieu pardonne ses péchés et couvre leurs fautes de sa grâce! Dans l'année 895 (1489–90)."

Le Sulṭān Aḳ-Ḳoyūnlū Abu'l-Muẓaffar Ya'ḳūb Bahādur Khān, fils de Ūzūn Ḥasan, règna sur Iṣfahān de 884 à 896 (1479–1490).

DARB-É KŪSHK[1])

Ce portail est le seul reste d'un monument détruit qui était une Zāwiyè, c'est à dire un oratoire joint à un tombeau.[2]) On l'appelle aujourd'hui Darb-é Kūshk, la porte de Kūshk, Kūshk étant le nom d'un ancien quartier de la ville.[3])

L'inscription de fondation de l'édifice, demeurée en assez bon état de conservation, nous fait connaître sa destination, le nom du souverain sous le règne duquel il a été bâti et la date de la construction. En voici la transcription et la traduction:

لقد ساعد التوفيق باتمام هذه الزاوية الشريفة والجنبد الرفيعة المنيفة لتربة حضرة والده طاب الله ثراه فى زمان خلافة من هو عين سلاطين الزمان و عين الخواقين انسان سراج الدنيا والدين ابو المظفّر رستم بهادر خان خلد الله تعالى خلافته و ملكه و سلطانه الحضرة الأشجع الأكرم افتخار الانام و الصناديد فى العالم مؤيّد الدين و سيّد الأملاك و الأفلاك زين الدولة والسعادة والدين .... علىّ .... بيک‌برنا أيّدت إمارته فى ۹۰۲ كتبه معزّ المنشى

"L'assistance (de Dieu) fut accordée, pour terminer cette noble Zāwiyè ainsi que cette coupole élevée et respectée comme tombeau de l'Altesse, son père – Que Dieu favorise sa poussière! – durant le temps du Khilāfat de celui qui est l'œil des Sultans de l'époque et l'œil des Khakans de l'humanité, flambeau du monde et de la religion, Abu'l-Muẓaffar Rustam Bahādur Khān – Que Dieu –

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst.* p. 77. – H. Saladin. *Manuel d'art musulman.* L'architecture. p. 435.

2. E. Lévi–Provençal. Article: Zāwiya, dans *Encyclopédie de l'Islām.* "Le sens de zāwiya parait avoir, depuis le moyen-âge, présenté une évolution assez caractéristique, du moins dans l'occident musulman; il semble, en effet, qu'en orient, ce sens s'est assez vite stabilisé pour que le terme n'en arrive plus qu'à désigner des mosquées de caractère modeste, et il ne s'y est pas confondu avec le sens précis de termes tels que 'dair', 'khānaḳāh' ou 'tekke', propres à des institutions monastiques le plus souvent dérivées du mysticisme de l'Islām persan". Le mot zāwiya "a servi d'abord à désigner la cellule du moine chrétien puis s'est appliqué à une petite mosquée ou à un oratoire: c'est encore le sens que ce mot présente dans l'orient musulman, par opposition à la mosquée de quelque importance, masdjid ou djāmi'". En Irān le mot Zāwiyè est généralement employé pour désigner un oratoire joint à un mausolée.

3. G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate.* p. 204: "The are aof Isfahān had formely been occupied by four villages, whose names survived in the town quarters, namely, Karrān, Kūshk, Jūbareh and Dardasht".

FIG. 20. DARB-É KŪSHK

Qu'Il soit exalté! – maintienne son Khilāfat, son royaume et son Sulṭānat! – au prince le plus courageux, le plus généreux, gloire de l'humanité et des chefs dans le monde, appui de la religion, seigneur des rois et des sphères, Zīn al-Dawlè wal-Sé'ādet wal-Dīn . . . .'Alī . . . . Bīk Bornā. Que son pouvoir soit maintenu! En (l'année) 902 (1496–7). L'a écrit Mu'izz al-Munshī."[1])

1. L'ordonnance de cette inscription est un excellent exemple d'une formule qui eut de plus en plus la faveur des donateurs:

Dieu donna son assistance,
pour tel travail,
durant le règne de tel souverain,
à telle personne.

Il en résulte nécessairement quelque obscurité, car la suite directe des premiers mots ne se trouve qu'à la fin de l'inscription, mais les convenances sont respectées: Dieu d'abord, puis le souverain du temps, puis le donateur. De plus l'honneur de l'exécution du travail revient à Dieu, qui a donné son assistance.

FIG. 21. DARB-É KŪSHK. DÉTAIL

Darb-é Kūshk est donc le portail d'une Zāwiyè construite par Zīn al-Dawlè wal-Sé'ādet wal-Dīn et à laquelle était joint le tombeau du père du donateur. Le souverain du temps de la construction était Abu'l-Muẓaffar Rustam Bahādur Khān, petit-fils de Ūzūn Ḥasan, prince turkoman de la famille des Aḳ-ḳoyūnlū qui règna de 897 à 902 (1491–1496).

LE TOMBEAU DE HĀRŪN WILĀYET[1])

Cet Hārūn en l'honneur de qui ce monument fut construit et que les musulmans, les chrétiens et les juifs se disputent, est totalement inconnu. On parle, à son sujet, de haute antiquité et cependant la plus ancienne inscription de son mausolée est datée de l'année 918 (1513). Il y a bien un vieux minaret tout près de là, dans le Masdjid-é 'Alī, mais il n'est encore que seldjukide et rien ne dit qu'il ait jamais appartenu au tombeau ou aux dépendances du tombeau de Hārūn. Pietro della Valle raconte cependant qu'il assista un jour au "spectacle effroyable et cruel, quoique juste, de trois femmes qui furent précipitées .... du haut de la grande tour, ou clocher de la mosquée, qu'on nomme Haron Vilaier ....",[2]) mais cette tour n'était sans doute ainsi désignée qu'en raison de son voisinage. On ne l'appelle aujourd'hui que Minār-é 'Alī.

Quant à Chardin, il a toute une histoire au sujet de "Haram-Velaied, ou le saint du pays, son sépulcre, son culte et le conte qu'en font les mahométans". L'endroit "est un des pélerinages des Persans, où l'on prétend qu'il se fait des miracles, et où le monde, et surtout les femmes, vont en foule. C'est un grand mausolée fort bien bâti, selon l'architecture persane; il sert de mosquée, ayant des tourelles à côté, comme les grandes mosquées en ont.[3]) Haram Velaied signifie corps saint, ou, comme d'autres l'interprètent, le saint du pays. Il n'a point de nom particulier, parce qu'on ne sait point précisément qui était ce prétendu saint. Les Turcs, qui sont des mahométans hérétiques, les juifs et les chrétiens de quelque secte qu'ils soient, disent tous qu'il était de leur religion. Les Arméniens ont une autre tradition touchant ce lieu-là, c'est que les mahométans, lorsqu'ils envahirent la Perse, y jetèrent dans un puits toutes les

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès. T. VII. p. 450–4. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne. pl. LXIII. — E. Herzfeld. *Reisebericht* .... p. 238. — H. Saladin (*Manuel d'art musulman*. L'architecture. p. 398. fig. 299) présente le portail du monument comme ceci: "Mosquée Sandjerieh (tombeau de Chah Ismaïl, mort en 1523)". Or la mosquée Sandjarīyè est la mosquée 'Alī, dont il sera parlé ci-après, et la tombe de Shāh Ismā'īl se trouve à Ardabīl, à côté de celle de Shaikh Ṣafī.

2. *Les voyages de Pietro della Valle*. Paris. 1664. T. III. p. 45.

3. En 1840, dans leur vue du minaret 'Alī (Perse moderne. pl. 63, (fig. 23)), E. Flandin et P. Coste dessinèrent le tombeau de Hārūn Wilāyet flanqué des minarets en question, qui n'existent plus.

reliques des églises chrétiennes de cette ville; ce qui l'ayant rendu vénérable aux chrétiens restés dans le pays, ils mirent des pierres dessus en monceau pour servir d'enseigne. Les mahométans, à leur exemple, se mirent à révérer cet endroit; et enfin ils y bâtirent des mosquées: c'est ce que la commune tradition rapporte de ce sépulcre. Des mollas n'ont assuré qu'on trouvait dans leur *Histoire ecclésiastique* qu'un des fils d'iman Moussa, qui est l'un des douze imans, ou premiers successeurs de Mahomed, y avait été enterré."

Suit l'histoire d'un pauvre maçon qui devint premier wazīr du "roi Ismaël, autrement dit le roi Sulton Katai",[1]) grâce à la promesse qu'il fit au saint de lui construire "le plus beau mausolée du pays" s'il le tirait de la misère où il végétait et qui lui bâtit en effet "ce magnifique tombeau avec la mosquée qui y joint, le collège qui en est proche, et une haute tour. Un distique qui est sur le frontispice, ajoute Chardin, porte que tout cela est aussi par reconnaissance pour le patron; en voici les termes:

Par la fortune de Dourmich Can, à qui tout est possible.

Que ce monument demeure en mémoire de la reconnaissance de Hassein le maçon."

Tout cela n'est sans doute que légende, ou du moins arrangement décoratif des faits. Il reste cependant que le "magnifique tombeau" et "la mosquée qui y joint" (Masdjid-é 'Alī)", respectivement datés des années 918 et 928 H., sont bien du temps de Shāh Ismā'īl I, mais "la haute tour (Minār-é 'Alī)" est de quatre siècles plus ancienne. D'autre part il y a bien "sur le frontispice" du monument, c'est à dire sur le portail principal, une poésie dont voici le texte:[2])

باقبال خان درمش کامکار

بمند از حسین این بناء یادگار

C'est celui dont Chardin donne la traduction.

Le tombeau de Hārūn Wilāyet est donc un édifice construit sous le règne

1. C'est a dire Shāh Ismā'īl I. Khaṭā'ī, "le Pécheur", est le nom de plume de ce souverain.
2. Ecriture nasta'līḳ en kashis blancs sur fond bleu.

de Shāh Ismā'īl I par un maçon du nom de Ḥusain. La grande inscription du portail précise d'ailleurs la date de la construction:

تمينًا بسمه بذكره قد اتّفقت عمارة دار الولاية مشهد قبلة الإسلام بميامن فيض بحر وجود جدّه العليّ الذّى قال النبيّ في شانه أنت منّى بمنزلة هارون من موسى عليهم السلام فى أيام خلافة ولي الولاية فى الأفاق مالك سرير الخلافة بالاستحقاق الغازى المجاهد فى سبيل الله بقاطع البرهان ناصر المؤمنين ابى المظفّر السلطان شاه اسمعيل بهادر خان لا زال أبواب تعميم الخيرات و لطفه مفتوحة و أقطار الأرض بأبواب معدلة معصورة والأمصار بسعي معمار احسانه معمورة ..... وسعيه للحسنات كان مشكورًا و كتب فى اويل شهر ربيع الأوّل من سنة ٩١٨

"En Son nom et en Le mentionnant pour qu'Il nous soit favorable. La construction de Dār al-Wilāyet, le tombeau saint, ḳibla de l'Islām, (fut entreprise) grâce aux bienfaits de l'Océan des existences, son aïeul 'Alī, à qui le Prophète a dit au sujet de sa situation: Tu es pour moi comme Hārūn était pour Mūsā – Sur eux le salut! – durant les jours du khilāfat du Seigneur de l'empire des sphères, possesseur du trône du khilāfat par son mérite, le victorieux, celui qui combat dans la voie de Dieu avec la Preuve irréfutable (le Ḳor'ān), Nāṣir al-Mu'menīn, Abu'l-Muẓaffar al-Sulṭān Shāh Ismā'īl Bahādur Khān. Que ne cessent d'être ouvertes les portes de ses universels bienfaits et de sa bonté victorieuse, et que les régions de la terre et les villes soient fortifiées par sa justice! Par l'effort de l'auteur de la bienfaisance féconde .... et que son ardeur pour les bonnes actions soit récompensée! Ce fut écrit durant les premiers jours du mois de Rabī'al-Awwal de l'année 918." (1513).

L'édifice fut restauré en 1067 (1656–7), sous le règne de Shāh 'Abbas II, par un ministre du nom de Mīrzā Mehdī.[1])

1. Selon une inscription en plâtre sculpté, caractères nasta'līḳ blancs sur fond bleu, qui se trouve à l'intérieur du mausolée.

66 FIG. 22. TOMBEAU DE HĀRŪN WILĀYET. LE PORTAIL

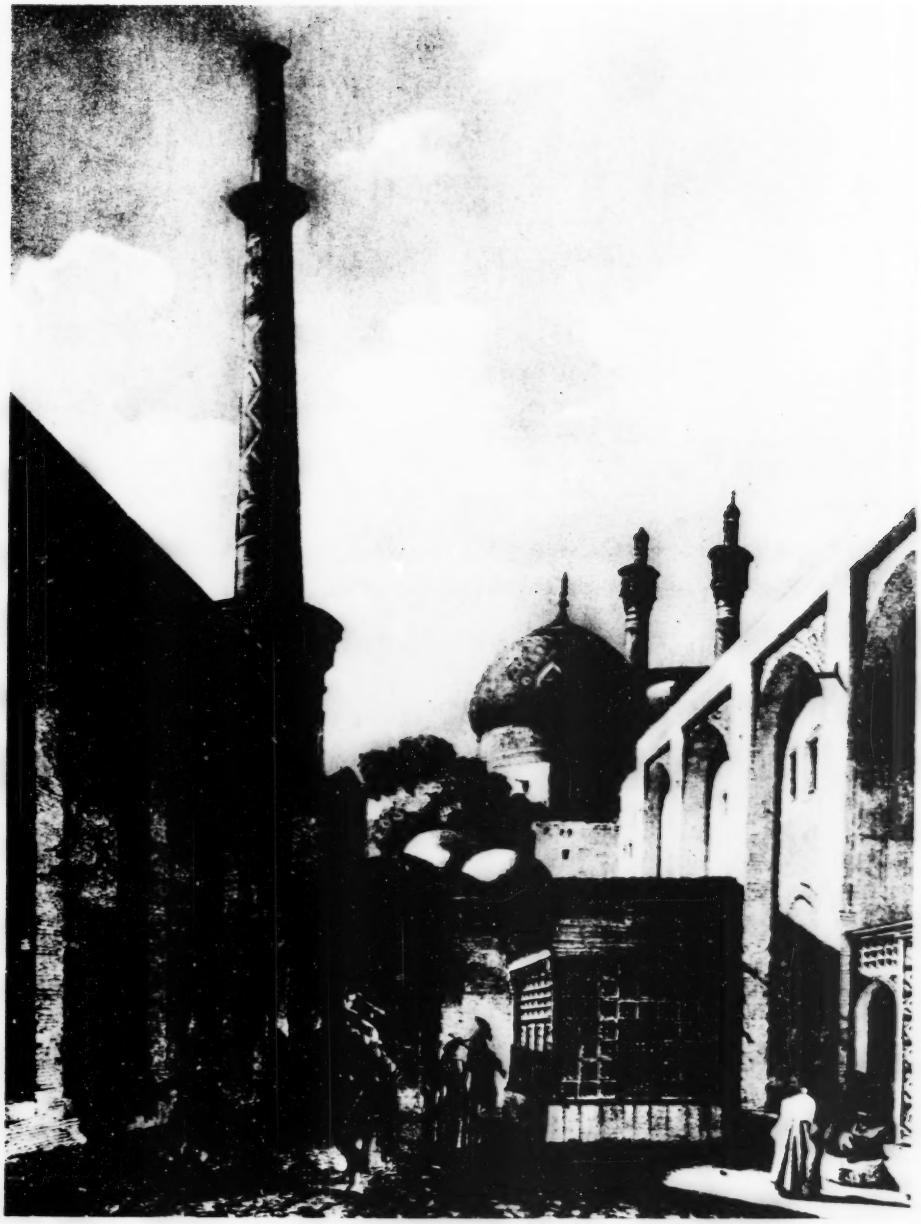


FIG. 23. LE MINARET 'ALĪ ET LE TOMBEAU DE HĀRŪN WILĀYET
D'APRÈS E. FLANDIN ET P. COSTE

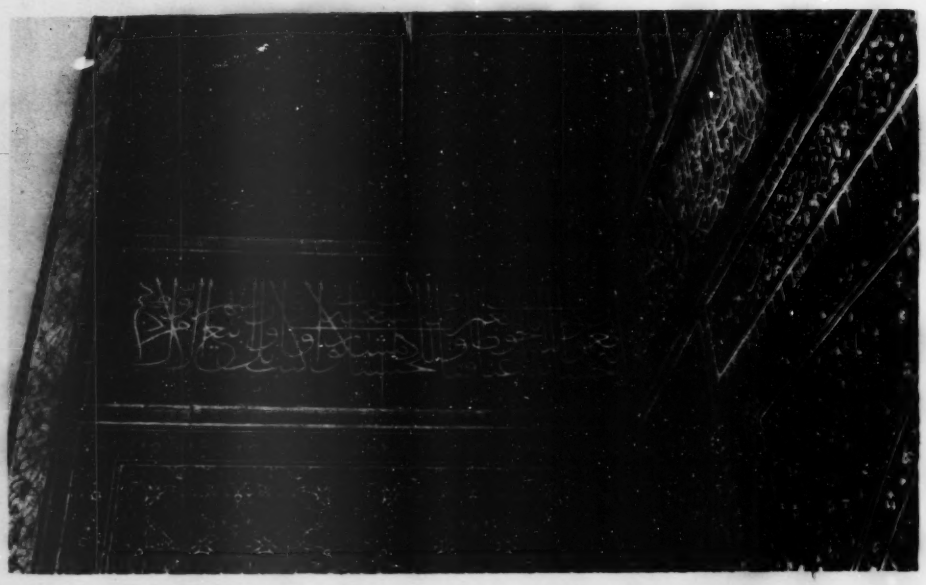


FIG. 24. TOMBEAU DE HĀRŪN WILĀYET. DÉTAIL DU PORTAIL SUR COUR

D'autres inscriptions témoignent de travaux divers.

Dans le miḥrāb, trois petits panneaux d'écriture en plâtre sculpté sont datés de l'année 1298 (1880–1).

A l'intérieur également, une inscription peinte en couleur blanche sur le fond bleu d'un bandeau qui fait le tour de la salle à coupole est datée de l'année 1329 (1911).

En 1330 (1911–2) l'entrée principale a été pourvue d'une nouvelle porte.

Sur rue, en face du Masdjid-é 'Alī, une sorte de loge fut construite en 1329 contre le monument. Au centre de cette adjonction s'ouvre la porte est du mausolée, surmontée de cette inscription:

قال النبيّ صلّى الله عليه و آله انا مدينة العلم و عليّ بابها و أنت منّي بمنزلة هارون من موسى

"Le Prophète – Les prières de Dieu soient sur lui et sur sa famille! – a dit: Je suis la ville de la science et 'Alī en est la porte, et: Tu es près de moi comme Hārūn était près de Mūsā."

Le dôme, réparé en 1241 (1825–6), l'a été de nouveau en 1338 (1919–20) par un certain 'Alī.

Ainsi, pour le moment du moins, le mausolée de Hārūn Wilāyet nous représente un édifice construit à l'époque safawide sur la tombe d'un saint personnage que nous ne pouvons identifier. Son intérêt n'est donc, provisoirement, que d'ordre architectural. Il réside surtout en la grande beauté du décor émaillé de son portail sur cour (fig. 22 et 24). Ces kashis transparents, vivants, vibrants, sont à coup sûr parmi les chefs d'œuvre de l'art préféré de l'Īrān. Moins curieusement composés, peut-être, que ceux du portail de Darb-é Imām, ils les surpassent en exécution et ne sont inférieurs en cela qu'à ceux de la mosquée bleue de Tabrīz, c'est à dire à la perfection même.

MASDJID-É 'ALĪ[1])

Le Masdjid-é 'Alī, tout voisin du tombeau de Hārūn Wilāyet, se compose d'une mosquée de l'époque safawide construite au pied d'un minaret seldjukide, mais il n'est pas nécessaire de déduire de l'état actuel que ces bâtiments se combinaient autrefois comme nous le voyons aujourd'hui. Les minarets anciens étaient, en effet, généralement isolés des mosquées et il est possible que celui-ci ait appartenu à un édifice dépendant, plus ou moins, du mausolée de Hārūn Wilāyet et situé d'un côté ou de l'autre, ou même sur l'emplacement, de la petite rue qui, de nos jours, sépare la mosquée du tombeau. Au vrai on ne sait rien, car ni dans le Masdjid-é 'Alī, ni dans le mausolée du saint ou dans les bâtiments qui l'entourent, on ne trouve le moindre vestige de construction antérieur à l'époque safawide. Mais il faut bien que le minaret ait été celui

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès. T. VII. p. 445. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne. pl. LXIII. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 76–7. — M. van Berchem. L'architecture musulmane de la Perse, dans *Journal des Savants* p. 65. — *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Décembre 1934. p. 30. — E. Herzfeld. Die Gumbadh-i Alawiyyan und die Baukunst der Ilkhane in Iran, dans *A Volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne* .... Cambridge 1922. p. 238. — E. Herzfeld Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 238. — A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*. p. 123. — K. A. C. Creswell. The Evolution of the Minaret, dans *Burlington Magazine*. Mars, Mai et Juin 1926. p. 12 du tirage à part. — J. Dieulafoy. La Perse, la Chaldée et la Susiane, dans *Le Tour du monde*. 2ème semestre. p. 164. — M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 332–7 et 364.

FIG. 25. MASDJID-É 'ALĪ. INTÉRIEUR

d'une mosquée seldjukide et, d'autre part, la tradition qui attribue formellement à Sulṭān Sandjar la construction de Masdjid-é 'Alī,[1]) s'accorde parfaitement au style du minaret. On a vu, dans le précédent fascicule de *Athār-é Īrān* qu'il peut être attribué au second quart du VIème siècle de l'Hégire.[2])

Quant à la mosquée actuelle, c'est un superbe édifice, tant en raison de l'habileté dont témoigne la construction de sa coupole (fig. 25) et de la parfaite

1. "Les autres lieux considérables de ce quartier sont la mosquée Sengerié où l'on voit une inscription en lettres d'or au nom du roi Ismael le Grand...." (Chardin. T. VIII. p. 10).

2. Y. A. Godard. Notes épigraphiques sur les minarets d'Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 364.

harmonie de ses proportions que par l'élégance du décor de son portail et de sa façade sur rue.

L'inscription du portail est écrite en caractères thulth exécutés en mosaïque de kashis blancs sur le fond bleu du bandeau:

هذا مسجد مَن توجّه اليه بالاحرام فقد ولّى وجهه شطر المسجد الحرام أسّسه فى زمان من بيده مقاليد الزمان السلطان بن السلطان بن السلطان الّذى أنزل الجميل إسمه بعدد الائمة عليهم السلام فى التنزيل ابي المظفّر سلطان شاه اسمعيل خلّد الله ظلّه الظليل مؤسّس قواعد السلطنة سمىّ ثانى السبطين بكمال العدالة و الإقبال ميرزا حسين شاه أبدت ظلال نصفته في الخافقين و لما ورد في الأخبار انّ نعيم الدنيا مساجد هاجاء تاريخ العمارة جأوها وفتحت أبوابها

"Lorsqu'on se dirige vers cette mosquée après avoir pratiqué les rites de la sacralisation, on se tourne, en vérité, vers la mosquée de la Mecque. Elle fut fondée à l'époque et par la main de celui qui détient les clefs du temps, le Sulṭān, fils de Sulṭān, fils de Sulṭān, sur lequel descendit la grâce d'avoir son nom répété dans le Ḳor'ān autant de fois qu'il y a d'Imams (c'est à dire douze fois) – Sur eux le salut! – Abu'l-Muẓaffar Sulṭān Shāh Ismā'īl – Que Dieu maintienne son ombre constante! Le fondateur des lois du sulṭānat, qui porte le nom du second des petits-fils de Muḥammad, perfection de la justice et de la bonne fortune, Mīrzā Ḥusain Shāh. Que son ombre équitable se répande sur l'Orient et sur l'Occident! Comme il nous est parvenu par les livres saints, les mosquées sont les jardins du monde. Date de la construction: Il est venu, l'Ouvreur des portes. (Chronogramme = 928 H.)."

Une autre inscription, en caractères plus petits et dorés, se trouve sur la précédente et en haut du bandeau. Elle reproduit les douze versets du Ḳor'ān qui contiennent le nom d'Ismā'īl. A la fin: "Ecrit par Shams al-Dīn Tabrīzī."

Le grand bandeau à inscription que l'on voit à l'intérieur et à la base de la grande coupole, au dessus des huit arcs si magnifiquement disposés qui la

portent, reproduit, les treize premiers versets, et quelques mots du quatorzième, de la surate 17. Puis: "Durant l'année 929".

Sur la face d'une pierre fixée au bas d'un pilier de la cour, sont gravés douze vers et, sur les côtés, ce curieux document:

در حینی که از هند برسالت نزد شاه عالمپناه فلک بارگاه شاه عبّاس آمده بود از ایروان در سنه ۱۰۱۳ مرخّص شده بود باینجا رسید این چند بیت از خمسه که در راه باتمام رسیده بود ثبت نمود قائله و راقمه محمّد معصوم الحسینی النامی

"Etant venu des Indes en ambassade auprès du Roi, refuge du monde et dont la Cour est le ciel, Shāh 'Abbās, puis ayant pris congé de lui à Eriwān, en l'année 1013, il est venu jusqu'ici et a fait graver ces quelques vers du Khamsé qu'il termina en cours de route. Celui qui a composé (le poème) et l'a écrit est Muḥammad Ma'ṣūm al-Ḥusainī al-Nāmī."

MINĀR SĀREBĀN[1])

Ce minaret, l'un des plus beaux d'Iṣfahān, était autrefois voisin d'une mosquée qui a totalement disparu et fut probablement construit vers le milieu du VIème siècle de l'Hégire.

Il a été récemment étudié par M. B. Smith.[1])

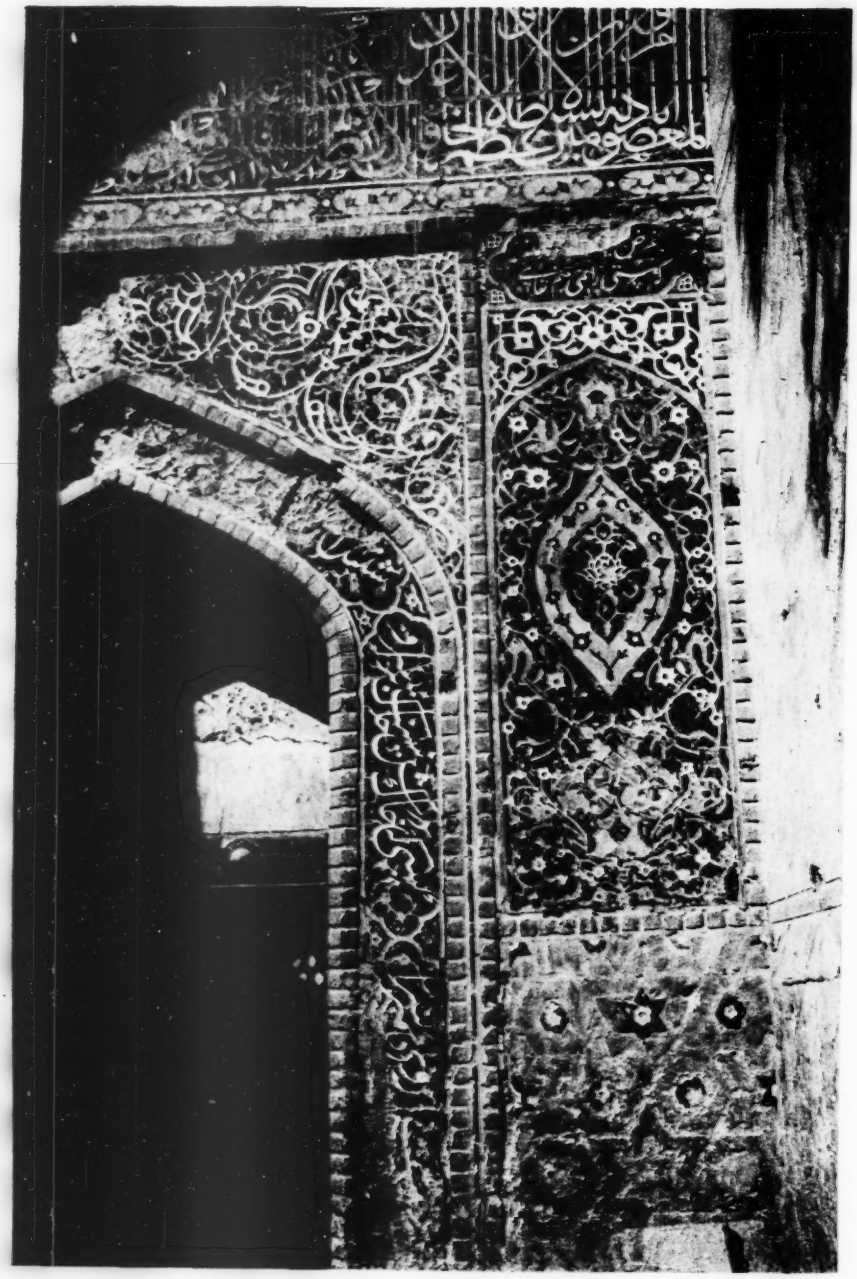
SAR DARB-É MASDJID-É ḲOṬBĪYÈ[2])

Le Masdjid-é Ḳoṭbīyè, construit sous le règne de Shāh Ṭahmāsp, n'est plus représenté que par son portail d'entrée, derrière lequel on bâtit actuellement une nouvelle mosquée. Ce portail est orné de kashis en mauvais état de conservation mais encore très beaux et surtout parfaitement caractéristiques de

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 7 Décembre 1935 (15 Ādhar 1314). Bibliographie: J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le Tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 152. (Tour à signaux). — A. Houtum-Schindler. *Eastern Persian Irak*. p. 123. — E. Diez. *Persien*. pl. 35. — M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 340–1 et 364–5.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313).

FIG. 26. MINĀR SĀREBĀN



74 FIG. 27. SAR DARB-É MASDJID-É ḲOṬBÏYÈ. DÉTAIL

l'époque où s'exécutèrent les plus parfaits livres enluminés de l'Īrān.[1]) Il comporte deux inscriptions principales, l'une sur le grand bandeau horizontal et l'autre sous l'arc de tête de la voûte.

Le côté droit du grand bandeau n'existe plus. Voici ce qu'on peut encore lire sur les deux autres côtés:[2])

..... معصومين ... أيام دولة السلطان الأعظم و الخاقان الأعدل الأكرم ظلّ الله على أهل الأيمان ابو المظفّر سلطان شاه طهماسب الحسينى بهادر خان خلّد الله ملكه و سلطانه و أفاض على العالمين .... برّه و احسانه الصاحب الأعظم و الأكرم المستعين من الله الملك الولىّ أمير قطب الدين علىّ الباب الدشتى فى شهر محرّم سنة خمسين و تسعمائة كتبه العبد ابو سعيد الإمامى بسعى شمس الدين محمّد اصفهانى

".... les purs .... durant les jours du gouvernement du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus juste, le plus généreux, ombre de Dieu sur les gens de la Foi, Abu'l-Muẓaffar Sulṭān Shāh Ṭahmāsp al-Ḥusainī Bahādur Khān – Que Dieu maintienne son royaume et son sulṭānat et qu'Il répande sur les mondes .... sa justice et sa bienfaisance! – au maître le plus généreux, le plus glorieux, l'aide de Dieu, le prince, le wālī, Amīr Ḳoṭb al-Dīn 'Alī al-Bāb al-Dashtī. Durant le mois de Muḥarram de l'année 950 (1543). L'a écrit l'humble Abū Sa'īd al-Imāmī. Par l'effort de Shams al-Dīn Muḥammad al-Iṣfahānī."

L'autre inscription,[3]) sous l'arc principal de la voûte, est également incomplète, la partie centrale du bandeau qui la porte ayant disparu:

چون توفيق آلهى رفيق حال وكافل آمال أقلّ العباد قطب الدين باب الدشت شده خواست كه از براى يوم المعاد ترتيب ذخيره مائدهٔ احسان نمايد كه از خان انعام آن

1. Le grand peintre Behzād avait été nommé en 928 (1522) directeur de la Ketāb-Khānè de Shāh Ismā'īl et chef de tous les bibliothécaires, calligraphes, peintres, doreurs, dessinateurs de marges, orfèvres et laveurs de lapis-lazuli. Sous Shāh Ṭahmāsp, Behzād avait également reçu de nombreuses distinctions et était employé à côté de Sulṭān Muḥammad et de Āḳā Mīrak à la Bibliothèque royale. (R. Ettinghausen. Article: Bihzād, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. p. 40).

2. En écriture thulth, mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.

3. En langue persane et écriture thulth, mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.

مستحقّین بهره مند گردند انعام بنابر این رقبات معیّنه‌را وقف بر .....
فقراء و مساکین متردّد در آن صرف نمایند مقرر آنکه بعلّت رسم الصدارة و
توزیعات و رقمات وقفی و .... خرج نوّاب دیوان الصدارة و غیر هم طلبی از موقوفات
مزبورة ننمایند و زیادة از یکسال باجاره ندهند بعقد واحد و نه بعقود متعدّدة
Ḳor'ān 2, 177.

"Comme l'assistance divine, aide bienveillante et garante des espoirs, fut accordée au moindre des esclaves (de Dieu),[1]) Ḳoṭb al-Dīn Bāb al-Dasht voulut, en vue du jour de la résurrection, préparer une table de vivres bienfaisantes à l'intention de ceux qui en auraient besoin. Dans ce but il fit waḳf les propriétés désignées .... afin que les pauvres et les nécessiteux qui vont et viennent y trouvent leur nourriture. Il a été décidé que, ni pour la chancellerie, ni pour le paiement des divers salaires, ni pour les frais des awḳāf, ni pour les employés de la Cour, ni pour quelque autre motif, on ne pourrait se servir des revenus de ce waḳf et qu'on ne pourrait pas davantage donner en location pour plus d'une année, ni en une seule location, ni en une location renouvelée sur le même papier. S. 2. V. 177."

Ces recommandations, assez rarement inscrites sur un monument et, par cela même, fort intéressantes pour la connaissance des mœurs du temps, réclament quelques explications.

A l'époque safawide il y avait dans la capitale, c'est à dire, en l'occasion, à Ḳazwīn, une administration à la tête de laquelle se trouvait un personnage religieux, le Ṣadr-mawḳūfāt, et qui était chargée de nommer le prêtre principal des villes, des bourgs et même des villages importants. Elle avait dans ses attributions l'intendance des awḳāf, de la justice, des contributions religieuses, des écoles et le contrôle du clergé ordinaire. Elle percevait des droits de pélerinage et frappait d'un impôt les testaments.

Cet organisme fut supprimé par Nādir Shāh parce que les revenus ainsi gérés disparaissaient, comme Ḳoṭb al-Dīn n'hésite pas à le dire, en droits de

1. Ḳoṭb al-Dīn lui même.

chancellerie, paiements de salaires, cadeaux aux employés de la Cour, etc. . . . ., et qu'il n'en restait rien pour les buts que s'étaient proposés les testateurs. Afin que les pauvres et les nécessiteux qui vont et viennent puissent trouver leur subsistance dans la mosquée qu'il avait fondée, Ḳoṭb al-Dīn s'opposa à ces pratiques et l'écrivit en toutes lettres sur le portail de l'édifice.

Au dessus de la porte, dans la hauteur de la voûte, il y a une fenêtre semblable à celle qui se trouve en même place à Darb-é Imām et dans la Khānèḳāh de Naṣrābād. Elle y est de la même façon entourée d'une inscription en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu et contient des prières en l'honneur du Prophète et des douze Imams.

Autour de la porte quelques restes subsistent de poésies en l'honneur de l'Imām 'Alī. Elles sont écrites en caractères nasta'līḳ blancs sur fond bleu.

A la partie supérieure des deux panneaux décoratifs situés à droite et à gauche de la porte, deux vers de Sa'dī, ceux-là mêmes qui se trouvent aussi à Darb-é Imām, achèvent de nous prouver l'admiration de l'architecte de la Ḳoṭbīyè pour le portail au nom de Djahān Shāh.

MASDJID-É DARB-É DJAWBARÈ[1])

Il y a, dans une ruelle du quartier juif, une petite mosquée très pauvre que l'on appelle le plus souvent Masdjid-é Djawbarè et parfois Masdjid-é Pīr-é Pīn-é Dūz, c'est à dire "Mosquée du Pīr[2]) à l'aiguille à coudre." Rien, à la vérité, ni dans l'édifice ni dans ses inscriptions, ne justifie cette dernière appellation, mais on dit qu'un saint homme, qui exerçait la profession de bourrelier, s'y était installé et y vécut de longues années du siècle dernier.

Le monument ne présente aucun intérêt architectural d'aucune sorte, mais son portail, lui-même fort quelconque, est orné d'inscriptions curieuses au nom d'un certain Muḥammad 'Alī qui était le mehtār, c'est à dire l'écuyer et, sans doute aussi, le chef des écuries du Nawwāb Bahrām Mīrzā, frère de Shāh Ṭahmāsp:

تمينًا باسمه سبحانه قد تشرّف ببناء هذا المسجد المؤسس البنيان على تقوى من الله

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 3 Mars 1937 (12 Esfand 1315).
2. Le mot "Pīr", qui signifie "vieux", prend, dans le système ṣufī, le sens de "directeur spirituel".

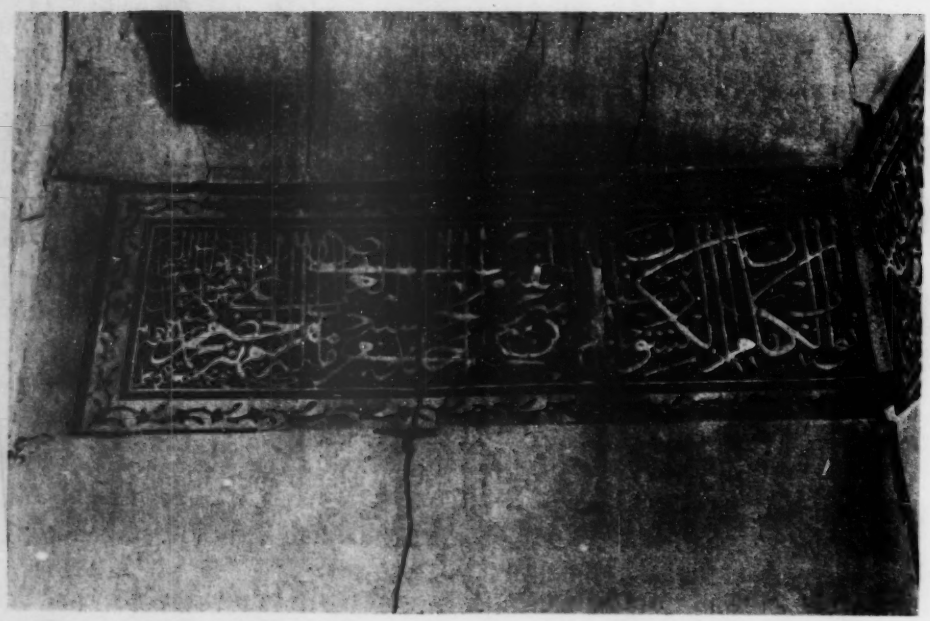


FIG. 28. MASJID-É DARB-É JAWBARÈ. DÉTAIL DE L'INSCRIPTION DU PORTAIL
CLICHÉ M. B. SMITH

ورضوانه فی أیّام دولت سلطان سلاطین الزمان و خاقان خواقین الدوران التمکّن علی سریر و مسند العدل و الاحسان السلطان بن السلطان ابوالمظفّر شاه طهماسب الحسینی بهادر خان خلد الله تعالی فی ظل الأمن و الأمان من ابتناء (?) رسم الخدمه علی أهل الأیمان نوّاب الکامران الکشور ستان أمیر ابو الفتح بهرام میرزا الحسینی خلد الله ظله من خالص ماله مقرب الحضرة مهتر محمّد علیّ رکابدار نوّاب المشار إلیه و هو من أعیان الاصفهان فی سنة ۹۵۵ کتبه شیخ محمّد بن خالد معلّم

"En (invoquant) Son nom glorifié pour qu'Il nous soit favorable. Cette mosquée, fondée et basée sur la crainte de Dieu et sur Sa clémence, (a été reconstruite) durant les jours du gouvernement du Sulṭān des Sultans du temps, du

Khāḳān des Khakans des siècles, puissant sur le trône et sur le siège de la justice et de la bienfaisance, le Sulṭān, fils de Sulṭān, Abu'l-Muẓaffar Shāh Ṭahmāsp al-Ḥusainī Bahādur Khān – Que Dieu le très haut maintienne son sulṭānat à l'ombre de la confiance et de la sécurité! – (et durant les jours de) celui qui a établi les règles du service religieux(?) pour les gens de la Foi, le prince fortuné, le conquérant, Amīr Abu'l-Fatḥ Bahrām Mīrzā al-Ḥusainī.[1]) Que Dieu lui garde sa haute protection (littéralement: son ombre haute)! Celui qui approche l'Altesse sublime, le mehtār Muḥammad 'Alī, qui tient l'étrier du prince dont on vient de parler et qui est un des grands d'Iṣfahān, s'est honoré (en faisant reconstruire cette mosquée) de ses biens propres, dans l'année 955 (1548–9). L'a écrit Shaikh Muḥammad, fils de Khalīd, le professeur."

La lecture, ou plutôt le déchiffrement, de ce texte étant extrêmement difficile (fig. 28), nous ne sommes pas certains de l'avoir très exactement traduit, ni même très exactement transcrit.

Une poésie, en deux panneaux de kashis qui ornent les piédroits du même portail, est plus lisible:

در أيّام شاهی طهماسب شاه

كه در عهد او عدل أنشاء شده

كه صيت عدالت از آن شاه دين

ز تخت ثری تا ثريّا شده

ز مهتر محمّد عليّ خالصاً

لوجه الله اين مسجد أحياء شده

گرش سال تاريخ خواهی بگو

ز اقبال بهرام ميرزا شده

1. Bahrām Mīrzā, frère de Shāh Ṭahmāsp, mourut à l'âge de 33 ans, en 957 H.

"Au temps de la souveraineté de Shāh Ṭahmāsp
qui a, durant son règne, édifié la justice,
le renom d'équité de ce souverain de la religion
est allé de la terre jusqu'aux Pléiades.
D'un cœur sincère Mehtār Muḥammad 'Alī
a reconstruit ce masdjid pour l'amour de Dieu.
Si tu désires en connaître la date, dis:
Par la bonne fortune de Bahrām Mīrzā."

Le dernier vers est un chronogramme dont la valeur numérique est 956.

Masdjid-é Darb-é Djawbarè est donc une mosquée construite en 955–956 H. en remplacement d'une mosquée plus ancienne.

'ALĀ ḲAPI[1])

Nous voici arrivés, suivant l'ordre chronologique que nous nous sommes fixés, au règne de Shāh 'Abbās le Grand. C'est, pour Iṣfahān, la grande époque, ou du moins la plus vantée.

Iṣfahān est alors la capitale de l'Īrān et compte, au dire des voyageurs du temps, de 5 à 600000 habitants. Un vaste système de places, d'avenues, de parcs et de monuments dont la construction a été ordonnée et surveillée par le souverain lui-même, en fait, alors qu'il n'est pas encore question de Versailles et qu'à Paris les embarras de la rue St. Martin sont célèbres, la plus prestigieuse et la plus splendide ville du monde. Qu'on lise Pietro della Valle, Oléarius,

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: E. Beaudouin. Ispahan sous les grands Chahs, dans *Urbanisme* no. 10. Plans p. 29. — L. L. Bellan. *Chah Abbas I*, p. 75. — E. G. Browne. *A Year amongst the Persians*, p. 214. — *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès, T. VII, p. 368 et 386. — J. Daridan et S. Stelling–Michaud. *La peinture séfévide d'Isfahan. Le palais d'Ala Qapy.* — J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde* 1886, 2ème semestre, p. 146. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, p. LIV. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I, p. 349. — H. Glück et E. Diez. *Die Kunst des Islam*, fig. 301, p. 350. — Ker Porter. *Travels* . . . . T. I, p. 433 et suivants. — G. Migeon. *Manuel d'art musulman*, T. I, p. 192. — *Voyage d'Adam Oléarius* . . . . Traduction A. de Wicquefort, T. I, p. 531. — M. Pernot. *En Asie musulmane*, p. 103. — *Les voyages de Pietro della Valle*, Paris, 1664, T. II, p. 41. 46–50, 69–70. — H. Saladin. *Manuel d'art musulman*, T. II, p. 386–8. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 83. — Sykes. *History of Persia*, T. II, p. 199. *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris. 1679, p. 443, 445, 475. — *Voyage de Mr. de Thévenot au Levant*, Amsterdam, 1727, T. III, p. 272–3.

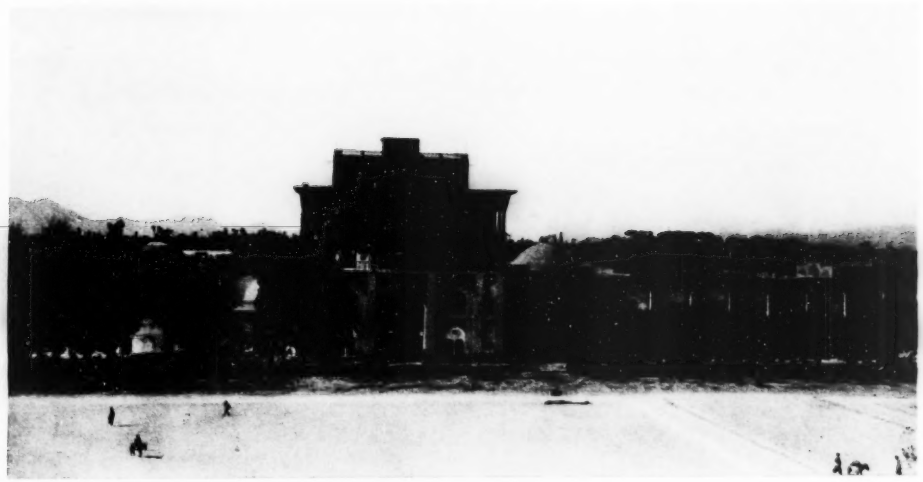


FIG. 29. 'ALĀ ḲAPI

Chardin, Sherley, Ker Porter, et même ce vieux grognon de Tavernier qui ne voit en Iṣfahān qu'un grand village malpropre mais s'ébaubit de la magnificence d'une réception d'ambassadeurs au palais de Čehel Sutūn. Qu'on lise aussi les modernes, Flandin, Coste, Texier, Gobineau, Loti, Dieulafoy et tant d'autres. Tous apportent leur pierre au monument de gloire que la beauté d'Iṣfahān vaut à Shāh 'Abbās. Ainsi ferai-je, le plus sincèrement du monde. Cependant c'est peut-être ici le lieu de raconter une histoire qui m'a été dite un soir que, du haut d' 'Alā Ḳapi, je regardais la coupole du Masdjid-é Shāh virer du bleu au mauve et au gris de la nuit.

Shāh 'Abbās était un souverain impatient. Lorsqu'il décida de construire le Masdjid-é Shāh, il fit venir le meilleur ustād d'Iṣfahān et lui donna ses instructions. L'édifice s'éleva rapidement jusqu'à la naissance des arcs qui portent la gigantesque coupole, puis les travaux s'arrêtèrent brusquement. L'ustād expliqua au Shāh qu'il était à présent nécessaire de laisser la construction reposer pendant cinq années et qu'après ce temps seulement, sous peine de voir de graves dislocations se produire dans les maçonneries, le travail pourrait être repris. Shāh 'Abbās ne voulut rien entendre. L'ustād fit sa révérence et sortit. Le lendemain il se procura une chaîne, la coupa d'une longueur égale à la hauteur atteinte par l'édifice, fit constater la chose et enferma la chaîne dans un

local qui fut scellé du sceau des assistants. Puis il disparut. Shāh 'Abbās le fit chercher dans tout le royaume, parla de ventre ouvert, de tête coupée, parla aussi de pardon et de récompense, mais on ne trouva pas l'ustād. Cinq ans passèrent, puis un jour on le vit, en habit de travail, qui examinait les murs du Masdjid. Amené devant le roi, on reparla de tripes à l'air mais l'ustād pria qu'on sortît la chaîne et qu'on en comparât la longueur à la hauteur de la construction. Elle était trop longue d'un demi-mètre. On pardonna et les travaux reprirent leur cours.

Ce n'est, bien entendu, qu'une histoire, un conte de fin de journée, mais il a son origine dans la précipitation que Shāh 'Abbās exigeait de ses architectes et c'est la critique de l'architecture de son temps. Le service archéologique de l'Irān a travaillé pendant deux années à la consolidation et à la réparation du grand īwān de ce Masdjid qui se disloquait par suite de l'insuffisance de ses fondations. L'īwān oriental est fendu du haut en bas, pour la même raison; Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh perd ses bas-côtés; les bâtiments du Maidān sont en cours de reconstruction totale; Čehel Sutūn est un château-branlant, Masdjid-é Maḳsūd Beg, ce bijou, est une loque; le pont Allāhwerdī Khān est rompu de toutes parts. Les monuments de Shāh 'Abbās sont des ruines plus ruinées que les ruines seldjukides, qui sont plus vieilles de 500 ans.

D'autre part, le beau décor en mosaïque d'émaux dont Iṣfahān possède encore de si magnifiques exemples à Darb-é Imām, Shaikh Amīr Mas'ūd, Hārūn Wilāyet, Masdjid-é 'Alī, disparut à peu près complètement sous le règne de Shāh 'Abbās. Le travail de la mosaïque étant lent et le souverain pressé, les précieux revêtements d'autrefois furent remplacés par des carreaux de faïence peints. Alors que les premiers édifices du règne, Masdjid-é Maḳsūd Beg (1010 H.), Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh (1011 H.), le portail de la Ḳaisārīyé et même celui du Masdjid-é Shāh (1025 H.) sont couverts d'une somptueuse mosaïque d'émaux, l'intérieur du Masdjid-é Shāh est presque entièrement revêtu de carreaux peints. Leur emploi se généralisa ensuite presque absolument.

L'histoire d'un art, comme celle de tout ce qui nait, vit et meurt, peut être représentée par une courbe sinueuse qui s'élève, culmine et redescend. Au point le plus haut, au sommet même, se trouve le commencement du déclin. Oserai-je dire que l'on peut se figurer l'époque de Shāh 'Abbās comme ce point le plus haut, à la fois, tout compte fait, sommet de l'art architectural iranien, par

l'ampleur de ses conceptions et le caractère grandiose de ses réalisations, et commencement de sa décadence?

Shāh 'Abbās fit d'Iṣfahān sa capitale parce qu'il préférait, raison suffisante, le site de cette ville à celui de Ḳazwīn. Il y possédait d'ailleurs, bien avant que d'y transférer le siège du gouvernement, un vaste parc, Naksh-é Djahān, "Image du monde", qui avait appartenu déjà à Shāh Ṭahmāsp et où se trouvait, en bordure de la place qui est devenue le Maidān-é Shāh, un petit palais timuride où il aimait fort à séjourner. Il y célébra les fêtes du Nawrūz de l'année 1006 (1598) et, aussitôt après, selon Bellan, "y fit pratiquer des travaux d'agrandissement et d'embellissement afin de le mettre en rapport avec ses besoins particuliers, pour y loger son harem, son personnel privé, ses bureaux, ses courtisans . . . ."[1]) En fait 'Abbās habita, "plusieurs années durant, et jusqu'à ce que son palais fut bâti", "un vieux palais" du quartier Dardasht, "fort grand et fort ancien, appelé la Maison des chiens, parce qu'il appartenoit à un grand-veneur."[2])

Pendant ce temps on suréleva de trois étages le pavillon timuride et on lui adjoignit l'avant-corps qui porte le célèbre talār. Dans les jardins furent construits les bâtiments privés du souverain. Puis la chancellerie et les bureaux particuliers furent installés dans l'édifice surhaussé qui devint 'Alā Ḳapi, la porte principale du palais, dont Shāh 'Abbās réserva les étages supérieurs à son usage personnel. Le harem se transporta directement de Dardasht au nouveau palais.

"Le grand portail, dit Chardin, donne . . . . sur la place Royale. On l'appelle Aly capi, c'est à dire, la porte haute, ou la porte sacrée, et non pas la porte d'Aly, comme quelques-uns pensent, trompés par la conformité du mot. Elle est toute de porphyre, et fort exhaussée. Le seuil est aussi de porphyre de couleur verte, haut de cinq à six pouces, fait en demi-rond. Les Persans le révèrent comme sacré, et qui marcheroit dessus seroit puni: il faut donc enjamber par-dessus. Toute la porte même est sacrée. Les gens qui ont reçu quelque grâce du roi vont la baiser en pompe et en cérémonie, en mettant pied à terre, et se tenant debout contre, ils prient Dieu à haute voix pour la prospérité du prince. Le roi, par respect, ne la passe jamais à cheval. Au-devant, à cinq ou

1. L. L. Bellan. *Chah Abbas I*, p. 75.
2. Chardin, T. VII, p. 478.

six pas du portail, sont deux grandes salles, en l'une desquelles le président du divan administre la justice, et expédie les requêtes présentées au roi, et dans l'autre, le grand maître d'hôtel, qu'on appelle en Perse, chef des maîtres de la porte, tient son bureau public. A côté, il a deux autres salles plus petites, qu'on appelle salles des gardes, parce qu'elles ont été faites pour un corps-de-garde . . . Ce portail est un asile sacré et inviolable, et dont il n'y a que le souverain en personne qui puisse tirer un homme".[1])

'Alā Ḳapi demeura toujours, même après que le palais se fût considérablement agrandi, le lieu où le souverain se tenait le plus volontiers. Il y traitait ses affaires, y donnait ses audiences particulières et y prenait la plupart de ses repas. Il s'y plaisait au spectacle de l'animation qui règnait de l'aube à la nuit sur le Maidān.

Pietro della Valle, qui séjourna longuement à Iṣfahān sous son règne, parle tout carrément de "la porte du palais, où le Roy fait sa demeure".[2]) Un peu plus loin, il raconte à son correspondant ordinaire qu'il a vu à Iṣfahān deux choses dont la curiosité mérite qu'il lui en fasse part. La première est la célèbre tour des cornes, un clocher qui est "du haut en bas bâti de têtes de chèvres sauvages et de plusieurs autres animaux sauvages, qu'un Roy, ou un parent du Roy qui le fit faire, prit et tua en une seule chasse générale . . . .[3]) La seconde chose que je vous disais avoir vue est la première salle du Palais royal, où le Roy reçoit ordinairement les Ambassadeurs, et les Hostes, et où il les régale et confère avec eux. Je dis la première salle parce que le Palais, où le Roy demeure actuellement, est éloigné et tout au fond du jardin, et là, selon la coutume des Princes d'Orient, personne n'entre que rarement. Mais dans la grande place du Meidan, au dessus de la porte de la première entrée (pour laquelle ils ont tant de respect que non seulement personne n'ose mettre le pied sur une certaine marche de bois qui y est un peu élevée, au contraire en certaines occasions ils la baisent comme une chose sainte et précieuse) il y a un pavillon . . . . destiné aux emplois que je vous ai marqués. Et lorsque le Roy s'y veut rendre, il y va à cheval par une grande allée, bornée des deux côtés de murailles fort hautes, et qui aboutit à la porte d'entrée du Palais, où il demeure ordinairement . . . .

1. Chardin, T. VII, p. 368.
2. Pietro della Valle. T. II, p. 41.
3. Cette tour des cornes n'existe plus. Voir à son sujet: Dubeux. *La Perse*, p. 20, pl. 42.

L'on monte dans les appartements de cette maison par un petit escalier . . . . au haut duquel on voit plusieurs étages, qui ne consistent chacun qu'en une petite halle au milieu, environnée de plusieurs petites antichambres: et du côté du Meidan et de la partie qui lui est opposée, il y a des balcons à leur mode, pour s'asseoir sur le plancher et jouir de la vue des choses qui se décrouvrent delà. Il y a tant d'appartements et une si grande quantité de petites chambres, avec tant d'allées pour passer de l'une à l'autre, que les portiers m'assurent qu'il y avait bien cinq cents portes dans la maison, quoique petites comme tout le reste.

La beauté de cette maison consiste en ses murailles, qui sont enrichies d'or depuis le haut jusques en bas, avec des miniatures très excellentes de différentes couleurs; et parmi cet or, et ces peintures, on remarque, en quelques endroits, sur le mur qui est blanchi, d'autres certains ornements de grisaille qui font un fort bel effet . . . . Les voûtes aussi sont toutes chargées et enrichies d'or et de riches couleurs, mais avec tant d'ornements de sculpture, de beaux reliefs et de compartiments différents et sans confusion, que sans mentir il ne se peut rien voir de plus beau . . . . Sur les murailles des chambres, l'on a laissé d'espace en espace de certains petits carrés, creux en dedans, dans lesquels on a peint quelques figures; mais parce qu'ils ne savent pas, comme nous, représenter les Histoires et les Fables, toutes ces figures ne sont que des portraits d'hommes et de femmes, ou seuls, ou accompagnés, en des postures lascives et deshonnêtes, qu'ils peignent debout, et buvant, armés de bouteilles de vin et de tasses à la main, les uns endormis des vapeurs du vin; qui tombera sous le poids de cette liqueur; qui sera sur le point de s'enivrer; et ainsi diverses autres postures qui ne signifient autre chose que Bacchus et Venus parfaitement unis ensemble. Entre ceux-ci, qui sont presque tous, sous l'habit du pays, ils en ont peint plusieurs autres, avec leur chapeau sur la tête, dans la pensée qu'ils ont, d'avoir représenté des chrétiens, qu'ils appellent Francs, pour montrer, comme je crois, qu'ils ne sont pas seuls adonnés à l'ivrognerie."[1])

La description est forte juste et tout cela est encore visible aujourd'hui, à ceci près que les figures, qui ne sont d'ailleurs pas aussi lascives et deshonnêtes que le prétend le trop prude Pietro, étant peintes à fresque et, en général, assez près du sol, sont maintenant fort détériorées. Il faut aussi remarquer que

1. Pietro della Valle, T. II, p. 46–50.

les personnages à chapeaux ne sont pas tous du temps de Shāh 'Abbas I, car on trouve dans Tavernier cette indication précieuse: Le talār "est comme un grand salon bâti en saillie à côté de la porte du Palais de la hauteur d'un premier étage. Plusieurs piliers soutiennent le plat fond qui est enrichi de feüillages d'or et d'azur, et il y a au milieu une manière d'étang ou de bassin où l'on fait venir l'eau par une machine. Ce salon est ouvert de trois costez, le plus long est sur la place, et au costé opposé qui est fermé, on voit dans la muraille et dans les niches qu'on y a faites, plusieurs figures d'Anglois et d'Hollandois, tant d'hommes que de femmes, tenant le verre à la main et des bouteilles, et dans la posture de gens qui boivent l'un à l'autre. Ce fut Cha-Abas II qui s'avisa de faire peindre cela par un Hollandois." [1])

Cependant Pietro della Valle parle surtout des petits appartements qui occupaient la partie supérieure d'"Alā Ḳapi. Il mentionne à peine le "salon" dont il est question dans le passage de Tavernier que je viens de citer et auquel Chardin s'est plus particulièrement intéressé. Il le décrit ainsi: "La première et la plus éminente" des portes du Palais "est celle qu'on appelle la porte haute, ou glorieuse, qui est ce grand portail .... au-dessus duquel est le magnifique pavillon .... qui est si haut élevé, qu'en regardant de là dans la place, on ne reconnoît pas les gens qui passent, et ils ne paroissent pas grands de deux pieds. Ce beau pavillon est soutenu sur trois rangs de hautes colonnes, et est orné au milieu d'un bassin de jaspe, à trois jets d'eau. Des bœufs y font monter l'eau par trois machines, qui sont élevées l'une sur l'autre par étages. On n'est pas peu surpris de voir des jets d'eau dans un lieu si élevé. Je ne dis rien du riche plafond, ni du beau balustre, ni de la carrelure de ce merveilleux salon ...." [2])

C'est là que Shāh 'Abbās recevait le plus souvent et c'est de cette sorte de tribune qu'il assistait aux fêtes données sur le Maidān, aux tournois, parties de polo, tirs à l'oiseau, arrivées d'ambassadeurs, revues de troupes. On peut penser que, n'ayant disposé que tardivement du véritable palais des réceptions officielles, celui de Čehel Sutūn, des quarante colonnes, il avait gardé l'habitude de se servir de ce talār et que ses successeurs n'eurent aucune raison d'agir de même. Cependant le "salon" d'"Alā Ḳapi demeura toujours le préféré, en raison

1. Tavernier, p. 475.
2. Chardin, p. 386.

de son agréable emplacement. Chardin, sous le règne de Shāh Sulaimān, le troisième successeur de Shāh 'Abbās I, raconte en effet, tout au long, la réception qui y eut lieu d'un ambassadeur moscovite: "La salle préparée pour donner l'audience, étoit ce beau et spacieux salon bâti sur le grand portail du palais, qui est le plus beau salon de cette sorte que j'aie vu au monde. Il est si haut élevé, qu'en regardant en bas dans la place, les hommes ne paroissent pas hauts de deux pieds, et regardant, au contraire, de la place dans le salon, on ne saurait reconnoître les gens .... Le roi y étant entré sur les neuf heures, et toute la cour, au nombre de plus de trois cents personnes, on vit entrer dans la place, par le coin oriental, l'ambassadeur des Lesqui (Dāghestān) .... Celui de Moscovie parut un quart-d'heure après. Il entra du même côté .... L'envoyé de Basra vint ensuite .... Les présens de ces ambassadeurs étoient cependant au bout de la place, près de la mosquée royale. C'est toujours là qu'en est l'entrepôt, et d'où on les fait marcher, lorsque le roi donne audience dans ce salon sur la place royale. Les dévots disent qu'en faisant venir les présens du côté de l'orient et de devant la mosquée, on veut témoigner que Dieu est la source et le donateur de tous les biens temporels, tellement que tout ce que les hommes reçoivent de bien, est un présent de Dieu .... Dès que les présens eurent passé, les tambours, les trompettes, et plusieurs autres instrumens commencèrent à jouer. C'étoit le signal pour les jeux et pour les combats, et au même instant les lutteurs, les gladiateurs et les escrimeurs se prirent ensemble. Les géoliers des bêtes féroces les lâchèrent sur de jeunes taureaux qu'on tenait assez proche, et les gens qui gouvernent les boucs et les taureaux dressés à s'entrebattre, les mirent aux prises ... Le spectacle de ces diverses sortes de combats dura jusqu'à onze heures. Ceux qui suivirent étoient plus divertissans et plus naturels. Le premier fut de trois cents cavaliers environ, qui parurent des quatre côtés de la place, fort bien montés, et vêtus aussi richement et aussi galamment qu'il se puisse. C'étoit la plupart de jeunes seigneurs de la cour, qui avoient tous plusieurs chevaux de main. Ils s'exercèrent une heure au mail à cheval ....[1])

.... Le second spectacle fut des lanceurs de javelots. On l'appelle girid-bas (djerīd-bāz), c'est à dire le jeu du dard ....[2]) (Le roi) passa le temps à voir les

1. Suit la description de ce jeu.
2. Idem.

jeux, les combats et les exercices qui se faisoient dans la place, à entendre la symphonie qu'il y avoit dans le salon, composée des meilleures voix et des plus excellens joueurs d'instrumens qui soient à ses gages, à discourir avec les grands de son Etat, qui étoient dans l'assemblée, et à boire et manger." [1])

Après la chute de la dynastie safawide 'Alā Ḳapi fut délaissé, comme les autres bâtiments royaux d'Iṣfahān. Cependant Ẓell-é Sulṭān, gouverneur d'Iṣfahān sous le règne de son frère Muẓaffar al-Dīn Shāh, en fit son habitation.

Aujourd'hui, après avoir été occupé par les bureaux de la Municipalité, ce monument, l'une des plus belles et certainement la plus curieuse des constructions de Shāh 'Abbās, est entretenu mais non utilisé. De temps en temps, lors de fêtes qui continuent d'être données sur le Maidān, il retrouve son ancien emploi de pavillon de réception et de tribune officielle, mais on n'en voit plus jouer au polo ou tirer de l'arc. Sur le Maidān il y a maintenant un jardin.

LE ČAHĀR BĀGH [2])

Le Čahār Bāgh, selon le Ta'rīkh-é 'Ālam-ārā-é 'Abbāsī d'Iskandar Munshī, fut tracé, planté et embelli d'un grand nombre d'édifices somptueux, sur l'ordre et sous la surveillance personnelle de Shāh 'Abbās, durant la onzième année de son règne, en l'année 1006 (1598).[3])

La célèbre avenue d'Iṣfahān appartient donc à la première série des entre-

1. Chardin, T. III, p. 175 et suivantes.

2. Inscrit à l'inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: L. L. Bellan. *Chah Abbas I*, p. 75–6. — E. G. Browne. *A Year amongst the Persians*, p. 214. — *Voyages du Chevalier Chardin*, Edition L. Langlès. T. VIII, p. 21–30. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 61. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I. p. 286. — Gobineau. *Trois ans en Asie*, T. I, p. 227. — W. Jackson. *Persia Past en Present*, p. 268. — Koempfer. *Amaenitates exoticae*, p. 173. — P. Loti. *Vers Isfahan*, p. 216. — *Relation du voyage d'Adam Oléarius*. Traduction A. de Wicquefort. T. I. p. 540. — *Les Voyages de Pietro della Valle*. Paris 1664, T. II, p. 42 et T. III, p. 40. — H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 384–5. — Sykes. *History of Persia*, T. II, p. 200. — Les six voyages de J. B. Tavernier, Paris 1679, p. 451. — *Voyage de Mr. de Thévenot au Levant*, Amsterdam 1727, T. III, p. 277.

3. ".... Le prince prenoit tant de plaisir à faire faire cette belle allée, qu'il ne vouloit pas qu'on y plantât un arbre qu'en sa présence". (Chardin, T. VIII, p. 29). Elle "a été mesurée par Koempfer, qui compta soixante-trois grands pas de large, seize cent vingt pas en deçà du pont, et deux mille deux cents au delà, lesquels joints aux quatre cent quatre-vingt-dix pas du pont même font une longueur de quatre mille trois cent dix pas". (Chardin, T. VIII, p. 21. Note de Langlès).

prises architecturales du souverain. Il semble en effet que deux programmes de travaux aient été successivement conçus par lui et mis en exécution, l'un qui date précisement de l'année 1006, celle de son installation à Iṣfahān, l'autre, postérieur d'une quinzaine d'années au premier, qui correspond, dans la carrière du roi, à une période de tranquillité politique relative, consécutive à une suite de brillants succès militaires. Il avait alors chassé du Khorāsān les Uzbegs et les Turkmènes. Il avait aussi, en 1015 (1606), infligé aux Turcs ottomans une défaite cuisante et, après avoir signé avec eux un traité avantageux, pouvait, en 1020, se livrer de nouveau à son goût des constructions fastueuses et donner une nouvelle impulsion à l'embellissement de sa capitale. On peut vraiment dire que la première partie de la période isfahanaise de son règne, de 1006 à 1020, fut consacrée à des travaux d'installation et que la seconde, de 1020 à 1038, date de sa mort, fut celle de la somptuosité.

Nous avons vu que le pavillon timuride de Naksh-é Djahān fut surélevé en 1006 et qu'en même temps se construisaient, dans les jardins, les bâtiments d'habitation du palais. Le Maidān-é Shāh, bordé de murs et de maisons quelconques demeura tout d'abord tel quel et ne fut régularisé et décoré des bâtiments à arcades uniformes qui l'entourent qu'en 1020–1, à l'époque des travaux somptuaires.[1]) La construction du Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh, d'abord appelée Masdjid-é Ṣadr, fut probablement commencée aussi dès 1006, car le revêtement en émail de sa façade était terminé déjà en 1011. En 1006 également, Shāh 'Abbās traça et planta le Čahār Bāgh qui joignit son palais de ville à ses jardins de la campagne, ce qui implique la construction, à la même époque, du pont Allāhwerdī Khān. Il ne s'agissait en somme que de se loger, d'avoir auprès de soi ses bureaux, sa mosquée, et de gagner facilement et agréablement les "mille arpents", Hezār Djerīb.

D'autres soucis se manifestèrent en 1020. On régularisa le Maidān, on édifia les bâtiments qui l'entourent, on entreprit la construction de Masdjid-é Shāh, la mosquée du Ṣadr n'étant pas à l'échelle des splendeurs projetées. A l'autre bout du Maidān, en pendant au portail de la nouvelle mosquée, s'éleva l'entrée monumentale du bāzār. Le palais des quarante colonnes, Čehel Sutūn,

1. Il était cependant fort soigné car Pietro della Valle note que le sol en était couvert non de terre ou de sable mais de gravier fin de la rivière de telle façon que des nuages de poussière, soulevés par le galop des chevaux, n'importunent pas les joueurs de polo.

FIG. 30. LE ČAHĀR BĀGH

D'APRÈS E. FLANDIN ET P. COSTE

remplaça comme palais des audiences officielles le talār d'ʿAlā Ḳapi, jugé insuffisant mais qui semble cependant avoir gardé la préférence du souverain. On développa la propriété de campagne en édifiant, au bord de la rivière, des pavillons de plaisance qui ont disparu. On réalisa le vaste et magnifique ensemble de palais, de jardins et d'avenues dans lequel on a voulu reconnaître un effort d'urbanisme, bien que ce qui constitue l'urbanisme, à proprement parler, en soit absent, mais qui témoigne du goût que possèdent naturellement les Iraniens pour les vastes compositions savantes et symétriques, de l'amour particulièrement vif d'un souverain puissant pour les pompes architecturales et des extraordinaires moyens de réalisation qu'il sut tirer du génie national, des pays voisins et même de la Chine lointaine.

Le Čahār Bāgh, à la vérité, fut conçu plutôt à la façon d'un jardin que d'une avenue, dont la circulation de l'époque n'avait pas besoin. Sa composition était celle d'un lieu de promenade plutôt que d'une voie de communication urbaine. Il était d'ailleurs hors de la ville, tracé dans les jardins qui la bordaient, comme son nom, Čahār Bāgh, "les quatre jardins" l'indique et comme le disent les voyageurs du temps. Pietro della Valle, à qui on en revient toujours quand on parle de l'Iṣfahān de Shāh ʿAbbās,[1]) raconte que certains jours le Čahar Bāgh était réservé à la promenade des dames, ce qui n'est évidemment pas le fait d'une voie d'utilité publique. Il nous le décrit ainsi: "L'autre chose fort remarquable dans Hisphahan, est une certaine rue qui est maintenant hors de la ville; mais quand ces quatre lieux seront unis ensemble, et qu'ils n'en feront qu'un, comme je vous ai dit,[2]) elle sera dedans et justement au milieu. Cette rue a deux ou trois milles de longueur, et de largeur deux fois peut-être

1. Pietro della Valle fit à Iṣfahān deux séjours, l'un du 22 Février 1617 au 19 Janvier 1618 (commencement de 1026 à commencement de 1027 H.), l'autre de 8 Décembre 1618 au 1-er Octobre 1621 (fin de 1027 à fin de 1030 H.).

2. ". . . . les quatre lieux qui doivent être unis ensemble et rendre Hisphahan une belle ville de quatre cités qui sont si proches l'une de l'autre et si contigues entre elles, qu'elles ne sont séparées seulement que de la largeur de la belle rue de Caharbagh et de celle du fleuve qui la divisent justement en croix; parce que vers ce beau pont où passe la rivière (Pont Allāhwerdī Khān), du côté du Nord, au deçà de la dite rivière, dans l'angle qui est à l'Orient de la rue, ce sera Hisphahan; et dans l'autre, au delà de la rue, à l'Occident, Abbasabad (ou Tabrīzābād, la ville des habitants de Tabrīz); et au delà du fleuve, vers le Sud, dans l'angle qui est vis à vis Abbasabad, Ciolfa (Djulfa, la ville des Arméniens amenés de Djulfa de l'Araxe) est située; et dans le quatrième, et le dernier, qui est opposé à Hisphahan, l'on voit Gabrabad, que les Gaures (les Guèbers) habitent." Pietro della Valle, T. II, p. 53.

autant que celle qu'on appelle à Rome le Ponte Molle. Au commencement de cette rue, du côté d'Hisphahan, l'on a bâti une petite maison carrée, de la forme d'un pavillon, toute environnée de balcons et de fenêtres, enrichie de peintures, et de plusieurs autres ornemens, expressément pour voir, et en découvrir toute sa longueur, de ce lieu éminent. L'on y va du Palais Roïal, par un coridor. Deux murailles, d'une hauteur égale, forment les deux côtez de cette rue: et au-dedans des murailles, ce sont des jardins qui appartiennent au Roi, jusqu'à la moitié de la rue, dans lesquels il est permis à un chacun d'entrer pour se promener, et de prendre même des fruits, dont il y a une infinité, pour quelque petite civilité envers le jardinier. L'on voit aux deux côtez de la rue, d'espace en espace, dans une égale proportion, les portes de ces jardins, les uns vis-à-vis les autres; et chacune, une petite maison à la vérité, mais jolie, et faite seulement pour le divertissement de ceux qui y veulent manger, ou faire quelque autre chose semblable. Il y a une infinité de ces maisons, avec leurs frontispices fort galants, et dans une si belle simétrie, et si conformes les uns aux autres, selon qu'ils se regardent, qu'il ne se peut rien penser de plus agréable. L'on voit de plus, deça et delà, tant au-dehors des murailles, dans la rue, qu'au-dedans, dans les jardins, quantité d'arbres plantez à la ligne, également hauts, et distans les uns des autres, qui ont, avec leur verdure, toute la bonne grace et tout l'éfet que vous pouvez vous imaginer. Outre cela, d'espace en espace, dans les maisons qui sont les plus belles, l'on y voit au milieu de grands réservoirs d'eau, dans une juste proportion, et de diférente forme: mais tous sans parapet, l'eau flotant au niveau du pavé de la rue; avec un chemin pourtant aux costez, assez large, pour y passer à pié et à cheval. Ces viviers sont formez d'un gros ruisseau, qui coule au milieu de la rue, dans un canal fait de pierre; et en plusieurs de ces réservoirs, l'on voit de fort beaux jets d'eau; de même qu'en quelques autres, par le moïen de certains penchans, il se fait des cascades les plus agréables du monde. La rue est pavée au milieu, et au pié des murailles, de certaines petites pierres qui ne sont pas incommodes, ni aux hommes, ni aux chevaux; mais deça et delà, ils laissent deux espaces de bonnes terres, où ils sement diverses fleurs, qui charmeront, sans doute, dans leur saison, l'odorat et la vûe, par leur odeur et leur beauté". [1])

1. Pietro della Valle, T. II, p. 42–43.

Chardin qui écrivait une cinquantaine d'années plus tard, sous le règne de Shāh Sulaimān, ajoute à cette description un certain nombre de détails intéressants: ". . . . il faut passer à la description des faubourgs, qui occupent encore plus de terrain que la ville. Je commencerai par la grande allée, qu'on peut appeler le cours d'Ispahan, et qui est la plus belle que j'aie vue, et dont j'aie jamais ouï parler . . . . Les rebords du canal qui coule au milieu, d'un bout à l'autre, et qui sont faits de pierre de taille, sont élevés de neuf pouces, et sont si larges, que deux hommes à cheval peuvent se promener dessus de chaque côté. . . . . Les ailes de cette charmante allée sont de beaux et spacieux jardins, dont chacun a deux pavillons, l'un fort grand, situé au milieu du jardin, consistant en une salle ouverte à tous côtés, et en des chambres et des cabinets aux angles,[1]) l'autre élevé sur le portail du jardin, ouvert au devant et aux côtés, afin de voir plus aisément tous ceux qui vont et viennent dans l'allée. Ces pavillons sont de différente construction et figure; mais ils sont presque tous d'égale grandeur, et tous peints et dorés fort matériellement, ce qui offre aux yeux l'aspect le plus éclatant et le plus agréable. Les murailles de ces jardins sont pour la plupart percées à jour, ressemblant à ces rangées de mottes qu'on fait sécher; en sorte que sans entrer dans les jardins, on voit de dehors tous ceux qui y sont, et ce qui s'y passe . . . . L'allée n'est pas unie au cordeau. Au contraire, on dirait qu'elle est en terrasses de quelque deux cents pas de longueur, plus basses l'une que l'autre d'environ trois pieds, en la partie de l'allée qui est en deça de la rivière, et qui sont au contraire plus hautes l'une que l'autre par même proportion, en la partie qui est au delà; ce qui fait que soit en allant, soit en venant, on a toujours devant les yeux une perspective, que ces jets d'eau, avec les bassins et les chutes d'eau qui sont aux bords des terrasses, embellissent merveilleusement . . . . On voit d'abord en entrant dans cette admirable allée un pavillon carré, haut et grand . . . . Ils est à trois étages, sans ouvertures sur le derrière, ni au côté gauche, parce que ce sont les côtés qui donnent sur le sérail du roi, et aux deux autres faces, il n'y a que des jalousies au lieu de vitres. Elles sont faites de plâtre, peintes et dorées d'une manière fort agréable. Ce pavillon a été construit de cette sorte par Abas-le-Grand, afin que les dames du sérail y pussent voir les spectacles, comme les entrées d'ambassadeurs, et les promenades de la cour . . . .

1. Hasht Behesht, "les huit paradis".

Au devant de ce pavillon de jalousies, il y a un bassin d'eau carré, de quinze pieds de face . . . . (suit la description des sept bassins qui se trouvent entre le pavillon et la rivière) . . . . Le pont est au delà de ce septième bassin, et les jardins qui terminent à l'allée, sont la volière du roi, dont le fil est doré, et la maison des lions, à l'autre coin . . . .

Pour achever la description de la belle allée d'Isfahan, il faut dire comment est fait ce beau jardin, qui est au bout, appelé mille-Arpents . . . . (suit la description de Hezār Djerīb)"[1]).

Jardins et promenades, voilà donc le Cahār Bāgh au temps de Pietro della Valle et de Chardin.

Oléarius, en 1637, appelle Tzarbagh le jardin des mille arpents et le décrit comme "le lieu du monde le plus beau et le plus délicieux".[2])

Voici ce qu'était encore le Čahār Bāgh en 1840, lors du voyage de Flandin et de Coste en Īrān: ". . . . Quatre rangées de platanes gigantesques, dont le tronc monstrueux portait majestueusement la tête en forme de parasols, ouvraient devant nous cinq allées larges et droites, dont la longueur seule empêchait de voir l'extrémité. Dans celle du milieu, un canal, qui la suivait dans toute son étendue, contenait une eau courante et limpide. Tous les deux cents pas, elle se déversait dans de grands bassins, et allait ainsi, de l'un à l'autre, en formant plusieurs cascades. De chaque côté de ces bassins étaient des kiosques peints ou revêtus de faïences. Entre eux, d'immenses jardins montraient leurs arbres par dessus les murs qui fermaient cette avenue, et qu'ornaient une suite indéfinie d'arcades successives."[3])

De nos jours le Čahār Bāgh n'est malheureusement plus qu'une avenue commerçante. Plus de bassins, plus de cascades, plus de palais, mais c'est toujours, vers le soir, le lieu de promenade des habitants d'Iṣfahān.

1. Chardin, T. VIII, p. 21 et suivantes.
2. *Relation du voyage d'Adam Oléarius* . . . . Paris 1666, T. I, p. 540.
3. E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I. p. 286.

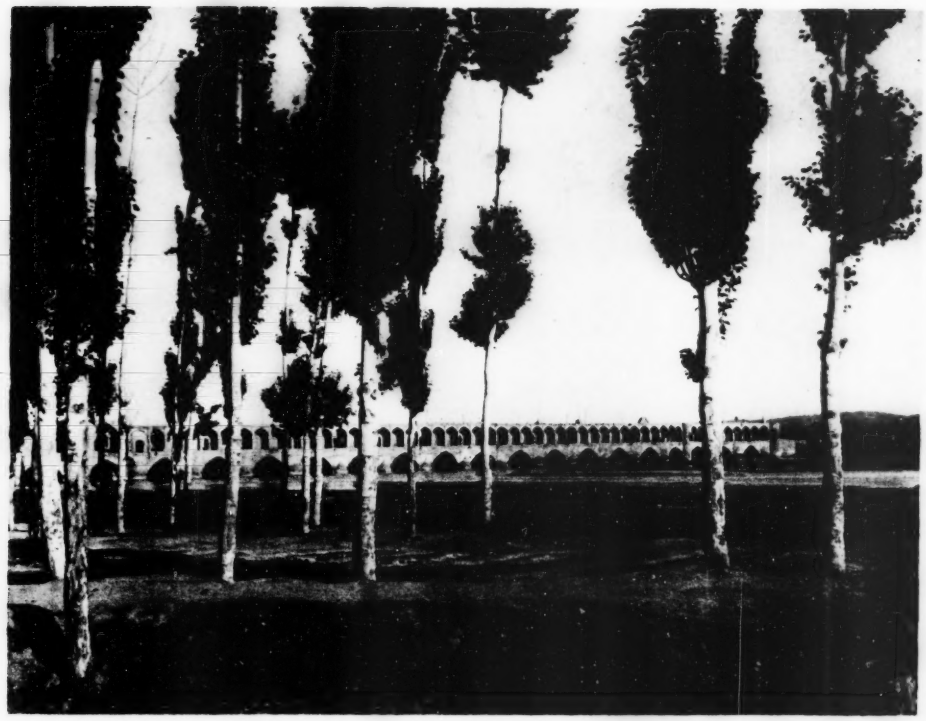


FIG. 31. LE PONT ALLĀHWERDĪ KHĀN

LE PONT ALLĀHWERDĪ KHĀN [1])

Le pont que l'on appelle ainsi, du nom de son constructeur, mais qui était autrefois le "Pont de Djulfa" et que l'on connait plutôt aujourd'hui sous le

1. Inscrit à l'Inventaire des Monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: L. L. Bellan. *Chah Abbas I*, p. 76. — *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès, T. VIII, p. 30—32, Pl. XLIII, XLIV, XLVII. — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 33, pl. 46—49. — J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le Tour du monde*, 1886, 2-ème semestre, pl. 114. — M. Dieulafoy. Ponts sur le Zendè-Roud, dans *Annales des Ponts et Chaussées*, 1883, p. 21. Fig. 1 à 5. — Dubeux. *La Perse*, p. 16, pl. 39—40. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 46. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I, p. 354. — Cl. Huart. Article: Iṣfahān, dans *Encyclopédie de l'Islām*. — A. Houtum—Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 18. — W. Jackson. *Persia, Past and Present*, p. 269. — Ker Porter. *Travels* . . . . T. I. p. 420. — *Les voyages de Pietro della Valle*, Paris 1664, T. II, p. 43. — Sur Allāhwerdī Khān voir T. II, p. 450. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 75. — P. M. Sykes. *History of Persia*, T. II, p. 201 et une planche d'après E. Flandin. — *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris 1679, p. 455—6. — *Voyage de Mr. de Thevenot au Levant*. Amsterdam 1727, T. III, p. 279.

nom de Pul-é Sī o Sè Česhmè, le "Pont aux 33 arches", a été décrit par les voyageurs aussi souvent qu'ils ont parlé du Čahār Bāgh, dont il fait en quelque sorte partie. Il appartient au premier programme de travaux de Shāh 'Abbās. Il mesure, selon Coste, 295 mètres de longueur, 13 m. 75 de largeur et fut construit par Allāhwerdī Khān, généralissime du souverain, son ami intime et dévoué.

Il a été dessiné par P. Coste qui en a donné les plans, coupes et élévations dans ses "*Monuments modernes de la Perse*". M. Dieulafoy en a également publié une étude technique dans les *Annales des Ponts et Chaussées* (Voir la bibliographie du monument).

MASDJID-É SHAIKH LUṬFULLĀH[1])

En même temps que se plantaient et se construisaient le Čahār Bāgh, le jardin des mille arpents, leurs palais et le pont Allāhwerdī Khān, s'édifiait, en bordure du Maidān-é Shāh, en face du pavillon timuride que l'on surélevait, la mosquée que l'on appelait alors Masdjid-é Ṣadr, ou Masdjid-é Fatḥ Allāh, mais qui est ajourd'hui généralement connue sous le nom de Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh. La partie de sa façade qui est actuellement blanche était primitivement revêtue d'un décor de faïence daté de l'année 1011 (1602–3). L'élément de kāshī portant cette indication a été, il y a une dizaine d'années, incrusté dans le miḥrāb de la salle basse de l'édifice. Le portail, encore orné de ses kashis, comporte un bandeau à inscription[2]) qui le date de l'année 1012 (1603–4):

أمر بانشاء هذا المسجد امبارك السلطان الأعظم و الخاقان الأكرم محيي شيم آبائه
الطاهرين و مروّج مذهب الأئمّة المعصومين ابو المظفّر عبّاس الحسينى الموسوى الصفوى

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin*. Edition L. Langlès. T. VII, p. 354–360. — E. Flandin, *Relation du voyage en Perse*, T. I, p. 349. — A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 122. — *Les voyages de Pietro della Valle*, Paris 1664. T. II, p. 41. — H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 435. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 79–82, fig. 104, pl. LXIV. — *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris 1679, p. 450. — *Voyage de Mr. de Thevenot au Levant*, Amsterdam, 1727, T. III, p. 273–4.

2. Caractères thulth en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.

FIG. 32. MASDJID-É SHAIKH LUṬFULLĀH. DÉTAIL DU DÉCOR DE LA COUPOLE

بهادر خان خلّد الله تعالى ملكه و جرى فلكه فى بحار امانيه بمحمّد وآله الطيّبين الطاهرين المعصومين صلوات‌الله عليه وعليهم أجمعين كتبها علىّ رضاء العباسى ١٠١٢

"A ordonné de construire cette mosquée bénie, le Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus généreux, vivificateur des vertus de ses ancêtres purs et propagateur de la doctrine des Imams purs, Abu'l-Muẓaffar 'Abbās, al-Ḥusainī, al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, Bahādur Khān. Que Dieu le très haut maintienne son royaume et que son navire glisse sur les océans de la sécurité! Par Muḥammad et sa famille, les bons, les purs, les innocents. Que le salut de Dieu soit sur lui et sur eux tous! L'a écrit 'Alī Riḍā al-'Abbāsī, en 1012."

Au dessus de la porte est écrite, en caractères nasta'līḳ, la phrase suivante:

مائة محتشمى خدمت أولاد علىّ است

"L'essence de tout ce qui est respectable est au service des enfants de 'Alī."

Le décor intérieur de ce monument ne fut cependant terminé que beaucoup plus tard. La grande inscription qui se trouve à la base de la coupole est en effet datée de 1025. Dans la niche du miḥrāb, une inscription de l'année 1028 H. fixe probablement l'époque de l'achèvement des travaux.

Sur le côté gauche:

عمل حقير فقير محتاج برحمت خدا

"Oeuvre du misérable, l'humble, celui qui a besoin de la miséricorde divine."

A droite:

محمّد رضاء بن حسين بناء اصفهانى ١٠٢٨

"Muḥammad Riḍā, fils de Ḥusain, maçon d'Iṣfahān. 1028."

Pietro della Valle mentionne seulement cette charmante mosquée et les voyageurs suivants ne lui accordent pas une plus grande attention, sans doute, comme le dit Flandin, parce qu'elle se trouve près du Masdjid-é Shāh "dont la grandeur et la beauté sont pour elle un voisinage écrasant". Le Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh est cependant, par l'homogénéité et la perfection de son décor

en faïence, au moins l'égal de son immense voisin. Son dôme est assurément le plus beau de tous les dômes d'Iṣfahān. Les Iraniens d'aujourd'hui le savent bien. Cette mosquée est certainement le monument de la ville qu'ils préfèrent.

MASDJID-É MAḲSŪD BEG[1])

A l'exemple du souverain, chacun, sous le règne de Shāh 'Abbās s'efforçait de collaborer à l'embellissement de la capitale en construisant qui un palais, qui un caravansérail, une mosquée ou une chapelle. Pietro della Valle et Chardin racontent assez souvent que le roi n'hésitait pas à se rendre en personne chez les riches commerçants pour solliciter leur concours. Quant à son entourage, nous avons vu que 'Allāhwerdī Khān avait pris à sa charge la construction du pont qui porte son nom. Voici maintenant deux mosquées qui ont été édifiées, l'une par l'intendant du roi, Maḳsūd Beg, et l'autre par son maître d'hôtel, un certain Khalaf.

La mosquée de Maḳsūd Beg est souvent appelée Masdjid-é Ẓulémat, sans doute parce qu'elle est située dans le quartier de la Takīyé Ẓulémat. Elle a été construite par le nāṣir du roi, dont la famille fournit le "grandmaître de la maison du roi" pendant de longues années. Chardin écrit en effet, dans sa Description d'Ispahan:[2])

"Proche du caravanserai des Corasoniens, est un palais appartenant à Macsud bec, qui étoit grand-maître de la maison du roi, dans les temps de mes voyages,[3]) ayant cette charge de père en fils, depuis près de cent ans."[4])

C'est un charmant édifice, de la meilleure époque des constructions de Shāh 'Abbās et dont le décor ainsi que l'écriture des inscriptions ont été particulièrement soignés. Elle ne se compose à peu près que d'une salle à coupole à laquelle donne accès un portail orné de kashis magnifiques. L'inscription en est assez

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313).

2. *Voyages du Chevalier Chardin* . . . Edition L. Langlès, T. VII, p. 394–5.

3. Chardin, né à Paris en 1643, partit pour les Indes Orientales en 1664 en passant par l'Irān. Il s'embarqua à Hormuz. L'année suivante il revint en Irān et s'y fixa pour 6 années. Le 17 Août 1671, quinze mois après son retour en France, il repartit pour l'Irān qu'il ne quitta qu'en 1677, sous Shāh Sulaimān, pour passer de nouveau aux Indes, où il arriva au commencement de l'année 1678.

Shāh Sulaimān règna de 1077 à 1105 (1667–1694).

4. C'est à dire depuis le temps de Shāh 'Abbās I (Chardin écrivit sa Description d'Ispahan en 1676). (Voir T. VII, p. 289).

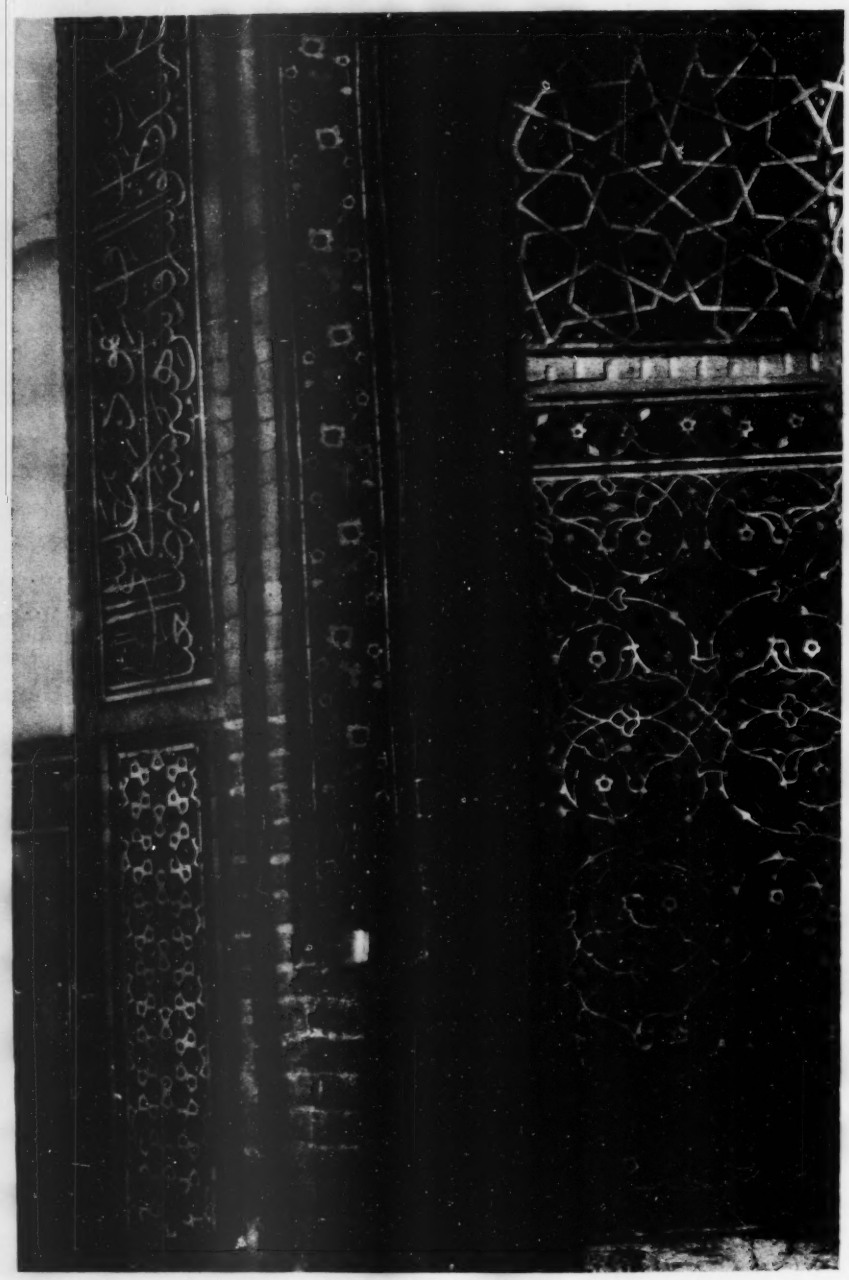


FIG. 33. MASDJID-É MAḲSŪD BEG. DÉTAIL DU MIḤRĀB

délabrée mais la date, 1010 (1601–2), le nom du souverain du temps, Shāh 'Abbās, celui du donateur, Maḳsūd Beg, nāṣir, et celui du calligraphe, Dja'far 'Alī al-Imāmī, ont été, par bonheur, conservés.

A l'intérieur se trouve un splendide miḥrāb, lui aussi assez mal en point, mais dont l'inscription peut cependant être lue à peu près sûrement (fig. 33). L'écriture est l'œuvre du célèbre 'Alī Riḍā al-'Abbāsī: [1])

در زمان دولت پادشاه جمجاه ملایک سپاه گردون بارگاه مروج مذهب أئمّة اثنی عشر صلوات الله علیهم ..... السلطان الأعظم والخاقان الأكرم ابی المظفّر شاه عبّاس الموسوی الصفوی الحسینی بنای این مسجد نمود کمترین غلامان مقصود بیک ناظر و ثواب آنرا بروزگار بندگان نوّاب أشرف أقدس هبّة نمود کتبه علیّ رضاء العبّاسی ۱۰۱۱

"Dans le temps du gouvernement du Pādishāh aussi glorieux que Djamshīd, dont les anges sont l'armée, dont la cour est la sphère céleste, propagateur de la doctrine des douze Imams. – Que la bénédiction de Dieu soit sur eux! – .... le Sulṭān le plus grand, le Khāḳān le plus généreux, Abu'l-Muẓaffar Shāh 'Abbās al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, al-Ḥusainī, la construction de cette mosquée fut exécutée par le moindre des esclaves, Maḳsūd Bīk, l'intendant. Que la récompense de cette offrande revienne, pour la durée de la vie, aux serviteurs du prince le plus honoré et le plus sanctifié. L'a écrit 'Alī Riḍā al-'Abbāsī. 1011 (1602–3)."

Dans une petite chambre dépendant de cette mosquée se trouve la tombe de Mīr 'Imād, le calligraphe célèbre, le rival et l'ennemi de 'Alī Riḍā al-'Abbāsī.

1. G. Wiet, dans *L'exposition persane de* 1931, p. 56–7, signale des œuvres de 'Alī Riḍā al-'Abbāsī à Iṣfahān, sur le portail du Masdjid-é Shāh (1025) et sur celui de Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh, (1012), à Meshhed (1016) et dans le mausolée de Khwādjè Rabī' (1026).

En plus de ces inscriptions et de celle du miḥrāb de la mosquée de Maḳsūd Beg (1011), 'Alī Riḍā al-'Abbāsī a signé le bandeau du portail principal du palais royal de Ḳazwīn, dont la date a disparu, celui qui se trouve à l'intérieur et à la base de la coupole de Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh (1025) et un texte, daté de 1011, qui est sculpté sur un petit panneau de pierre conservé à la Bibliothèque du Sanctuaire de Meshhed.

MASDJID-É SORKHĪ[1])

Cette petite mosquée, dont la salle de prière a été récemment reconstruite, fut bâtie en 1014 (1605–6) par un certain Khalaf qui était le Sofrèdjī, littéralement "le chargé de la nappe,"[2]) de Shāh 'Abbās I. On l'appelait autrefois Masdjid-é Sofrèdjī mais, au cours des temps, le mot "sofrèdjī" s'étant déformé en "sorkhī," qui signifie "rouge", la mosquée du Sofrèdjī devint la mosquée rouge.

Son portail comporte une inscription en caractères thulth exécutés en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu:

قد اتّفق في ايّام خلافة السلطان الأعدل الأكرم الأشجع الأعظم مالك رقاب الامم مولى ملوك العرب والعجم قهرمان الماء و الطين ظلّ الله فى الأرضين غلام باخلاص أمير المؤمنين علىّ بن ابى طالب عليه الصلوة و السلام ابو المظفّر شاه عبّاس الموسوى الصفوى الحسينى بهادر خان خلّد الله تعالى ملكه وسلطانه و أفاض على العالمين برّه و عدله و احسانه و عظمته و شوكته و معدلة و نصرته و حشمته إلى يوم القيامة بنده درگاه خلف سفره‌چى بتاريخ أربعة عشر و ألف رقم صحيحى

"Durant les jours du Khilāfat du Sulṭān le plus juste, le plus grand, le plus généreux, le plus brave, le plus glorieux, maître des nuques des nations, prince des rois des Arabes et de l'Adjem, puissant sur l'eau et sur la terre, ombre de Dieu sur les terres, esclave sincère de l'Amīr des Musulmans, 'Alī, fils de Abū Ṭāleb – Sur lui la prière et le salut! – Abu'l-Muẓaffar Shāh 'Abbās al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, al-Ḥusainī, Bahādur Khān. Que Dieu maintienne son royaume et son sulṭānat et étende sur les mondes sa droiture, sa justice, sa bienfaisance, sa grandeur, sa puissance, son équité, son assistance, sa majesté, jusqu'au jour de la résurrection! Le serviteur de la Cour, Khalaf le Sofrèdjī, à la date de 1014. L'a écrit Ṣaḥīḥī."

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 3 Mars 1937. (12 Esfand 1315).
2. "Tandis que l'on faisoit passer les présents, l'on mit la nappe, et l'on couvrit la table, c'est à dire tout le plancher de la salle . . . ." *Relation du voyage d'Adam Oléarius* . . . . Trad. A. de Wicquefort. T. I. p. 493.

LE MAIDĀN-É SHĀH[1])

Selon Iskandar Munshī, Shāh 'Abbās consacra une somme importante à l'embellissement de cette place durant les années 1020 et 1021 (1611–12). A ce moment commence la réalisation du second programme des travaux, celui que j'ai appelé somptuaire parce qu'il ne s'y agit plus de créer du nouveau mais de perfectionner ce qui était et de remplacer certains édifices du premier programme par des monuments plus grandioses.

Le Maidān-é Shāh était jusqu'alors resté tel que Shāh 'Abbās l'avait trouvé, à cela près que cette ancienne place du marché avait été, pour la commodité des joueurs de polo, couverte de sable fin de la rivière et qu'on y avait construit le Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh. En 1020 H. le roi la fit régulariser et entourer de bâtiments d'une architecture uniforme destinée à mettre en valeur les monuments principaux. Il fit en même temps édifier, sur l'un des petits côtés, le grand portail d'entrée du Masdjid-é Shāh et, sur l'autre, celui du bāzār et le Naḳḳāra-Khānè. En 1026 (1617), lors de son arrivée à Iṣfahān, Pietro della Valle put voir le décor de la place ainsi ordonnancé et à peu près terminé. Le portail du Masdjid-é Shāh, daté de 1025 H., et celui du Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh, daté de 1011 et de 1012 H. étaient achevés. De l'autre côté de la place, dit le voyageur italien, "vers les Bazars, il y a une belle perspective qui correspond à cette mosquée (Masdjid-é Shāh), avec deux galeries élevées sur les portiques, où deux muettes se rendent tous les soirs, pour jouer de quelques instruments de guerre, l'une à la Persienne, l'autre à la Turque."[2])

Le Naḳḳāra Khānè et par conséquent le grand portail du Bāzār auquel il

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: L. L. Bellan, *Chah Abbas I*, p. 75–6. – *Voyages du Chevalier Chardin*, Edition L. Langlès. T. VII, p. 334–343. Pl. XXXIV–XXXV. – P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 22, pl. VI–VII. – J. Dieulafoy. La Perse, La Susiane et la Chaldée, dans *le Tour du Monde*, 1886, 2-ème semestre, p. 146. – Dubeaux. *La Perse*, pl. 44. – E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. LIV. – E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I, p. 340. – A. Gayet. *L'art persan*, p. 168. – W. Jackson. *Persia, Past and Present*, p. 266. – Ker Porter. *Travels* . . . . T. I, p. 432. – P. Loti. *Vers Ispahan*, p. 204–7. – *Voyage d'Adam Oléarius*. Traduction A. de Wicquefort, T. I, p. 528–9 et 533–4. – *Les voyages de Pietro della Valle*, Paris 1664, T. II, p. 40. – H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 385–6. – P. M. Sykes. *History of Persia*. T. II, p. 198. – *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris 1679, p. 441. – *Voyage de Mr. de Thevenot au Levant*, Amsterdam 1727, T. III, p. 270.

2. Pietro della Valle, T. II, p. 41.

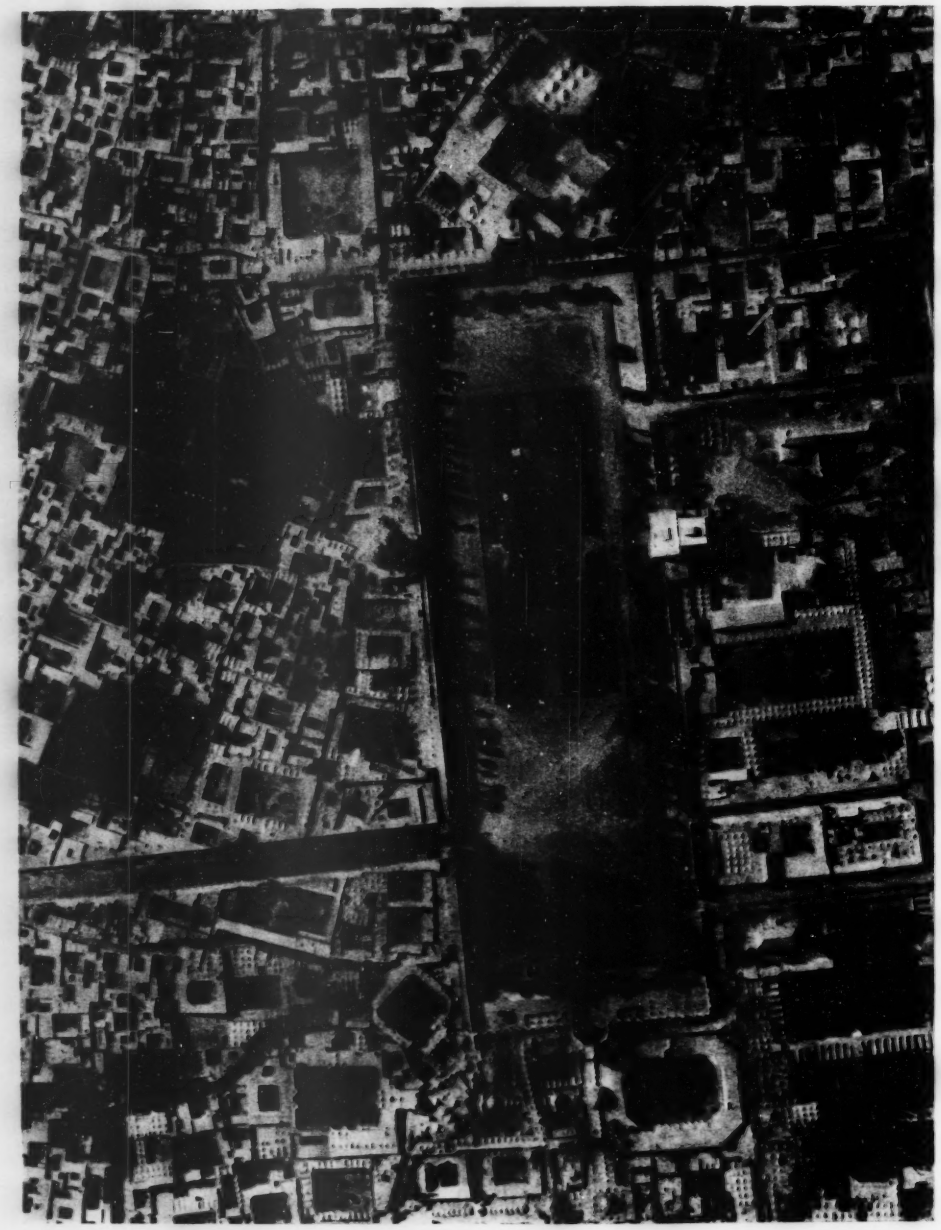


FIG. 34. LE MAIDĀN-É SHĀH

CLICHÉ E. SCHMIDT

s'appuie, étaient donc également terminés. Quand aux bâtiments à arcades qui entourent la place, joignant et reliant les édifices principaux, on verra par la description qu'en fait Pietro della Valle, qu'ils étaient, eux aussi, construits. Seule une des portes du palais, non loin d'"Alā Ḳapi, n'était pas encore achevée:

L'une des "merveilles" de la ville "est le Meidan, ou la grande place qui est au devant du palais royal. Elle a de longueur environ six cent quatre-vingt dix de mes pas, et de largeur environ deux cent trente.[1]) Elle est ornée tout à l'entour de grands portiques de la plus belle, de la plus égale et de la plus régulière siméterie qu'il se puisse dire, sans que l'ordre en soit interrompu d'aucune rue, ni de quelque chose que ce soit. Ces portiques, sur lesquels on a fait règner des balcons avec de grandes croisées, et mille petits ornemens très agréables, sont autant de boutiques remplies de diférentes marchandises. Et je vous assure que cette grande suite de bâtimens, d'une même siméterie, a un si bel éfet, et plaît tant à la vûe, que quoique les maisons de la place Navone soient plus élevées et plus magnifiques; il faut néamoins, pour le peu de raport qu'elles ont entr'elles, et beaucoup d'autres choses que j'ai à dire du Meidan d'Hisphahan, que cette place Navone lui cède en beauté. Un gros ruisseau, ou plutôt une petite rivière, qui est tirée à la ligne, de même que ses deux quais qui la bornent, coule incessamment à l'entour du Meidan, assez près des portiques, et mouille agréablement ses quatre côtez. Au niveau de ce petit fleuve, l'on a fait une belle levée de pierre fort galante, qui borne son lit d'un côté, où les gens de pié se vont promener. De l'autre côté, vers les portiques, il y a une infinité de beaux arbres plantez à la ligne, et tous d'une égale hauteur, d'où je suis persuadé, que quand, dans peu de jours, ils seront revétus de leurs beautez ordinaires, il ne se pourra rien voir de plus charmant, ni de plus agréable. Le milieu de cette place est tout couvert de sable très-délié; ainsi il est toujours sec, et très commode pour faire des courses et se divertir à cheval."[2])

Cependant la Ḳaisārīyé, le "bāzār impérial," ne fut construit que plus tard, en 1029 H., selon Iskandar Munshī. Le grand et magnifique portail qui s'oppose à celui du Masdjid-é Shāh, ne fut tout d'abord que la porte d'accès au quartier commerçant. D'autre part, derrière l'entrée monumentale du Masdjid-é Shāh il n'y avait encore, en 1026 H., que peu de chose. On a seulement

1. Le Maidān-é Shāh mesurait, en 1934, 512 mètres de longueur et 159 de largeur.
2. Pietro della Valle, T. II. p. 40–1.

FIG. 35. LA TOMBE DE SHĀH 'ABBĀS I, À KĀSHĀN

"jeté les fondements" de cette mosquée, dit Pietro della Valle. On y "travaille avec ardeur". Ce monument ne fut terminé qu'après la mort du souverain.

Ainsi donc, sauf la Ḳaisārīyé, dont l'utilité n'avait pas encore apparu, le Masdjid-é Shāh et la porte du palais appelée "Porte des Dames", l'embellissement du Maidān et de ses alentours était, en 1026 H., fort avancé. On y travailla jusqu'à la mort du roi mais il n'inventa plus rien de nouveau. Il s'était entre temps engoué du Māzandérān, d'Ashraf et surtout de Faraḥābād où il se plaisait tout particulièrement. Il y mourut en l'année 1038 (1629). Son corps fut, comme il l'avait demandé, transporté à Kāshān et enseveli auprès de la tombe de son ancêtre Ḥabīb ibn Mūsā (fig. 35).

Le Maidān-é Shāh d'Iṣfahān a, plus encore que le Čahār Bāgh, excité l'étonnement et l'admiration des voyageurs. On en a donc, plus encore que de la fameuse avenue-jardin, publié des descriptions et des dessins auxquels, faute de place, je ne peux que renvoyer le lecteur.

MASDJID-É SHĀH[1])

Shāh 'Abbās, dit Iskandar Munshī, ordonna de commencer la construction de cette mosquée en l'année 1021 (1612–3), la 25ème de son règne.

Ses instructions spécifiaient sans doute aussi que les travaux de l'entrée principale seraient poussés plus activement que le reste. Ce portail monumental, élément important du nouveau décor du Maidān entrepris l'année précédente, devait alors paraître au roi plus nécessaire à ses projets que la mosquée elle même, dont on ne pouvait imaginer l'achèvement que pour une date lointaine. Toujours est-il qu'en 1025 H. cette partie du monument était entièrement terminée alors qu'en 1026 H., ainsi que le raconte Pietro della Valle, on jetait seulement les fondements de la mosquée.

En conséquence de cette façon d'opérer le portail en question comporte deux inscriptions, l'une, l'habituel texte de fondation, qui est datée de 1025 H. et l'autre qui lui fut incorporée beaucoup plus tard, lors de l'achèvement total de l'édifice.

La première est écrite en caractères thulth exécutés en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu:

أمر ببناء هذا المسجد الجامع من خالص ماله أشرف خواقين الأرض نسبًا و أكرمهم
حسبًا و أعظمهم رفعةً و شانًا و أقواهم حجةً و برهانًا و أشملهم عدلًا و احسانًا تراب
العتبة المقدسة النبوية و قمامة الساحة المطهّرة العلوّية ابو المظفّر عبّاس الحسينى الموسوى

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: L. L. Bellan. *Chah Abbas I*, p. 76 et 196–7. — M. van Berchem. L'architecture musulmane de la Perse, dans *Journal des Savants*. Février 1911. p. 58. — *Voyages du Chevalier Chardin*. Edition L. Langlès. T. VII. p. 343–354. — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. p. 22–6. pl. 8–17. — J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le Tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 146 et suivantes. — E. Flandin. *L'Orient*, p. 15. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 42. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*. T. I. p. 343–8. A. Gayet. *L'art persan*. p. 168–172. — W. Jackson. *Persia, Past and Present*. p. 267. — P. Loti. *Vers Ispahan*. p. 208. — *Voyage d'Adam Oléarius* .... Traduction A. de Wicquefort. T. I. p. 532. — *Les voyages de Pietro della Valle*. Paris. 1664. T. II. p. 41. — H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture. p. 388–397 et 435. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 78–9. — M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 354. — P. M. Sykes. *History of Persia*. T. II. p. 199 et une planche d'après E. Flandin et P. Coste. — *Les six voyages de J. B. Tavernier*. Paris. 1679. p. 444. — Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*. T. I. p. 163. T. II. p. 133. pl. LXIX–LXXII. — *Voyage de Mr. de Thevenot au Levant*. Amsterdam 1727. T. III. p. 274–7.

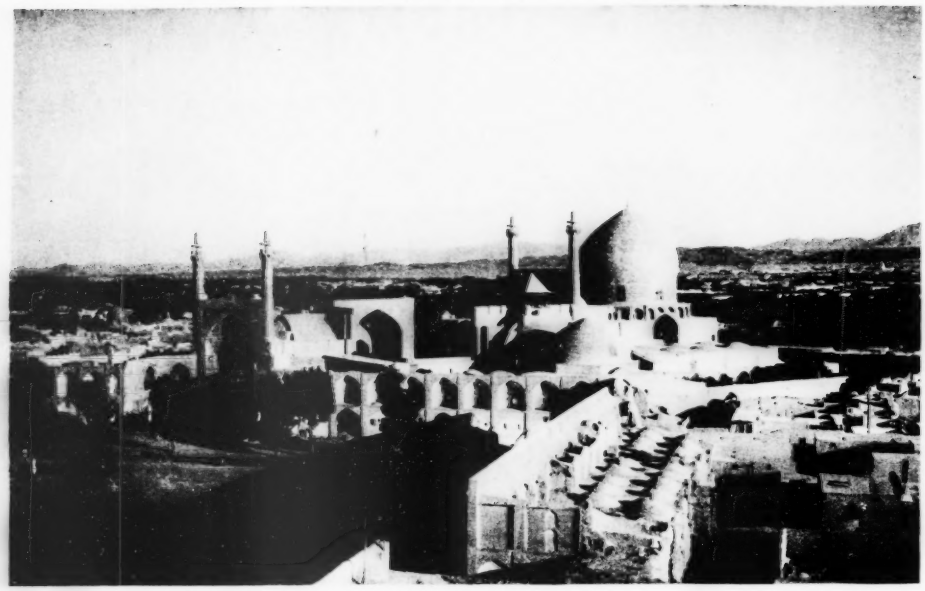


FIG. 36. MASDJID-É SHĀH, VU DE 'ALĀ ḲAPI

الصفوى بهادر خان لا زالت رقاب أعاظم الخواقين خاضعةً على بابه و جباه أفاخم السلاطين معفرةً بتراب أعتابه و قد أهدى إلى ثوابه روح جدّه الأعظم الأكرم الأفخم شاه طهماسب سقى الله ضريحه صواب الرضوان و أسكنه على غرفة الجنان كتبه علىّ رضاء العباسى فى سنة ١٠٢٥

"La construction de cette mosquée cathédrale a été ordonnée, de ses biens propres, par le plus noble en lignée des souverains de la terre, le plus honorable par sa valeur personnelle, le plus considérable par son rang et sa situation, le plus fort en tant qu'argument et preuve, celui qui réunit le mieux la justice et la bienfaisance, poussière du seuil sacré du Prophète, balayure de la cour purifiée (du Sanctuaire) de 'Alī, Abu'l-Muẓaffar 'Abbās al-Ḥusainī, al-Mūsāwī al-Ṣafawī Bahādur Khān. Que les nuques des Khakans les plus grands (soient) humbles à sa porte et que les fronts des Sultans les plus considérables soient marqués de la poussière de ses seuils! L'âme de son aïeul, le plus généreux, le

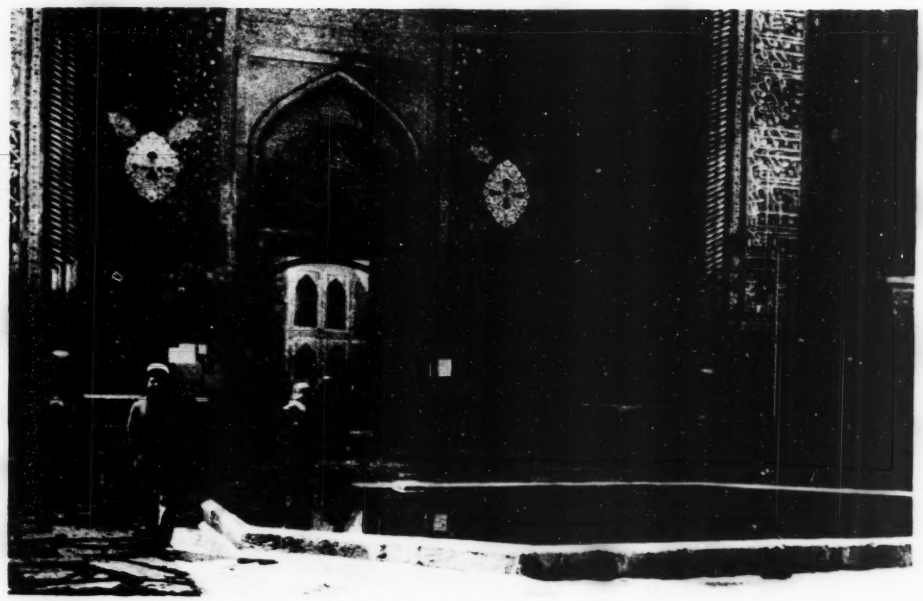


FIG. 37. MASDJID-É SHĀH. L'ENTRÉE PRINCIPALE

plus honoré, le plus glorieux, Shāh Ṭahmāsp, a été conduite vers Sa récompense. Que Dieu répande sur sa tombe la pluie de Sa satisfaction et qu'Il le fasse habiter aux plus hauts lieux de Son paradis! Ecrit par 'Alī Riḍā al-'Abbāsī, en 1025 (1616)."

L'autre inscription se trouve sous la partie centrale de la précédente, au dessus de la porte, en deux lignes de la même écriture mais en caractères plus petits:

قد تمّت بعون الله و حسن توفيقه عمارة المسجد الّذى حرّى به انّ يكون لما صليت صلوة الجمعة بشرائطها فيضاهى المسجد الأقص الذى بورك حوبى بها فطوبى ثم طوبى لمن رعى ترصيف بنيانها و أركانها أعنى من عظم قدره بين أقرانه لا زال كِاسمه محبّ علىّ بيكالله و بمعماريّة من فى العمل كالمهندسين و هو النادر استاد ابى علىّ أكبر الاصفها نى يشر فه الله شرفًا جزيلاً كتبه محمّد رضاء الإمامى

FIG. 38. MASDJID-É SHĀH. LE HAUT DU PORTAIL

"Avec l'aide de Dieu et de Sa généreuse assistance, la construction de la mosquée, qui mérite que l'on y fasse la prière du vendredi dans toutes ses règles, a été terminée. Elle est l'égale de la mosquée al-Aḳṣā, dont la fréquentation est bénie. Deux fois heureux celui qui a veillé à l'exécution des soubassements de ses murs (littéralement: celui qui a pris soin de ranger des pierres l'une à côté de l'autre sur ses constructions et ses bases). Il s'agit de celui dont la renommée est grande parmi ses contemporains, Bīkā Lālè [1]). Qu'il ne cesse d'être comme son nom, Muḥibb 'Alī (ami de 'Alī)! Quant à l'architecte, il fut

1. A l'époque safawide les gouverneurs des jeunes princes étaient appelés Bīkā Lālè.

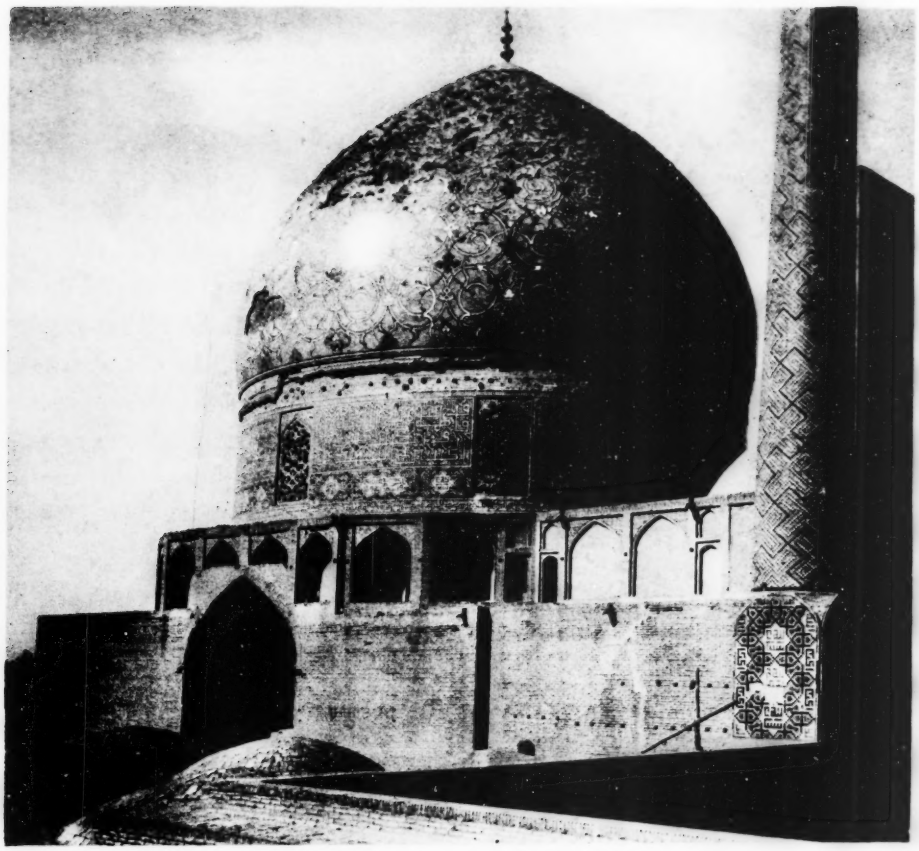


FIG. 39. MASDJID-É SHĀH. LA COUPOLE

celui qui s'est montré dans l'œuvre l'égal des ingénieurs, le remarquable, Ustād 'Alī Akbar al-Iṣfahānī. Que Dieu l'honore d'une dignité considérable! Ecrit par Muḥammad Riḍā al-Imāmī."

Pas de date, mais il s'agit clairement dans ce texte de commémorer l'achèvement de la mosquée. Or le grand bandeau de l'īwān occidental porte la dernière des nombreuses dates d'achèvements partiels de l'édifice, 1040 H. Nous pouvons donc considérer la construction de la mosquée comme terminée à ce moment. Cependant on trouve dans Oléarius cette phrase écrite en 1637, c'est à dire en 1047 H.: "Vers la partie Méridionale du Maidan est cette riche et

superbe mosquée que Schach Abas a fait commencer et qui estoit presque acheuée quand il mourut:[1]) mais Schach Sefi y faisoit encore trauailler de nostre temps, en faisant enduire les murailles de marbre."[2])

Nous connaissons cette histoire des marbres du Masdjid-é Shāh. Chardin en parle dans sa description de la vieille mosquée, Masdjid-é Djum'a: "L'ouvrage est revêtu dedans et dehors de carreaux d'émail, peints de moresques vifs et luisans, excepté le bas, à huit pieds de hauteur, qui est revêtu de belles tables de porphyre ondé et marbré, qui sont celles qu'Abas-le-Grand vouloit faire enlever pour servir à la mosquée Royale . . . ." (T. VIII. p. 2). Et ailleurs encore, à propos du Masdjid-é Shāh: "On raconte qu'Abas, n'ayant pas assez tôt à son gré le marbre nécessaire pour le bâtiment, vouloit enlever celui de la mosquée principale de la ville, qu'on appelle à présent 'la vieille mosquée de la congrégation', ce qui aurait détruit ce temple, qui est un des plus beaux du royaume, étant encore plus spacieux que la mosquée d'Abas, et encore très beau, malgré son antiquité; mais les mollas se jetèrent à ses pieds, et l'en empêchèrent . . . . Il arriva aussi en même temps qu'on manda du pays d'Ardeston, qu'on y avoit découvert des carrières de marbre, ce qui fit que le roi laissa là la vieille mosquée, sans en tirer de dépouilles" (T. VII. p. 352).

Shāb 'Abbās mourut sans avoir vu en place les marbres d'Ardistān. C'est son successeur, Shāh Ṣafī, qui les posa, comme le dit Oléarius. Ce travail, qui n'était pas encore terminé en 1047 H., fut exécuté au moyen de dalles minces, plus hautes que larges, qui furent plaquées et alignées l'une à côté de l'autre sur le gros-œuvre de l'édifice. Or le mot "tarṣīf" de l'inscription sans date exprime exactement le fait de "ranger des pierres l'une à côté de l'autre". Il s'y agit donc évidemment de l'exécution du soubassement de l'édifice et il est, en conséquence, certain que la mosquée "presque achevée" à la mort de Shāh 'Abbās, était terminée, à quelques détails près, en 1040 H., mais que c'est seulement après l'année 1047 (1637), vraisemblablement peu après cette date, que fut achevé le revêtement en marbre des parties basses du monument et que fut composée la seconde inscription du portail. Cette datation s'arrange d'ailleurs parfaitement avec le nom de l'écrivain, Muḥammad Riḍā al-Imāmī, dont je

1. En l'année 1038 H.
2. Oléarius. T. I. p. 532.

connais, tant à Iṣfahān qu'à Kūmm et à Meshhed, 39 inscriptions exécutées entre les années 1039 et 1086 H.[1])

A la vérité Shāh Sulaimān (1077–1105 = 1667–1694) prétendit aussi avoir mis la dernière main à la construction du célèbre Masdjid-é Shāh 'Abbās, mais c'est encore un exemple d'emploi abusif des mots. Shāh Sulaimān ne peut être considéré comme ayant terminé la mosquée parce qu'il y a percé une porte secondaire. Voici les textes. Ils ornent un portail qui se trouve au milieu de la face méridionale de la cour ouest:

قد تمّت الجامع الكبير الاعظم الشاهى العباسى الصفوى فى زمن دولة السلطان الأعظم و الخاقان الأكرم مالك رقاب الامم مولى ملوك العرب و العجم مروج مذهب الأئمة المعصومين عليهم السلام السلطان بن السلطان ابو المظفّر شاه سليمان الموسوى الصفوى الحسينى بهادر خان خلد الله ملكه وسلطانه و أفاض على كافة العالمين عدله و احسانه لا زالت رقاب أعاظم الخواقين خاضعةً على بابه و معفرةً بتراب اعتابه فى الف و سبعين و ثمان كتبه محمّد رضاء الإمامى

"Cette grande, glorieuse, royale mosquée d''Abbās le Safawide fut terminée sous le règne du Sulṭān le plus grand, le Khāḳān le plus généreux, maître des nuques des nations, seigneur des rois des Arabes et de l''Adjem, propagateur de la doctrine des Imams purs – Que le salut soit sur eux! – le Sulṭān, fils de Sulṭān, Abu'l-Muẓaffar Shāh Sulaimān, al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, al-Ḥusainī, Bahādūr Khān. Que Dieu maintienne son royaume et son sulṭānat, qu'il répande sur la totalité des mondes sa justice et sa bienfaisance, que les nuques des Khakans les plus illustres soient humbles devant sa porte et marquées de la poussière de ses seuils! En 1078 (1667–8). L'a écrit Muḥammad Ridā al-Imāmī."

Au dessus de cette inscription, en deux petits cartouches:

عمل فقير شجاع بن مرحوم استاد قاسم البناء الاصفهانى

1. G. Wiet, dans *L'exposition persane de* 1931, p. 56, a déjà remarqué que les deux inscriptions du portail principal du Masdjid-é Shāh ne sont pas contemporaines l'une de l'autre. Parlant de la seconde, il écrit: "Ce bandeau, qui n'a pas conservé de date, n'est pas contemporain du premier, daté de 1025. Il est signé d'un nouveau calligraphe, Muḥammad Riḍā al-Imāmī, dont nous lisons le nom à Meshhed en 1059 et 1085 H.".

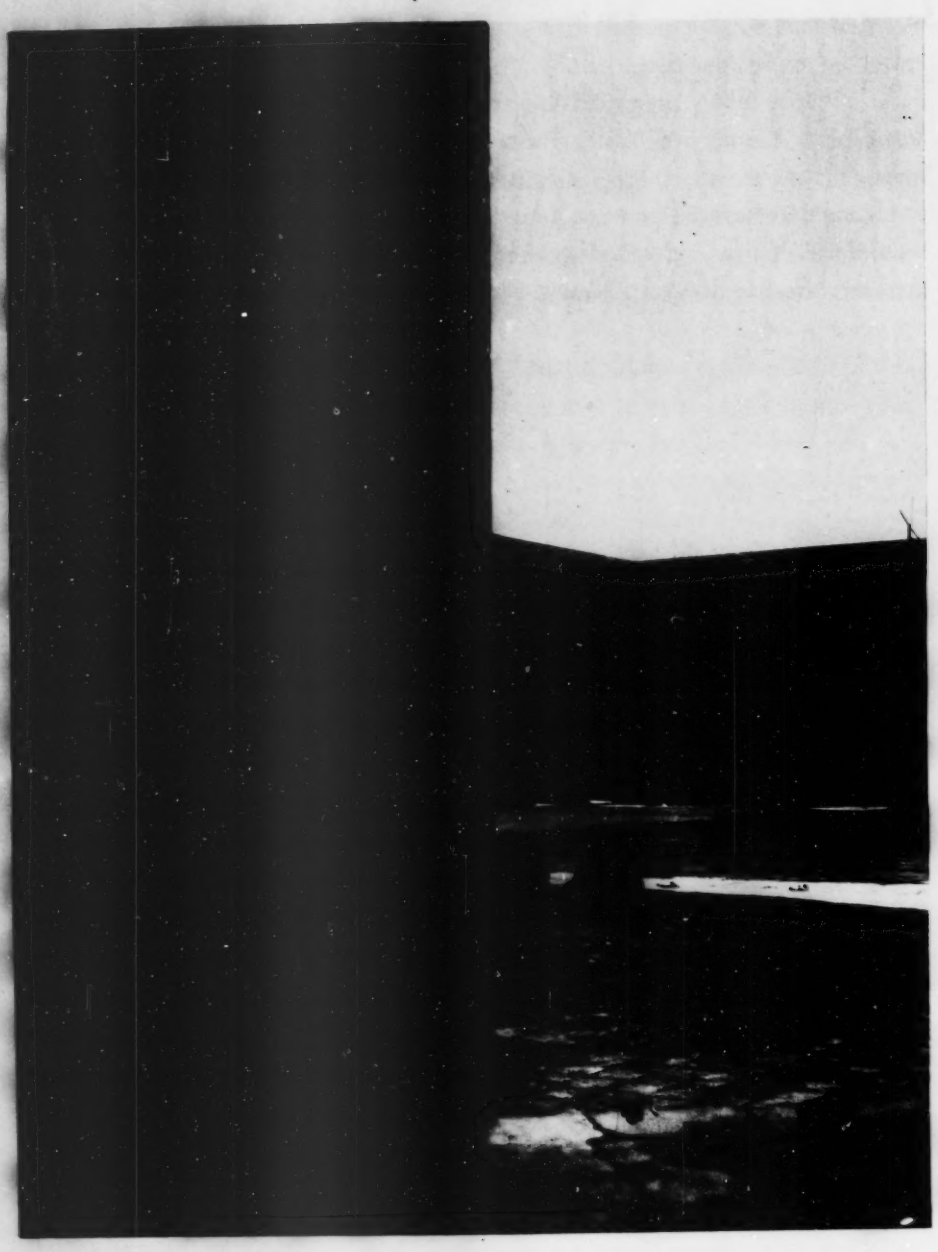


FIG. 40. MASJID-É SHĀH. L'INTÉRIEUR

"Oeuvre de l'humble Shudjā', fils de feu Ustād Ḳāsem, maçon d'Iṣfahān."

Sur le bandeau supérieur de l'īwān méridional se trouve la date de 1261 (1845). C'est celle d'une réparation consécutive à un tremblement de terre qui se produisit sous le règne de Muḥammad Shāh et disloqua cette partie de l'édifice. En fait le tremblement de terre n'avait été que la cause déterminante de l'accident. La raison profonde est tout autre. Je l'ai déjà dit, Shāh 'Abbās se plaisait à construire beaucoup, mais, pour pouvoir le faire, construisait au meilleur marché possible. De plus son extrême impatience n'accordait pas aux architectes les délais nécessaires à la préparation et à l'exécution d'un bon travail. Après lui le déluge!

L'exemple du grand īwān du Masdjid-é Shāh est typique. Par la faute de fondations insuffisantes et mal disposées le mur de façade pèse inégalement sur le sol. Ses extrémités, qui portent les minarets et reçoivent la poussée du grand arc, sont beaucoup plus lourdes que les parties voisines et par suite tendirent à s'enfoncer davantage en terre et à basculer vers l'extérieur. Des efforts de cisaillement et d'arrachement considérables se développèrent dans la construction et des déchirures se produisirent, qui en sont la conséquence nécessaire. Le mal n'apparut pas de suite parce que l'homogénéité relative de la maçonnerie de brique lui permit de resister assez longtemps à ces efforts anormaux, mais, bien certainement, depuis le temps de Shāh 'Abbās la partie en question du monument tendait à se disloquer.

Sous le règne de Muḥammad Shāh un tremblement de terre secoua la mosquée, ajoutant son ébranlement aux causes de ruines de l'īwān. Des briques se rompirent et de larges fissures se produisirent. Les deux minarets se détachèrent complètement du corps de l'édifice. Muḥammad Shāh se borna à faire remplacer les kashis du revêtement qui avaient été brisés et à placer au haut de l'édifice cette inscription de 1261 H. qui lui fait gloire d'une réparation qui n'a pas été exécutée.

Au printemps 1932, d'autres briques se rompirent, les fissures camouflées s'agrandirent et la masse de la construction se désarticula dangereusement. Sa restauration exigea deux années de durs et difficiles travaux dont je dois ici complimenter Ustād Ḥusain Ma'refī, le mehmār-bashī du Ministère de l'Instruction Publique à Iṣfahān.

Pour les mêmes raisons des dégats analogues se sont produits en d'autres

parties de l'édifice, nécessitant des réparations qui ont été ou seront exécutées, selon leur urgence et les crédits disponibles.

Le Masdjid-é Shāh qui, selon l'une des inscriptions du portail dont j'ai parlé, est une mosquée Djum'a, selon l'autre "est digne d'être une mosquée Djum'a," et qu'on appelait encore mosquée Djum'a lors du voyage de Flandin[1]) est désignée par Oléarius sous le nom de Masdjid-é Mehdī Ṣāḥeb-é Zamān, parce que, dit-il, "elle est dédiée à Mehedi, qui est le douzième Imam ou Saint, de la postérité d'Aaly: pour lequel Schach Abas auoit une dévotion si particulière, qu'il en pris plaisir à faire bastir plusieurs autres Mosquées de la mesme façon, quoy que plus petites, à Tauris, et ailleurs, à l'honneur du mesme Saint".[2]) Elle passait alors pour la merveille du temps et l'est en effet, par la beauté de son plan, le caractère grandiose de ses proportions et l'aspect somptueux de son total revêtement d'émail. Elle est, si belle, avec ses crevasses et ses kashis qui tombent comme grêle au moindre souffle du vent, le monument le plus caractéristique du règne de Shāh 'Abbās, l'aboutissement même de l'art safawide, son sommet et le commencement de son déclin.

Chardin, Flandin et Sarre l'ont décrite longuement. Coste et Texier l'ont dessinée.

LE PALAIS DES ČEHEL SUTŪN[3])

Je ne sais exactement à quel moment du règne de Shāh 'Abbās fut commandée la construction du palais des Čehel Sutūn, ou des quarante colonnes, mais

1. E. Flandin, *Relation du voyage en Perse*, T. I, p. 285, 343, 348.

2. Oléarius, T. I, p. 532.

3. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: E. Beaudouin. Ispahan sous les grands Chahs, dans *Urbanisme* fascicule No 10, p. 24–25, 27, 29, 31. – E. G. Browne. *A Year amongst the Persians*, p. 218. – *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès, T. VII, p. 377–380. – P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 31–32, pl. 41–43. – J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le Tour du monde*. 1886, 2ème semestre, p. 132. – E. Diez. *Die kunst d. Islam. Völker*, p. 182. – E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 51. – E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. II, p. 39–41. – A. Gayet. *L'art persan*, p. 184–8. – H. Glück et E. Diez. *Die Kunst der Islam*, p. 550, fig. 300–1, pl. XV. – W. Jackson. *Persia, Past and Present*, p. 267. – Ker Porter. *Travels* . . . . T. I, p. 412, 415. – G. Migeon. *Manuel d'art musulman*, T. I, p. 192. – M. Pernot. *En Asie musulmane*, p. 104. – G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, T. V, Perse p. 503. – H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 413–7. – F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 86–9, fig. 111–116. pl. LXVIII et LXIX. – P. M. Sykes. *History of Persia*, T. II, p. 200. – *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris. 1679, p. 527. – Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, T. I. p. 164, pl. LXXIII–LXXV.

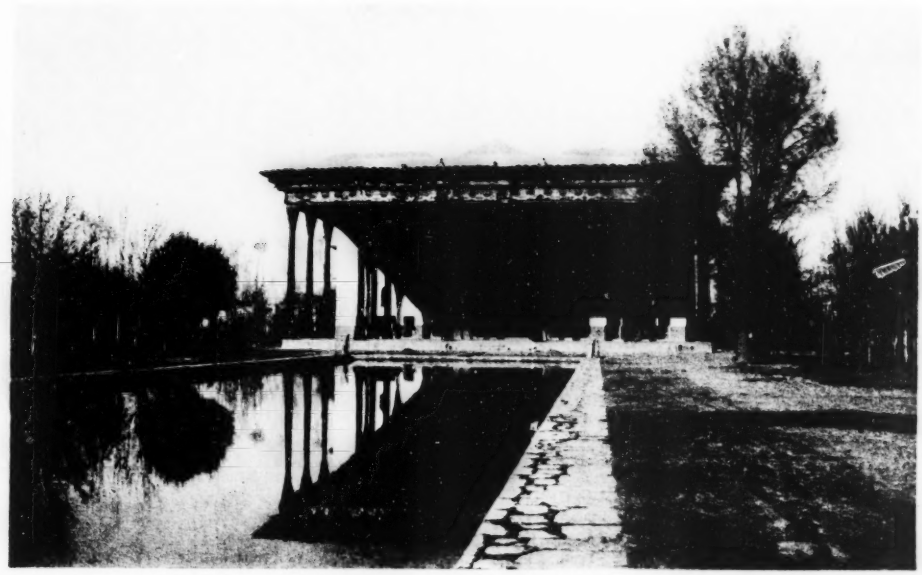


FIG. 41. ČEHEL SUTŪN

Pietro della Valle, qui nous conte en détail un certain nombre de réceptions du souverain et ne manque pas de décrire les "merveilles" d'Iṣfahān, n'en parle pas. Sans doute pouvons-nous en déduire qu'en 1026 H. le nouveau Diwān Khānè n'était pas encore en service et qu'il appartient, en conséquence, au second programme des travaux.

Oléarius, en 1047 (1637), fut, en même temps que les autres membres de l'Ambassade à laquelle il appartenait, reçu en audience par Shāh Ṣafī dans ce Talār-é Ṭawīlè qui datait du temps de Shāh Ṭahmāsp, où Shāh Sulaimān fut encore couronné, mais qui a été, un peu plus tard, remplacé par l'édifice que l'on appelle aujourd'hui Talār Ashraf. Cependant, comme il le dit, le roi recevait là où il se trouvait: "La coustume de Perse ne se rapporte point à celle de la Moscouie, où le Grand Duc a une salle destinée pour les Audiences des Ambassadeurs; au lieu que le Roy de Perse se sert des départemens où il se trouue par hasard, pour ses affaires, ou pour le divertissement."[1])

Tavernier, dans le récit de ses voyages, dit qu'il arriva "à Ispahan pour la

1. *Relation du voyage d'Adam Oléarius.* Traduction A. de Wiquefort, T. I. p. 490.

FIG. 42. ČEHEL SUTŪN

sixième fois le 20 de Décembre 1664" c'est a dire en l'année 1075 de l'Hégire et qu'il fut alors et à plusieurs reprises reçu par le roi. Il raconte, à cette occasion, l'audience que Shāh 'Abbās II donna dans le palais de Čehel Sutūn à l'ambassadeur des Uzbegs. [1])

D'autre part Chardin décrit aussi "le plus grand et le plus somptueux corps de logis de tout le palais. On l'appelle tchehel-seton".

Or les descriptions de ces deux auteurs sont encore exactes aujourd'hui.

1. *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris, 1679.

FIG. 43. ČEHEL SUTŪN. DÉTAIL D'UNE FRESQUE
D'APRÈS UNE COPIE DE S. KATCHADOURIAN

Nous pouvons donc ne pas croire Coste quand il dit que le palais des Čehel Sutūn ayant "brulé du temps de Chah Sultan Hussein, comme nous l'apprend le père Krusinski", celui qu'il décrit "n'est pas le même édifice", et pas davantage Madame Dieulafoy quand elle écrit que "le pavillon de Tcheel Soutoun, bâti par Chah Houssein, parait avoir été élevé sur les fondations et édifié sur le plan d'un palais de Chah Abbas . . . ."

J'ai d'ailleurs trouvé moi-même, au cours de réparations exécutées dans la partie supérieure du monument, des poutres calcinées qui confirment le récit du père Krusinski mais prouvent aussi que, jusqu'à sa partie supérieure, le monument actuel est encore celui de Shāh 'Abbās I. Il fut seulement réparé à la suite du sinistre. Des fenêtres furent bouchées, comme il apparait au travers de peintures exécutées postérieurement, mais les grandes scènes historiques de la salle principale ne semblent pas avoir souffert de l'incendie et les petits panneaux qui s'alignent en frise au dessous d'elles sont bien du temps de Shāh 'Abbās I. Plus exactement, elles étaient de ce temps, car elles ont été, sous prétexte de restauration, massacrées il y a une dizaine d'années. Ces fresques charmantes et si légèrement peintes, à la façon de celles de 'Alā Ḳapi et d'autres dont il reste quelques vestiges à Čehel Sutūn même, dans les galéries latérales du monument (fig. 43), ont été non seulement "restaurées d'une façon grossière", comme dit R. Galunov,[1]) mais, plus grave encore, l'ont été au moyen de peinture à l'huile qui se détache déjà en sortes de copeaux. Belle idée! Elles sont irrémédiablement perdues.

LA ḲAISĀRĪYÈ[2])

Le portail de cet édifice, commandé par Shāh 'Abbās en même temps que celui du Masdjid-é Shāh auquel il fait face, n'était tout d'abord que la porte

1. R. Galunov. Sur l'état actuel de quelques monuments d'art et d'antiquité persans, dans *Compte-rendus de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*

2. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: *Voyages de Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès, T. VII, p. 141. T. VIII, p. 338, 356. — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 33, pl. 45 (le bazar des tailleurs). — W. Jackson. *Persia, Past and Present*, p. 267. — P. Loti. *Vers Ispahan*, p. 227. — *Voyage d'Adam Olearius* . . . . Traduction A. de Wicquefort, T. I, p. 529, 536. — *Les voyages de Pietro della Valle*, Paris. 1664. T. II, p. 42. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 82, fig. 105, pl. LXV. — *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris. 1679, p. 449–450. — *Voyage de Mr. Thévenot au Levant*, Amsterdam 1727, T. III, p. 271–2.

monumentale du quartier commerçant. De la Ḳaisārīyè elle-même, construite, selon Iskandar Munshī, en 1029 (1619–20), il n'était alors aucunement question. Ce portail, qui ne fait avec le Naḳḳāra Khāné qu'une seule composition, était achevé en 1026 (1617), lorsque Pietro della Valle écrivait que "vers les Bazars, il y a une belle perspective qui correspond à cette mosquée (Masdjid-é Shāh), avec deux galeries élevées sur des portiques"[1]) où deux orchestres d'instruments de guerre jouaient chaque soir.

Il est orné en façade d'un très précieux décor en mosaïque d'émaux dont le motif principal est une représentation du Sagittaire. "Comme tous les auteurs orientaux sont fort exacts à rapporter l'horoscope des villes, ils marquent la naissance d'Ispahan sous l'ascendant du Sagittaire. Ils l'ont représenté pour cela sur le frontispice du château, et au marché Impérial; mais ils ne le peignent pas, comme nous, par une figure moitié homme, motié cheval; mais moitié homme, moitié tigre, dont la queue est un gros serpent, dans la bouche duquel le Sagittaire tire une flèche."[2])

En retrait du grand arc de la façade, le mur du fond et des côtés de la sorte de niche où s'ouvre la porte du bāzār "est peint d'une bataille donnée par Abas-le-Grand, contre les Yuzbecs; et il y a au-dessus et au-dessous des représentations d'Européans qui sont à table, le verre à la main, hommes et femmes, en posture de débauchés."[3]) Ces scènes grisâtres, et d'ailleurs mal peintes, ne sont pas du temps de Shāh 'Abbās mais furent probablement exécutées, comme celles du talār de 'Alā Ḳapi dont j'ai parlé, sous le règne d'un des successeurs du grand roi.

Derrière le portail se trouve le bāzār impérial, la "Ḳaisārīyè" proprement dite,[4]) qui fut bâti en 1029 (1619–20). C'est "le plus grand et le plus somptueux bazar d'Ispahan, et où l'on vend les plus riches étoffes. Ce bazar est couvert en voûte. Le milieu, qui est un grand rond, couvert d'un dôme de moresque, fort élevé, de même que la voûte du bazar, donne entrée du côté

1. Pietro della Valle, T. II, p. 42.
2. Chardin, T. VIII, p. 141.
3. Chardin, T. VII, p. 356.
4. Chardin appelle Ḳaisārīyè le portail, non le bāzār. "Abas-le-Grand donna ce nom à ce portail, parce, disait-il, qu'il l'avait fait faire sur le modèle d'un portique de Césarée." Cependant L. Langlès observe, en note, d'après Spilsbury, qu'on ne rencontre à Césarée "que des fragments épars de marbres et de granit, qui sont les seuls vestiges de la grandeur passée de cette ville". Chardin, T. VII, p. 359.

droit à la maison de la Monnoie, et de l'autre, à un magnifique caravanserai, appelé 'Caravanserai Royal', parce qu'il est du domaine du roi. Il est bâti à deux étages, autour d'une spacieuse cour, et contient plus de cent quarante chambres. Ces deux édifices ont de grands portails de même structure que le portail du marché Impérial."[1])

Ce grand bāzār à coupole centrale existe encore,[2]) mais il a bien perdu de sa vogue d'antan. Le commerce s'en est écarté et le visiteur se promène aujourd'hui solitairement dans "cette espèce de halle" où, en 1637, Oléarius disait qu'on "vendait les plus riches étoffes et marchandises qui se trouvaient dans tout le royaume et qui était tellement remplie de boutiques de toutes sortes de marchandises qu'il n'y avait rien de si rare au monde qui ne s'y trouvât."[3])

MASDJID-É BĀGH-É ḤĀDJDJĪ

Cette petite mosquée, dont le nom vient de ce qu'elle est voisine d'un jardin appelé Bāgh-é Ḥādjdjī Ḳāsem, est une ruine. Il n'en reste que le portail sur lequel on lit cette inscription du temps de Shāh 'Abbās I:

فی أيّام خلافة السلطان الأكرم و الخاقان الأعدل الأعظم مالك رقاب الأمم مولی
ملوك العرب و العجم ابو المظفّر شاه عبّاس الحسينی الصفوی بهادر خان خلّد الله ظلّه
بتوفيقات ملك أبدیّ سبحانیّ بناء كرد اين مسجد از توفيق آثار خواجه روح الله
بن نور الله فراهانی در سنة هزار و سی و سه كتبه محمّد منير بن اخي

"Durant les jours du Khilāfat du Sulṭān le plus généreux, le Khāḳān le plus juste, le plus glorieux, maître des nuques des nations, prince des rois des Arabes et de l'Adjem, Abu'l-Muẓaffar Shāh 'Abbās al-Ḥusainī, al-Ṣafawī, Bahādur Khān. Que Dieu maintienne son ombre! Grâce à l'assistance du Seigneur éternel – Qu'il soit loué! – cette mosquée fut construite au moyen des biens de Khwādjè Rūḥallāh, fils de Nūrallāh de Farāhān. En l'année 1033. L'a écrit Muḥammad Munīr, fils de Akhī."

1. Chardin. T. VII, p. 359.
2. En voir le plan, relevé par E. Beaudouin, dans *Urbanisme*, fascicule no. 10. p. 24–5.
3. Oléarius, T. I. p. 536.

MADRASA MULLĀ 'ABDULLĀH[1])

Cette madrasa est sans doute ce "collège d'Abdala, le plus grand et le plus riche collège d'Ispahan" dont parle Chardin, et dont le "principal" était, de son temps, ce Muḥammad Bāḳer qui passait "pour le plus savant homme de son siècle, surtout pour la théologie, et être digne de la qualité de Mouchtehed."[2])

Elle ne comporte pas de date de fondation, mais il semble, à en juger de son décor en mosaïque de kashis, qu'on puisse attribuer sa construction au temps de Shāh 'Abbās I. Les kashis de la porte qui a été percée ensuite sur le bāzār sont datés de l'année 1218 (1803–4).

Dans l'īwān sud se trouve, scellé au mur du côté ouest, un texte de waḳf daté de l'année 1088 (1677–8), c'est à dire du règne de Shāh Sulaimān (fig. 44). Il y est dit qu'un certain Mīrzā Muḥammad a mis trois boutiques en waḳf pour l'entretien d'une Saḳā khānè[3]) et qu'il a désigné les étudiants de la madrasa Mullā 'Abdullāh, comme surveillants du revenu de ces boutiques.

Réparation en 1158 H.

LE TOMBEAU DE BĀBĀ RUKN AL-DĪN[4])

Ce monument se trouve sur la rive droite du Zendè-Rūd, dans le cimetière que l'on appelle aujourd'hui Takht-é Pulād mais que l'on désignait du temps de Chardin, de même que le pont qui y conduit, sous le nom de Bābā Rukn al-Dīn. "Le nom de 'Babarouc', dit Chardin, qu'on donne à ce pont-là, est le nom d'un cimetière des plus grands et des plus fameux d'Ispahan; et ce nom vient d'un ancient Derviche, réputé Saint, qui est enterré dans un beau mausolée de marbre élevé dans ce cimetière. Ce mausolée est couvert d'un dôme, qu'on a revêtu dedans et dehors de carreaux d'émail: on l'appelle 'babarouceldin', c'est à dire, 'père angle de la loi'. Abas 1-er fit bâtir ce tombeau pour plaire au

1. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313).
2. *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès, T. VII, p. 463.
3. Fontaine à l'usage des passants.
4. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 31 Janvier 1933 (9 Murdādh 1312). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès, T. VIII, p. 92. — J. Morier. *Second voyage en Perse* .... Traduction française, Paris. 1818. T. I, p. 328.

FIG. 44. MADRASA MULLĀ 'ABDULLĀH. TEXTE DE WAḲF

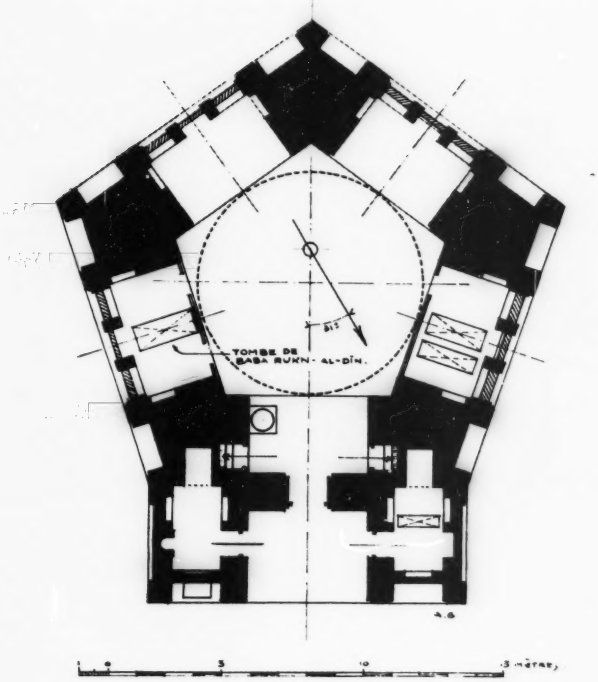


FIG. 45. TOMBEAU DE BĀBĀ RUKN AL-DĪN. PLAN

peuple d'Ispahan, qui a toujours été fort affectionné à ce Saint. Il paraît de fort loin comme un grand cône, quand on vient de Chiras à Ispahan."

Le tombeau de Bābā Rukn al-Dīn, au flanc de la colline derrière laquelle disparaît la route de Shīrāz, paraît encore de fort loin comme un grand cône qui domine le plus vaste cimetière de la ville, mais il n'est plus "revêtu dedans et dehors de carreaux d'émail". Des kashis qui ornaient le mausolée du Saint darwish il ne demeure que la belle inscription du porche d'entrée et le revêtement de quatre à peine des dix faces du toit en forme de pyramide. Tel quel il est cependant encore l'un des plus jolis édifices de l'époque safawide. Son élégance, la justesse parfaite de ses proportions générales et de chaque détail par rapport à l'ensemble, l'originalité de son plan pentagonal (fig. 45), le signalent comme un édifice dont l'exécution fut tout spécialement soignée. Il fut d'ailleurs édifié aux

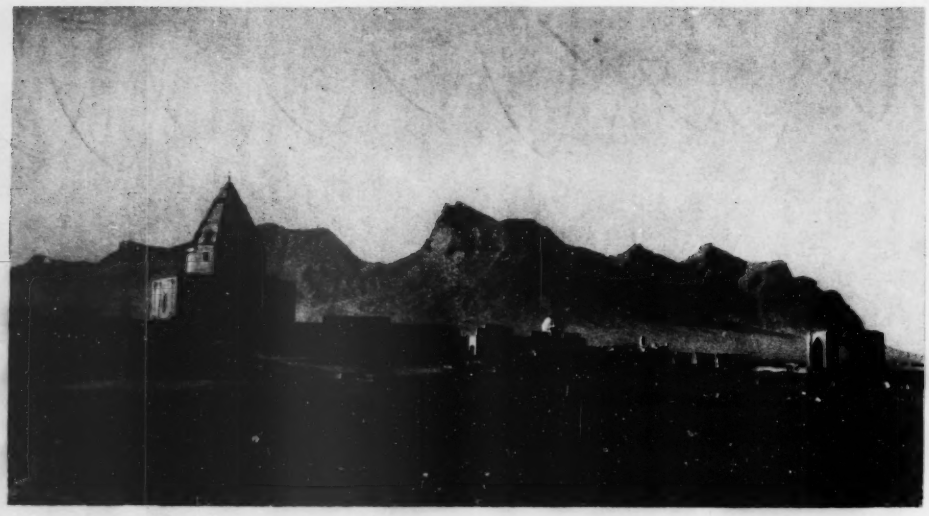


FIG. 46. LE TOMBEAU DE BĀBĀ RUKN AL-DĪN

frais de Shāh 'Abbās et est désigné dans la grande inscription du porche d'entrée comme "monument royal":

بتأييد الواحد الباقي قد ارتفع عمارة هذه البقعة الملكوتيّة بأمر دولة كلب عليّ بن ابيطالب صلواة الله وسلامة عليه عبّاس الحسينى بهادر خان خلّد الله تعالى ملكه و سلطانه إلى يوم القيامة تمّت بأمره و اهتمامه بحسن الانقياد والأمر لله تعالى ١٠٣٩ كتبه الفقير محمّد صالح الاصفهانى المولوى

"Grâce à l'aide de Dieu, l'Unique, le Permanent, ce monumental royal fut érigé sous le règne du chien de 'Alī, fils de Abū Ṭāleb. – Sur lui soient la prière et le salut de Dieu! – 'Abbās al-Ḥusainī Bahādur Khan. Que Dieu fasse durer son royaume et sa puissance jusqu'au jour de la résurrection! – Il fut terminé magnifiquement et avec application sur son ordre et par ses soins. Le pouvoir est à Dieu. Qu'il soit exalté! 1039. L'a écrit le pauvre Muḥammad Ṣāleh al-Iṣfahānī, al-Mawlawī."

Le plan de l'édifice a la forme d'un pentagone flanqué d'un porche en excroissance sur l'une de ses faces. Son axe principal correspond exactement à la ḳibla du lieu. La partie pentagonale de la construction est surmontée d'un haut tambour également polygonal, mais à dix côtés. Sur ce tambour est le toit, qui couvre la coupole intérieure et était orné d'élégants kashis dont les dessins se détachaient en bleu outremer, noir et blanc sur un fond bleu turquoise (fig. 47).

A l'intérieur, cinq grandes niches entourent la salle centrale. Bābā Rukn al-Dīn occupe l'une d'elles, fermée d'une grille de bois. Dans une autre niche il y a deux tombes anonymes. Dans les autres, rien.

Une dalle de pierre, dressée au pied de la tombe du saint homme porte l'inscription suivante:

هذا قبر حجّة الأولياء العارفين قطب الأتقياء الصالحين قدوة العشاق و الذاكرين كهف الموحدين .... و المحقّقين السالك مسالك أئمّة المعصومين و العارف بالحقايق الربانيّة الواقف بالدقايق الملكوتيّة الطائر بفضاء الألوهيّة مهبط الأنوار و مخزن الأسرار نفخة العطّار و مقام الشطار و محلّ الاستغفار ركن الشريعة و الطريقة و الحقيقة و العرفان بابا ركن الدين مسعود عبد الله البيضاوى و قد توفّى يوم الأحد من السادس و العشرين من شهر ربيع الاوّل سنة تسع و ستين و سبعمائة

"Ceci est le tombeau de l'argument des saints personnages qui ont acquis la connaissance des choses divines, le pôle des hommes pieux et vertueux, le modèle des adorateurs de Dieu et de ceux qui ne cessent de proclamer ses louanges, l'abri de ceux qui croient en un seul Dieu . . . . et certifient son unité, celui qui marche sur les traces des Imams purs, le connaisseur des vérités divines, celui à qui ont été confiées les subtilités de la puissance (divine), celui qui plane dans l'espace (du ciel) de la divinité, le lieu sur lequel frappent les lumières (divines), le trésor des secrets (divins), le parfum du Parfumeur, l'endroit exceptionnel, le lieu de la pénitence, le pilier de la Loi, de la Doctrine, de la

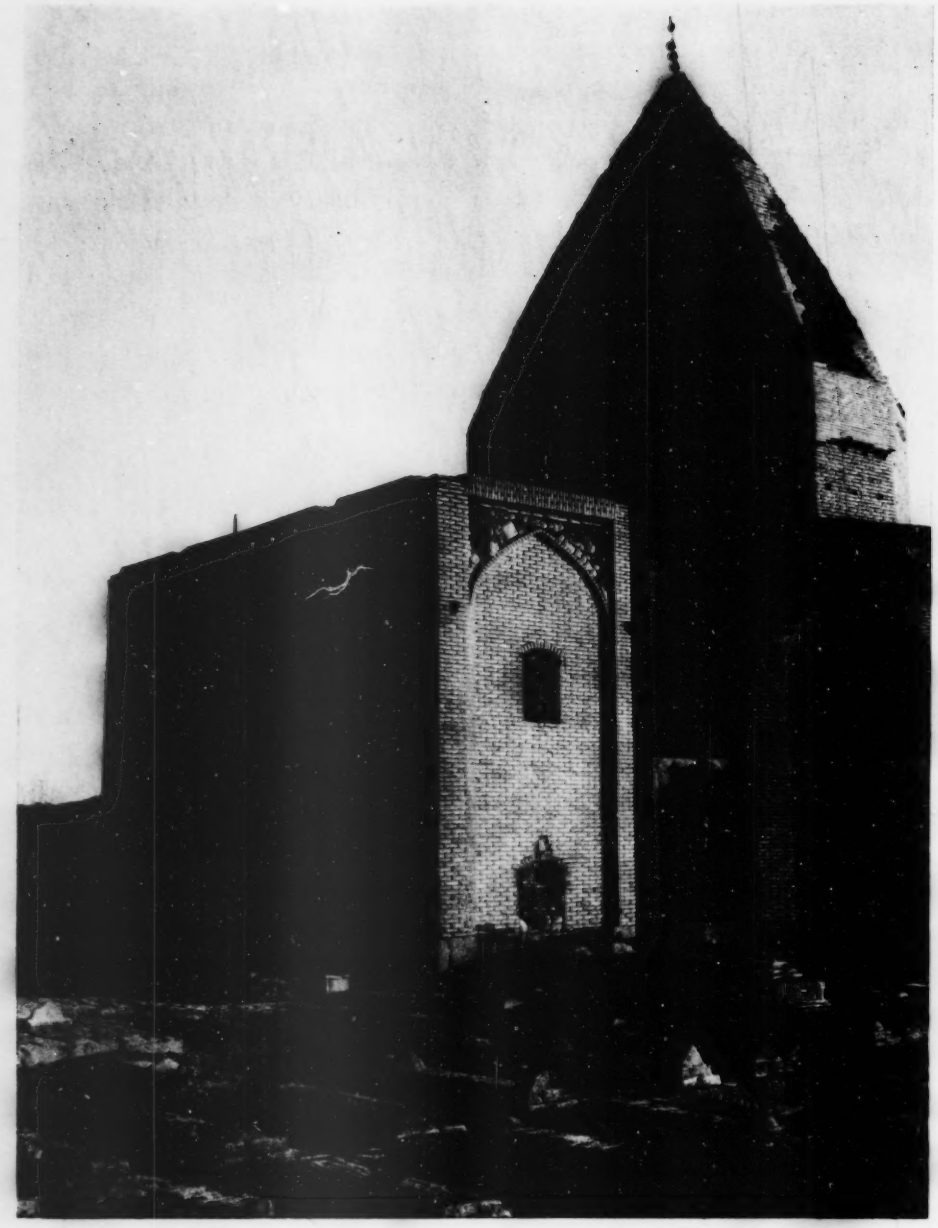


FIG. 47. LE TOMBEAU DE BĀBĀ RUKN AL-DĪN

Vérité et de la Connaissance divine, Bābā Rukn al-Dīn Mas'ūd 'Abdullāh al-Baiḍāwī.[1]) Il mourut le dimanche, 26ème jour du mois de Rabī' al-awwal de l'année 769."

LE MONUMENT FUNÉRAIRE AU NOM DE SIT FĀṬIMÈ[2])

En entrant à Iṣfahān, venant de Kūmm, on voit, à gauche de la route, un monument au nom de Sit Fāṭimè auprès duquel s'élève un petit édifice sans prétention qui contient les tombes de trois petits-fils de Shāh 'Abbās I. Tous trois, fils de la princesse Zubaida Begum et de 'Īsā Khān Ṣafawī,[3]) sont morts durant la même année 1041 (1631–2).[4]) Il contient aussi la tombe d'une petite-fille de la même princesse Zubaida Begum, morte en 1072 (1661–2) et une stèle datée de 1041, dont l'inscription est l'œuvre du célèbre calligraphe Muḥammad Riḍā al-Imāmī. L'edifice lui-même fut construit en 1067 (1656–7) c'est à dire sous le règne de Shāh 'Abbās II (1052–1077 = 1642–1667).

Voici le texte et la traduction des inscriptions qui identifient ces tombes:

وفات سیادت و نجابت پناه سیّد علیّ خان ابن رحمت پناه رضوان آرامگاه عیسی خان الصفوی الموسوی الحسینی قرّة العین نوّاب شاهزاده کی زبیده بیگم بنت شاه جنّت مکانی علیین اشیانی شاه عبّاس الصفوی الموسوی الحسینی أنار الله برهانه فی إحدی و أربعین ألف ۱۰٤۱

1. Baiḍā est un village voisin de Shīrāz.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313).

3. La princesse Zubaida épousa 'Īsā Khān le 22 Dhu'l-Ḳa'da 994 (1586). E. de Zambaur. *Manuel de chronologie*, p. 262.

4. "Quand le roi vient à la couronne, il commence d'ordinaire par s'assurer de la personne de ses frères. Il les fait resserrer, ou aveugler, ou mourir, comme il lui plaît, eux et leurs enfants." *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès. T. V, p. 248.

Shāh Ṣafī vint à la couronne en 1038 H. "The new monarch took the title of Shah Safi, and his reign of thirteen years was one long chapter of executions. He murdered the princes of the blood royal, and even some of the princesses ...." (*A History of Persia* by Sir Percy Sykes, T. II, p. 209).

"Est mort Saiyid 'Alī Khān, abri de la grandeur et de la générosité, fils de 'Īsā Khān al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, réfugié dans la miséricorde (divine), dont le lieu de repos est le Paradis. Il était la fraîcheur de l'œil de Son Altesse la noble Princesse Zubaida Bīkum, fille du Shāh dont la demeure haut placée est au Paradis,[1]) Shāh 'Abbās al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī. Que Dieu illumine sa cause! En 1041."

وفات سیادت و نجابت پناه نوّاب محمّد معصوم میرزا ابن مرحمت پناه عیسی خان الصفوی الموسوی الحسینی قرّة العین نوّاب شاهزاده کی زبیده بیگم بنت شاه جنّت مکانی علّیین اشیانی شاه عبّاس صفوی موسوی حسینی أنار الله برهانه فی أحدی أربعین و ألف ١٠٤١

"Est mort le Prince Muḥammad Ma'ṣūm Mīrzā, abri de la grandeur et de la générosité, fils de 'Īsā Khān al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, réfugié dans la miséricorde (divine). Il était la fraîcheur de l'œil de son Altesse la noble Princesse Zubaida Bīkum, fille du Shāh dont la demeure haut placée est au Paradis, Shāh 'Abbās al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī. Que Dieu illumine sa cause! 1041."

وفات سیادت و نجابت پناه نوّاب محمّد خان ابن مرحمت پناه عیسی خان الصفوی الموسوی الحسینی قرّة العین نوّاب شاهزاده کی زبیده بیگم بنت شاه جنّت مکانی شاه عبّاس الصفوی الموسوی الحسینی أنار الله برهانه فی إحدی و أربعین ألف ١٠٤١

"Est mort le Prince Muḥammad Khān, abri de la grandeur et de la générosité, fils de 'Īsā Khān al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, réfugié dans la miséricorde (divine). Il était la fraîcheur de l'œil de Son Altesse la noble princesse Zubaida Bīkum, fille du Shāh dont la demeure est au Paradis, Shāh 'Abbās al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī. Que Dieu illumine sa cause! En 1041."

1. Le Paradis musulman comporte des demeures étagées dont les plus haut situées sont réservées aux personnages les plus méritants.

وفات مرحومة مغفورة بدر جهان بیگم بنت نوّاب مرحمت پناه سیّد محمّد خان الموسوی الحسینی قرّة العین نوّاب شاهزاده کی زبیده بیگم بنت شاه جنّت مکانی شاه عبّاس الصفوی الموسوی الحسینی أنار الله برهانه أثنا و سبعین ألف ۱۰۷۲

"Est morte la défunte pardonnée, Badr-Djahān Bīkum, fille du Prince Saiyid Muḥammad Khān al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, réfugié dans la miséricorde (divine). Elle était la fraîcheur de l'œil de Son Altesse la noble Princesse Zubaida Bīkum, fille de Shāh 'Abbās al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, dont le séjour est au Paradis. Que Dieu illumine sa cause! 1072."

LA MOSQUÉE SHĀ'YĀ ET L'IMĀMZĀDÈ ISMĀ'ĪL[1]

Il y a, non loin du Masdjid-é Djum'a, dans le quartier que l'on appelle Maḥallè Imāmzādè Ismā'īl, un groupe de monuments fort intéressants et particulièrement révérés. Un Čahār-sū, c'est à dire une de ces énormes voûtes qui couvrent, en plusieurs points de la ville, un carrefour de rues, donne ici accès à trois rues et à une cour de madrasa sur laquelle ouvrent une petite mosquée (fig. 48) et l'Imāmzādè Ismā'īl (fig. 49), construits sur l'emplacement d'une mosquée plus ancienne dont il ne reste qu'un tronçon de minaret et quelques arcades ruinées.

Je ne sais si j'ai bien compris ce qui s'est passé en cet endroit, où les monuments s'enchevêtrent et se superposent inextricablement, mais voici ce que j'ai cru voir et qui pourra servir de base à une étude plus approfondie.

L'origine du tout semble être la tombe de ce Shā'yā qui passe pour être le prophète juif Isaïe. Elle se trouve, entourée d'autres tombes, dans les ruines de l'ancienne mosquée, derrière l'Imāmzādè Ismā'īl. La tombe actuelle n'est pas ancienne. C'est un petit monument prismatique, construit en brique et enduit de plâtre, logé à l'intérieur d'une sorte de cage en bois. Il mesure un mètre de

1. Inscrits à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: E. Herzfeld. Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926, p. 237. — M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936, p. 331.

FIG. 48. MASDJID-É SHA'YĀ

largeur et environ 1 m. 70 de hauteur. Sur sa face principale on lit cette inscription:

وجدنا فی کتاب اصفاء أنّ أوّل مسجد کبیر بنی باصفهان مسجد شعیا و بناه ابو عبّاس المفتی فی زمان علیّ صلوة الله علیه و عمّر الپ ارسلان بعد نیّف و خمسمایة بعده غلبنا و بقوه و قد أمر بعمارته فی عام أحد عشر و مائة و ألف و بعمارة أحری هی مرقد شعیا النبیّ علیه السلام علیّ نقیّ الإمامی ۱۱۱۲

FIG. 49. IMĀMZĀDÈ ISMĀ'IL

"Nous avons trouvé dans le livre 'Eṣfā'[1]) que la première grande mosquée bâtie à Iṣfahān est la mosquée de Sha'yā. Elle a été construite par Abū 'Abbās le muftī, au temps de 'Alī. Sur lui soit la prière de Dieu! Elle fut réparée par Alp Arslān, cinq cent et quelques années plus tard. Ils nous l'ont prise et elle leur est restée.[2]) Sa restauration fut ordonnée en 1111, ainsi que celle de la construction qui est le tombeau du prophète Shā'yā. 1112.

'Alī Naḳī al-Imāmī."

Mais de la mosquée des premiers jours de l'Islām[3]) il ne reste rien d'apparent. Le minaret et les voûtes voisines sont seldjukides, peut-être du temps d'Alp Arslān, bien que M. B. Smith attribue le minār au VIème siècle de L'Hégire.[4])

La date la plus ancienne qui subsiste dans ce groupe de monuments est celle d'une pierre tombale qui se trouvait, paraît-il, dans un petit mausolée détruit lors de la construction de l'Imāmzādè Ismā'īl et fut placée sous le porche ouest de cet édifice. Elle comporte quatre inscriptions, l'une en caractères kufiques, sur le plat, deux en nasta'līḳ, sur les longs côtés, et l'autre en naskhī, sur l'un des petits côtés.

L'inscription du long côté sud est un poème qui se termine par le chronogramme suivant:

حیف از جهان دانش و دین صد هزار حیف

"Hélas! Du monde de la science et de la religion. Cent mille fois Hélas!"

Celle du côté nord est aussi un poème qui se termine également par un chronogramme. L'un et l'autre donnent la même date, 995 H.

L'inscription du petit côté de la pierre fournit le nom du défunt: "Muḥammad Ṣafī, Ḳādī, fils de Mullā 'Alī Zawārī", qui mourut "au milieu du mois de Shā'bān al-Mu'aẓẓam de l'année 995 de l'Hégire."

Au dessous, en nasta'līḳ, est écrit le nom de l'exécutant: "Oeuvre de Ṣadr al-Dīn, sculpteur".

La construction de l'Imāmzādè Ismā'īl fut "terminée" sous le règne de Shāh

1. Le livre "Eṣfā", commentaires du Ḳor'ān, est l'œuvre de Mullā Moḥsen.
2. Il s'agit sans doute des Sunnites.
3. Et même d'une date antérieure, s'il fallait en croire l'inscription, car le seldjukide Alp Arslān est mort en 465 de l'Hégire.
4. *Aṯhār-é Īrān*. 1936, p. 331.

Ṣafī en l'année 1043 (1634). Elle avait donc probablement été commencée sous Shāh 'Abbās, qui mourrut en 1038 H. Sa façade nord se trouvait alors en bordure d'une rue, la quatrième du Čahār-Sū, qui fut supprimée sous le règne de Shāh Sulṭān Ḥusain, lors de la construction de la madrasa.

De nos jours la façade de l'Imāmzādè se trouve sur le côté sud de la cour de cette madrasa. Son portail comporte, à la place habituelle, un bandeau à inscription:[1])

اتمام هذه العمارة المنوّرة فی أیام دولة السلطان الأعظم و الخاقان الأکرم مروّج مذهب الأئمة المعصومین السلطان بن السلطان بن السلطان ابو المظفّر شاه صفی الموسوی الحسینی الصفوی بهادر خان خلّد الله تعالی ملکه و سلطانه و أفاض علی کافّة العالمین برّه و عدله و احسانه فی شهر ذی القعدة الحرم فی ۱۰٤۳ کتبه محمّد رضاء الإمامی

"Cette construction illuminée fut terminée durant les jours du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus généreux, propagateur de la doctrine des Imams purs, le Sulṭān, fils de Sulṭān, fils de Sulṭān, Abu'l Muẓaffar Shāh Ṣafī al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, al-Ṣafawī, Bahādur Khān. Que Dieu le très haut maintienne son royaume et son sulṭānat! Qu'il répande sur la totalité des mondes sa générosité, sa justice et sa bienfaisance! Durant le mois de Dhu'l-Ḳa'dè, le sanctifié, de l'année 1043 (1634). L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī."

Au dessous de ce bandeau, sur une pierre rectangulaire fixée au dessus de la porte, a été sculptée[2]) cette autre inscription:

قد وفّق لعمارة هذه البقعة الشریفة و الروضة المنیفة من فاز بتائید الدین الأحمدی وامتاز بترویج الشرع المحمّدی أعنی السلطان بن السلطان بن السلطان و الخاقان بن الخاقان بن الخاقان ابو المظفّر ابو المنصور شاه سلطان حسین الحسینی الموسوی الصفوی بهادر

1. Caractères thulth en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.
2. Caractères thulth en relief.

خان لا زال به ركن الإسلام ركينًا و ميزان الأئمّة متينًا كتبه علّى نقىّ بن محمّد محسن الإمامى ١١١٤

"Dieu donna son assistance, pour la construction[1]) de ce noble sanctuaire et de cette tombe exaltée, à celui qui obtint l'appui de la religion d'Aḥmed (Muḥammad) et eut le privilège d'être choisi pour propager la loi de Muḥammad, le Sulṭān, fils de Sulṭān, fils de Sulṭān, le Khāḳān, fils de Khāḳān, fils de Khāḳān, Abu'l-Muẓaffar Abū Manṣūr Shāh Sulṭān Ḥusain al-Ḥusainī, al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, Bahādur Khān. Que ne cessent de s'appuyer sur lui le pilier robuste de l'Islām et la balance de la foi fortifiée. L'a écrit 'Alī Naḳī, fils de Muḥammad Moḥsen al-Imāmī. 1114 (1702–3)."

Autour de cette inscription, en guise d'encadrement des vers ont été sculptés en l'honneur de Shāh Sulṭān Ḥusain.[2]) A la suite de chaque hémistiche revient cette invocation: "O 'Alī, aide-nous". Cependant après le cinquième vers, ce "Yā 'Alī mā dād" est remplacé par cette phrase, en très petits caractères nasta'līḳ: "Ce bâtiment fut terminé[3]) par les soins de Muḥammad Ibrāhīm Bīk". A la fin: "L'a écrit 'Alī Naḳī al-Imāmī".

Un autre texte de réparation[4]) se trouve sur une autre pierre encastrée dans le même portail, au-dessus de la grande inscription. C'est une poèsie qui, en substance, dit qu'au temps de Fatḥ 'Alī Shāh, en 1229 H., un certain Ḏja'far, des gens de Niẓām al-Dawlé, répara le mausolée de l'Imāmzādè Ismā'īl.

A gauche du portail, une dalle de pierre, fixée au mur de la cour, porte le texte d'un firmān de Shāh Sulṭān Ḥusain:

حسب الفرمان قضا جريان بتاريخ شهر محرّم الحرم سنه ١١١٥ رقم مبارك شرف صادر شد آنكه حكم جهانمطاع شد كه در اينوقت مال محلّه واقع در جوار إمام زاده واجب التعظيم و التكريم إمام زاده اسماعيل عليه و على آبائه التحية والتسليم مشهور محلّه إمام

1. Il s'agit en réalité d'une restauration.
2. En caractères nasta'līḳ.
3. Lire: "La réparation de ce bâtiment fut terminée...."
4. Caractères nasta'līḳ en relief.

زاده‌را از تکالیف یراق پوشی أیّام عاشورا و أمثال آن از سنن نخل و غیره معاف فرمودیم داروغگان و عمّال دار السلطنه مزبوره حسب المسطور مقرر دانسته من بعد بهیچوجه من الوجوه تکالیف یراق پوشی و سنن نخل و غیره با مال محلّه مزبوره ایشان را از أمور مزبوره معاف و مسلّم دانند و درین باب قدغن دانسته هر ساله رقم مجدد طلب ندارند و از فرموده تخلّف نورزند و در عهده شناسند بر طبق عرض عالیجاه مقرّب الخاقان جالینوس الزمانی حکیم باشی کتبه علیّ نقیّ الإمامی

"D'après l'ordre auquel on ne peut contrevenir, à la date du mois de Muḥarram, le sanctifié, de l'année 1115 (1703), la signature respectée est apparue.

La volonté de celui à qui obéit le monde est que les propriétés du quartier voisin de l'Imāmzādè qui mérite d'être exalté et vénéré, l'Imāmzādè Ismā'īl, – Sur lui et sur ses ancêtres soit le salut! – connu sous le nom de quartier de l'Imāmzādè, soient désormais dispensées de la charge des habits nécessaires aux (cérémonies des) jours de l'Āshūrā' ainsi qu'aux coutumes du palmier et analogues.

Les officiers de police et les préfets de la capitale, ayant eu connaissance de cet ordre, ne pourront dorénavant, sous aucun prétexte, de quelque sorte qu'il soit, imposer (à ces propriétés) la charge des habits nécessaires aux (cérémonies des) jours de l'Āshūrā' ainsi qu'aux coutumes du palmier et analogues. Sachant que les propriétés de ce quartier sont dispensées de toute redevance à ce sujet, ils ne pourront demander chaque année le renouvellement de cet édit. Connaissant cet accord, ils ne pourront négliger de l'appliquer.

D'après la requête de celui dont le rang est élevé, le commensal du Khāḳān, le Galien de l'époque, médecin principal.

L'a écrit 'Alī Naḳī al-Imāmī."

Les cérémonies dont il est question dans ce firmān ont été, sinon créées, du moins développées et encouragées par les souverains safawides. La plupart des villes et villages de l'Īrān possédaient au moins une Takīyè, c'est à dire un emplacement pour les réunions du Muḥarram. Dans cette Takīyè se trouvait un

FIG. 50. NAKHL, SUR LE MAIDĀN DE TAFT

appareil portatif en bois appelé Nakhl, figurant le cercueil de l'Imam Ḥusain (fig. 50). Avant le jour de l''Āshūrā', anniversaire de la mort de Ḥusain, on l'ornait de palmes ou de plumes en tenant lieu, d'ornements en papier doré, de miroirs, tapis, châles du Kashmīr etc. . . . . Le nakhl comportait quatre brancards. La veille de l''Āshūrā' quatre hommes ou plus, selon les dimensions et le poids de l'appareil, le portaient au milieu de la cour de la Takīyè, ou du Maidān à défaut de Takīyè, et tournaient sur place. Pendant ce temps, hommes, femmes et enfants passaient sous l'appareil. Après qu'on l'avait posé sur le sol, on plaçait sur les brancards des plateaux de bois que l'on garnissait de chandelles offertes par la population du voisinage. Le jour de l''Āshūrā', la coutume voulait que l'on fît cuire, le plus près possible du nakhl, des gâteaux au miel que l'on offrait ensuite à ses amis. Le même jour les hommes les plus forts, vêtus d'habits neufs, se disputaient l'honneur de transporter l'appareil de quartier en quartier. Chaque quartier cherchait à surpasser ses voisins par la grandeur de son nakhl, la richesse de sa décoration et le nombre des porteurs. Des disputes et des bagarres s'ensuivaient bien

souvent qui devinrent si graves à l'époque Ḳādjār que la promenade des nakhls fut alors escortée par des gendarmes. Ces coutumes sont tombées en complète désuétude mais on voit encore des nakhls inutilisés dans les villages et sur les places de certaines villes. Leur poids varie de 300 à 1500 kilogrammes.

Le portail de l'Imāmzādè donne accès à un couloir au fond duquel se trouve l'entrée du mausolée proprement dit et un autre couloir qui conduit à la tombe de Shā'yā. A mi-hauteur de cette sorte de vestibule court un bandeau à inscription dont le texte est un poème qui commence à droite de la porte du fond et fait le tour des quatre parois.[1]) Lors d'une réparation quelques hémistiches ont disparu et ont été remplacés par des vers du même poème qui n'ont pas été sculptés, comme les autres le sont, mais peints en couleur dorée sur le fond bleu du bandeau.

Le poème débute par un premier vers à la suite duquel, au dessus de la porte, on lit:

كتبه محمّد صالح الاصفهانى

"L'a écrit Muḥammad Ṣāleh, d'Iṣfahān."

Puis l'inscription continue.

Quatre des hémistiches sont des chronogrammes qui donnent la date d'une réparation exécutée en 1111 (1699–1700) par ce Muḥammad Ibrāhīm Bīḳ dont nous avons déjà rencontré et rencontrerons encore le nom.

Au dessus de la porte du fond du couloir se trouve un panneau à inscriptions en caractères naskhī bordé d'inscriptions semblables mais plus petites.[2]) Celle du bord inférieur est la plus intéressante. Elle donne le nom et la généalogie de l'Imāmzādè Ismā'īl jusqu'à Imām 'Alī:

و هذه الروضة المشهد المنوّر المقدس الإمام سيّد اسماعيل بن الإمام حسن بن زيد بن الإمام حسن بن أمير المؤمنين الإمام المتقين و أمير المؤمنين علّى بن ابى طالب

1. Caractères nasta'liḳ en relief et dorés sur fond bleu foncé.
2. Caractères en plâtre sculpté et doré sur fond bleu au centre et sur fond rouge au bord.

"Ce Rawḍè est le tombeau illuminé et sanctifié de l'Imām Saiyid Ismā'īl, fils de l'Imām Ḥasan, fils de Zaid, fils de l'Imām Ḥasan, fils de l'Amīr des croyants, Imām des vertueux et Amīr al-Mu'menīn, 'Alī, fils de Abū Ṭāleb."

L'inscription des autres bords reproduit le verset du Kursī, le 253-ème de la 2ème Surate du Ḳor'ān.

A l'intérieur de la sallè mortuaire se trouve un bandeau en plâtre de couleur bleu foncé orné d'une inscription en caractères sculptés et dorés. Elle commence à l'angle nord-ouest et s'y termine. Elle reproduit la surate al-Mulk (la 67ème du Ḳor'ān) jusqu'à la fin du 28ème verset. En suite, en très petits caractères dorés sur le fond bleu du bandeau, est peinte la phrase suivante:

حسب الأمر ..... مقرب الخاقان محمّد ابراهيم بيک يوز باشی .....
کمترين غلامان پائة سرير أعلی محمّد .....

"Sur l'ordre de .... commensal du Khāḳān, Muḥammad Ibrāhīm Bīk, Yūz-bashī ... (L'a écrit) le moindre des serviteurs du pied du trône élévé, Muḥammad ...."

Il semble que tout le décor intérieur de cette salle ait été restauré sous le règne de Shāh Sulṭān Ḥusain par cet Ibrāhīm Bīk, Yūz-bashī.

Près de la fenêtre sud il y a une pierre tombale en marbre sur laquelle a été sculptée cette inscription:

هو الباقی
وفات مرحومة مغفرة
زينت نسا بيگم بنت
مرحمت و غفران پناه
شاه اسمعيل بتاريخ
هجدهم شهر شعبان
سنة ١١٩٦

"Il est celui qui dure. Le décès de la défunte pardonnée, Zainat Nisā Bīkum fille de celui qui s'est réfugié dans la miséricorde divine, Shāh Ismā'īl, (est survenu) à la date du 18 du mois de Shā'bān de l'année 1196 (1782)."

Shāh Ismā'īl I ayant régné de 907 à 930 (1502–1524), et Shāh Ismā'īl II de 984 à 985 (1576–1578), il s'agit donc ici d'une fille de Shāh Ismā'īl III, petit-fils de Shāh Sulṭān Ḥusain, qui fut installé à Iṣfahān par 'Alī Mardān Bakhtiyārī, sur l'ordre de Karīm Khān Zend, et ne fut souverain que de nom, de 1163 à 1166 H.

Sur le tambour de la coupole, à l'extérieur, on voit, en caractères kufiques carrés exécutés en kashis de couleur turquoise sur un fond de briques simples, une inscription qui reproduit d'abord la petite surate al-Aḥad puis le 127ème verset de la surate Baḳarè (la 2ème du Ḳor'ān). Ce verset contenant les noms d'Ibrāhīm et d'Ismā'īl, on peut penser que ce bandeau est, comme la restauration de l'intérieur de l'édifice, l'œuvre de Muḥammad Ibrāhīm Bīk. A la fin vient le nom du maçon qui a exécuté ce travail, Ḥusain 'Alī.

Sous cette inscription sont répétés quatre fois les mots: "O Subhān! O Sulṭān!"

Si maintenant nous quittons l'Imāmzādè Ismā'īl nous trouvons, sur le même côté de la cour de la madrasa, une petite porte qui donne accès à l'actuel Masdjid-é Shā'yā. Cette petite mosquée est très simple (fig. 48). Elle se compose presque uniquement d'une cour dont le mur sud est orné d'un miḥrāb à peine abrité par un arc en saillie. La porte est datée de l'année 1112 H. Le Miḥrāb possède deux inscriptions, l'une sur le bandeau qui l'encadre, l'autre à l'intérieur.

L'inscription du bandeau d'encadrement reproduit le texte koranique que l'on trouve aussi à l'entour de la tombe de Shā'yā et se termine ainsi:

توفيق يافت باتمام اين محراب محمّد مهدى بن ميرزا اسمعيل بناء كتبه محمّد محسن بن محمّد رضاء الإمامى فى سنة ١١٠٠

"Pour l'achèvement de ce miḥrāb l'assistance (divine) a été accordée à Muḥammad Mehdī, fils de Mīrzā Ismā'īl, le maçon. L'a écrit Muḥammad Moḥsen, fils de Muḥammad Ridā al-Imāmī, en l'année 1100 (1688–9)."

L'inscription du bandeau intérieur comporte aussi un texte koranique[1]) suivi du même nom d'écrivain: "L'a écrit Moḥsen al-Imāmī, en 1100".

Il y a dans cette mosquée un autre miḥrāb, mais en plâtre, dont l'inscription koranique se trouve également sur le bandeau d'encadrement et sur la tombe de Shā'yā. On y lit cette indication:

توفیق یافت باتمام عمارت این محراب محمّد هادی الکاشانی کتبه عبد الحمید الادهمی ۱۱۵۷

"Pour terminer la construction de ce miḥrāb, l'assistance (divine) a été accordée à Muḥammad Hādī al-Kāshānī. L'a écrit 'Abd al-Ḥamīd al-Adhāmī. 1157 (1744–5)."

Ainsi donc une très ancienne mosquée de Sha'yā a été restaurée par Alp Arslān, si l'on en croit l'inscription de la tombe du soi-disant prophète Isaïe. Si nous en croyons nos yeux, cette ancienne mosquée, si elle a existé, a été considérablement augmentée, voire entièrement reconstruite à l'époque seldjukide, peut-être sous le règne d'Alp Arslān. Sur une partie de cet édifice a été commencée sous le règne de Shāh 'Abbās I, et terminée sous Shāh Ṣafī, la construction de l'Imāmzādè Ismā'īl qui fut ensuite restauré sous le règne de Shāh Sulṭān Ḥusain par son "commensal", le médecin principal, Muḥammad Ibrāhīm Bīk. A la même époque furent construites l'actuelle mosquée de Shā'yā et, sur l'emplacement de la quatrième rue du Čahār-Sū, la madrasa.

LE PONT DE KHADJŪ[2])

Ce pont a été construit par Shāh 'Abbās II sur l'ancienne route de Shīrāz. On le trouve mentionné chez les voyageurs anciens sous les noms de Pont

1. Caractères naskhī de couleur verte sur carreaux de kashis à fond bleu.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques, sous le nom de Pont Bābā Rukn al-Dīn, le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès, T. VIII, p. 89, pl. XLVIII. — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 34, pl. 50–52. — J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *le Tour du monde*, 1886. 2ème semestre, p. 173. — M. Dieulafoy. Ponts sur le Zendéroud, dans *Annales des Ponts et Chaussées*. 1883, pl. 21. fig. 1–5. — Dubeux. *La Perse*. p. 16, pl. 46. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 47. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I, p. 356. — A. Houtum-Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 18. — H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 405, fig. 304–306. — F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 75, fig. 94. — *Les six voyages de J. B. Tavernier*. Paris. 1679, p. 457. — *Voyage de Mr. de Thévenot au Levant*, Amsterdam. 1727. T. III, p. 280–1.

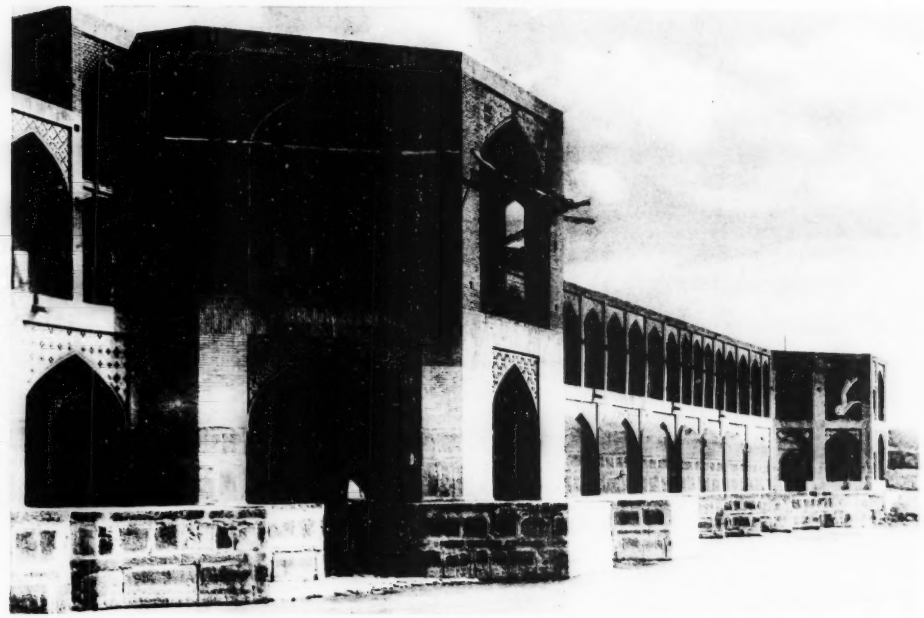


FIG. 51. LE PONT DE KHADJŪ

CLICHÉ M. B. SMITH

Ḥasan Beg,[1]) Pont de Ḥasanābād, Pont de Shīrāz, Pont de Bābā Rukn al-Dīn,[2]) Pont des Guèbres.[3]) Il est aujourd'hui généralement appelé Pul-é Khadjū, du nom du quartier de la ville voisin.

Selon Houtum-Schindler il aurait été construit sur les ruines d'un ancien pont de Ḥasan Beg Aḳ-Ḳoyūnlū, Ūzūn Ḥasan: "This bridge was constructed by Shah Abbas II on the ruins of the old bridge of Hasan Khan Turkoman. This Hasan Khan was the person known in history as Hasan Beg Ak-Koinlu, who flourished before the Sefaviehs. When completed by Abbas II the bridge was called the Hasanabad bridge, because it connected the Hasanabad parish of

1. F. Sarre. J. et M. Dieulafoy. P. Coste. H. Saladin.

2. Chardin.

3. Tavernier: "Il y a aux deux avenues de ce pont deux belles maisons qui appartiennent au Roy, et la rivière n'ayant point de plus beau lit qu'en ce lieu-là où elle se trouva assez profonde, c'est en partie ce qui porta Cha-Abas à y faire bastir un pont. Ce fut aussi en partie à l'occasion des Gaures (Guèbres) qui ont leurs quartiers au delà de la rivière afin qu'ils ne passassent plus dans la grande allée de Tcharbag, et qu'en sortant d'Espahan ils pussent couper court et se rendre chez eux en moins de temps." (p. 457).

Isfahan with the right side of the river. When the Hasanabad parish was destroyed by the Afghans in 1722, the bridge received its present name from the Khaju parish beyond Hasanabad. It is built of stone and brick, has twenty-four arches, and a length of 154 yards." (Houtum–Schindler, p. 18–9).

Cependant je n'ai trouvé aucune confirmation de cette histoire de l'origine du monument et je n'ai rien vu sur place qui pût la justifier.

Ce pont-barrage, d'une très belle architecture, a été, comme le pont de Allāhwerdī Khān, décrit et déssiné bien souvent, notamment par Chardin, Texier, Flandin et Coste. Il ne comporte aucun document de fondation mais seulement une inscription en kufique carré, en partie illisible, qui donne une date de réparation, 1290 (1873–4).

Iṣfahān possède trois autres ponts, Pul-é Djūbī, entre le pont Allāhwerdī Khān et le pont de Khadjū, un autre en amont, Pul-é Marnān, et le troisième en aval, le pont de Shahristān.

Pul-é Djūbī[1]) est, par déformation du mot Djūbī, souvent appelé Pul-é Čūbī, le pont de bois, mais ne comporte aucune parcelle de bois. C'est un acqueduc, dans la maçonnerie duquel a été ménagé un canal, un "djūb". Il se trouvait un peu à l'ouest des palais de Haft Dast et de 'Ainè Khānè,[2]) qui ont disparu, et les alimentait en eau.

Le pont de Marnān,[3]) ou, plus exactement, de Marbanān, nom d'un village voisin, joint Djulfa à Iṣfahān.

Le pont de Shahristān[4]) (fig. 52) est une belle construction en pierre et brique, proche du village qui porte le même nom. Il se trouvait, au temps de Tavernier,

1. Voir: A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 18. – Cl. Huart. *Encyclopédie de l'Islām*, Article: Iṣfahān.

2. Madame J. Dieulafoy et F. Sarre ont encore pu voir ces constructions qui ont été détruites par Ẓell-é Sulṭān et dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par la fabrique de draps de Kāzerūnī. Voir: J. Dieulafoy. La Perse, La Susiane et la Chaldée, dans *le Tour du monde*, 1886, 2ème semestre, p. 172. – E. Flandin et P. Coste. *Voyages en Perse*. Perse moderne, pl. 43, 44, 54, 62. – P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 29, pl. 33–35. – F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 91–93, fig. 120–123, pl. LXXV. – H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 418, fig. 315–316 bis. – P. Loti. *Vers Ispahan*, p. 240–1.

3. Voir: A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 18.

4. Voir: *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès, T. VIII, p. 92, en note. – J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *le Tour du monde*. 1886, 2ème semestre, p. 173. – E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 65. – Cl. Huart. *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Iṣfahān. – P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. p. 36. – A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 19. – J. Morier. *Second voyage en Perse*, Traduction française. Paris 1818, T. I, p. 299.

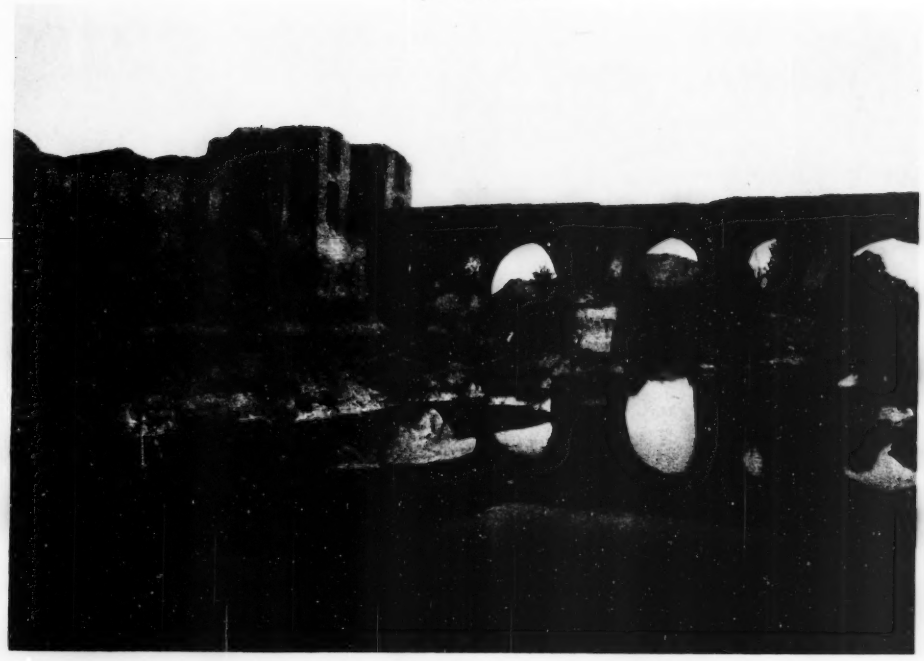


FIG. 52. LE PONT DE SHAHRISTĀN

sur la route de Shīrāz. Sur une petite hauteur toute voisine, rive gauche, s'élevait autrefois un très beau minaret, minār Shāh Rustam, [1]) dont Tavernier ainsi que Madame J. Dieulafoy et F. Sarre attribuent la construction "à un roi mongol, Roustem Shāh, qui règna sur la Perse au 15ème siècle". Cependant le Rustam Shāh, ou Shāh Rustam, en question, qui d'ailleurs n'est pas mongol mais turkoman Aḳ-Ḳoyūnlū, n'a rien à voir avec ce minaret seldjukide. Comme le suggère très justement M. B. Smith, le minaret de Shahristān est très simplement devenu le minaret de Shāh Rustam. Nous venons de voir que, de la même façon, Pul-é Djūbī est devenu Pul-é Čūbī.

Près de l'endroit d'où il dominait le pont, le fleuve et la campagne jusqu'à

1. J. Dieulafoy. La Perse .... p. 174. — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 36. pl. 54. — M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Aṯār-é Īrān*. 1936. p. 337, en note. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 64. — E. Flandin. L'*Orient*, pl. 40. — F. Sarre. *Denkmäler*. p. 76. — E. Herzfeld. "Khorasan". p. 170. et "Reisebericht", p. 237. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. II, 24. — J. Morier. *Second voyage en Perse*, p. 299.

Iṣfahān subsiste un petit monument à coupole assez intéressant, Imāmzādè Shāhzādè Ḥusain et Ibrāhīm.[1]) Les tombes de ces deux personnages se trouvent sous un sarcophage en bois. Selon l'historique joint au texte de la prière à l'usage des visiteurs, Shāhzādè Ḥusain, était fils de Yazīd, fils de Ḥasan, fils de 'Alī. A la base de la coupole court une belle inscription koranique, en caractères kufiques sculptés dans le plâtre du bandeau, qui a été récemment rendue presque illisible par de maladroits rehauts de peinture d'un bleu atroce. Pas de date de construction. Cet Imāmzādè a été restauré en 1316 (1898–9) par Iftikar al-Dawlè.

Dans le village même de Shahristān se trouve une mosquée en ruines dont le portail porte une belle inscription en caractères thulth[2]) qui cite un verset du Ḳor'ān et donne la date de l'achèvement de l'édifice, 1042 (1632–3).

LA MOSQUÉE DE SĀRŪTAGHĪ[3])

Cette petite mosquée a été construite par le fils d'un boulanger de Tabrīz qui fut premier ministre à la fin du règne de Shāh Ṣafī et au commencement de celui de Shāh 'Abbās II (1052–1077 = 1642–1667), puis fit assassiné en 1055 (1645). Sārūtaghī, I'timād al-Dawlè, était alors dans la treizième année de son ministère et dans la quatre-vingtième de sa vie.

Chardin a raconté tout au long l'existence et la mort de ce personnage qu'il appelle "un aussi éclatant exemple de la vanité des choses humaines, qu'on puisse en lire dans aucune histoire".

Sārūtaghī possédait à Iṣfahān, "dans une de ces grandes rues couvertes, qu'on appelle bāzār, qui mène droit à la place Royale", un palais, qui lui avait été donné, non terminé, par Shāh Ṣafī et qu'il "fit achever avec tant de dépense et de soin, que c'étoit un des beaux bâtiments de Perse".

Cet édifice a disparu, mais "une petite mosquée que ce ministre avoit

1. Voir: J. Dieulafoy. La Perse .... p. 174. – J. Morier. *Second voyage en Perse*. p. 299.
2. Exécutés en mosaïque de kashis blancs sur fond bleu.
3. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès, T. VII, p. 302–319. – A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 123.

fait bâtir" joignant son palais, subsiste encore. Son architecture n'est pas splendide mais elle possède, ornant intérieurement la coupole, l'un des plus beaux motifs du décor iranien de l'époque safawide.

Le portail d'entrée a conservé son inscription de fondation:

فی أیّام الدولة السلطان الأعظم و الخاقان الأکرم مروّج مذهب الأئمة المعصومین علیهم السلام السلطان ابن السلطان ابن السلطان ابو المظفّر شاه عبّاس الثانی الموسوی الصفوی الحسینی بهادر خان خلّد الله ملکه و سلطانه توفیق بناء این مسجد یافت مخدوم الأمراء و خادم الفقراء و اعتماد الدولة العلیّة العالیة میرزا محمّد تقیّ المشهور بساروتقی فی ۱۰۵۳ کتبه محمّد رضاء الإمامی الاصفهانی الادهمی

"Durant les jours du gouvernement du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus généreux, propagateur de la doctrine des Imams purs, – Sur eux le salut! – le Sulṭān, fils de Sulṭān, fils de Sulṭān, Abu'l-Muẓaffar Shāh 'Abbās, al-thānī, al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, al-Ḥusainī, Bahādur Khān – Que Dieu maintienne son royaume et son sulṭānat! – l'aide (divine) a été accordée, pour construire cette mosquée, au Prince des Amirs et serviteur des pauvres, support de l'empire puissant et vénéré, Mīrzā Muḥammad Taḳī, connu sous le nom de Sārūtaghī. Durant l'année 1053 (1643–4). L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī al-Iṣfahānī al-Adhāmī."

LE PALAIS DES HASHT BEHESHT[1])

Dans un vaste parc en bordure du Čahār Bāgh et que Chardin appelle Bāgh-é Bulbul, "le jardin du rossignol,"[2]) s'élevait autrefois un charmant petit palais,

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313). Bibliographie. E. G. Browne. *A Year amongst the Persians*, p. 218. – *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès, T. VIII, p. 39–43. – P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 30. pl. 36–40. – J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde*. 1886. 2ème semestre, p. 134. – E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*, Perse moderne, pl. 60. – A. Gayet. *L'art persan*, p. 189–191. – H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 418.

2. Parce qu'il s'y trouvait une volière pleine de ces oiseaux.

Hasht Behesht, "les huit paradis". Il existe encore et on le désigne de la même façon, mais il a été si complètement défiguré à l'époque ḳādjār qu'on a pu attribuer sa construction à Fatḥ 'Alī Shāh. Quant au Bāgh-é Bulbul, il est maintenant – dureté des temps! – réduit tout juste à ce qu'il faut de terrain pour que l'édifice ne soit pas absolument contigu aux boutiques du Čahār Bāgh.

Cependant, avec son hall central ouvert et, aux quatre angles, les quatre pavillons à deux étages qui sont les huit paradis, Hasht Behesht garde encore ses dispositions originales et quelque chose de ses grâces anciennes. Chardin, plein de soupirs, est charmant quand il en conte les délices: "C'est un vrai labyrinthe que ce merveilleux salon; car on se perd en haut presque partout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnoît pas aisément. Le bas jusqu'à dix pieds de hauteur est revêtu de jaspe tout à l'entour; les balustres sont de bois doré; les châssis sont d'argent, et les carreaux de cristal ou de verre fin de toutes couleurs. Pour ce qui est des ornemens, on ne peut rien faire où il y ait plus de magnificence et de galanterie mêlées ensemble: ce n'est partout qu'or et azur . . . Il y a de ces petits cabinets qui sont tout miroirs aux murs et à la voûte. Les meubles de chaque endroit sont les plus magnifiques du monde et les plus voluptueux. Il y a des réduits qui ne sont qu'un lit entier . . . Je ne puis m'empêcher de dire que quand on se promène dans cet endroit fait exprès pour les délices de l'amour, et qu'on passe par ces cabinets et par toutes ces niches, on a le cœur si attendri que, pour parler ingénument, on sort toujours de là malgré soi . . . . C'est le roi Soliman[1]) qui a fait construire ce salon, lequel a coûté cinquante mille écus à bâtir, seulement pour la structure, sans comprendre les meubles ni rien de ce qui y est attaché."

"Shāh Sulaimān, dit Djalāl dans son *Nāmè Khosrowān*,[2]) a fait bâtir plusieurs monuments, dont Hasht Behesht." L'origine de cet édifice, ainsi affirmée et confirmée, ne fait donc pas doute, et lorsque J. Dieulafoy et Coste racontent qu'il a été construit par Fatḥ 'Alī Shāh, il faut entendre qu'il a été réparé, modifié et, hélas, saccagé par lui. C'était, si je ne me trompe, à l'occasion de l'arrivée à Iṣfahān de son fils, Ṣafī al-Dawlé, qu'il avait nommé gouverneur de la province.

1. Shāh Sulaimān (1077–1105 = 1667–1694).
2. *Nāmè Khosrowān* par Djalāl, fils de Fatḥ 'Alī Shāh Ḳādjār, Ṭéhérān. 1288 (1871).

MADRASA MĪRZĀ TAḲĪ

Dans le quartier de Djamālīyè Ḳal'è, près de la madrasa Bābā 'Abdullāh, il y a un grand collège actuellement inutilisé, dans un puits duquel on a trouvé, il y a quelques années, une pierre qui provient sans doute de son portail et porte l'inscription suivante:

قد وفّق ببناء هذا المدرسة فی زمان دولة السلطان بن السلطان الأعظم و الخاقان الأكرم
مولی ملوك العرب و العجم قهرمان الماء و الطين مروّج مذهب الأئمة المعصومين عليهم
السلم السلطان بن السلطان بن السلطان و الخاقان بن الخاقان ..... مرحوم بن محمّد
باقر دولتابادی كتبه محمّد رضاء الإمامی الاصفهانی

"A été aidé (par Dieu), en vue de la construction de cette madrasa, au temps du gouvernement du Sulṭān, fils du Sulṭān le plus grand, le Khāḳān le plus généreux, prince des rois des Arabes et de l'Adjem, puissant sur l'eau et sur la terre, propagateur de la religion des Imams purs, – Que le salut soit sur eux! – le Sulṭān, fils de Sulṭān, fils de Sulṭān, le Khāḳān, fils de Khāḳān .... le défunt, fils de Muḥammad Bāḳer Dawlatābādī. L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī, al-Iṣfahānī."

Pas de date, mais le théologien Saiyid Ni'mat Allāh al-Djazā'irī parle de cette madrasa dans son livre intitulé: *Ketāb al-Anwāri'n Nu'māniyè.*[1]) Il raconte qu'il arriva à Shīrāz à l'âge de onze ans, qu'il fut élève de la madrasa Manṣūrīyè de cette ville pendant neuf ans, puis vint à Iṣfahān et fut pendant quatre ans l'élève du Mullā Muḥammad Bāḳer-é Madjlesī.

Il devint ensuite, ayant alors à peu près vingt-quatre ans, professeur dans une madrasa récemment fondée par un certain Mīrzā Taḳī Dawlatābādī.

Saiyid Ni'mat Allāh étant né en 1050 (1640–1), notre madrasa aurait donc été construite un peu avant l'année 1074 (1663–4), sous le règne de Shāh 'Abbās II (1052–1077 = 1642–1667).

1. Saiyid Ni'mat Allāh al-Djazā'irī naquit en 1050 (1640–1) et mourut en 1130 (1718). Il composa son livre, *Kitāb al-Anwāri'n Nu'māniyè*, en 1089 (1678). (E. G. Browne. *Literary History of Persia*, T. IV, p. 361–8).

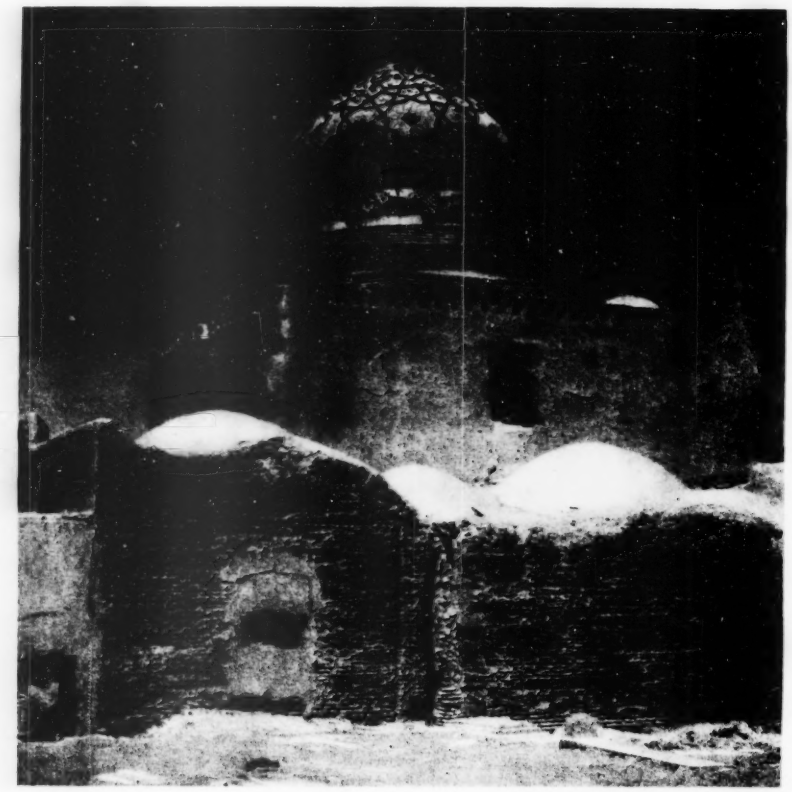


FIG. 53. IMĀMZĀDÈ SHĀH ZAID

IMĀMZĀDÈ SHĀH ZAID

Chardin, ayant décrit le quartier de Ḥusainābād et se tournant vers l'est, dit que "de là, en poussant plus outre, on arrive au canton de Chaseid (Shāh Zaid), ainsi nommé d'un fils de l'imam Hassein, à l'honneur duquel il y a un hermitage fondé et entretenu dans ce canton." [1])

C'est une mauvaise mais assez pittoresque construction qui fut probablement édifiée au début de l'époque safawide puis restaurée par Shāh Sulaimān qui orna sa petite coupole d'un joli revêtement de kashis à décor géométrique (fig. 53). Son principal intérêt réside en ce qu'intérieurement les murs de la

1. *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès. T. VII, p. 46.

FIG. 54. IMĀMZĀDÈ SHĀH ZAID. L'INTÉRIEUR

salle voûtée sont, du sol au bandeau à inscription qui en fait le tour, entièrement couverts de grandes fresques à personnages représentant des scènes de l'histoire islamique. Le fait est assez rare, même en Īrān où l'interdiction de reproduire la figure humaine a toujours été moins stricte que dans le reste du monde musulman, pour qu'il vaille la peine d'être noté.

J'ai pris une photographie d'un coin de ces peintures, le moins mal éclairé, mais non le meilleur (fig. 54).

MASDJID-É MIṢRĪ [1])

Cette petite mosquée est située dans le quartier Djawbarè, près du cimetière Shūr, à côté du tombeau de Khwādjè Mīr Ḥasan. A l'intérieur se trouve un panneau de marbre orné d'un poème en vers persans. Il y est dit que, sous le règne de Shāh 'Abbās II, un certain Ḥādjdjī Mīrzā Khān construisit cette mosquée qui fut terminée en l'année 1061 (1651). L'écriture est de Muḥammad Riḍā al-Imāmī. Le portail d'entrée, plus moderne, est daté de l'année 1116 H.

Dans le tombeau de Khwādjè Mīr Ḥasan, sur un socle élevé couvert de kashis verts, il y a une pierre tombale identifiée par cette inscription:

سلطان الأولياء و برهان الأصفياء إمام الحقّ و الدنيا و الدين حسن بن الإمام السعيد
عزّ الملّة و الدين ابى عدنان حطّه الله شهابينب غفرانه و كساه حلل رضوانه و أسكنه
بحبوحة جنانه و كان وفاته ليلة الخميس العاشر رمضان سنة ثمان و ثمانين و سبعمائة

"Le Sulṭān des saints, l'argument des purs, l'Imām de la vérité, du monde et de la religion, Ḥasan, fils du défunt Imām Abū Adnān, gloire de la nation et de la religion – Que Dieu le Très haut dirige sur lui les flammes de son pardon, le vête des habits de sa satisfaction et le loge au centre de son Paradis! – mourut pendant la nuit du jeudi, 15 Ramaḍān de l'année 788 (1386)".

MASDJID-É ḤAKĪM [2])

Le Masdjid-é Ḥakīm se trouve, paraît-il, sur l'emplacement d'une mosquée ancienne, construite par le wazīr des Buyides Mu'aiyid al-Dawlé et Fakhr al-Dawlé, Ismā'īl b.'Abbād, mais qui devait avoir disparu depuis bien longtemps car Chardin en dit que "le fonds étoit, auparavant un grand cimetière". Elle fut édifiée par Ḥakīm Dā'ūd qui, selon le même auteur, "étoit premier médecin

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 3 Mars 1937 (12 Esfand 1315).
2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313). Bibliographie: *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès, T. VII, p. 462. – A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 122.

de Sephy 1-er" et selon Houtum–Schindler "medical adviser to Shah Abbas II". Ce Ḥakīm Dā'ūd, poursuit Chardin, "étant tombé dans la disgrâce du roi à cause de quelques intrigues, et craignant quelque chose de pis, ... s'enfuit aux Indes, où il réussit si bien qu'il y devint grand seigneur, et fort considérable. Il eut grande part à la guerre d'Aureng-Zeb contre ses frères sous le nom d'Areb Can, comme on le peut voir dans la relation qu'en a donnée feu le célèbre M. Bernier.[1]) Dès que ce seigneur fut bien établi, il envoya beaucoup de biens à sa famille à Ispahan, et soit pour faire parler de lui, ou pour amour pour sa patrie, il y envoya de quoi faire bâtir cette magnifique mosquée."[2])

En réalité Bernier, dans le récit de ses voyages, écrit Taḳarrub Khān, qui est le nom sous lequel Ḥakīm Dā'ūd est désigné dans l'inscription du portail septentrional de la mosquée. L'homme dont Bernier raconte les aventures et qui, "ayant continué dans ses intrigues . . . . périt aux Indes misérablement" est donc bien celui qui fit construire la mosquée Ḥakīm d'Iṣfahān.

Le portail septentrional de l'édifice porte le nom du donateur, "Muḥammad al-Ḥakīm, dit Taḳarrub Khān", celui du calligraphe, Muḥammad Riḍā al-Imāmī et la date de 1073 H.[3])

Le portail oriental, en face du tombeau de Ḥādjdjī Kalbasī, est l'œuvre de "Mīrzā Muḥammad le Kashī-pāz". La date est incluse dans cette phrase de l'inscription:

مقام کعبهٔ دیگر شد از داود اصفاهان

"Iṣfahān devint comme une autre Ka'ba, par la grâce de Dā'ūd".[4]) La valeur numérique de ce chronogramme est 1067 (1656–7). Shāh 'Abbās II règna de 1052 à 1077 (1642–1667).

Au sud de la cour se trouve la salle du miḥrāb principal. Elle comporte plusieurs inscriptions. L'une d'elles, à la base de la coupole, reproduit les douze versets de la surate al-Djomoa (la 62ème du Ḳor'ān). A la fin: "L'a écrit l'esclave coupable, Muḥammad Riḍā al-Imāmī, al-Iṣfahānī, al-Adhāmī, en 1069 (1658–9)".

1. *Voyages de Bernier*, t. II, p. 141 et suivantes.
2. Voir note 2, p. 152.
3. Ecriture thulth sur carreaux de kashis.
4. Ecriture nasta'liḳ.

Une autre inscription encadre le miḥrāb. Elle contient une partie de la surate Isrā' (la 17ème du Ḳor'ān) et est datée de 1071 (1660–1). A la fin: "L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī." Une troisième inscription, à l'intérieur du même miḥrāb, datée aussi de 1071 est également signée de Muḥammad Riḍā al-Imāmī. Dans le même corps de bâtiment, un second miḥrāb est orné d'une inscription qui cite les noms des Douze Imams et est datée de l'année 1069 H. Elle se termine ainsi: "L'a écrit l'esclave coupable qui implore Dieu le puissant, Muḥammad Riḍā al-Imāmī, al-Iṣfahānī."

Dans l'iwan qui précède la salle à coupole principale une inscription qui reproduit le verset du Kursī (le 256ème de la surate 2) est signée du même "Muḥammad Riḍā al-Imāmī". Elle est datée de 1071 H.

En face, dans l'īwān septentrional, se trouve une inscription qui contient la Surate al-Dahr, est également signée de "Muḥammad Riḍā al-Imāmī" et est datée de 1071 H. Il y a là aussi une inscription sculptée sur plâtre qui se termine ainsi: "L'a écrit Muḥammad Riḍā al-Imāmī, en 1071."

Un autre calligraphe, Muḥammad Bāḳer al-Shīrāzī, a signé, en 1204 (1789–90) une inscription qui orne un troisième miḥrāb, à la gauche du miḥrāb principal.

MASDJID-É ILČI[1])

Cette mosquée est située dans la nouvelle avenue Ḥāfiẓ.

Son portail, qui a été récemment déplacé pour des raisons d'alignement, porte une belle inscription en caractères thulth:

قد وفّق لبناء هذا المسجد فى زمان دولة السلطان الأعظم و الخاقان الأكرم مروّج مذهب الأئمة المعصومين عليهم السلام السلطان بن السلطان و الخاقان بن الخاقان ابو المظفّر شاه سليمان الحسينى الصفوى الموسوى بهادر خان خلّد الله ملكه و سلطانه و أفاض على العالمين عدله و احسانه صاحب سلطان بيگم بنت حكيم نظام الدين محمّد الملقب حكيم الملك ايلچى و سركارى خواجه سعادت اتمام رسيد فى ۱۰۹۷ كتبه ابن محمّد رضاء محسن الإمامى

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 3 Mars 1937 (12 Esfand 1315).

"L'assistance (de Dieu) a été accordée, pour construire cette mosquée, au temps du gouvernement du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus généreux, propagateur de la doctrine des Imams purs – Sur eux le salut! – le Sulṭān, fils de Sulṭān, le Khāḳān, fils de Khāḳān, Abu'l-Muẓaffar Shāh Sulaimān al-Ḥusainī, al-Ṣafawī, al-Mūsāwī, Bahādur Khān – Que Dieu maintienne son gouvernement et son sulṭānat, et répande sur les mondes sa justice et sa bienfaisance! – à Ṣāḥeb Sulṭān Bīkum, fille de Ḥakīm Niẓām al-Dīn Muḥammad, surnommé Ḥakīm al-Mulk Ilčī. Elle fut terminée sous la surveillance de Khwādjè Sé'ādet, en l'année 1097 (1685–6). L'a écrit le fils de Muḥammad Riḍā, Moḥsen al-Imāmī."

Ce monument ne se compose plus que d'une petite cour irrégulière, d'un bâtiment à trois coupoles en ligne, du côté méridional, et d'une petite salle d'hiver. La salle à coupole principale possède un miḥrāb autour duquel il y a une inscription koranique datée de l'année 1094 (1683).

LA MADRASA[1]) ET LE CARAVANSÉRAIL MĀDER-É SHĀH

L'un des plus célèbres monuments d'Iṣfahān, la madrasa construite par la mère de Shāh Sulṭān Ḥusain, se trouve dans le Čahār Bāgh, à gauche et à mi-distance entre le haut de l'avenue et le pont Allāhwerdī Khān. Derrière elle est encore, quoique très délabré, l'immense caravansérail qui fut bâti à la même époque et par la même princesse afin d'assurer des revenus au collège et à ses étudiants. On peut accéder du Čahār Bāgh au caravansérail par une vaste allée voûtée qui longe le côté nord de la madrasa.

Le grand portail de ce dernier édifice porte cette indication: "Terminé en

1. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: M. van Berchem. L'architecture musulmane de la Perse, dans *Journal des Savants*, Février 1911, p. 62. – E. G. Browne. *A Year amongst the Persians*, p. 217. – P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*, p. 26–27. pl. 18–31. – J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde*. 1886. 2ème semestre, p. 142. – E. Diez. *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Masdjid. – E. Diez. *Die Kunst d. Islam. Völker*, p. 106–7. – E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse moderne, pl. 61. – E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I. p. 352. – A. Gayet. *L'art persan*, p. 183–4. – H. Glück et E. Diez. *Die Kunst des Islams*, fig. 281. p. 547. – De Gobineau. *Trois ans en Asie*, T. I. p. 230 et suivantes. – Ker Porter. *Travels* .... T. I. p. 439 et suivantes. – P. Loti. *Vers Ispahan*, p. 221–227. – M. Pernot. *En Asie musulmane*, p. 108. – H. Saladin. *Manuel d'art musulman*. L'architecture, p. 407–412 et 435. – F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 83–86. fig. 106–110. pl. LXVI–LXVII. – M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936, p. 354–6. – P. M. Sykes. *History of Persia*, T. II. p. 201. – Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, T. I. p. 164. pl. LXXVI–LXXVIII. T. II. p. 137–139.

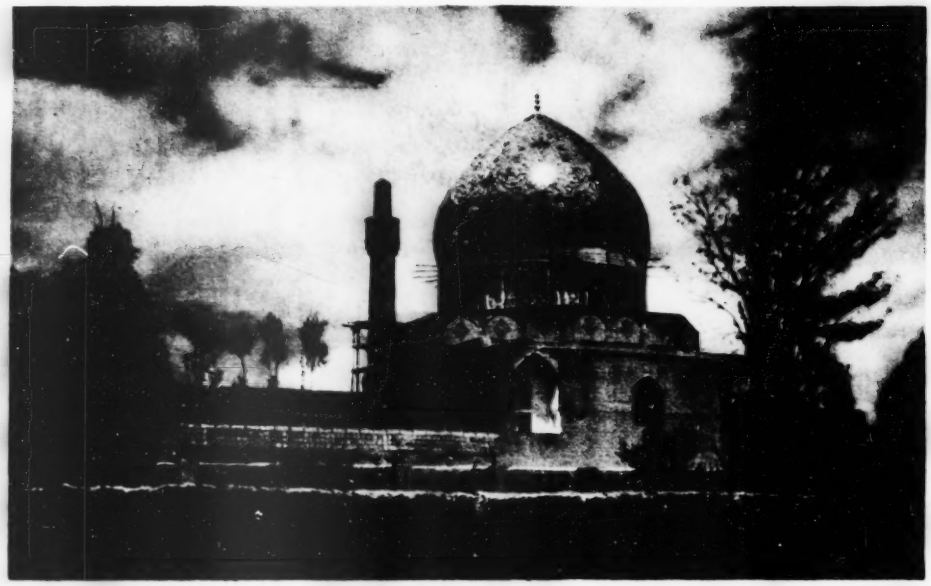


FIG. 55. MADRASA MĀDER-É SHĀH

l'année 1122 (1710–11)", mais il ne s'agit là que de l'achèvement de cette partie du monument car les dates qui figurent dans les diverses inscriptions de l'intérieur s'échelonnent entre les années 1118 et 1126 (1706–1714).

Nul monument d'Iṣfahān n'a autant que celui-ci excité la verve poétique des voyageurs européens: J. Dieulafoy, Gobineau, Flandin, par exemple, et, bien entendu, Loti, chez qui nous trouvons cette jolie mais un peu étrange définition de l'art iranien: "Une complication effrénée dans le détail, arrivant à produire de la simplicité et du calme dans l'ensemble: tel est, ici comme partout, le grand mystère de l'art persan."

Mystère est un mot commode. "Mais quel délabrement funèbre! Le prêtre au turban noir se lamente de voir s'en aller en poussière sa mosquée merveilleuse. Depuis longtemps, dit-il, j'ai défendu à mon enfant de courir, pour ne rien ébranler. Chaque jour j'entends tomber, tomber l'émail . . . . Et il approcha sa rose de ses narines émaciées, qui sont couleur de cire."[1])

L'édifice dont, en 1855, Gobineau disait qu'il n'y manquait "pas une brique"

1. *Vers Ispahan*, p. 226–7.

FIG. 56. MADRASA MĀDER-É SHĀH

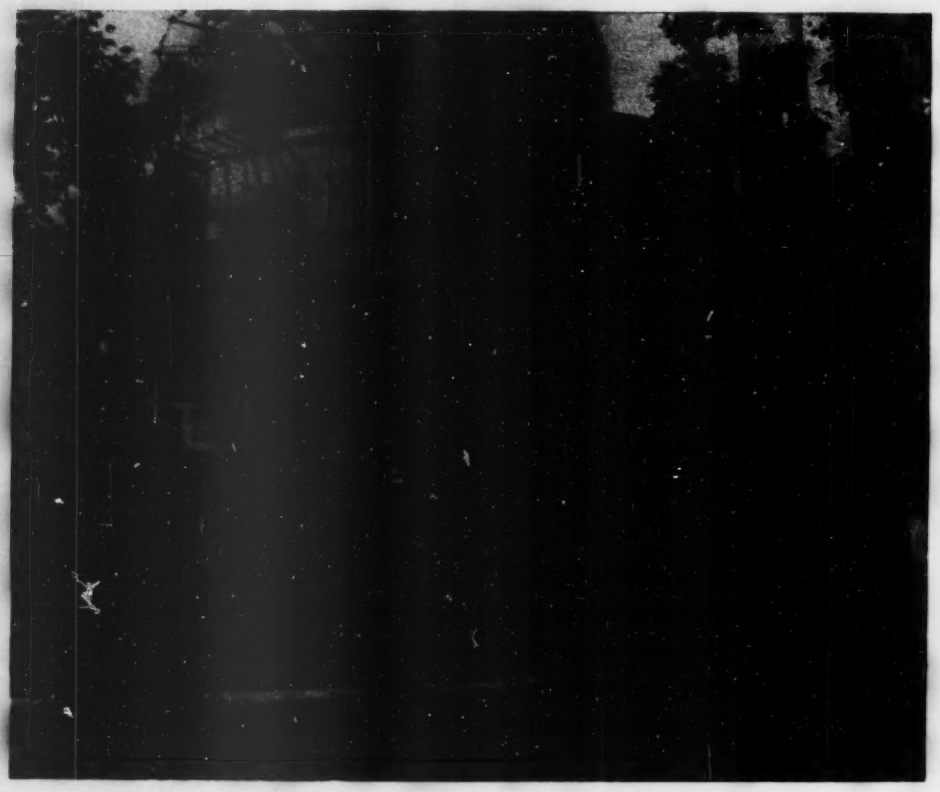


FIG. 57. MADRASA MĀDER-É SHĀH. L'INTÉRIEUR

et qu'il était "aussi jeune que jamais,"[1]) présentait donc, lors du passage de Loti, c'est à dire moins d'une cinquantaine d'années plus tard, le spectacle d'une décrépitude avancée, et c'est encore une fois la critique de l'art iranien à l'époque des derniers souverains safawides.

Le mal a d'ailleurs été réparé, pour un temps. La madrasa vient d'être complétement restaurée. La voilà de nouveau "aussi jeune que jamais". Le revêtement extérieur du dôme a été entièrement refait. Seule, au début de la présente année, restait à terminer la pose de la grande inscription du tambour. Il n'en subsistait guère, il y a quelque temps, que la signature du calligraphe:

"C'est 'Abd al-Raḥīm qui a écrit cela en 1122."

1. *Trois ans en Asie.* T. I. p. 230 et 233.

Du reste personne n'avait gardé le moindre souvenir. Une nouvelle inscription, utilisant le fragment ancien, a donc été établie, dont la fin seulement est conforme au texte ancien.

On trouvera dans Texier et surtout dans Coste d'excellents dessins de cette madrasa et du caravansérail qui lui appartenait autrefois mais a été vendu par Ẓell-e Sulṭān et n'a été rendu à l'Etat que tout récemment. Peut-être sera-t-il possible de restaurer aussi cette partie d'un ensemble qui est sans doute, comme le disait très justement Maurice Pernot, le plus parfait d'Iṣfahān.

MASDJID-É 'ALĪ-ḲULĪ AGHA[1])

Cette mosquée n'a pas d'autre intérêt que d'être un exemple assez typique du décor ordinaire de l'époque de Shāh Sulṭān Ḥusain. Géométrie et couleurs de tonalité générale jaune.

Elle a été construite, ainsi que le ḥammām voisin,[2]) par un eunuque de Shāh Sulṭān Ḥusain et est datée de l'année 1122 (1710–11).

MADRASA SHAMSĀBĀD

Cette madrasa est située dans le quartier appelé Shamsābād, d'où son nom, à côté du Djūb-é Shāh. Sur le bandeau à inscription de son portail, on lit:

قد وفّق باتمام هذه المدرسة المباركة فى أيام سلطنة السلطان الأعظم و الخاقان الأفخم الأكرم مروّج مذهب الأئمة المعصومين عليهم السلام شاه سلطان حسين الموسوى الحسينى خلّد الله ملكه و أفاض على العالمين برّة واحسانه عاليحضرت الأكرم ميرزا محمّد مهدى بن المرحوم ميرزا محمّد تقى التاجر العباسابادى كتبه عبد الرحيم ١١٢٥

"L'assistance (de Dieu) a été accordée, pour terminer cette madrasa bénie, durant les jours du Sulṭānat du Sulṭān le plus grand, le Khāḳān le plus généreux,

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 13 Décembre 1934 (22 Ādhar 1313).
2. Idem.

propagateur de la doctrine des Imams purs – Sur eux le salut! – Shāh Sulṭān Ḥusain al-Mūsāwī, al-Ḥusainī, – Que Dieu maintienne son gouvernement et répande sur les mondes sa justice et sa bienfaisance! – à sa Haute Excellence, le plus généreux, Mīrzā Muḥammad Mehdī, fils du défunt Mīrzā Muḥammad Taḳī, le commerçant d'"Abbāsābād. L'a écrit 'Abd al-Raḥīm. 1125 (1713–4)."

LA CITADELLE

Ḳal-'è Ṭabarak, la citadelle, n'est plus qu'une enceinte délabrée de hauts murs de terre flanqués de bastions qui dominent des restes de fossés de défense. L'intérieur est un champ d'orge.

Cet édifice passe pour avoir été construit par Rukn al-Dawlè le Buyide et son fils Fakhr al-Dawlè,[1]) par 'Aḍud al-Dawlè, par "Seljouge, ancien roi de Perse qui vivoit l'an 1080",[2]) c'est à dire Malek Shah, et par d'autres souverains encore. Ces renseignements contradictoires sont d'ailleurs tous exacts, car ces fortifications de terre crue ont été bien souvent détruites et reconstruites. Elles l'ont été surtout aux époques buyide et seldjukide, alors que la possession de la ville était sans cesse en question, mais sous les Safawides eux-mêmes Ḳal'è Ṭabarak a plusieurs fois changé d'aspect. Sous Shāh 'Abbās I, selon Pietro della Valle, "le chateau .... n'a par les dehors aucun fossé qui l'environne, comme les forteresses ou citadelles, ni contrescarpe, ni rempart, mais une seule muraille fort élevée et épaisse à proportion, qui n'est pas bâtie de pierres ou de cailloux, mais de terre séchée au soleil".[3]) Or voici ce qu'en dit Chardin, une cinquantaine d'années plus tard:

"Cette forteresse est de figure carrée irrégulière, d'environ mille pas de diamètre, toute bâtie de terre, enduite de plâtre aux dehors; le mur en est fort haut à créneaux, muni d'un grand parapet, flanqué de tours rondes par espaces, épais de douze à quatorze pieds, avec un fossé tout autour, bordé d'un rempart de plus de trente pieds d'épaisseur et de bonne défense, et d'un avant-mur beaucoup plus bas que l'autre.

1. A. Houtum–Schindler. *Eastern Persian Irak*, p. 122.
2. *Voyages du Chevalier Chardin* .... Edition L. Langlès, T. VII, p. 491.
3. *Les voyages de Pietro della Valle*, Paris 1664.

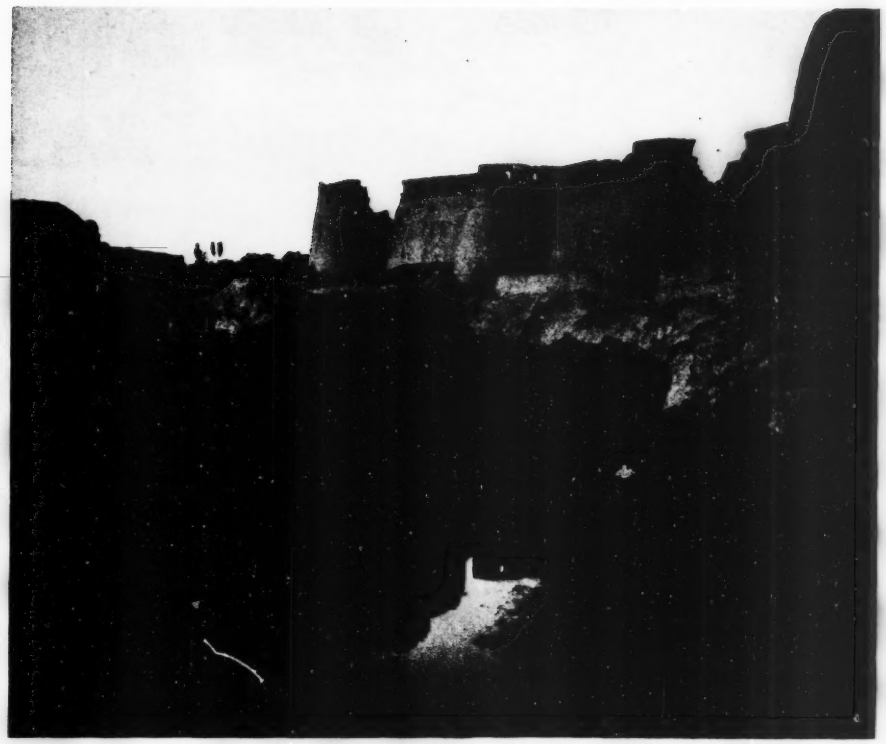


FIG. 58. LA CITADELLE

Cette forteresse a aussi une courtine . . . ."[1])

Pour Tavernier cependant, qui visita Iṣfahān une dizaine années avant Chardin, "la forteresse d'Ispahan . . . . est deux fois plus longue que large. Sans nulle défense que de quelques méchantes tours rondes toutes de terre de mesme que tout le corps de la place."[2])

Il est donc probable qu'à la fin du règne de Shāh 'Abbās II ou au commencement de celui de Shāh Sulaimān Ḳal'è Ṭabarak fut considérablement modifié. D'un long rectangle il serait devenu un carré irrégulier et on l'aurait doté du fossé bordé d'un rempart, de l'avant-mur et de la courtine dont parle Chardin.

Oléarius l'avait encore vu comme il était au temps de Shāh 'Abbās I: "Der-

1. Chardin. T. VII, p. 483.
2. *Les six voyages de J. B. Tavernier*, Paris. 1679, p. 440.

rière le Palais du Roy est le chasteau, qu'ils appellent Taberik Kale. Il sert comme de citadelle . . . . et il est en effet fortifié d'un rempart et de plusieurs bastions de terre, lesquels estans fort pointus par en haut, ont paru aux yeux de Nicolas Hem, [1]) . . . . comme des tours." [2])

TALĀR ASHRAF [3])

Cet édifice, qui se trouvait à l'intérieur du palais royal et dont le nom n'a rien à voir avec Ashraf l'Afghān [4]) mais signifie "Talār honoré", passe pour avoir été construit par Shāh 'Abbās II.

Cependant Chardin, qui vécut à Iṣfahān à la fin du règne de ce souverain et sous celui de son successeur, Shāh Sulaimān, jusqu'en 1677 (1088 H.), n'en parle pas. De plus, en lisant "Le couronnement de Soleimaan" [5]) on remarque que le bâtiment désigné par Chardin sous le nom de Talār-é Ṭawīlè, "le Talār de l'écurie", et dans lequel Shāh Sulaimān reçut l'investiture royale, occupe précisément l'endroit où l'on voit maintenant le Talār Ashraf. Or, les planches de l'atlas et la description de Chardin ne permettent pas de confondre l'édifice actuel, tout en briques et voûté avec le léger pavillon "ouvert de tous côtés" qui avait été "bâti au siècle passé par le roi Tahmas".

"Cet appartement est presque tout bâti de charpenterie . . . Sa couverture est plate, soutenue de haut piliers tournés, et couverts d'or bien épais, qui l'élèvent à quelque vingt-six ou vingt-sept pieds de hauteur. Le plafond est travaillé de bois à pièces de rapport, qui forme des compartiments où l'or éclate, aussi-bien qu'aux autres endroits . . . ." [6])

1. Nicholas Hemmy. Voir le récit de son voyage de Hormuz à Iṣfahān dans J. de Laet. *Persia seu Regni Persici Status, Leyden* 1633 et 1647.

2. *Voyage d'Adam Oléarius* . . . . Traduction A. de Wicquefort. Paris 1666, T. I. p. 531.

3. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Selon la définition de Chardin, "Talaar signifie proprement une salle élevée en façon d'estrade" (T. IX, p. 471).

4. Ashraf l'Afghān régna sur l'Irān de 1137 à 1142 H., date à laquelle il fut battu par Nādir Shāh et prit la fuite.

5. *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès. T. IX, p. 397–573 et T. X. p. 1–140.

6. T. IX, p. 469–470. Voir une autre description du même Talār-é Ṭawīlè dans le tome VII, p. 372. Voir aussi: *Voyage d'Adam Oléarius*. Trad. A. de Wicquefort, T. I. p. 490.

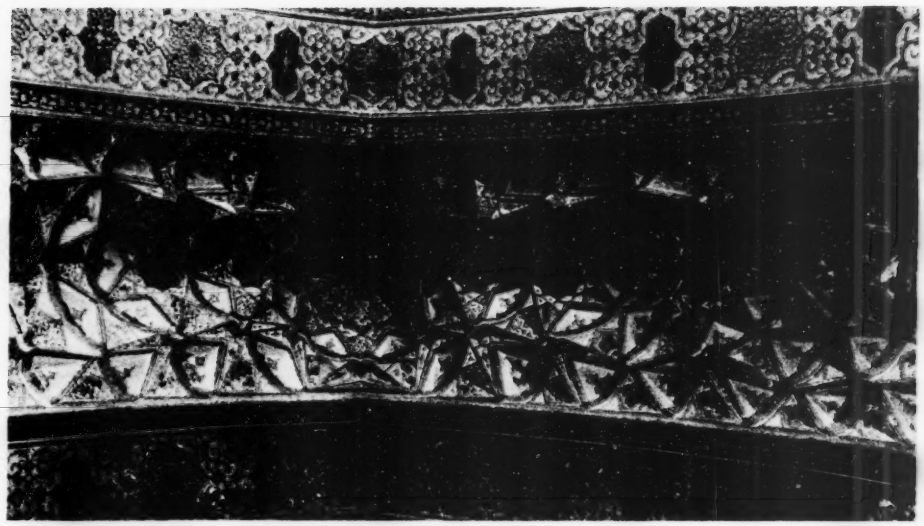


FIG. 59. TALĀR ASHRAF. DÉCOR DE LA VOUTE CENTRALE
CLICHÉ M. MOGHADAM

Il nous faut donc penser que le Talār Ashraf fut construit à la fin du règne de Shāh Sulaimān ou sous celui de Shāh Sulṭān Ḥusain. On dit qu'au début de la guerre de 1914–1918 il était devenu un dépôt de fourrage, puis servit de casernement à un détachement de troupes russes et qu'ensuite une musique militaire s'y installa. Son précieux décor peint et ses charmants stucs ciselés étaient alors cachés sous un enduit de plâtre.

Il y a une huitaine d'années on s'avisa de détruire les constructions qui, à droite et à gauche, contrebutaient ses voûtes et le monument se trouva dans le plus instable et dangereux état d'équilibre. Les berceaux latéraux, poussant au vide, commençaient à s'ouvrir et la coupole centrale suivait le mouvement lorsque le Service archéologique put obtenir les crédits qui lui permirent d'y remédier. Des contreforts épaulèrent l'édifice, les voûtes furent réparées et l'on profita de l'occasion de ces travaux pour les combiner avec la construction d'un local destiné au logement de l'administration de l'Instruction publique. L'enduit de plâtre intérieur fut enlevé et les stucs furent restaurés. Le Talār Ashraf devint le bâtiment des commissions du Ma'ref et l'édifice ainsi réparé et utilisé fut du même coup sauvé de la ruine, surveillé et entretenu.

FIG. 60. L'ĀTESHḴĀH

L'ĀTESHḴĀH[1])

A l'ouest d'Iṣfahān, sur la route de Nedjefābād, on rencontre la Khānèḳāh de Shaikh 'Abd al-Ḳāsem, dont j'ai parlé précédemment, puis le village de Gulādūn où se trouvent les fameux "minarets tremblants" qui ornent l'īwān du mausolée de Shaikh 'Abdullah b.Muḥammad b.Maḥmūd Soghlābī, mort en 716 H.[2]) Deux miles plus loin, la route passe au pied d'une

1. Voir: Dubeux, *La Perse*. p. 23. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. I. p. 371. — J. Morier. *Second voyage en Perse*. Paris. 1818. T. I. p. 301—2.

2. Voir: C. le Bruyn. *Travels*.... Londres 1759, p. 225. — E. G. Browne. *A Year amongst the Persians*. p. 222. — P. Coste. *Monuments modernes de la Perse*. p. 35—36. — J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le Tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 154—155. — Cl. Huart. *Encyclopédie de l'Islām*. Article: Iṣfahān. — M. B. Smith. The minārs of Iṣfahān, dans *Athār-é Īrān*. 1936, p. 354.

colline en forme de cône, très escarpée, que l'on appelle l'Āteshḳāh. La partie supérieure porte les ruines superposées de plusieurs édifices, les uns nettement musulmans, mais d'autres certainement antérieurs. Certaines murailles sont composées de larges et épaisses briques de terre crue disposées en couches séparées les unes des autres par des lits de roseaux.

Le petit édicule en briques cuites qui occupe le sommet de la colline est, avec ses arcs brisés, bien musulman.

DJULFA, FARAḤĀBĀD ET LE CIMETIÈRE ARMÉNIEN

Sur la rive droite du Zendè-Rūd, depuis le Pul-é Marnān jusqu'au jardin de Hezār Djerīb, s'échelonnent Djulfa, les ruines d'un immense palais de Shāh Sulṭān Ḥusain et le cimetière dit des Arméniens mais qu'on devrait plutôt désigner sous le nom de cimetière des non-Musulmans. Plus loin, à l'est de la route de Shīrāz, c'est, jusqu'au Pul-é Khadjū, le cimetière des Musulmans, Takht-é Pulād.

Pietro della Valle dit qu'Iṣfahān se compose de "quatre lieux" dont trois ont été "bâtis nouvellement" par Shāh 'Abbās I et qui occupent les quatre angles formés par la rivière et le Čahār Bāgh. "Pour ce qui est de la grandeur de la ville, c'est à dire ce qui est compris dans le circuit des murailles, et qui s'appelle Hisphahan, elle n'est pas moins spatieuse que Naples, ou peu s'en faut: mais il y a de plus trois autres lieux bâtis nouvellement, que le Roy a fait faire, fort proche d'Hisphahan. L'un est le nouveau Tauris, que les peuples qu'il a transférés de Tauris ici habitent maintenant. Le Roy néanmoins ne veut plus qu'on l'appelle Tauris, mais il le faut nommer de son nom, Abbas Abad; c'est à dire Colonie d'Abbas.

L'autre est la nouvelle Ciolfa (Djulfa), qui n'est habitée que par des chrétiens Arméniens, qui sont tous marchands très riches. Or le Roy a transféré tous ces peuples de plusieurs endroits pour ne pas les abandonner sur les frontières de Turquie, où il y aurait danger de les perdre un jour; si bien qu'il a déserté les extrémités de son Royaume et en a conduit les peuples jusques ici, au centre de la Perse, où il leur a donné d'autres terres à cultiver: tellement que par ce moyen il s'est assuré de la possession de ces gens là, qui d'ailleurs ne contri-

buent pas moins à la grandeur, qu'à la richesse et à la beauté de cette ville d'Hisphahan . . . .

Le troisième lieu est celui où demeurent les Gaures (les Guèbres), c'est à dire les infidèles et les idolâtres."[1]) De nombreux voyageurs, surtout en raison de ce qu'à l'époque safawide les chrétiens ne pouvaient qu'exceptionnellement habiter la ville même d'Iṣfahān et qu'on les logeait généralement à Ḏjulfa, ont raconté les origines de la cité arménienne. Cette courte citation de "l'illustre voyageur" suffira donc à en rappeler le souvenir.[2]) J'ajoute seulement qu'un poète arménien de Ḏjulfa, Pāġher Oġhlū, donne comme date de l'émigration de ses concitoyens l'automne 1603 (1012 H.).[3])

Ḏjulfa devint très rapidement un faubourg important d'Iṣfahān, possédant une industrie et un commerce très actifs. Ses habitants jouirent tout d'abord d'une liberté de conscience complète et construisirent de magnifiques églises dont, parmi celles qui existent encore, Kanīsè Bethleem, Kanīsè Maryam et la cathédrale, l'église St. Sauveur,[4]) qui fut édifiée entre les années 1606 et 1654 (1015–1065 H.). Elle est décorée de curieuses peintures où l'influence italienne se combine, parfois étrangement, avec les traditions iraniennes.

La période de prospérité de Ḏjulfa dura environ un siècle. Cependant Chardin dit déjà, au temps de Šāh Sulaimān, que "ce lieu est fort déchu de son opulence et de la multitude de peuple qu'il avait durant les règnes précédens".[5]) Sous Šāh Sulṭān Ḥusain les Arméniens furent dépouillés de leurs biens et de leurs privilèges. Nādir Šāh, pressé par le besoin d'argent, acheva de les ruiner. Ḏjulfa, qui comptait encore 60000 habitants au début du 18ème siècle, ne possède plus aujourd'hui que quelques milliers d'habitants arméniens.

Le gigantesque palais de Faraḥābād, à la suite et à l'est de Ḏjulfa, fut construit par Šāh Sulṭān Ḥusain. On en peut encore retrouver la composition et les dispositions générales mais des bâtiments eux-mêmes il ne reste qu'un chaos de pans de murailles de terre. Faraḥābād retourne au sol, charge après

1. *Voyage de Pietro della Valle*. Paris. 1664. T. II, p. 39.
2. Voir la bibliographie qui se trouve dans *l'Encyclopédie de l'Islām* à la fin de l'article "Ḏjulfa".
3. Armenag Sakisian. A propos de deux médailles arméniennes de 1673, dans *Revue historique*. No. 174.
4. Inscrite à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Voir: E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, T. II, p. 13. — E. Flandin. *L'Orient*, pl. 43. — R. Grousset. *Histoire de l'Asie*, T. III, p. 169. — J. Morier. *Second voyage en Perse*. Traduction française, T. I, p. 317.
5. *Voyages du Chevalier Chardin* . . . . Edition L. Langlès. T. VIII, p. 115.

charge, sur le dos d'ânons qui peu à peu le transportent dans les champs voisins. A vrai dire, l'histoire de l'architecture iranienne n'y perd pas grand' chose car l'aspect de cette épaisse masse de bâtiments, en dépit des dessins avantageux de Beaudouin,[1]) ne devait être ni véritablement grandiose, ni imposant. Murs trop gros, salles trop étroites, voûtes trop lourdes et trop basses. C'était grand, mais seulement au compte des mètres carrés occupés, et c'était laid, à en juger des fragments de décor encore en place et des récits des voyageurs. "Dans un pavillon tout en ruines se trouve encore un petit escalier qui conduit à une chambre dont les murs bien blanchis sont ornés de peintures de couleur bleue qui représentent tous les quadrupèdes que connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat. Les animaux sont rangés deux par deux et cette procession, qui recommence plusieurs fois dans le même ordre, est toujours terminée par deux capucins coiffés de leur capuchon, portant la tête inclinée et ayant les deux mains croisées sur la poitrine. Toutes ces figures sont peu proportionnées entre elles et assez médiocrement peintes."[2]) Comme le dit fort bien Jane Dieulafoy, "le charme de la résidence royale était dû à l'abondance des eaux, à la fraîcheur des bosquets, à la beauté du paysage."[3]) Le mol et faible Shāh Sulṭān Ḥusain n'en demandait sans doute pas davantage. C'est de là qu'il s'enfuit lorsque les bandes afghanes apparurent devant Iṣfahān, c'est là que s'installa Maḥmūd l'Afghān et là que le dernier safawide abdiqua le pouvoir qu'il tenait de ses ancêtres et "vint attacher de sa propre main l'aigrette royale au turban de son ennemi."[4])

Du bord est des ruines du palais jusqu'au mur ouest du jardin de Hezār Djerīb s'étend le "cimetière arménien" (fig. 61). On y trouve aussi de nombreuses tombes d'étrangers. Plusieurs d'entre elles, auprès d'un petit bâtiment à coupole, sont celles d'une famille De l'Estoile, originaire de Lyon, qui vint s'installer à Iṣfahān durant le 18ème siècle. Une Reine de l'Estoile y épousa Jacob Rousseau, grand-oncle de notre Jean-Jacques, qui vécut pendant 48 années à Iṣfahān et y mourut. Voici la traduction de l'inscription qui identifie sa tombe:

1. E. Beaudouin. Ispahan sous les grands Chahs, dans *Urbanisme*, no. 10, p. 32–37.
2. Dubeux. *La Perse*, p. 23.
3. J. Dieulafoy. La Perse, la Susiane et la Chaldée, dans *Le tour du monde*. 1886. 2ème semestre, p. 166.
4. E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*, t. II. p. 19.

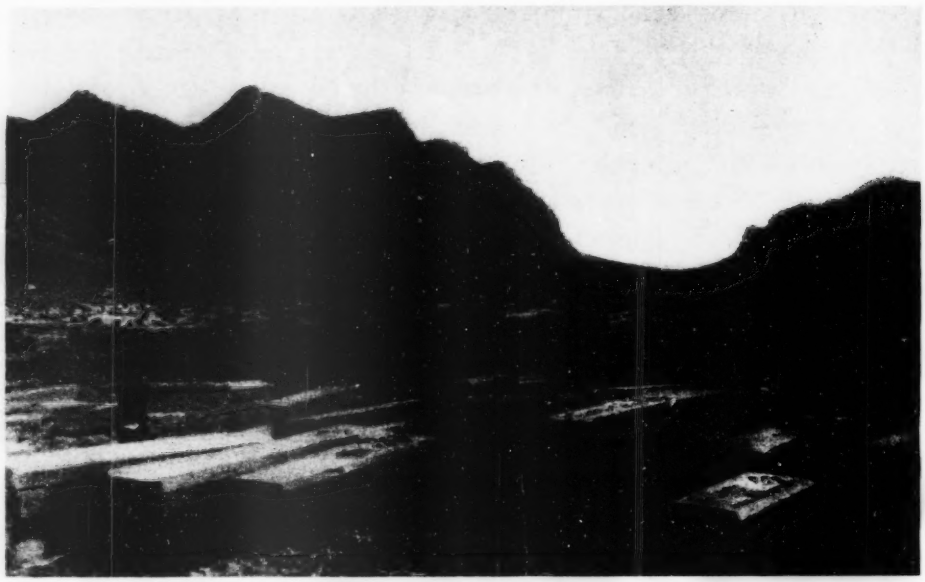


FIG. 61. LE CIMETIÈRE ARMÉNIEN

"Ci gît le maître insigne, Jacob Rousseau, genevois, horloger. Il vécut 74 années, dont 48 à Iṣfahān. Il mourut le 29 Mars 1753."

Non loin de là se trouve la tombe de Hommaire de Hell, mort, lui aussi, à Iṣfahān:

"Ci gît Xavier Hommair Hell, français, mort à Hispahan 1848 Aout 18" (sic.).

Djulfa, Faraḥābād et le cimetière arménien sont alignés au pied de cette "montagne d'Iṣfahān" que l'on appelle aussi "Ḳūh-é Ṣofī" et où l'on trouve, entre autres restes de constructions diverses, postes fortifiés, āteshḳāh, ermitages, etc. . . . . les ruines, qui ne valent guère mieux que celles de Faraḥābād, d'un petit palais construit pour Shāh Sulaimān.[1])

Je n'ai parlé que des principaux monuments d'Iṣfahān.[2]) Des autres je n'ai donné que des dates ou je n'ai rien dit, soit qu'ils n'aient jamais présenté,

1. Il a été détruit par les Afghans. Voir: J. Dieulafoy. *La Perse* . . . . p. 166. — *Chardin*. T. VIII. p. 117, note 1 et p. 118. — Olivier. *Voyage dans l'empire othoman*, T. V. p. 195—6.

2. Chardin comptait, dans l'enceinte des murailles de la ville, 162 mosquées et 48 collèges (T. VIII. p. 134).

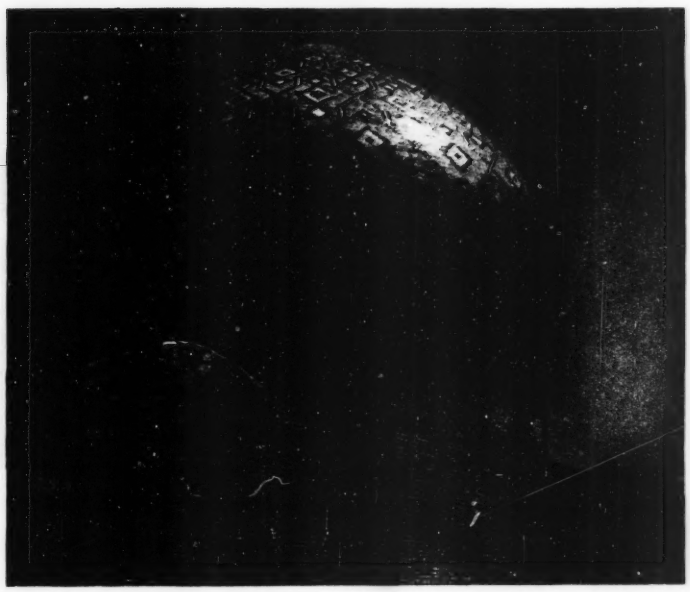


FIG. 62. TAKHT-É PULĀD. COUPOLE DATÉE DE L'ANNÉE 1322 (1904–5)

ou ne présentent plus, grand intérêt, soit que j'en sache trop peu de chose, pour le moment. Certains édifices, en effet, ont été tant de fois réparés, modifiés, défigurés, qu'il est bien difficile d'en reconnaître la forme première et d'en reconstituer l'histoire. D'autre part les inscriptions ont été bien souvent détériorées, cachées, plus ou moins, sous des constructions nouvelles, mal restaurées ou mal remontées au cours de travaux divers, ou même volontairement altérées. Il en est, surtout du temps des Safawides, dont la langue est un pathos presque inintelligible. D'autres existent, bien certainement, qui n'ont pas encore été retrouvées.

Cette étude, dont le but n'est d'ailleurs, ainsi que je l'ai dit plus haut, que de jalonner notre connaissance de l'architecture iranienne d'un certain nombre de points de repère fixes et facilement contrôlables, n'est donc, du point de vue d'Iṣfahān elle-même, que l'ébauche d'une Histoire de ses monuments. Peu à peu des recherches plus particulières et plus poussées viendront envelopper ce squelette de leur substance. A chaque jour suffit sa peine.

André Godard

LES DATES DES MONUMENTS DE LA VILLE D'IṢFAHĀN ET DE SES ENVIRONS[1])

V-ÈME SIÈCLE H.

465-485 (1072-1092). Masdjid-é Djum'a. Construction de la coupole principale par Niẓām al-Mulk, sous le règne du Sulṭān Malek Shāh.

481 (1088-9). Masdjid-é Djum'a. Construction de la petite coupole (Gunbad-é Khākī) par Tādj al-Mulk.

491 (1098). Minaret de la mosquée de Barsīān.

VI-ÈME SIÈCLE H.

501 (1107-8). Minār-é Čehel Dukhterān.

515 (1121-2). Minaret de Gār.

515. Masdjid-é Djum'a. Reconstruction de la porte N.E.

526 (1132) Minaret de la mosquée de Sīn.

528 (1134). Miḥrāb de l'Imāmzādè Karrār, à Buzūn.

563 (1167-8). Construction de l'Imāmzādè Aḥmed.

VIII-ÈME SIÈCLE H.

703 (1303-4). Pīr Bakrān. Mort de Muḥammad b.Bakrān et transformation de l'īwān où il enseignait en son tombeau. Cette date s'y trouve trois fois, sur la tombe elle-même, sur l'une des parois de la salle mortuaire, sur le portail du petit vestibule d'entrée.

1. Cette liste, encore incomplète, sera peu à peu améliorée.

710 (1310). Masdjid-é Djum'a. Miḥrāb au nom du Sulṭān Uldjāitū Khodābendè.

712 (1312-3). Pīr Bakrān. Au dessus du ṣof'è du Pīr.

715 (1315-6). Construction de la mosquée d'Ashtardjān.

72? (132?). Construction de l'Imāmzādè Dja'far.

725(?) (1325?). Construction de la Madrasa Imāmī.

741 (1340-1). Construction du tombeau de Bābā Ḳāsem.

768 (1366-7). Masdjid-é Djum'a. Construction de la madrasa et du quinconce situé entre l'īwān septentrional et le Gunbad-é Khākī.

778 (1376-7). Masdjid-é Djum'a. Achèvement du décor du miḥrāb de la madrasa.

IX-ÈME SIÈCLE H.

851 (1448). Masdjid-é Djum'a. Construction de la salle d'hiver.

854 (1450-1). Construction de la Khanèḳāh de Naṣrābād. (Sur le bandeau du portail).

855 (1451-2). Khanèḳāh de Naṣrābād. (Dans un panneau de kashis qui se trouve au dessus de la porte d'entrée).

857 (1453). Achèvement de Darb-é Imām.

880 (1475-6). Masdjid-é Djum'a. Réparations. Exécution du décor émaillé de l'īwān sud et des façades courantes sur cour.

895 (1489-90). Sar Darb-é Boḳ'è Shaikh Amīr Mas'ūd. Construction.

X-ÈME SIÈCLE H.

902 (1496-7). Portail d'une Zāwiyè appelé Darb-é Kūshk. Construction.

918 (1513). Construction du tombeau de Hārūn Wilāyet.

928 (1521-2). Masdjid-é 'Alī. Construction de la mosquée mais non du minaret, qui est seldjukide. Chronogramme à la fin de l'inscription du portail.

929 (1522-3).	Masdjid-é 'Alī. A la base de la coupole, intérieurement.
938 (1531-2).	Masdjid-é Djum'a. Réparations et "embellissements". (Inscription de l'īwān méridional).
950 (1543).	Portail de Masdjid-é Ḳoṭbīyè.
950 (1543-4).	Portail de Masdjid-é Dhu'l-Faḳār.
955 (1548-9).	Masdjid-é Darb-é Djawbarè. Inscription du portail.
956 (1549-50).	Masdjid-é Darb-é Djawbarè. Chronogramme sur l'un des piédroits du portail.
962 (1554-5).	Portail d'une petite mosquée voisine du minaret Khwādjè 'Alam. (Le minaret ni la mosquée n'existent plus).
970 (1562-3).	Masdjid-é Hādjdjī Ḳāsem Allāh. Porte en bois.
975 (1567-8).	Porte en bois du portail de Masdjid-é Pā Derakht Sukhtè.
992 (1584).	Masdjid-é Djum'a. Porte d'accès au quinconce et à la grande salle S.O.
994 (1586).	Porte en bois de l'Imāmzādè Shāh Zaid.

XI-ÈME SIÈCLE H.

1006 (1597-8).	Construction du Čahār Bāgh. (Selon Iskandar Munshī).
1010 (1601-2).	Portail du Masdjid-é Maḳsūd Beg.
1011 (1602-3).	Miḥrāb du Masdjid-é Maḳsūd Beg.
1011.	Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh. Décor de la façade sur le Maidān-é Shāh.
1012 (1603-4).	Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh. Bandeau du portail.
1014 (1605-6).	Construction de Masdjid-é Sorkhī.
1015 (1606-7).	Portail de la Madrasa Maryam Begum. (Récemment détruite).
1015.	Djulfa. Commencement de la construction de l'église Saint Sauveur.
1019 (1610-1).	Construction de Masdjid-é Djārčī.

1020 (1611-2).	Embellissement du Maidān-é Shāh. (Selon Iskandar Munshī).
1021 (1612-3).	Commencement des travaux de construction du Masdjid-é Shāh. (Selon Iskandar Munshī).
1025 (1616).	Masdjid-é Shāh. Achèvement du portail d'accès au Maidān.
1025.	Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh. Achèvement du décor intérieur de la coupole.
1028 (1618-9).	Masdjid-é Shaikh Luṭfullāh. Miḥrāb.
1029 (1619-20).	Construction de la Ḳaisārīyè. (Selon Iskandar Munshī).
1033 (1623-4).	Construction de Masdjid-é Bāgh-é Hādjdjī.
1035 (1625-6).	Masdjid-é Shāh. Achèvement de l'īwān nord.
1038 (1628-9).	Masdjid-é Shāh. Miḥrāb principal. Miḥrāb secondaire, à l'est du principal. Miḥrāb de la coupole est.
1039 (1629-30).	Tombeau de Bābā Rukn al-Dīn. Construction.
1039.	Masdjid-é Shāh. Coupole ouest.
1039.	Portail de Masdjid-é Agha Nūr.
1040 (1630-1).	Masdjid-é Shāh. Īwān ouest.
1041 (1631-2).	Trois tombes de petits-fils de Shāh 'Abbās I, dans un monument au nom de Sit Fāṭimè.
1042 (1632-3).	Portail de la mosquée de Shahrestān.
1043 (1633-4).	Construction de l'Imāmzādè Ismā'īl. Inscription du portail.
1043.	Dans l'īwān de Masdjid-é Agha Nūr.
1044 (1634-5).	Tombeau de Bābā Ḳāsem. Réparations et modifications.
1047 (1637).	Masdjid-é Shāh. "... Schach Sefi y faisoit encore trauailler de nostre temps, en faisant enduire les murailles de marbre." (Oléarius).
1051 (1641-2).	Commencement de la construction de la Madrasa Djedda Kučuk.
1051.	Portail de la mosquée du Čahār-Sū de Sārūtaghī.
1053 (1643-4).	Mosquée de Sārūtaghī. Inscription du portail.
1056 (1646-7).	Achèvement de la construction de la Madrasa Djedda Kučuk.

1056. Caravansérail de Sārūtaghī. Inscription du portail.

1057 (1647-8). Firmān de Shāh 'Abbās II, dans la madrasa Djedda Kučuk.

1058 (1648-9). Madrasa Djedda Buzurg.

1061 (1650-1). Achèvement de Masdjid-é Miṣrī.

1067 (1656-7). Construction du petit monument au nom de Sit Fāṭimè.

1067. Restauration du tombeau de Hārūn Wilāyet.

1067. Masdjid-é Ḥakīm. Portail oriental. (Chronogramme).

1069 (1658-9). Masdjid-é Ḥakīm. A la base de la coupole principale.

1069. Masdjid-é Ḥakīm. Miḥrāb secondaire.

1070 (1659-60). Masdjid-é Djum'a. Réparations et "embellissements".

1070. Masdjid-é Ḥakīm. Inscription dans l'īwān septentrional.

1071 (1660-1). Masdjid-é Ḥakīm. Miḥrāb principal.

1071. Masdjid-é Ḥakīm. Inscriptions dans l'īwān méridional et dans l'īwān septentrional.

1072 (1661-2). Tombe d'une petite-fille de Shāh 'Abbās I, dans le monument au nom de Sit Fāṭimè.

1073 (1662-3). Masdjid-é Ḥakīm. Inscription dans l'īwān occidental.

1073. Masdjid-é Ḥakīm. Portail septentrional.

Un peu avant 1074 (1663-4). Construction de la madrasa Mīrzā Taḳī.

1080 (1669-70). Masdjid-é Lunbān. Restauration.

1081 (1670-1). Darb-é Imām. Construction de la plus petite des deux coupoles.

1088 (1677-8). Madrasa Mullā 'Abdullāh. Texte de waḳf.

1092 (1681-2). Masdjid-é Djum'a. Chapelle de Madjlesī.

1093 (1682). Masdjid-é Djum'a. Réfections diverses, dont celles du décor intérieur de l'īwān nord et de la partie supérieure de l'īwān est.

1094 (1682-3). Miḥrāb du Masdjid-é Ilčī.

1094. Construction de la Madrasa Kawè.

1095 (1683-4). Vasque du vestibule d'entrée de Masdjid-é Shāh.

1097 (1685-6). Masdjid-é Ilčī. Inscription du portail.

1097. Imāmzādè Shāh Zaid. Restauration.

XII-ÈME SIÈCLE H.

1100 (1688-9).	Mosquée de Sha'yā. Miḥrāb principal.
1103 (1691-2).	Madrasa Kūzè Gerān. Inscription du portail.
1111 (1699-1700).	Imāmzādè Ismā'īl. Réparations.
1112 (1700-1).	Mosquée de Sha'yā. Restauration de la tombe de Sha'yā.
1112.	Mosquée de Sha'yā. Porte sur la cour de la madrasa.
1114 (1702-3).	Masdjid-é Lunbān. Mimbār en bois.
1114.	Madrasa Djalālīyè.
1114.	Imāmzādè Ismā'īl. Restauration.
1115 (1703-4).	Imāmzādè Aḥmed. Réfection de la tombe.
1115.	Imāmzādè Ismā'īl. Firmān de Shāh Sulṭān Ḥusain.
1115.	Porte d'entrée du bāzār à la cour de l'Imāmzādè Ismā'īl.
1116 (1704-5).	Portail de Masdjid-é Miṣū.
1118 (1706-7).	Madrasa Mader-é Shāh. Īwān est.
1119 (1707-8).	Madrasa Māder-é Shāh. Coupole du vestibule d'entrée.
1121 (1709-10).	Madrasa Māder-é Shāh. Portail sur le Bāzārčè Bolān.
1121.	Masdjid-é Djum'a. Restauration de l'īwān ouest.
1122 (1710-11).	Masdjid-é 'Alī-Ḳulī Agha. Inscription du portail.
1122.	Madrasa Māder-é Shāh. Inscription du portail sur le Čahār Bāgh.
1122.	Madrasa Māder-é Shāh. Grande inscription de la coupole.
1125 (1713-4).	Madrasa Shamsābād. Inscription du portail.
1126 (1714-5).	Madrasa Māder-é Shāh. Sous la coupole.
1127 (1715).	Darb-é Imām. Adjonctions.
1129 (1716-7).	Darb-é Imām. Réparations.
1139 (1726-7).	Masdjid-é Djum'a. Réparations par Ashraf l'Afghan.
1157 (1744-5).	Mosquée de Sha'yā. Miḥrāb secondaire.
1158 (1745-6).	Réparation de la madrasa Mullā 'Abdullāh.
1196 (1781-2).	Imāmzādè Ismā'īl. Tombe d'une fille de Shāh Ismā'īl III.

XIII-ÈME SIÈCLE H.

1204 (1789-90). Masdjid-é Ḥakīm. Miḥrāb secondaire.
1218 (1803-4). Masdjid-é Djum'a. Réparations diverses, dont celle du portail S.E.
1218. Madrasa Mullā 'Abdullāh. Porte sur le Bāzār.
1229 (1813-4). Réparation de l'Imāmzādè Ismā'īl.
1231 (1815-6). Tombeau de Hārūn Wilāyet. Restauration du dôme.
1239 (1823-4). Tombeau de Hārūn Wilāyet. Réparation.
1256 (1840-1). Masdjid-é Lunbān. Adjonctions.
1260 (1844-5). Vasque de la mosquée Djārčīr.
1261 (1845). Masdjid-é Shāh. Réparation de l'īwān méridional.
1290 (1873-4). Réparation du Pul-é Khadjū.
1298 (1880-1). Tombeau de Hārūn Wilāyet. Restauration.

XIV-ÈME SIÈCLE H.

1301 (1883-4). Masdjid-é Djum'a. Porte N.O.
1301. Masdjid-é Raḥīm Khān. Construction.
1304 (1886-7). Masdjid-é Raḥīm Khān. Décor du grand īwān et du miḥrāb.
1313 (1895-6). Imāmzādè Karrār, à Buzūn. Réparation.
1316 (1898-9). Shahrestān. Réparation de l'Imāmzādè Ḥusain et Ibrāhīm.
1320 (1902-3). Masdjid-é Rukn al-Mulk Shīrāzī. Construction.
1321 (1903-4). Masdjid-é Rukn al-Mulk.
1329 (1911). Tombeau de Hārūn Wilāyet. Réparations et adjonctions.
1330 (1911-2). Tombeau de Hārūn Wilāyet. Nouvelle porte en bois au portail principal.
1338 (1919-20). Tombeau de Hārūn Wilāyet. Restauration du dôme.

IMPRIMÉ AUX PAYS-BAS
PAR JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN / HAARLEM

1937

15

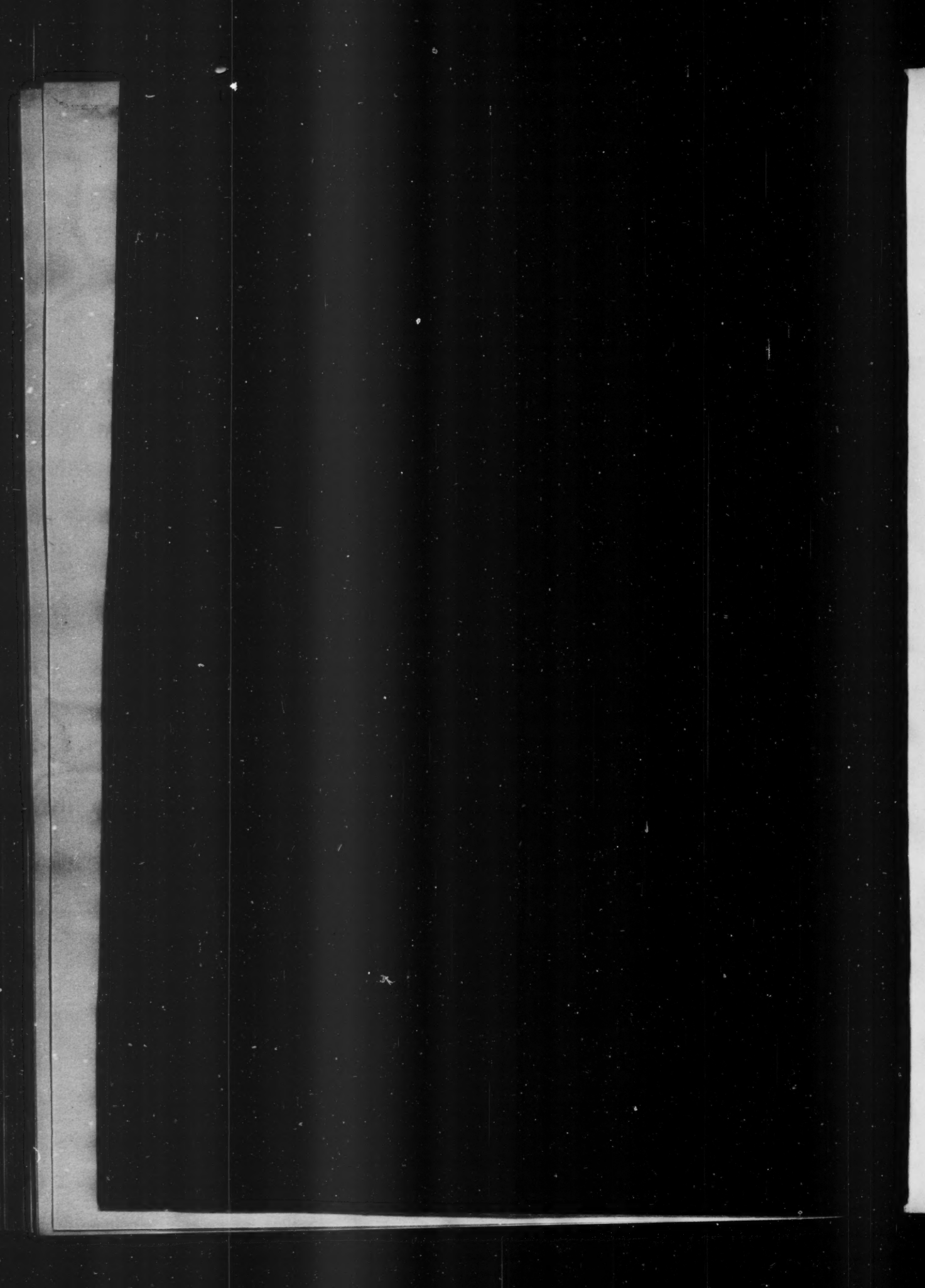
ATHĀR-É ĪRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE DE L'ĪRĀN

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI^e

TOME II

FASCICULE II



UN ALBUM DE PORTRAITS DES PRINCES TIMURIDES DE L'INDE

INSTITUTI BIBLICI · BIBLIOTHECA PONTIFICII

UN ALBUM DE PORTRAITS DES PRINCES TIMURIDES DE L'INDE

Ce muraḳḳa', demeuré dans les caisses personnelles de Nāṣir al-Dīn Shāh jusqu'en ces dernières années, fut envoyé, en 1935, à l'Exposition de Leningrad où il ne semble pas avoir été remarqué.

On croit, au Gulistān, qu'il fut composé par Nāṣir al-Dīn au moyen de miniatures apportées de l'Inde par Nādir Shāh et de pages de calligraphie appartenant aux archives des souverains iraniens, mais l'examen de l'ouvrage nous apprend tout autre chose. Les marges en sont pour la plupart ornées de ces fleurs de montagnes,[1]) aux couleurs naturelles et disposées comme des plantes en un herbier, qui caractérisent l'une des formules du décor marginal de l'époque de Djahāngīr et de Shāh Djahān.[2]) Les encadrements de nombreuses miniatures, 1 et 2, 3 et 4, etc . . . . exécutées pour être vues face à face, prouvent assez qu'à l'époque même des Grands Mongols les peintures en question avaient été réunies, ou préparées pour être réunies, en un muraḳḳa'. De plus, le choix si frappant des personnages représentés, souverains, parents des souverains et grands dignitaires de l'Etat durant les règnes de Djahāngīr et de Shāh Djahān, amène à la conviction que cette somptueuse collection de portraits appartenait à un membre ou à un familier de la cour impériale. Le fait que Shāh Djahān y est représenté âgé sur une page décorée de son temps[3]) marque peut-être le moment de l'arrangement de l'album.

Cependant la plupart des miniatures datent du temps de Djahāngīr, ce qui, en raison du goût bien connu de ce prince pour la peinture, et particulièrement pour l'art du portrait, n'a rien d'étonnant. On sait qu'il fit un jour appeler un général, 'Abd Allāh Khān, pour le punir mais qu'à sa vue il oublia ses griefs et l'envoya à ses peintres. Une autre histoire a trait à un portrait célèbre,

1. On sait, en effet, d'après le *Tūzuk-é Djahāngīrī* (traduction Rogers, t. II. p. 143—4), que le peintre Manṣūr fut chargé par Djahāngīr de peindre les fleurs du Kashmīr et qu'il en copia plus d'une centaine.

2. *Indian Drawings. Wantage Collection.* pl. 1, 7, 8, 9, 19, 24, etc.... *The Library of A. Chester Beatty. A Catalogue of the Indian Miniatures.* pl. 7, 76, etc. ...

3. Miniature no. 10 du muraḳḳa'.

peut-être le chef d'œuvre de la peinture mongole et qui fut souvent reproduit sous l'appellation de "L'homme mourant".[1]) Djahāngīr, dans ses Mémoires, raconte l'horrible impression que lui causa le spectacle d'un de ses courtisans sur le point de mourir, squelettique, effroyablement émacié par l'abus des stupéfiants. Il note ensuite qu'il ordonna à ses peintres de faire son portrait. Il est certain aussi que les artistes favoris du souverain assistaient aux principales réunions de la cour et aux durbars dont ils devaient ensuite portraire les assistants. Ils s'y sont parfois représentés.[2])

Djahāngīr laissa certainement à ses successeurs des cartons bien fournis. D'autre part le fait que ce muraḳḳa' contient de nombreux autographes de Mīr 'Imād, le célèbre calligraphe iranien du temps de Shāh 'Abbās, tendrait à faire croire que non seulement la plupart des peintures mais les calligraphies aussi ont été réunies par Djahāngīr. On connaît l'admiration de ce prince pour le maître écrivain et l'on sait qu'à la nouvelle de sa mort il s'écria en pleurant: Si Shāh 'Abbās me l'avait donné, au lieu de le faire périr, je l'aurais payé de son pesant de perles.[3]) La moitié environ des œuvres contenues dans l'ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, datent de son règne et lui ont sans doute appartenu.[4]) L'autre moitié comprend quelques peintures antérieures à son avènement au trône, une majorité de miniatures du temps de Shāh Djahān, plusieurs feuilles d'époque incertaine et un portrait qui fut incorporé à l'album après la conquête de l'Inde par Nādir Shāh.

En 1242 H. le muraḳḳa' appartenait à Khosraw Khān Nā-kām, de la famille célèbre de ces Ardalān qui furent pendant plus de quatre siècles walis héréditaires du Kurdistān de Sennè, que l'on appelait aussi Kurdistān d'Ardalān.

L'ouvrage fut enregistré à la Bibliothèque du Gulistān en l'année 1260 H., sous le règne de Muḥammad Shāh Ḳādjār. Il est possible qu'auparavant des

1. Percy Brown. *Indian Painting under the Mughals*. pl. L—Laurence Binyon. *The Court Painters of the Grand Moguls*. pl. XXIV. Etc. . . .

2. Au bas d'une miniature représentant un durbār de Djahāngīr, appartenant à la Rampūr State Library et reproduite en frontispice dans *Indian Painting under the Mughals*, on voit un homme qui semble écrire et que Percy Brown appelle le scribe, mais qui n'est autre que l'auteur de la peinture, le peintre Gowardhan lui-même. Comparer son portrait à celui qui a été publié dans *Athār-é Īrān*. 1936. fig. 14.

3. Cl. Huart. *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*. p. 242.

4. On y trouve des annotations de sa main. Par exemple sur un portrait du père de Shāh 'Abbās I: "Portrait de Khodābendè Mīrzā, père du Shāh, mon frère, Shāh 'Abbās". Sur un autre portrait, qui est probablement celui du jeune prince Parwīz (fig. 78) on lit: "Fait par Farrukh Bīk, en 1010".

pages en aient été détachées, qui figurent aujourd'hui en des collections particulières. Puis il fut restauré et relié à nouveau sous le règne de Nāṣir al-Dīn Shāh. C'est de ce temps que date probablement le vulgaire papier d'ameublement rouge à fleurs qui double les plats de la reliure. C'est alors aussi que des encadrements de miniatures, sans doute détériorés, furent cachés sous d'affreux papiers unis.

Les peintures sont presque toutes très belles et celles qui sont signées portent les plus grands noms de la peinture mongole: Abu'l-Ḥasan, l'artiste préféré de Djahāngīr, dont les œuvres connues jusqu'à présent ne dépassent pas le nombre de 13 ou 14 et qui a signé trois miniatures de notre album; [1]) Bālčand, qui débuta sous le règne de l'empereur Akbar; Bičitr; Beshandās, le fameux portraitiste; Četerman, dont la renommée est contemporaine du règne de Shāh Djahān mais qui travaillait encore à l'époque d'Awrangzīb; Farrukh Bīk, qui peignait déjà pour Akbar en 995 (1585); Gowardhan; Hashīm, dont les rares dessins connus sont si personnels; Manūhar, qui, après la mort de Djahāngīr et la dispersion de ses ateliers, entra au service de Dārā Shikōh, comme le prouve une miniature de la Bibliothèque nationale signée de Manūhar Dārā Shikōhī; Manṣūr, le peintre célèbre des animaux et des fleurs; Muskīnè, Ṣaḥīfè Bānū, l'une des trois femmes peintres de l'école mongole actuellement connues. Trois artistes me sont restés inconnus, Marār, ou Murād, 'Abd al-Shukūr et Muḥammad Yūsef. Marār, ou Murād, semble avoir été un excellent portraitiste, mais je n'en ai trouvé mention dans aucun des ouvrages dont je dispose à Ṭeherān. [2])

Le muraḳḳa', en plus de sa grande valeur artistique, présente à nos yeux le grand intérêt d'illustrer une époque qui marque peut-être l'apogée de l'influence iranienne dans l'Inde. La langue persane était alors celle de la Cour. La femme la plus aimée de Shāh Djahān, Mumtāz Maḥall, celle pour qui fut construit le fameux Tādj Maḥall, était une iranienne. Son père, Āṣef Khān (fig. 80), fut premier ministre de Djahāngīr et le conseiller de Shāh Djahān. Le précepteur le plus écouté du prince Khurram était un autre iranien, Ḥakīm 'Alī Gīlānī (fig. 106). Le poète officiel de la cour de Djahāngīr avait été Ṭāleb Gīlānī. Abū Ṭāleb

1. Voir I. Stchoukine. Portraits mongols, dans *Revue des Arts asiatiques*. t. VII. p. 234.

2. A moins qu'il ne s'agisse ici de Muḥammad Murād de Samarcande, qui travailla pour Djahāngīr, fut un bon portraitiste et est surtout connu pour ses dessins.

Kalīm Kāshānī fut celui de la cour de Shāh Djahān. La sœur de cet Abū Ṭāleb fut la première dame d'honneur de Mumtāz Maḥall. Elle se nommait Satī al-Nisā' Khānūm et resta au service du palais après la mort de la princesse qu'elle servait. L'historiographe de Shāh Djahān, l'auteur du *Pādishāh Nāmè*, fut Amīnāī Ḳazwīnī. L'un des principaux officiers du temps était Bāḳir Khān Nadjm Thānī (fig. 75). Mīān Mīr (fig. 72), le célèbre mullā, maître du directeur spirituel de Dārā Shikōh, Mullā Shāh (fig. 72), était né au Sīstān. Le peintre Abu'l-Ḥasan était fils de Āḳā Riḍā de Hérāt. Mais nous arrêterons ici cette nomenclature, qui pourrait devenir fastidieuse, et nous évoquerons maintenant, pour situer et animer nos portraits, la figure du prince qui, probablement, les choisit entre bien d'autres et les réunit en ce muraḳḳa'.

Khurram (fig. 64, 74, pl. 10), troisième fils de Djahāngīr (fig. 64, 74 et 82) et de la princesse Mānmatī, fille du Rādjā Udai Singh de Djōdhpūr, fut, lors de sa naissance, en l'année 1000 (1592), nommé Khurram, l'agréable, par son grand-père Akbar (fig. 64) qui le fit adopter par son épouse sans enfants, Ruḳiyè Sulṭān Bīkum. Dès l'âge de quatre ans il eut de savants professeurs, dont j'ai déjà nommé le plus aimé, Ḥakīm 'Alī (fig. 106). Le jeune prince étudia la langue persane avec grand intérêt, mais avec beaucoup moins d'enthousiasme le turc, langue de ses ancêtres, les Čaghatāi timurides, paresse qui lui attirait parfois des observations du grand-père auprès duquel il vécut, éloigné de son père, jusqu'en 1605, date de la mort du vieil empereur.[1]) Khurram avait alors douze ans.[2]) A quatorze ans il reçut son premier grade militaire. Vers sa quinzième année il fut fiancé à Ardjumand Bānū Bīkum, Mumtāz Maḥall, fille de Āṣef Khān et petite-fille de I'timād al-Dawlè (fig. 105), puis à une princesse safawide qu'il épousa en 1019 (1610) alors qu'il ne fut marié à sa première fiancée qu'en 1020 H.[3])

En 1614 Khurram s'empara du Mewār et, après que la paix eut été signée et que Amar Singh eut accepté la suzeraineté des Grands Mongols, Karan, fils de Amar Singh, fut reçu très aimablement à la cour de Dja-

1. Les relations de Djahāngīr avec son père, Akbar, étaient fort peu amicales. On sait que Djahāngīr, avide de pouvoir, se révolta contre Akbar et que celui-ci le soupçonna même, à la fin de sa vie, de l'avoir fait empoisonner.

2. Voir son portrait à cet âge, ou à peu près, dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 26.

3. Voir: Celebrations at the marriage of Prince Khurram. A.D. 1610, dans Percy Brown. *Indian Painting under the Mughals*. pl. XLVI.

hāngīr qui fit faire son portrait par son peintre favori, Abu'l-Ḥasan (fig. 81).

Le prince Khurram, à vingt-quatre ans, était déjà renommé comme général habile. Peu après il alla remplacer son frère ainé, Parwīz (fig. 78), à qui Djahāngīr avait retiré le gouvernement du Dekan. Avant son départ le titre de Shāh lui fut accordé. Voilà donc ce jeune homme comblé d'honneurs, alors que l'exemple de ses ancêtres, Tīmūr, Bābur, Akbar, ne cessait d'occuper son esprit (fig. 63), qu'il était convaincu de ses talents militaires, de sa beauté physique, fier même de sa sobriété, rare dans sa famille. Shāh Djahān était sobre alors que son frère Parwīz mourut d'alcoolisme. Le voilà pourvu d'un gouvernement difficile où avaient échoué des hommes habiles et éprouvés, 'Abd al-Raḥīm Khān-é Khānān (fig. 100) et Mahābat Khān (fig. 96). Son orgueil ne connut plus de limites. Après la campagne du Dekan, que termina une victoire plus diplomatique que militaire, il devint, à peine âgé de trente ans, l'étoile brillante et admirée de la cour mongole. Cependant les mauvais démons s'étaient éveillés en lui: il avait fait empoisonner en 1031 (1621), à Buhrānpūr, son frère Khosraw qui vivait sous sa garde.

Depuis quelque temps déjà il avait cessé d'avoir l'impératrice Nūr Djahān (fig. 65) comme alliée. La toute puissante princesse désirait la succession de Djahāngīr pour son gendre Shahriyār et desservait Shāh Khurram auprès de l'empereur. Khurram se révolta, résolution qui devait avoir sur les destinées de l'empire de cruelles répercussions et lui valut à lui-même plusieurs années de vie misérable. Il dut s'enfuir de place en place, de contrée en contrée, et se réfugia en Golconde. Puis il se créa un royaume au Bengale et y adjoignit le Bihar; mais le général Mahābat Khān et le fils ainé de Djahāngīr, Parwīz, reprirent cette dernière province et Khurram dut s'enfuir à nouveau. Malade et sans ressources, il lui fallut implorer le pardon de son père et lui envoyer en otages ses fils, Dārā, Shudja' et Awrangzīb. Terrible épreuve pour l'orgueilleux prince!

Nūr Djahān, satisfaite de voir abattu le plus redoutable de ses adversaires, voulut ensuite parer au danger nouveau qui pouvait naître, pour son protégé Shariyār, de l'alliance de Mahābat Khān et de Parwīz. Elle les sépara, puis exerça ses attaques contre Mahābat Khān qui riposta en la faisant prisonnière ainsi que l'empereur.

Khurram, de son côté, recherchait l'alliance du souverain de l'Īrān, qui était alors Shāh 'Abbās (fig. 68), fils de Muḥammad Khodābendè (fig. 98).

Il avait depuis longtemps engagé une active correspondance avec lui et lui envoya coup sur coup deux messagers. Mais Shāh 'Abbās ne répondit que par des conseils de sagesse et de soumission filiale.[1]) En octobre 1627 (1037 H.) Djahāngīr mourut sur la route du Kashmīr. Nūr Djahān, dans l'espoir de garder le pouvoir dont elle disposait alors presque entièrement, voulut en écarter Shāh Khurram qu'elle savait trop autoritaire pour lui laisser une place dans l'Etat. Mais Āṣef Khān, beau-frère de Djahāngir et frère de Nūr Djahān, se rallia à Shāh Djahān, son gendre.[2]) Il avait avec lui ses petits-fils, les propres enfants de Shāh Djahān, Dārā (fig. 74), Shudja' (fig. 77), Awrangzīb (fig. 76), qui étaient restés en otages à la cour de Djahāngīr.

Pendant ce temps Shāh Khurram se hâtait de gagner Āgra qu'il atteignit en janvier 1628. Les fêtes du couronnement furent magnifiques.

Voici notre turbulent prince devenu souverain. Son ambition étant satisfaite, sûr de ce trône qu'il avait tant convoité, il se consacra désormais aux devoirs du métier de roi. Grandeur mais servitude, car l'existence des Grands Mongols n'était pas, à beaucoup près, si continuellement somptueuse et vouée aux plaisirs qu'elle peut nous le paraître. Les premiers d'entre eux, Bābur, Humāyūn, Akbar (fig. 63 et 64), avaient mené une vie guerrière, le plus souvent aléatoire et difficile. Djahāngīr, artiste et jouisseur, n'avait pu se soustraire qu'en partie aux constantes obligations de sa vie officielle. Shāh Djahān, musulman pratiquant, eut une existence plus réglée, moins dissolue que ne l'avait été celle de son père.

Il prit le pouvoir à l'âge de trente-six ans. Son fils ainé, Dārā Shikōh, en avait alors treize. C'est à ce moment de leur vie que la figure 74 nous les montre. Ayant lui-même expérimenté les difficultés que pouvait soulever le règlement d'une succession impériale, Shāh Djahān s'efforça, dès qu'il le put, d'affirmer Dārā Shikōh comme prince héritier. Il lui accorda des prérogatives et des droits particuliers, mais Dārā, trop choyé, ne sut pas garder l'affection de ses frères. Les choses allèrent d'abord tant bien que mal. Dārā se maria, ainsi que Shudja', en l'année 1042 (1633). Peut-être les figures 84 et 86 évoquent-elles les feux d'artifice qui furent tirés en ces occasions.

Shāh Djahān avait alors quarante et un ans. Sa santé commençait à s'altérer.

1. *'Ālam-ārā-é 'Abbāsī* et *Djam'a al-Inshā'*.
2. Mumtāz Maḥall était fille de Āṣef Khan et nièce de Nūr Djahān.

Des expéditions au Dekan, au Thibet, à Ḳandahār donnèrent encore à son existence une certaine animation. La nouvelle Dehlī se fondait. Mais il avait perdu son épouse chérie, Mumtāz Maḥall, en 1040 (1631). Āṣef Khān était mort en 1041. Quelques années auparavant avait disparu Mahābat Khān, le général. Les vieux conseillers n'étaient plus. Shāh Djahān tenta de se faire aider par ses fils. Il garda Dārā auprès de lui, envoya Shudja' gouverner le Bengale et Awrangzīb le Dekan. La conquête du Thibet, en 1060 (1650), et celle des royaumes de Golconde et de Bīdjāpūr ajoutèrent de nouveaux fleurons à la couronne mongole, mais la tragédie était proche. Le mauvais état de la santé de l'empereur, que deux maladies successives avaient affaibli, fit croire à ses plus jeunes fils que l'heure de la curée avait sonné. Ils voulurent ravir l'empire à Dārā Shikōh. Awrangzīb fut le vainqueur.

Dārā trahi par Shayestè Khān (fig. 104), condamné à mort et exécuté sur l'ordre de son frère; Nādirè Khānum, son épouse, mourant de privations; Sulaimān, leur fils, empoisonné; ses propres fils, Shudja' et Murād Bakhsh, assassinés, voilà les tristes événements qui, pendant les huit dernières années de sa vie, assombrirent les pensées de Shāh Djahān, enfermé, prisonnier d'Awrangzīb, dans le château d'Āgra.

La main distraite et débile du vieillard a-t-elle tourné les pages de notre album? Ses yeux fatigués y cherchèrent-ils parfois, dans une rêverie mélancolique, les figurants d'un règne que ces petites images évoquaient? C'est ce que nous pouvons croire, sans l'assurer. Peut-être ce muraḳḳa' ne porte-t-il justement pas de sceau que parce qu'il fut composé à la fin de la vie défaillante et devenue impuissante d'un prince qui ne pouvait plus se dire souverain, sur le dernier portrait duquel on lit: "Portrait de Khurram, connu sous le nom de Shāh Djahān".

PLANCHE No. 1 DU MURAḲḲA' (Fig. 63)

Cette miniature représente trois princes timurides, Bābur, Mīrānshāh (?) et Humāyūn. Deux attendants sont debout au bas de l'estrade où ils sont assis. Celui de droite est sans doute Bairam Khān, qui fut ministre de Humāyūn et régent de l'empire pendant la minorité d'Akbar.

Le personnage central est assis sur un trône d'or soutenu par des amours

FIG. 63. PORTRAITS DE BĀBUR, MĪRĀNSHĀH (?) ET HUMĀYŪN, PAR BESHANDĀS

FIG. 64. PORTRAITS DE DJAHĀNGĪR, AKBAR ET SHĀ I DJAHĀN, PAR BĀLČAND

dont le corps se termine en queue de poisson. Les deux autres trônes sont couverts d'or et de pierres précieuses. Les princes ont au dessus de leurs têtes des dais en forme d'ombrelle et une tente légère. Ils se détachent sur un fond de montagne brunâtre. Le ciel est bleu.

L'encadrement se compose d'une guirlande de fleurs d'or sur fond crème, et de lignes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles sur fond crème doré.

Dimensions de la miniature=0,20×0,108.

Dimensions de la page=0,333×0,222.

Sous la peinture il est écrit: "Oeuvre de Beshandās". Beshandās est un peintre célèbre de la première moitié du XIème (XVIIème) siècle.[1]) Il fut envoyé en Irān avec l'ambassade de Khān 'Ālam. Djahāngīr parle de lui, dans ses Mémoires, comme d'un portraitiste inégalé (*Tūzuk-é Djahāngīrī*, traduction Rogers. Vol II. p. 116-7).

Gouache. Ecole mongole. Vers 1040 (1630).

PLANCHE No. 2 (Fig. 64)

Trois princes timurides assis, Djahāngīr, Akbar, Shāh Djahān, et deux attendants debout au bas de l'estrade. Djahāngīr est représenté à la fin de sa vie, la moustache blanche. Akbar, très âgé, tient un faucon qu'il regarde. Shāh Djahān semble avoir dépassé la trentaine. Les attendants sont, à gauche, I'timād al-Dawlè, ministre de Djahāngīr, et, à droite, Āṣef Khān, ministre de Djahāngīr et grand personnage de la cour de Shāh Djahān.

Le fond est une montagne de couleur beige-brun. Le ciel est or et bleu. Le sol de l'estrade est couvert d'un tapis bleu à fleurs. Les princes sont assis sur des trônes d'or protégés par des ombrelles d'or et une tente légère.

L'encadrement se compose d'une guirlande de fleurs d'or sur fond crème, et de lignes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions de la miniature= 0,20×0,108. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Les planches 1 et 2 ont été exécutées pour être vues face à face. Elles ont

1. Voir son portrait dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 13.

vraisemblablement été peintes vers 1628, date de l'avènement au trône de Shāh Djahān.

Sous la miniature il est écrit: "Oeuvre de Bālčand". Bālčand est un artiste connu de la fin du règne de Djahāngīr et de celui de Shāh Djahān. Il a peint les portraits des trois plus jeunes fils de Shāh Djāhān, Shudja', Awrangzīb, Murād Bakhsh (Voir I. Stchoukine, *La peinture indienne*. Pl. XL) et celui de Shāh Djahān (Voir *Indian Drawings. Wantage Collection*. Pl. IX).

Deux peintures analogues à celle-ci sont reproduites l'une par Marteau et Vever, dans *Miniatures persanes*. Pl. CXIX, et l'autre dans le catalogue de *The Library of Chester Beatty*. Pl. 65.

PLANCHE No. 3 (Fig. 65)

Dame mongole coiffée d'un voile et d'un haut bonnet en tissu d'or orné de pierreries. Elle porte de lourds colliers de perles, des glands de perles au bonnet, des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues, dont la plus grosse est au pouce. D'une main elle tient une tulipe, de l'autre un mouchoir.

La mode des bonnets mongols, encore très répandue à l'époque d'Akbar, tendit à disparaître sous le règne de Djahāngīr et disparut complètement sous Shāh Djahān.

Les traits de la femme rappellent ceux du soit-disant portrait de Nūr Djahān que Binyon a reproduit dans *Court Painting of the Grand Moguls* (pl. XV).

Le fond est uni, gris foncé. L'encadrement se compose de deux guirlandes de fleurs d'or, l'une sur fond cachou et l'autre sur fond bleu. Marges en papier uni.

Gouache. Ecole mongole.

Dimensions de la miniature=0,148×0,097. Elle fut vraisemblablement peinte vers 1021 (1612) et avait primitivement la forme d'un médaillon, puis a été agrandie pour servir de pendant à la planche no. 4 (fig. 66). On sait que Djahāngīr avait lancé la mode des portraits-bijoux que l'on portait au turban, au col au moyen de chaînes, ou même à la ceinture. Peut-être cette peinture avait-elle été exécutée à cette intention.

Djahāngīr recevant une aigrette de turban des mains de Āṣef Khān, reproduit dans I. Stchoukine, *La peinture indienne*, pl. XXXIV, porte au cou un médaillon de ce genre.

FIG. 65. PORTRAIT DE NŪR JAHĀN (?)

FIG 66

PLANCHE No. 4 (Fig. 66)

Femme nue soulevant un voile. De longs cheveux noirs la couvrent en partie. Auprès d'elle, sur le sol, est un écrin de velours contenant des bijoux.

Le fond de la miniature est uni, gris clair. Le sol est blanc. L'encadrement se compose de deux guirlandes d'or, l'une sur fond cachou et l'autre sur fond bleu. Les marges sont de papier uni.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1021 (1612).

Dimensions de la miniature = 0,168×0,118.

PLANCHE No. 5 (Fig. 67)

Jeune homme assis, appuyé au tronc d'un jeune saule. La figure est légèrement modelée. Les cheveux apparaissent à travers les enroulements d'un turban de brocart.

Dessin du genre dit "Siyāh-é ḳalam", sur papier crème, rehaussé de couleurs or, bleu et rouge en quelques endroits seulement, à la ceinture, dans le turban et dans l'écharpe. Le fond est le papier même.

L'encadrement ancien a été grossièrement recouvert de papiers modernes jaune et bleu foncé. Les marges sont unies.

Travail fort élégant dans la manière du maître iranien, Āḳā Riḍā al-'Abbāsī, peintre de Shāh 'Abbās.

Dimensions du dessin = 0,15×0,095.

Ecole iranienne. Vers 1009 (1600).

PLANCHE No. 6

Une jeune femme indienne, debout et de profil, soulève son écharpe et laisse voir un charmant visage. Elle porte de nombreux bijoux, une perle au nez, de lourdes boucles d'oreilles.

Le fond est vert pâle, uni. Le sol est vert foncé.

L'encadrement ancien est couvert de papiers modernes jaune et bleu foncé. Les marges sont en papier uni.

Dimensions de la miniature = 0,156×0,09.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1019 (1610).

13 FIG. 67 193

PLANCHE No. 7

Jeune indienne debout dans un paysage. Elle est vêtue d'un pantalon de brocart d'or et d'une robe rouge-orange pailletée d'or. La tête et les épaules sont couvertes d'un voile violet. Elle porte de nombreux bijoux, dont un collier de perles.

L'encadrement ancien a été caché sous deux bandes de papier moderne bleu foncé et rouge violacé. Marges en papier uni.

Dimensions de la miniature=0,15×0,095.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1060 (1650).

PLANCHE No. 8

Docteurs musulmans assis sur une terrasse, devant un brûle-parfum posé sur un plateau de céladon. Au premier plan est une eau grise, puis il y a des fleurs, puis la terrasse sur laquelle sont les quatre hommes. Dans le fond, un horizon bas sur lequel se détachent un bouquet d'arbres et de petites maisons. Le ciel est vert-gris et or.

L'encadrement est ancien. Bande rouge avec guirlande d'or.

Dimensions de la miniature=0,20×0,133.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1060 (1650).

Il existe un grand nombre de peintures du même genre, par exemple celles qui sont reproduites dans Percy Brown, *Indian Painting under the Mughals*. pl. LXVI et LXVII.

PLANCHE No. 9 (Fig. 68)

Portrait d'un homme debout qui semble âgé d'environ 45 ans. Les yeux sont châtains. La moustache est de la même couleur, mais plus foncée. Le teint est coloré. Poignard à la ceinture. Il tient, de la main droite, un long mousquet et, de la gauche, un cimeterre. Les mains sont couvertes de gants bruns. Le fond, vert sombre en haut, se dégrade en bleu vers l'horizon.

L'encadrement a gardé ses bandes originales, ornées de poésies trop effacées pour qu'on puisse les lire. Les marges sont décorées de fleurs en couleurs naturelles très finement exécutées.

FIG. 68. PORTRAIT DE SHĀH 'ABBĀS I (?), PAR BESHANDĀS

Dimensions de la miniature=0,183×0,094.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1013 (1604).

Il est écrit au dessous: "Oeuvre de Beshandās".

Ce portrait est probablement celui de Shāh 'Abbās I. On sait en effet que Djahāngīr adjoignit le peintre Beshandās à l'ambassade de Khān 'Ālam avec mission de lui rapporter de l'Īrān des portraits du souverain iranien et des grands personnages de sa Cour.[1]) Or il existe plusieurs portraits de Shāh 'Abbās I qui ont été exécutés à la même époque et par Beshandās. L'un appartient au musée de Boston. Un autre se trouve dans la collection Tagore, à Calcutta. Un troisième, qui représente Shāh 'Abbās à cheval, un faucon au poing, est au Musée de l'Ermitage, à Leningrad. Ces trois portraits et le nôtre, peints par le même Beshandās, représentent bien le même personnage, au même âge.

PLANCHE No. 10

Beau portrait de Shāh Djahān âgé. Il est représenté de trois quarts, la figure de profil. Sa barbe est blanche. Il porte une robe rouge et un turban de brocart d'or orné d'une plume avec lien de perles, émeraudes et rubis. Il a au cou un double collier de perles et tient un bijou en forme d'aigrette à la main. Le trône d'or sur lequel il est assis est surmonté d'un petit dais en forme d'ombrelle.[2]) Le sol est couvert d'un tapis noir à rinceaux de fleurs. Le fond est vert uni. Le premier plan représente une pelouse.

La bande d'encadrement originale est recouverte de papier moderne violacé. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions de la miniature=0,231×0,142.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Sur le côté droit, en petits caractères, se trouve cette indication: "Portrait de Khurram, connu sous le nom de Shāh Djahān".

Il est probable que ce portrait a été exécuté lorsque Shāh Djahān règnait encore, c'est à dire avant l'année 1069 (1659), et que l'inscription a été ajoutée

1. Tūzuk-é Djahāngīrī. Vol. II. P. 116-7.

2. Derrière lui se tient un personnage dont le costume, robe blanche et écharpe jaune doublée de brun, était à la mode à la fin du règne d'Akbar. Cette partie de la miniature a été exécutée antérieurement au portrait de Shāh Djahān et ajoutée après coup. L'endroit collé est d'ailleurs nettement visible.

lorsqu'il ne fut plus qu'un vieil homme prisonnier de son fils dans le château d'Āgra.

PLANCHE No. 11 (Fig. 69)

Un jeune prince en conversation avec un homme plus âgé. L'un et l'autre sont assis sur le sol, au pied d'un mimosa. Le jouvenceau porte une blouse blanche, une jupe mauve, un pantalon plus sombre et un turban mauve-rose. L'homme âgé est barbu, vêtu d'une robe blanche. Il tient un livre de la main gauche.

L'encadrement se compose d'une large bande bleu foncé sur laquelle sont disposées des fleurs d'or. Les marges sont couvertes de fleurs en couleurs naturelles.

L'influence européenne est très reconnaissable ici dans le modelé des figures et dans les plis ombrés des vêtements.

Dimensions de la miniature = 0,16 × 0,106.

Il s'agit dans cette planche, comme dans celle que reproduit la figure 67, d'un genre de dessin coloré qui avait été importé de l'Īrān et que l'on appelait Siyāh-é ḳalam. C'était un dessin au crayon noir, mais parfois sépia, auquel on ajoutait de l'or et, en certains endroits choisis, quelques touches d'aquarelle.

Ce travail a sans doute été exécuté entre les années 1010 et 1030 (1601-1620). Il est signé, au bas et en petits caractères: "Oeuvre de Gowardhan".

Gowardhan est un peintre renommé des règnes d'Akbar, Djahāngīr et Shāh Djahān.[1])

PLANCHE No. 12 (Fig. 70)

Djahāngīr âgé, accompagné d'un enfant. Le monarque tient un iris d'une main et un collier de perles à pendentif de l'autre. Les têtes sont très modelées et les mains très bien dessinées.

L'enfant est sans doute Shāh Shudja', fils de Shāh Djahān, né en 1025 (1616).

Djahāngīr est nimbé, vêtu d'un pantalon et d'une tunique de mousseline blanche. Il porte de nombreux bijoux. Seuls l'iris, le turban, des rubis et les lèvres du souverain sont colorés.

Le fond est le papier même. L'encadrement est bleu, avec guirlande d'or. Les marges sont parsemées de fleurs peintes de tons délicats, mauve, rose, or, vert jaune.

Dimensions = 0,183 × 0,108.

1. Voir son portrait dans *Athār-é Īrān*. 1936. fig. 14, à droite.

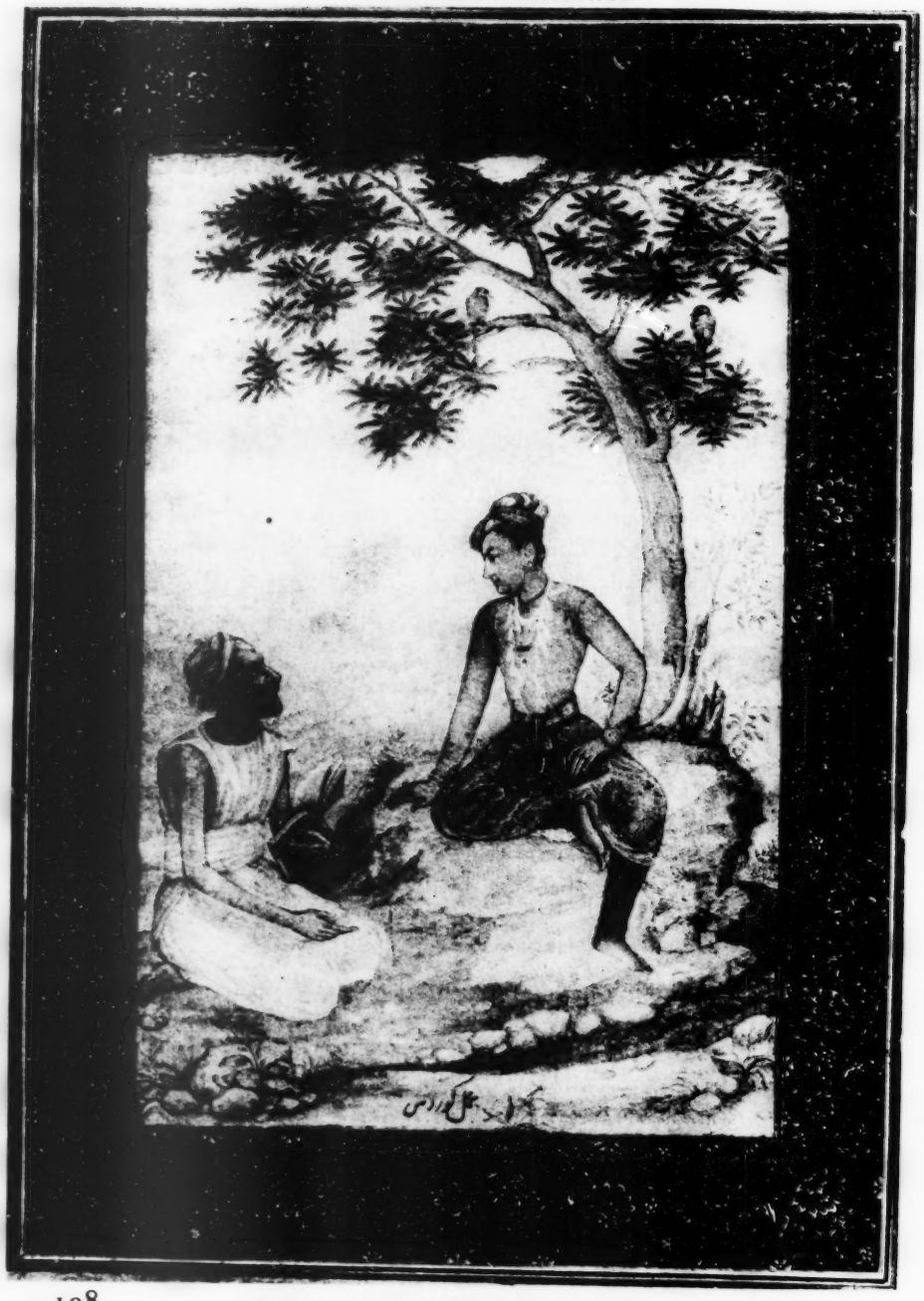


FIG. 69. DESSIN DE GOWARDHAN

FIG. 70. PORTRAITS DE DJAHĀNGĪR ET DE SHĀH SHUDJA', PAR HĀSHIM

Dessin du genre dit "Siyāh-é ḳalam". Ecole mongole. Vers 1028 (1619).

Une inscription en très petits caractères se trouve à droite et à gauche du personnage de Djahāngīr: "O roi, abri de la religion, tu es ma ḳibla, l' objet de ma vénération, mon refuge et mon souverain".

La signature de l'artiste est au bas du dessin: "Oeuvre de Hāshim".

Hāshim, ou Mīr Hāshim, est un maître connu de la première moitié du XVIIème siècle, mais dont très peu d'œuvres nous sont parvenues.

PLANCHE No. 13 (Fig. 71)

Trois jeunes princes, dont deux sont assis sur leurs talons et le troisième debout, semblent prendre des leçons d'un vieillard. La scène se passe en plein air, devant la maison du professeur. Le ciel est bleu, dégradé vers l'horizon. Le sol est de couleur ocre. Un château apparaît dans le lointain, sur un tertre. Au premier plan un serviteur garde un cheval. Il est habillé de vert et porte un haut turban à plumes.

La tonalité générale de cette miniature est claire et gaie.

L'encadrement est ancien, bleu avec guirlande d'or. Les marges sont unies.

Dimensions de la miniature = 0,22×0,136.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1050 (1640).

PLANCHE No. 14 (Fig. 72 et 72bis)

Neuf graves personnages sont assis sur le sol. Le principal, au centre de la composition et derrière qui se tient un serviteur armé d'un chasse-mouches, est un vieil homme habillé de blanc et nimbé d'or sur fond d'or. Deux de ses huit compagnons sont également nimbés. Magnifiques portraits, très expressifs et très vivants.

Le personnage principal est Miān Mīr, le célèbre mullā. Celui qui lui fait face, nimbé aussi, est Mullā Shāh, le directeur spirituel de Dārā Shikōh, fils de Shāh Djahān. Le personnage suivant, nimbé, est Dārā Shikōh.

On sait que ce prince, très intéressé par les questions religieuses, a écrit une vie de Miān Mīr et d'autres ouvrages dont le plus connu est le *Safina-é Awliyā*, le "*Navire des Saints*".[1])

1. Voir *Catalogue of Persian Manuscripts*, de Rieu.

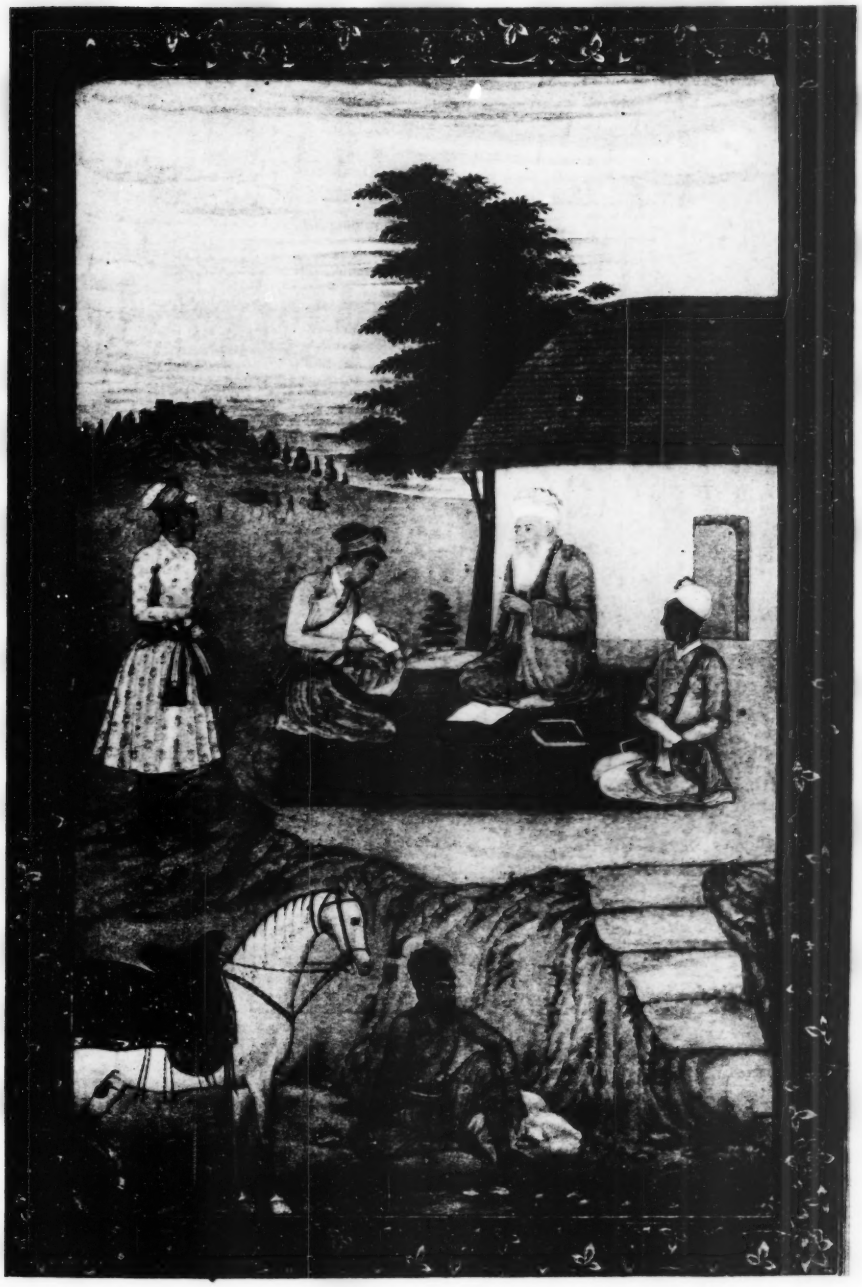


FIG. 71

FIG. 72. PORTRAITS DE MĪĀN MĪR, MULLĀ SHĀH, DĀRĀ SHIKŌH, ETC.

FIG. 72bis. DÉTAIL DE LA FIGURE 72. EN HAUT: MULLĀ SHĀH. AU CENTRE: DĀRĀ SHIKŌH

Miān Mīr naquit au Sīstān en l'année 957 (1550). Il émigra à Lahore où il enseigna pendant soixante années. Il y mourut et y fut enterré en 1045 (1635). Tout un quartier de la ville porte encore son nom. L'épouse de Dārā Shikōh se fit inhumer auprès de sa tombe.

Mullā Shāh était originaire du Badakhshān. Il mourut en 1660.

Miān Mīr et Mullā Shāh sont représentés dans L. Binyon, *Court Painters of the Grand Moguls*. pl XXXIII.

Dārā Shikōh ressemble tout à fait au portrait que Percy Brown donne de lui dans *Indian Painting under the Mughals*. Pl. XXIX;

L'encadrement se compose d'une guirlande d'or sur une bande bleue. Marges de papier uni.

Dimensions=0,22×0,136.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Cette miniature, qui est l'un des chefs d'œuvre de la peinture indienne, a été exécutée entre les années 1045 et 1055 (1635 et 1645) par un grand artiste qui ne l'a pas signée. [1])

PLANCHE No. 15

Trois personnages dessinés d'une façon caricaturale, et un chien. L'un des hommes est debout, un perroquet sur l'épaule. Les deux autres sont accroupis. Le décor représente un platane sur le fond crème du papier.

L'encadrement a été caché sous une bande de papier moderne, uni et bleu foncé. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,214×0,138.

Dessin du genre dit "Siyāh-é ḳalam", avec parties gouachées.

Ecole mongole. Vers 1030 (1620).

PLANCHE No. 16

Humāyūn en conversation avec un darwish. Miniature non terminée. Les assistants portent des vêtements iraniens, ce qui semble indiquer que la scène en question eut lieu en Īrān, lorsque Humāyūn s'y était réfugié. Mais ces cos-

1. Une peinture semblable, mais de facture moins parfaite, semble-t-il, se trouve dans la collection Vever. Elle a été publiée par M. Grousset et sous ce titre: "Réunion de derviches", dans *Les civilisations de l'Orient*. T. II, fig. 212, p. 209.

tumes sont ceux du temps de Shāh 'Abbās, non de celui de Shāh Ṭahmāsp, comme ils le devraient. Il est donc certain que cette miniature a été exécutée très postérieurement à l'événement qu'elle représente, probablement à la fin du règne d'Akbar, vers 1010 (1601).

Ecole irano-mongole.

Dimensions = 0,216 × 0,139

PLANCHE No. 17 (Fig. 73)

Un jeune prince, suivi d'un de ses compagnons qui porte un livre, est assis sur un rocher, au pied d'un arbre. Il écoute un homme qui se tient debout devant lui, coiffé d'un chapeau Shāh 'Abbāsī, vêtu d'une robe jaune et d'un manteau à rayures noirs et blanches bordé de martre au col et qui semble expliquer un texte.

Le jeune homme a des boucles d'oreilles, une perle à son turban, un collier de perles autour du cou, une ceinture d'orfèvrerie, des bracelets et un poignard au côté. Il porte une longue tunique rose brodée d'or et un pantalon rayé blanc et or. Son turban et son écharpe, de petites dimensions, étaient à la mode vers la fin du règne de Djahāngīr.

Le décor est un paysage au premier plan duquel on voit de l'eau avec des nénuphars et, à l'horizon, un lac et des montagnes violet foncé. Le ciel est d'un bleu dégradé.

Cette peinture a sans doute été exécutée entre les années 1025 et 1035 (1616 et 1625). Shāh Djahān, dans le célèbre portrait d'Abu'l-Ḥasan qui le représente à 25 ans, est habillé de manière analogue.

L'encadrement a été recouvert d'un papier rouge-violet moderne. Les marges sont ornées de fleurs particulièrement bien exécutées que butinent des papillons.

Dimensions = 0,225 × 0,136. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

PLANCHE No. 18 (Fig. 74)

Shāh Djahān au moment de son avènement. Un nimbe d'or rayonne autour de sa tête. Un jeune prince, nimbé aussi et qui est sans doute Dārā Shikōh, alors âgé de treize ans, lui présente un faucon.

Shāh Djahān porte une robe violette, une ceinture d'or, un pantalon rouge

FIG. 73

FIG. 74. PORTRAITS DE SHĀH DJAHĀN ET DE DĀRĀ SHIKŌH, PAR ČETERMAN

pointillé d'or, un triple collier de perles. Le turban est de brocart d'or avec un lien de grosses perles interrompu d'émeraudes et de rubis. Au pouce une grosse bague. Aux autres doigts des bagues.

Le fond représente une montagne vert clair qui se termine en un ciel d'or.

L'encadrement est recouvert de papier moderne rouge-violet. Les marges sont ornées de fleurs très délicatement peintes.

Dimensions=0,178×0,105.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1038 (1628).

Elle est signée en bas, en petits caractères: "Oeuvre de Četerman".

On connaît des portraits peints par cet artiste sous les règnes de Shāh Djahān et d'Awrangzīb.

PLANCHE No. 19 (Fig. 75)

Très beau portrait d'homme, magnifiquement exécuté. Les mains sont superbes. Le turban, jaune avec des bandes violettes, est petit. Le costume est blanc. La robe est courte et large. Bouclier rond au dos et sabre au côté.

Le fond est vert sombre. L'encadrement, qui est ancien, se compose de deux bandes, l'une à fond crème avec guirlande d'or et poésies, l'autre bleue à guirlande d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1031 (1620).

Dimensions=0,158×0,085.

Une inscription se trouve sur le sabre: "O libérateur, O 'Alī!"

Une autre est sur la robe: "Portrait de Bāḳir Khān Nadjm Thānī. Oeuvre de Bālčand".

Bāḳir Khān était beau-frère de Djahāngīr, ayant épousé Khadīdja Khānum, sœur de Nūr Djahān. C'était un réfugié persan qui fut successivement gouverneur de plusieurs provinces. Il fut très en faveur aussi sous le règne de Shāh Djahān. Il semble, d'après les inscriptions de son sabre, avoir été un shiite fervent. Il mourut en 1047 (1637).

Les portraits avec inscriptions en petits caractères étaient à la mode vers l'année 1620. Voir celui de Shāh Djahān à 25 ans qui se trouve dans I. Stchoukine. *La peinture indienne*, pl. XXXII. Voir aussi un portrait de notre album, fig. 70.

14 FIG. 75. PORTRAIT DE BĀḲIR KHĀN, PAR BĀLČAND 209

PLANCHE No. 20 (Fig. 76)

Portrait d'un homme d'une trentaine d'années, debout. Sa robe est assez longue, à fond blanc et brodée de feuilles vertes. La ceinture est de brocart d'or. Les bottes sont jaunes. Le turban est rouge-brun avec une bande verte. Cet inconnu porte de nombreux bijoux et s'appuie sur une longue épée.

Le fond est le papier même. Le sol est vert.

L'encadrement ancien a été recouvert de papier moderne jaune et bleu. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Ecole mongole. Vers 1050 (1640). Peinture à la gouache.

Dimensions = 0,163 × 0,092.

Ce portrait représente peut-être Awrangzīb. A la page 447 de *l'Oxford History of India*, de Smith, ce prince est représenté âgé, mais ses traits, bien qu'à trente ans de distance, sont identiques à ceux de notre personnage.

Awrangzīb naquit en 1024 (1615) et régna de 1068 à 1118 (1658-1707). Il était le troisième fils de Shāh Djahān, de même que Shāh Djahān était le troisième fils de Djahāngīr. L'un et l'autre s'emparèrent du pouvoir en brisant les obstacles qui les en séparaient.

PLANCHE No. 21 (Fig. 77)

Un jeune homme est debout, le buste dans l'ombre. Il est habillé d'une robe de mousseline blanche au travers de laquelle on voit un pantalon de couleur violet-rouge. Il porte des boucles d'oreilles et un collier de perles. Le turban est blanc et or, la ceinture dorée. Le fond est un paysage sommaire représenté par quelques rochers, un arbre coloré en vert léger et un nuage.

L'encadrement, demeuré intact, se compose d'une bande de couleur saumonée ornée de guirlandes d'or. Des lignes multicolores l'accompagnent.

Dimensions = 0,176 × 0,097.

Dessin dit Siyāh-é ḳalam avec des parties colorées à l'aquarelle et d'autres à la gouache. Ecole mongole. Vers 1045 (1635).

Il est écrit au dessous: "Oeuvre de Bičitr".

Bičitr est un peintre qui semble avoir débuté sous le règne de Djahāngīr et être devenu très célèbre sous celui de Shāh Djahān. La plus grande partie

FIG. 76. PORTRAIT D'AWRANGZĪB (?)

FIG. 77. DESSIN DE BIČITR

FIG. 78. PORTRAIT DU PRINCE PARWÏZ (?), PAR FARRUKH BÏK

des nombreuses œuvres de cet artiste qui nous sont parvenues datent de cette dernière époque.

Les figures 77 et 78 (pl. 21 et 22 du muraḳḳa') ont été exécutées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 22 (Fig. 78)

Portrait d'un jeune garçon dont le corps est de trois-quarts et la tête de profil. Il est habillé de mousseline blanche et porte un turban violet-brun sombre. Ceinture de brocart d'or.

Le décor d'accompagnement est un paysage au ciel bleu pâle et or, avec des nuages chinois, sur lequel se détache un arbre au feuillage léger qui est sans doute un mimosa. Le sol est d'un vert de pelouse.

L'encadrement, ancien, est saumon. Guirlande d'or. Marges de fleurs.

Dimensions=0,174×0,095.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Une inscription en grosse écriture maladroite dit: "Oeuvre de Farrukh Bīk. L'a écrit Djahāngīr Akbar Shāh. 1010". Plus exactement, on lit: 101.

Il est probable que l'enfant représenté est Parwīz, le second fils de Djahāngīr, qui était âgé de douze ans en 1010 H. Il vivait alors avec son père à Allāhābād, tandis que son frère ainé, Khurram, vivait avec Akbar.

Le peintre Farrukh Bīk travailla pour Akbar et pour Djahāngīr. Il vécut plus de 70 ans car il y a au Gulistān, sur une miniature du Muraḳḳa' Gulshan, une note de Djahāngīr certifiant que cette peinture a été exécutée par Farrukh Bīk à l'âge de 70 ans. Il était entré au service d'Akbar, après avoir été à celui de son frère, en 994 (1585).

PLANCHE No. 23 (Fig. 79)

Scène de ḥaram représentant sans doute un mariage. Les personnages principaux sont un jeune homme barbu et une jeune femme. L'un et l'autre sont somptueusement habillés. Le jeune homme porte une robe de mousseline blanche transparente qui laisse voir un pantalon rayé bleu et or, un turban orange à plumes avec un lien de perles et un magnifique collier de perles interrompu d'émeraudes. Il s'agit là certainement d'un prince.

FIG. 79. PEINTURE, PAR ABU'L-ḤASAN

Cinq femmes les entourent. L'une, âgée, les regarde d'un air dévot. Elle porte une robe brune et une écharpe bleue à plis ombrés visiblement empruntées à un tableau religieux européen. Les autres sont vêtues de costumes indiens bien connus.

Le décor est celui d'un jardin très encombré. L'estrade sur laquelle se trouvent les personnages principaux comporte un bassin avec un jet d'eau. Elle est surmontée d'une tente légère. Dans le fond se trouvent un bananier, un cyprès, d'autres arbres, des fleurs, une noria, des oiseaux et un ciel gris couvert en partie de nuages sombres.

L'encadrement est double, Il se compose d'une bande de couleur cachou ornée de guirlandes de fleurs d'or et d'une autre bande, mais bleue, avec le même genre d'ornement. Les marges sont couvertes de fleurs en couleurs naturelles.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Dimensions=0,164×0,105.

Sur le bassin, en caractères microscopiques, on lit: "Oeuvre de Abu'l-Ḥasan".

Abu'l-Ḥasan est mentionné dans les Mémoires de Djahāngīr (trad. Rogers. t. II. p. 20) comme ayant reçu du souverain le titre de "Nādir al-Zamān", la "Merveille de l'époque". Il était le peintre favori de Djahāngīr. Cette miniature a probablement été exécutée dans le premier quart du XVIIème siècle.

Les figures 79 et 80 (pl. 23 et 25 du murakḳa') ont été arrangées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 24

Copie de la miniature précédente, mais non signée et moins habilement peinte. Le jeune homme n'a pas de barbe et deux des autres personnages ont été supprimés.

PLANCHE No. 25 (Fig. 80)

Portrait présumé de Āṣef Khān vers l'âge de quarante ans. Il mourut en 1051 (1641), âgé de soixante-douze ans.

Āṣef Khān eut la destinée la plus brillante. Frère de Nūr Maḥall, épouse

FIG. 80. PORTRAIT DE ĀṢEF KHĀN, PAR MANŪHAR

toute puissante de Djahāngīr, il devint, à la mort de son père, I'timād al-Dawlè, en 1031 (1621), le wazīr de ce prince. Beau-père de Shāh Djahān, qui avait épousé sa fille, Mumtāz Maḥall, il fut nommé wakīl et fut le conseiller artistique du souverain, pour les questions architecturales tout spécialement. Il fut le principal personnage de l'Etat pendant plus d'un quart de siècle.

Le Père P. S. Manrique [1]) donne une description du somptueux palais de Āṣef Khān qu'il visita à Lahore et qui était, paraît-il, décoré de sujets religieux européens.

Le personnage de notre miniature porte une longue robe de mousseline blanche sur un pantalon rouge et un petit turban or et rouge.

Le fond est vert sombre.

L'encadrement comporte trois bandes dont deux ont été recouvertes de papiers modernes bleu foncé et rouge-violet. La troisième est restée intacte, bleu foncé et guirlande d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

On connaît un grand nombre de portraits de Āṣef Khān. Nous l'avons déjà vu représenté dans notre muraḳḳa' (fig. 64).

Dimensions = 0,144 × 0,081.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Avant 1038 (1628).

Il est écrit au bas: "Oeuvre de Manūhar" [2])

Les planches nos 25 et 26 du muraḳḳa' (fig. 80 et 81) ont été arrangées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 26 (Fig. 81)

Portrait d'un homme au teint basané, vêtu d'une longue robe jaune. Ceinture de brocart d'or. Double collier de perles. Sabre serti de bijoux. Il porte un petit turban rouge-violet.

Le fond est vert clair.

L'encadrement, identique à celui de la planche précédente, a été modifié comme lui. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

1. *Itinerario de las missiones* . . . . Roma. 1649.
2. Voir son portrait dans *Athār-é Irān*. 1936. fig. 12.

FIG. 81. PORTRAIT DE KARAN, PAR ABU'L-ḤASAN

Dimensions = 0,144 × 0,081.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Une inscription en caractères microscopiques se trouve sur le sol: "Oeuvre de Abu'l-Ḥasan. Portrait de Karan".

Karan était le fils de Amar Singh, souverain du Mewar, qui se soumit aux timurides en 1614, après une guerre de plus de quinze années. Karan fut chargé pas son père d'aller faire sa soumission à Aǰmīr, où se tenait la Cour. J̌ahāngīr en parle ainsi dans ses Mémoires: "Comme il était nécessaire de gagner les sympathies de Karan qui n'avait jamais vu d'assemblées et qui, ayant toujours vécu dans ses montagnes, était d'un naturel sauvage, je lui témoignai chaque jour une faveur nouvelle" (*Tūzuk* . . . t. I. p. 277). Il reçut de multiples cadeaux, dont le magnifique collier de perles qu'il porte dans notre peinture. Il succéda à son père en 1619 comme Rānā du Mewar et mourut en 1628. Ce portrait a sans doute été exécuté entre les années 1023 et 1029 (1614 et 1619).

PLANCHE No. 27 (Fig. 82)

J̌ahāngīr tient un faucon qu'il a pris des mains d'un serviteur. Il est vêtu d'une robe de mousseline blanche du Dekan et porte de nombreux bijoux. Turban rouge. Ferronnière de perles. Ceinture de brocart d'or.

Le décor se compose d'un arbre à l'indienne, c'est à dire très touffu et rond, se détachant sur un fond à l'européenne, avec rochers et château à la Dürer.

L'encadrement est recouvert de papier moderne bleu et rouge. Les marges sont de papier uni.

Peinture à la gouache.

Dimensions = 0,147 × 0,089.

Il semble que cette miniature ait été exécutée avant 1023 (1614), puisque J̌ahāngīr ne porte pas de boucles d'oreilles, que les habits des personnages sont très courts et que les turbans des serviteurs ont encore les petites dimensions des turbans de l'époque akbarienne.

FIG. 82. PORTRAIT DE DJAHĀNGĪR

PLANCHE No. 28 (Fig. 83)

Jolie interprétation indienne d'une Sainte famille. La vierge porte l'enfant. Une jeune femme se tient derrière ce groupe. Au premier plan, une jeune fille très indienne.

Le décor est un rideau violet-rouge drapé à l'européenne sur un fond brun-gris.

L'encadrement est recouvert de papier bleu moderne. Marges unies.

Dimensions=0,156×0,11.

Ecole mongole. Entre les années 1024 et 1040 (1615 et 1630).

PLANCHE No. 29

Darwish. Figure très modelée. Le personnage est drapé à l'européenne en des tissus de couleur saumonée. Le paysage, à la Dürer, représente des arbres sur une prairie verte et un château estompé dans le lointain. Ciel bleuté.

L'encadrement est ancien. Tons cachou. Guirlandes de fleurs d'or. Marges à fleurs colorées.

Dimensions=0,163×0,093.

Ecole mongole. Début du XVIIème siècle.

Au dessous: "Oeuvre de Muskīnè".

Muskīnè est un des grands peintres de l'époque akbarienne. Il semble avoir été surtout renommé pour son art de la composition.

PLANCHE No. 30

Darwish dont une main est posée sur un lion. Devant lui un jeune homme debout tient un bol en métal. Le darwish porte une longue robe grise et un turban rouge et vert. Le disciple, pauvrement vêtu, a une robe rouge et une écharpe verte.

Le décor représente un paysage. Ciel bleu.

L'encadrement se compose d'une bande orange sur laquelle courent une guirlande de fleurs d'or et des poésies presque effacées. Marges à fleurs.

Dimensions = 0,146×0,098. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

FIG. 83. INTERPRÉTATION INDIENNE D'UNE SAINTE FAMILLE

PLANCHE No. 31 (Fig. 84)

Cinq femmes debout regardent un feu d'artifice. L'une d'elles tient le bras d'un jeune enfant vêtu d'une robe de brocart d'or et coiffé d'un bonnet en tissu d'or à fleurettes, bordé de perles.

Le décor de cette scène représente les arbres vert sombre d'un jardin dans la nuit et des lumières de feu d'artifice.

L'encadrement ancien a été recouvert de papier rouge-violet moderne. Les marges sont ornées de fleurs.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Dimensions de la miniature=0,192×0,128.

Il s'agit peut-être là d'un épisode des fêtes du couronnement de Shāh Djahān qui eurent lieu en 1038 (1628). En ce cas l'enfant au bonnet bordé de perles pourrait être Murād Bakhsh, le plus jeune des fils du souverain, né en 1034 (1624), et qui était âgé d'un peu plus de trois ans en 1628.

PLANCHE No. 32

Une princesse assise et tenant un petit enfant dans ses bras assiste à un feu d'artifice. Une suivante est derrière elle. Une autre femme allume une fusée et une petite fille apporte un collier de perles. La princesse est peut-être Mumtāz Maḥall accompagnée de deux de ses enfants.

L'encadrement est recouvert de papier moderne. Les marges sont ornées de fleurs.

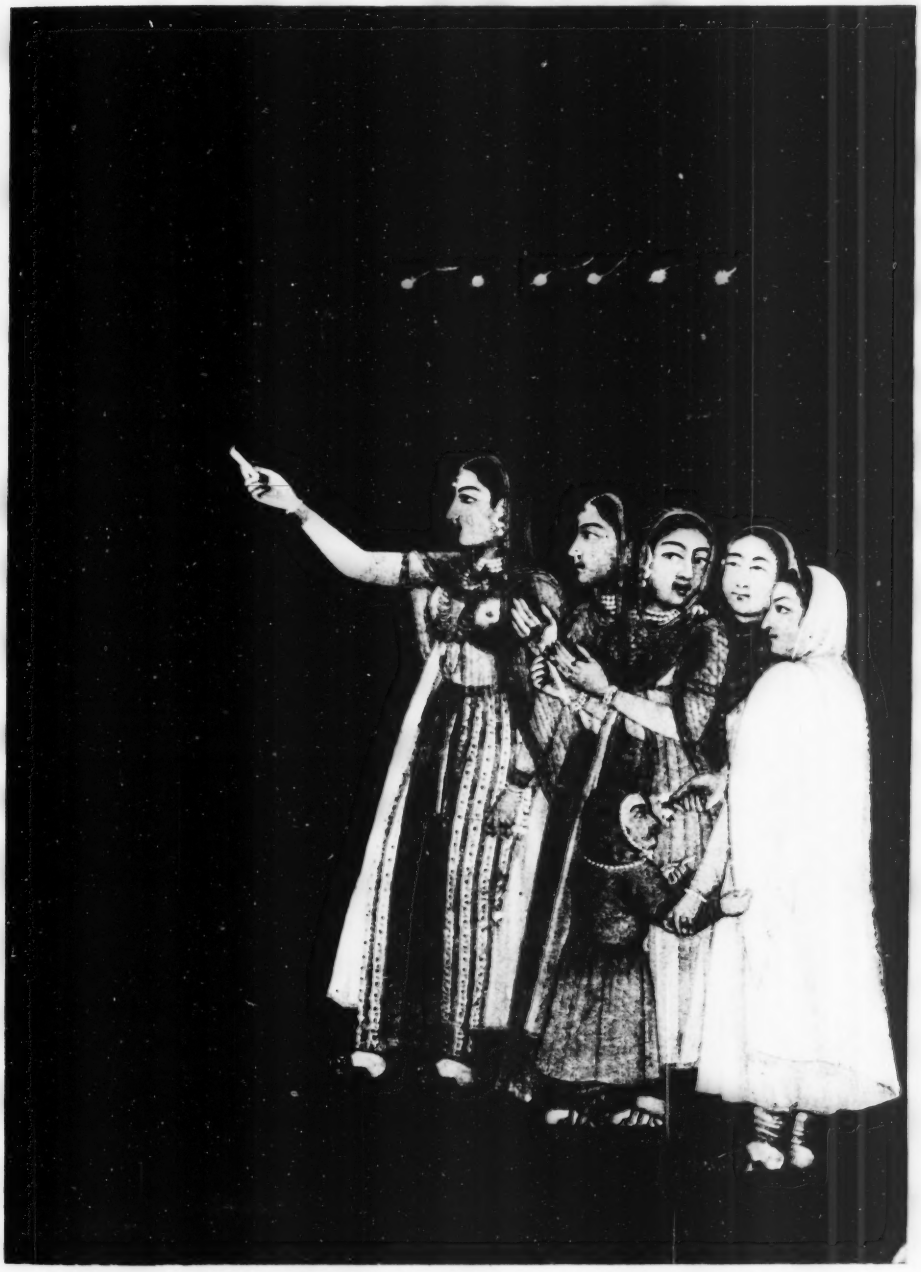
Dimensions=0,203×0,132.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Cette miniature est de la même époque que la précédente (fig. 84).

PLANCHE No. 33 (Fig. 85)

Un jeune homme et une jeune femme richement vêtus se reposent dans la campagne sur une sorte de tapis en tissu blanc qui semble piqué. Le jeune homme est habillé de vert sous une jaquette en brocart d'or à fleurettes bordée



15 FIG. 84 225

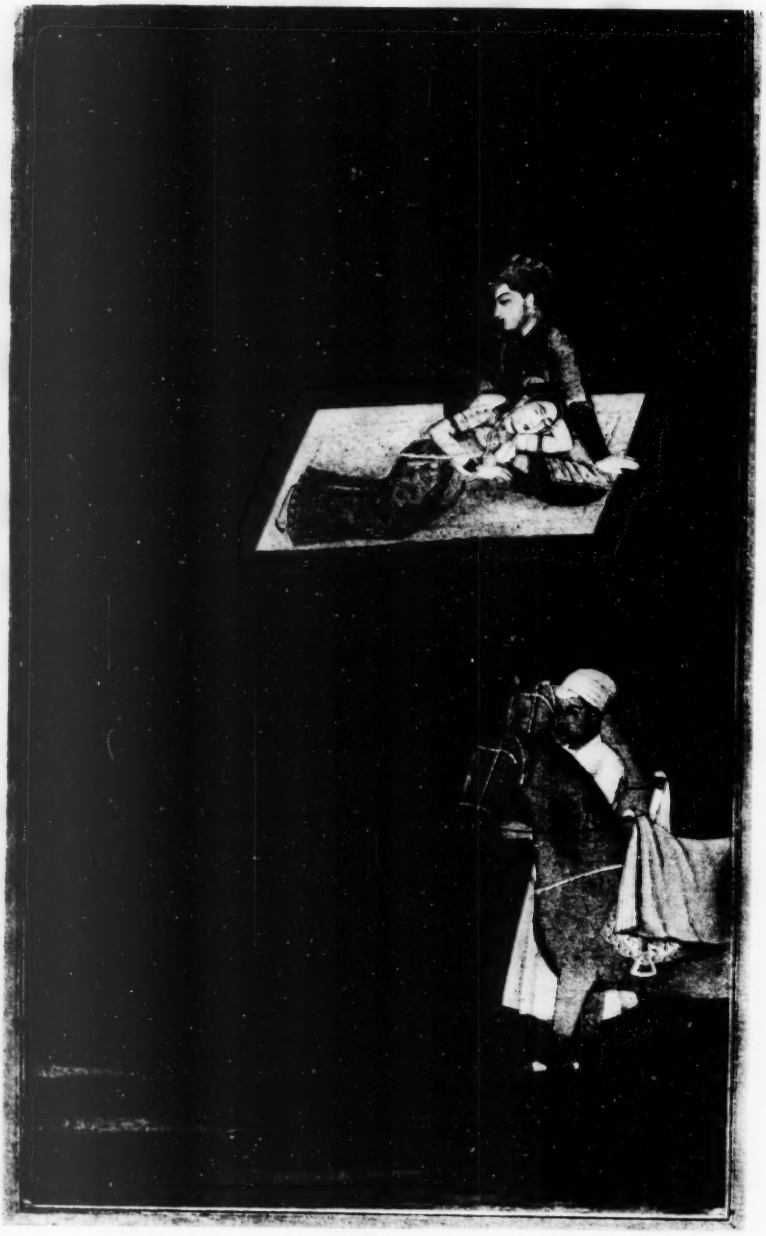


FIG. 85

FIG. 86

de martre. La jeune femme est vêtue aussi de tissus d'or. Ils forment, dans un paysage nocturne, brun et vert foncé, une tache lumineuse très chatoyante.

Au premier plan un serviteur habillé de blanc tient les chevaux.

L'encadrement est recouvert de papier moderne. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,22×0,121.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Cette miniature a sans doute été exécutée dans la seconde moitié du XVIIème siècle.

Les planches 33 et 34 du muraḳḳa' (fig. 85 et 86) ont été encadrées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 34 (Fig. 86)

Quatre jeunes femmes debout, très belles, regardent un feu d'artifice. Les deux premières semblent être des princesses. L'une d'elles a allumé une fusée. La seconde en tient une autre à la main. L'une des suivantes joue d'un instrument de musique. L'autre porte un petit plateau, avec flacons et coupe.

Leurs costumes sont à la mode du temps de Sh̲āh D̲jahān.

L'encadrement est recouvert de papier moderne. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,203×0,126.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1040 (1630).

PLANCHE No. 35

Huit femmes, dont sept sont jeunes et une très âgée, assistent à un feu d'artifice. Leurs costumes sont analogues à ceux des personnages de la miniature précédente (fig. 86); voiles légers, jupes transparentes, beaucoup de bijoux.

Le décor représente une terrasse sur le fond gris sombre d'un lac. A gauche il y a un pavillon dont les rideaux, de tissu d'or, sont relevés. Au premier plan, des lanternes en forme de cages.

L'encadrement est une petite bande d'or. Les marges sont unies.

Dimensions=0,217×0,14.

Les planches 35 et 36 ont été arrangées pour être vues face à face.

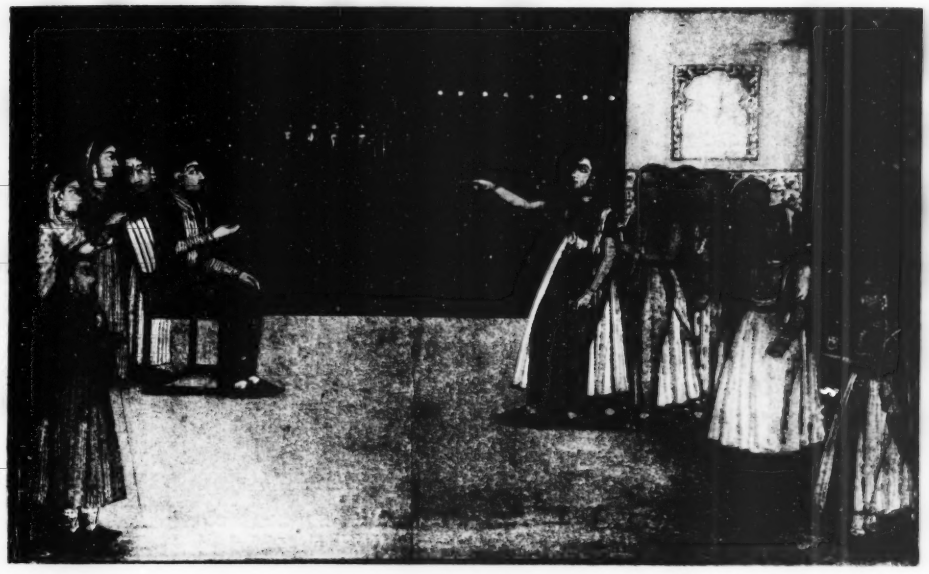


FIG. 87

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Première moitié du XIème (XVIIème) siècle.

PLANCHE No. 36 (Fig. 87)

Cette planche a été formée de deux miniatures dont l'une, à gauche, représente un jeune prince assis dans un fauteuil à l'européenne. Il est vêtu d'une jaquette de brocart d'or bordée de fourrure. Turban de même tissu. Il porte des boucles d'oreilles et un pendentif. Derrière lui quatre jeunes femmes sont debout. L'autre miniature représente un groupe de sept femmes dont la première brandit une fusée dans la direction du prince.

Au premier plan une terrasse blanche porte les personnages. Au fond est un lac illuminé et à droite un pavillon.

Cette miniature a sans doute été exécutée à la fin du règne de Shāh Djahān, vers 1061 (1650).

Dimensions = 0,213 × 0,133.

Peinture à la gouache. Ecole mongole.

FIG. 88. SHĀH SHUDJA' DANS SON PALAIS

PLANCHE No. 37 (Fig. 88)

Dans la cour d'un palais blanc, un jeune prince prend une coupe de la main d'une jeune femme exquisement peinte. Trois musiciennes assistent à la scène. Une servante est debout, à droite.

Le décor est celui d'un palais du temps de Shāh Djahān, un soir de lune. Au premier plan on voit une chandelle allumée et des verreries de Venise sur un plateau.

L'encadrement est recouvert de papier bleu moderne. Les marges sont unies.

Dimensions = 0,24 × 0,156. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Le jeune homme est vraisemblablement Shāh Shudja', second fils de Shāh Djahān, né en 1025 (1616) et marié à la fille de Rustam Ṣafawī en 1043 (1633).

Cette peinture peut avoir été exécutée vers l'époque de ce mariage.

Voir ici (fig. 70) un portrait de Shāh Shudja' enfant, et (fig. 77) celui d'un jeune homme qui peut être le même prince âgé d'une vingtaine d'années. Voir aussi Percy Brown, *Indian Painting under the Mughals*, pl. LXIV.

PLANCHE No. 38

Jeune prince indolemment couché sur une terrasse et vers qui une jeune femme est conduite par deux suivantes.

Le décor représente une terrasse sur laquelle il y a un pavillon. Dans le fond, un lac et des prairies.

L'encadrement est recouvert de papier bleu moderne. Les marges sont de papier uni.

Dimensions=0,24×0,148.

Ecole mongole. Vers 1061 (1650). Peinture à la gouache.

Les planches 37 et 38 ont été ornementées pour être vues face à face dans le murakḳa'.

PLANCHE No. 39 (Fig. 89)

Un homme jeune et barbu tient enlacée une charmante jeune femme. Une dame de compagnie détourne la tête. Tous trois sont debout sur une terrasse que borde une balustrade.

Le prince est somptueusement vêtu d'une robe de mousseline blanche transparente à raies d'or et d'un pantalon de brocart d'or à fleurettes violettes et feuilles vertes. Turban de tissu d'or surmonté d'une plume mauve. Ferronnière de perles et d'émeraudes. Long et magnifique collier de perles avec pendentif d'émeraude.

La princesse porte un pantalon rayé gris, or et bleu, une jupe de mousseline transparente à fleurettes de fils d'or et un voile mauve pointillé d'or. Boucles d'oreilles et collier de perles. Joyau de front. Pendentifs, bracelets et bagues. Sa boudeuse compagne est à peine moins splendidement vêtue qu'elle.

Le décor est celui d'un lac vert clair sur lequel se détachent des saules plus foncés et un arbre en fleurs. A l'horizon sont indiqués de tumultueux nuages gris-blanc.

L'encadrement est recouvert de papier moderne rouge et bleu. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,193×0,117.

FIG. 89

FIG. 90

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Première moitié du XVIIème siècle.

Cette miniature est une des plus belles du murakḳa'. Peut-être commémore-t-elle le mariage de l'un des jeunes fils de Shāh Djahān, Awrangzīb[1]) ou Murād Bakhsh. Ils épousèrent deux sœurs, filles de Shāhnawaz Khān et petites-filles d'Āṣef Khān.

Awrangzīb se maria en 1047 (1637).

Une peinture dont la composition est analogue mais les personnages différents a été citée par M. de Tressan puis longuement étudiée par I. Stchoukine (*Revue des Arts asiatiques*, t. VII, pl. LVI, p. 168 et suivantes) qui l'intitule "Djahāngīr et Nūr Djahān".

PLANCHE No. 40 (Fig. 90)

Portrait d'un personnage nimbé, de type très oriental et qui est assis dans un fauteuil enrichi de joyaux. Il tient un cabochon d'émeraude de la main droite et porte un vêtement violet à fleurettes d'or. Somptueux collier de perles, bracelets, pendentifs, bagues. Le turban, de tissu d'or, est orné d'une aigrette et de nombreuses perles.

Le décor représente une terrasse bordée d'une balustrade dorée et se détachant sur le fond d'un paysage ocre qui se termine en dégradé par un ciel bleu.

L'encadrement est de papier moderne jaune et bleu. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions = 0,18 × 0,095. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Ce portrait d'un inconnu, non signé, semble avoir été exécuté durant la seconde moitié du XVIIème siècle.

PLANCHE No. 41 (Fig. 91)

Jeune homme et jeune femme se regardant. Le prince porte un pantalon de tissu d'or, une robe transparente évasée et un petit turban surmonté d'une

1. Voir I. Stchoukine. *La peinture indienne*. Pl. LIII.

FIG. 91. SHĀH SHUDJA' (?), PAR BĀLČAND

plume. La dame, en robe longue qui ne laisse pas voir le pantalon, porte le corselet nommé "choli", un voile et des colliers. Elle tient une baguette à la main.

Le fond, sauf l'indication d'un saule léger et de quelques nuages chinois, est le papier même.

L'encadrement est ancien: guirlandes d'or sur fond de papier beige. Les marges sont ornées de fleurs.

Dimensions=0,195×0,119.

Le dessin, à peine coloré de mauve, d'or et de rouge, est du genre dit "Siyāh-é ḳalam". Il représente peut-être le prince Shudja' et son épouse.

Ecole mongole. Vers 1040 (1630).

En dessous: "Oeuvre de Bālčand".

PLANCHE No. 42 (Fig. 92)

Sur une terrasse en briques entourée d'une balustrade, un docteur musulman âgé se prépare sans doute à interpréter le fā'l, ou présage, qu'une jeune femme est en train de tirer.[1]) Le livre est posé sur un pupitre. Une suivante contrôle la lecture. Une autre agite un éventail. Une vieille femme, assise au premier plan, contemple la scène.

Le décor représente un paysage: ciel et arbres légers.

L'encadrement est ancien. Guirlandes d'or sur fond rouge. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,178×0,103.

Dessin coloré à l'aquarelle et rehaussé d'un peu de gouache. Au dessous: "Oeuvre de Gowardhan".

Epoque de Djahāngīr, vers 1024 (1615).

La collection Maurice de Rothschild possède le portrait d'un Shaikh debout qui est très semblable à celui-ci.[2])

1. En Īrān, de nos jours encore, lorsqu'on ne sait quel parti prendre, que croire, on ouvre au hasard un volume de Ḥāfeẓ et l'on trouve, en haut de la page gauche, ou droite, le conseil cherché.

2. I. Stchoukine. Portraits Moghols, dans la *Revue des Arts asiatiques*, t. IX, pl LXVIII a. p. 199.

FIG. 92. PEINTURE DE GOWARDHAN

PLANCHE No. 43 (Fig. 93)

Un jeune seigneur et un darwish ont pris place sur un tapis, devant un plat de viande grillée. Un porteur d'épées chasse les mouches au moyen d'une écharpe. A côté du darwish, son shagird tient, de la main gauche, un livre et, de la droite, une gourde. Au premier plan se trouvent trois hommes, un musicien, un poète et un serviteur qui tient un cheval.

Le jeune seigneur est vêtu d'une robe mauve. Le darwish a une longue barbe et est coiffé d'un bonnet bordé de fourrure.

Un arbre vert occupe le centre de la composition. Sur le sol sont des touffes de fleurettes. Dans le ciel, des vols d'oiseaux.

L'encadrement est ancien. Il se compose d'un bandeau de couleur saumon sur lequel est disposée une guirlande d'or. Les marges sont ornées de fleurs.[1])

Le dessin est à peine coloré de mauve et de rouge à l'aquarelle. Au dessous est écrit: "Oeuvre de Manūhar".

Cette très délicate page a probablement été exécutée au début du XVIIème siècle, vers l'année 1019 (1610).

Dimensions=0,179×0,102.

PLANCHE No. 44

Scène de l'histoire de Leilā et de Madjnūn. Leilā est vêtue à l'antique, de longs voiles drapés.[2]) Madjnūn est, comme il convient, loqueteux et décharné. Les animaux sont spirituellement exprimés.

L'encadrement est ancien et les marges sont décorées de fleurs.

Dimensions=0,152×0,098.

Une inscription dit que ce dessin, Siyāh-é ḳalam, a été exécuté par Manūhar.

PLANCHE No. 45 (Fig. 94)

Portrait d'un personnage légèrement caricatural qui porte une robe évasée

1. Les planches 42 et 43 étaient autrefois face à face, mais ne le sont plus. En face de 42 il y a maintenant 41.
2. Un dessin presque identique se trouve à Ṭeherān, dans le Muraḳḳa' Gulshan.

FIG. 93. DESSIN DE MANŪHAR

violet-rouge et un haut bonnet à aigrette. Des bijoux. Une inscription en petits caractères l'identifie: "Portrait de 'Alī Shāh Afshār".

Le décor représente un paysage.

Dimensions = 0,18 × 0,092.

Peinture à l'aquarelle, maladroite.

L'encadrement se compose de deux bandes de papier moderne bleu et jaune. Les marges, ornées de fleurs, sont anciennes.

Cette peinture représente le successeur de Nādir Shāh, 'Alī Ḳulī Khān, qui régna pendant un an sous le nom de 'Ādil Shāh puis fut déposé en 1161 (1748). Elle a été introduite dans l'album en Īrān même, après qu'il y fut apporté par Nādir Shāh ou quelqu'un de son armée.

PLANCHE No. 46 (Fig. 95)

Un jeune homme, vêtu d'une robe bleue, tient un perroquet de la main gauche et, de la droite, un fruit avec ses feuilles. La robe, bleu clair et brodée d'or, est plissée dans le bas et se termine en pointes. Elle est doublée de rouge. Ceinture à dessins géométriques d'or. Babouches recourbées. Poignard d'or incrusté de bijoux. Turban de tissu d'or. Le tout a l'aspect riche et un peu sauvage particulier à la manière de Farrukh Bīk.

Le fond, mauve, se dégrade en ciel bleu et blanc. Le sol est vert. Feuillages et fleurs.

L'encadrement se compose de deux bandes dont l'une est ancienne et l'autre recouverte de papier moderne rouge. Marges à fleurs.

Dimensions = 0,167 × 0,092. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Au dessous: "Oeuvre de Farrukh Bīk".

Un personnage à peu près semblable est représenté dans *Catalogue of the Library of Chester Beatty*. Pl. 64.

PLANCHE No. 47

Portrait d'un prince à cheval qui est peut-être Shāh Djahān. Il porte un pantalon rouge, une chemisette plissée blanche et un turban rouge à aigrette serré par une bande d'or. Son cheval est blanc.

FIG. 94. PORTRAIT DE 'ALĪ SHĀH AFSHĀR

Le fond est vert, or et mauve. Le sol, vert foncé, est parsemé de fleurettes. L'encadrement, ancien, est vert foncé avec guirlandes d'or. Marges de fleurs. Dimensions = 0,18 × 0,102.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1040 (1630).

PLANCHE No. 48

Portrait équestre de Shāh Djahān. Pantalon de brocart à fleurs violettes. Blouse de mousseline blanche. Turban rouge orné d'une plume. Le souverain est armé d'un arc et de flèches.

Le décor représente une prairie vert clair. Fleurettes au premier plan. Le ciel, violacé, se termine en or vers l'horizon.

L'encadrement est ancien, vert foncé à guirlandes d'or. Marges de fleurs. Dimensions = 0,18 × 0,102. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Les planches 47 et 48 ont été arrangées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 49 (Fig. 96)

Portrait d'un guerrier d'une trentaine d'années qui tient une fleur rose de la main droite. A son côté pendent un sabre et un bouclier rond orné d'un lion et du soleil. Il porte une longue robe laissant paraître le pantalon et, à chaque oreille, deux perles et un rubis. C'est un dessin où le blanc de l'œil et des perles, le rose de la bouche et de la fleur, et quelques rubis des bracelets sont les seuls points colorés.

Ce beau portrait possède toutes les caractéristiques des œuvres du temps de Djahāngīr, mais il est anonyme, bien qu'un cartouche d'or ait été préparé pour contenir une inscription. Cependant on sait que l'étendard particulier de Djahāngīr portait le lion et le soleil et l'on peut, par comparaison avec les divers portraits connus de Mahābat Khān, identifier notre officier de la cour de Djahāngīr avec ce grand général.

Mahābat Khān débuta sous Akbar comme simple soldat noble. Djahāngīr en parle dans ses Mémoires: "J'élevai Zamāna Bīk, fils de Ghiyāth Bīk de Kābul, qui m'avait servi personnellement depuis son enfance et qui, lorsque j'étais prince, fut élevé du grade de 'aḥadī', à celui de chef de 500 hommes. Je lui

FIG. 95. PEINTURE DE FARRUKH BÎK

donnai, lors de mon avènement, le titre de Mahābat Khān et le rang de chef de 1500 hommes".[1]) Il combattit Shāh Khurram lors de sa révolte contre Djahāngīr et, par la suite, se révolta aussi contre l'empereur qu'il fit prisonnier. Shāh Djahān le nomma gouverneur de Dehlī en 1630, vice-roi du Dekan en 1631. Il mourut en 1633.

Notre portrait fut probablement exécuté vers l'année 1019 (1610).

Mahābat Khān est représenté dans un durbār de Shāh Djahān qui appartient au British Museum et fut reproduit par Binyon et Arnold dans *Court Painters of the Grand Moguls*. pl. XX. Ce durbār dut avoir lieu en 1628, lors de l'avènement de Shāh Djahān au trône. Voir aussi: Percy Brown, *Indian Painting under the Mughals*, pl. LVIII — Marteau et Vever, *Miniatures persanes*, pl. CLXV — I. Stchoukine, Portraits moghols, dans *Revue des arts asiatiques*, t. VI, pl. LIV et p. 225. Notre figure 111a représente une autre fois Mahābat Khān, mais un peu plus âgé.

Dimensions = 0,152 × 0,084. Ecole mongole.

L'encadrement est double, de papier uni jaune et bleu. Les marges sont aussi de papier uni.

PLANCHE No. 50 (Fig. 97)

Portrait d'un homme qui porte un collier de barbe noire et est appuyé sur un mince et long bâton. Il est vêtu d'un manteau rayé de jaune et bordé de martre au col. Ce dessin est à peine coloré.

Dimensions = 0,152 × 0,083. Ecole mongole.

L'encadrement ancien est recouvert de papier moderne uni, jaune et bleu. Les marges sont de papier crème uni.

Au dessous du dessin: "Oeuvre de Hāshim. Portrait de Ḥakīm Mūminā".

Ḥakīm Mūminā Shīrāzī vint aux Indes sous le règne de Djahāngīr et entra au service de Mahābat Khān. Par la suite cet habile homme devint le médecin du souverain.

Les deux planches 49 et 50 (fig. 96 et 97), exécutées pour être vues face à face, peuvent être attribuées au même artiste, c'est à dire à Hāshim.

1. Mémoires. T. I. p. 24.

FIG. 96. PORTRAIT DE MAHĀBAT KHĀN

FIG. 97. PORTRAIT DE ḤAKĪM MŪMINĀ, PAR HĀSHIM

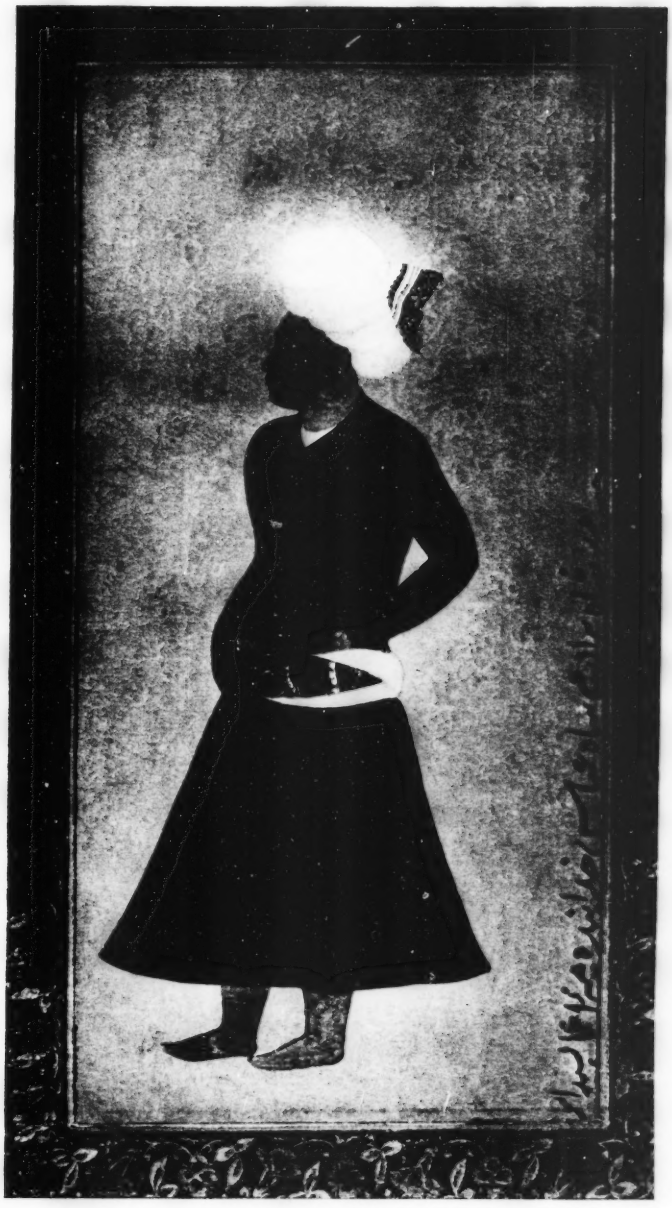


FIG. 98. PORTRAIT DE KHODĀBENDÈ MĪRZĀ, PÈRE DE SHĀH 'ABBĀS I, PAR BESHANDĀS

PLANCHE No. 51 (Fig. 98)

Portrait d'un homme âgé d'une quarantaine d'années, coiffé du turban important qui fut à la mode sous les princes safawides. Il est très simplement vêtu d'une robe rouge dont la taille, très basse, est marquée par une ceinture en toile blanche à extrémités de tissu d'or. On aperçoit des bas mauves sous la robe.

Le fond est uni vert clair. La peinture est à la gouache.

L'encadrement, ancien, est jaune et bleu à guirlandes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions = 0,15 × 0,075. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Djahāngīr a annoté cette miniature de cette phrase: "Portrait de Khodābendè Mīrzā, père du Shāh, mon frère, Shāh 'Abbās. Oeuvre de Beshandās".

Khodābendè, père de Shāh 'Abbās I, presque aveugle, avait refusé le trône à la mort de son père Shāh Taḥmāsp mais avait dû l'accepter en 985 H. Il abdiqua en 995 H. en faveur de son fils 'Abbās.

Beshandās n'a pu exécuter ce portrait d'après nature car il ne fut en Īrān que plus de 10 ans après la mort de Khodābendè.

PLANCHE No. 52 (Fig. 99)

Portrait d'un homme au curieux visage asiatique, âgé d'une trentaine d'années et vêtu d'une longue robe mauve-rosé recouverte d'un manteau bleu. Bottes brunes. Turban de l'Asie centrale.

Peinture à la gouache. Le fond est vert clair uni.

L'encadrement est jaune et bleu, à guirlandes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions = 0,152 × 0,075. Ecole mongole.

Sur le côté de la miniature, d'une écriture qui semble être celle de Djahāngīr: "Portrait de 'Abd al-Mūmin Khān Uzbek".

'Abd al-Mūmin, le Shaibanide, fut le dernier de ces terribles Uzbeks qui portèrent la terreur en Īrān et inquiétèrent vivement les Grands Mongols. 'Abd al-Mūmin attaqua et pilla la ville sainte de Meshhed, puis s'avança jusqu'à Sabzewār en 1002 (1593), au début du règne de Shāh 'Abbās I.

FIG. 99. PORTRAIT DE 'ABD AL-MŪMIN KHĀN ŪZBEK

Il se révolte ensuite contre son père, 'Abd Allāh, devint roi en 1006 (1597) et fut assassiné en 1007 (1598), après avoir régné pendant six mois.

Ce portrait a sans doute été annoté du vivant de 'Abd al-Mūmin car on n'y trouve aucune des expressions qui désignent habituellement les défunts, marḥūm, sa'īd ou shahīd. Il a donc probablement été exécuté vers 1005 (1596).

PLANCHE No. 53

Portrait d'un homme âgé de 35 ans environ. Il porte un vêtement violet et une ceinture de tissu mélangé d'or et de bleu-vert. Petit turban à plume.

Le fond est vert, dégradé en bleu.

L'encadrement est ancien. Bandes bleue et verte à guirlandes d'or. Marges à fleurs en couleurs naturelles.

Signature en tout petits caractères: "Oeuvre de Manūhar".

Dimensions : 0,157×0,08.

Le personnage en question est probablement un courtisan de Djahāngīr car sous Shāh Djahān un homme de cet âge eût porté la barbe. Le turban est d'ailleurs de ceux qui étaient à la mode sous Djahāngīr.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1024 (1615).

PLANCHE No. 54 (Fig. 100)

Vieil homme appuyé sur un long bâton mince. Sa robe est longue, de couleur jaune clair. La ceinture est blanche. Un chapelet y est passé. Grand pan de brocart d'or.

Le fond est vert clair uni.

Dimensions = 0,132×0,065. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

En raison des faibles mesures de l'image, les bandes d'encadrement sont multiples, cachou, puis bleue, puis verte, à guirlandes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Cette peinture a probablement été exécutée vers l'année 1024 (1615). Elle a été signée au bord du cadre, en petits caractères: "Oeuvre de Manūhar".

Le vieil homme qu'elle représente paraît être 'Abd al-Raḥīm Khān-é Khānān, fils de Bairam Khān qui fut ministre de Humāyūn et wakīl durant la minorité

FIG. 100. PORTRAIT DE 'ABD AL-RAḤĪM KHĀN-É KHĀNĀN, PAR MANŪHAR

d'Akbar. Il n'avait que 5 ans lorsque Bairam mourut. Akbar veilla sur lui et lui confia un poste important dès l'âge de seize ans. Il reçut jeune le titre de Khān-é Khānān que portait déjà son père et devint gouverneur militaire du Gudjarāt en 1585. Il était un véritable érudit qui possédait la connaissance parfaite de l'arabe, du persan, du turc et du sanscrit. Il traduisit en persan les Mémoires de Bābur. On croit que le peintre Madhū Khānèzād était à son service.

Dāniyāl, fils d'Akbar, épousa une de ses filles et Shāh Djahān, en troisièmes noces, en épousa une autre.

Il mourut en 1037 (1627). Son rôle pendant la révolte de Shāh Khurram fut douteux. Il semble s'être rangé aux côtés du prince révolté.

Les planches 54 et 55 (fig. 100 et 101) furent exécutées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 55 (Fig. 101)

Somptueux portrait d'un jeune prince. Il tient une coupe de la main droite et appuie la gauche sur la garde d'une longue épée. Son pantalon rayé, mauve et vert, est recouvert d'une jupe de mousseline extrêmement légère qui touche terre comme celle d'un vêtement porté par Djahāngīr avant 1611.[1]) Cette longue robe se portait probablement en des circonstances particulières, par exemple, comme c'est ici le cas, lors des cérémonies d'un mariage. La blouse de mousseline est recouverte d'une écharpe du même très précieux tissu, bordée d'une frange d'or. Nombreux bijoux: perle au turban, double collier de perles, pendentif, boucles d'oreilles, ceinture d'or incrustée de joyaux, dague et poignard magnifiques. Petit turban à la mode du temps de Djahāngīr.

L'encadrement est recouvert de papier moderne uni, rouge et bleu. Les marges sont unies.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1015 (1606).

Dimensions = 0,15 × 0,085.

Le décor représente une pelouse émaillée de fleurs.

Ce beau jeune homme, qui ressemble à Djahāngīr, est peut-être Shariyār, un de ses fils.

Les planches 55 et 56 du muraḳḳa' (fig. 101 et 102) ont été exécutées pour être vues face à face. Elles représentent sans doute deux fiancés.

1. I. Stchoukine. *La peinture indienne à l'époque des Grands Mongols.* Pl. XXIII b.

FIG. 101. PORTRAIT DE SHARIYĀR, FILS DE DJAHĀNGĪR (?)

PLANCHE No. 56 (Fig. 102)

Jeune femme tenant une fleur de la main gauche. Le buste apparaît sous la mousseline transparente. Le pantalon est rayé, violet et or. Le devant de robe est mêlé d'orange et d'or. Nombreux bijoux. Les babouches elles mêmes sont ornées de perles.

Le fond est vert foncé uni. Quelques fleurettes dans le bas.

Dimensions = 0,15 × 0,085.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1015 (1606).

L'encadrement est recouvert de grossier papier moderne. Les marges sont unies.

PLANCHE No. 57 (Fig. 103)

Cette miniature représente un homme âgé d'une cinquantaine d'années qui appuie sous son aisselle un long et mince bâton. Il porte une robe violette à fleurettes d'or, un pantalon rayé mauve et blanc, une riche ceinture blanche et or, un turban orange.

Le fond est vert clair, dégradé en ciel mauve. Le sol, parsemé de fleurs, est vert foncé.

Dimensions = 0,156 × 0,07. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Dans l'encadrement sont écrites des poésies presque effacées aujourd'hui. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Il est écrit au dessous: "Portrait de A'ẓam Khān. Oeuvre de Marār (ou Murād)".

Ce beau portrait est celui d'un personnage qui est aussi représenté dans un durbār de Shāh Djahān reproduit par Binyon et Arnold dans *Court Painters of the Grand Moguls*, pl. XX. Il s'appelait Iradat Khān et était Mīr Bakhshī au moment de la mort de Djahāngīr. Grâce aux efforts de Āṣef Khān il se rallia alors à la cause de Shāh Djahān et reçut peu après le titre de A'ẓam Khān. Il fit campagne dans le Bīdjāpūr, dans le Golconde, fut ensuite nommé gouverneur du Gudjarāt et relevé de ses fonctions à cause de sa tyrannie.

Cette miniature a sans doute été exécutée vers l'année 1040 (1630).

FIG. 102

FIG. 103. PORTRAIT DE A'ẒAM KHĀN, PAR MARĀR (OU MURĀD)

FIG. 104. PORTRAIT DE SHAIYESTÈ KHĀN, PAR MARĀR (OU MURĀD)

PLANCHE No. 58 (Fig. 104)

Homme d'une trentaine d'années, barbu et portant un attirail complet de guerrier, dont une épée et un sabre. Il est vêtu d'un pantalon violet, de babouches or et rouge, d'une jupe transparente et d'une chemisette de tissu lamé d'or. Il est coiffé d'un petit turban violet-rose.

Le fond est gris, dégradé en rose. Le sol est vert. L'encadrement est ancien. Il comprend des bandes ornées de guirlandes d'or et de poésies actuellement effacées.

Dimensions=0,15×0,07.

En bas, dans un cartouche, d'une écriture assez maladroite: "Oeuvre de Marār (ou Murād). Portrait de Shaiyestè Khān".

Mīrzā Abū Ṭāleb, Shaiyestè Khān, était fils de Āṣef Khān et beau-frère de Shāh Djahān. Il joua un certain rôle sous le règne de ce prince, puis, abandonnant Dārā Shikōh qu'il trahit, aida son neveu Awrangzīb à s'emparer du pouvoir. Il fut gouverneur du Birar en 1638, du Gudjarāt en 1652 et, en 1666, devint vice-roi du Bengale. Il mourut, colossalement riche, en 1694, âgé de 94 ans.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1040 (1630).

Voir d'autres portraits de Shaiyestè Khān dans Binyon et Arnold, *Court Painters of the Grand Moguls*, pl. XX, et dans I. Stchoukine, *La peinture indienne sous les Grands Mongols*, pl. XXXIV.

PLANCHE No. 59 (Fig. 105)

Portrait d'un homme âgé qui tient un livre de la main gauche. Il porte un pantalon blanc, une jupe de mousseline transparente et une veste blanche marquée de gris aux aisselles. Petit turban blanc. Ceinture blanche avec devant d'or.

Le fond est vert clair uni.

L'encadrement est ancien, bleu et vert, à guirlandes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,143×0,072.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Vers 1015 (1606).

FIG. 105. PORTRAIT DE MĪRZĀ GHIYĀTH AL-DĪN, I'TIMĀD AL-DAWLE

Le personnage en question est sans doute l'timād al-Dawlè, père de Āṣef Khān. Il était le beau-père de Djahāngīr et fut le ministre de ce souverain. Il était originaire de l'Īrān où son père avait été gouverneur de Yazd. Il émigra aux Indes vers 1575. Son nom était Mīrzā Ghiyāth al-Dīn. Le titre de l'timād al-Dawlè lui fut donné par Djahāngīr lors de son avènement. Il devint ministre de Djahāngīr en 1611.

Voir d'autres portraits de lui dans Percy Brown, *Indian Painting under the Mughals*. pl. XLIX et LVIII — I. Stchoukine, *La miniature indienne* . . . pl. XXVIII — I. Stchoukine, Portraits moghols, dans *Revue des arts asiatiques*. t. VI. pl. LIV et LV.

La tombe de l'timād al-Dawlè, construite à Āgra par Nūr Djahān, est un des plus imposants monuments de l'architecture indienne à l'époque mongole.

PLANCHE No. 60

Portrait d'un homme âgé d'environ 35 ans qui porte un sabre au côté et tient à la main une aigrette de turban. Son pantalon est rayé, rose et blanc. La tunique est transparente. Les pans de la ceinture sont de tissu d'or. Il porte au cou un pendentif.

L'encadrement est ancien. Il se compose de bandes bleues et vertes à guirlandes d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions = 0,158 × 0,08.

La signature, en caractères microscopiques, se trouve au bas du pan de la ceinture: "Oeuvre de Marār (ou Murād)".

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Epoque de Djahāngīr.

PLANCHE No. 61 (Fig. 106)

Portrait d'un gros homme appuyé sur une haute canne. Il porte un pantalon blanc. Le haut du corps est couvert d'une blouse et d'une écharpe transparentes.

Le fond est vert, dégradé en bleu. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Sur le côté de la miniature on lit: "Portrait de Ḥakīm 'Alī. Dessin de Manūhar".

FIG. 106. PORTRAIT DE ḤAKĪM 'ALĪ, PAR MANŪHAR 261

Ḥakīm 'Alī Gīlānī était un émigré iranien. Il soigna Akbar durant sa dernière maladie et avait été nommé, plusieurs années auparavant, précepteur du jeune prince Khurram. Il était lui-même élève de Ḥakīm al-Mulk Shīrāzī pour la médecine et de Fatḥ Allāh Gīlānī pour la théologie.

Cette peinture a sans doute été exécutée dans le premier quart du XIème (XVIIème) siècle.

Dimensions = 0,148 × 0,075. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

PLANCHE No. 62 (Fig. 107)

Charmant portrait, très finement exécuté, d'une jeune femme qui tient une coupe de la main gauche et, de la droite, un flacon.

La tonalité générale de ses vêtements est comprise entre l'orange et le rouge-violet. Le fond, très détérioré, représente une prairie, vert foncé, parsemée de fleurs.

L'une des deux bandes d'encadrement a été recouverte d'un papier moderne uni. L'autre est ornée d'une guirlande d'or.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Première moitié du XIème (XVIIème) siècle.

Dimensions = 0,152 × 0,09.

Il est écrit au dessous: "Oeuvre de Bičitr".

PLANCHE No. 63

Femme indienne de profil, tenant une coupe. Longues mains fines. Elle porte un très beau costume composé d'un pantalon rouge, d'une jupe de mousseline verte, d'une blouse de mousseline et d'un voile léger. Nombreux bijoux.

Le fond est noir.

L'encadrement est recouvert de papier moderne. Marges unies.

Dimensions = 0,156 × 0,086. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

PLANCHE No. 64

Femme européenne grasse et blonde, vêtue d'un costume bleu. Elle tient un bouquet de la main gauche et, de la droite, un éventail. Elle est coiffée d'une cornette blanche.

FIG. 107. PEINTURE DE BIČITR

Cette miniature, exécutée à la gouache, a été copiée sur une peinture européenne.

L'encadrement est recouvert de papier moderne. Les marges sont unies. Dimensions=0,15×0,095.

PLANCHE No. 65

Scène de ḥaram. Un jeune homme enlace une jeune femme.

Tons chauds violet-rouge sur un fond gris. Chandelles allumées au premier plan. Peinture à la gouache.

Dimensions=0,173×0,105. Ecole mongole.

L'encadrement se compose d'une bande bleue. Marges unies.

PLANCHE No. 66 (Fig. 108)

Plusieurs princes de la famille des Timurides de l'Inde, dont, sans doute, Bābur, Humāyūn et le jeune Akbar, se reposent dans un paysage où sont représentées des scènes diverses. Au premier plan les princes écoutent un poète dont un musicien accompagne la récitation. Un serviteur, qui porte la coiffure à la mode du temps de Humāyūn, tient un cheval. La montagne qui constitue le fond du paysage, peuplée de solitaires et où l'on voit un troupeau de chevaux en liberté, monte jusqu'au haut de la page. Cette miniature semble avoir été agrandie après coup. Elle a probablement été exécutée pendant le règne d'Akbar.

L'encadrement se compose d'une bande bleue à guirlande d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles autour desquelles volent des abeilles. Elles semblent avoir été restaurées.

Ecole irano-mongole.

Au verso de cette miniature se trouve la page de calligraphie que représente la figure 114.

PLANCHE No. 67 (Fig. 109)

Un jeune prince monté sur un cheval brun vient de percer d'une flèche un lion qui agonise au bord d'une flaque d'eau. Deux serviteurs s'élancent pour achever l'animal.

Paysage agité, imité sans doute de gravures européennes.

FIG. 108. PORTRAITS DE BĀBUR, HUMĀYŪN ET AKBAR

Gouache. Ecole mongole, Vers 1615.

Voir une peinture analogue dans Percy Brown, *Indian Painting under the Mughals*. pl. XLIII.

Dimensions=0,205×0,182.

En raison de ces cotes, relativement grandes, l'encadrement ne se compose que d'une petite bande d'or. Marges ornées de fleurs en couleurs naturelles.

PLANCHE No. 68 (Fig. 110)

Construction d'un monument. Ciel gris-bleu et soleil d'or. Cette peinture est la copie presque absolument exacte d'une œuvre de Behzād qui appartient à un Khamsè de Niẓāmī daté de 899 (1494) et conservé au British Museum.[1]) Quelques détails du bâtiment ont seulement été précisés et trois personnages nouveaux ont été ajoutés.

L'encadrement est ancien. Il se compose d'une bande de couleur ocre avec guirlande d'or. Les marges sont ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Dimensions=0,205×0,134. Comme celui de la miniature précédente, et pour la même raison, l'encadrement ne se compose que d'une simple bande d'or. Marges ornées de fleurs en couleurs naturelles.

Au dessous il est écrit: "Oeuvre de Ṣaḥīfè Bānū".

Ṣaḥīfè Bānū est l'une des trois femmes peintres connues de l'école timuride de l'Inde. Elle travailla pendant le règne de Djahāngīr et a copié un portrait de Shāh Ṭahmāsp qui est reproduit dans *Indian Drawings. Wantage Collection*. pl. XVIII.

Les deux autres femmes peintres de l'époque mongole furent Nādirè Bānū et Roḳiyè Bānū qui ont toutes deux de leurs œuvres dans le Muraḳḳa' Gulshan du Gulistān.

PLANCHE No. 69

Petite miniature représentant une scène de chasse. Les personnages portent des costumes à la mode sous le règne d'Akbar.

Le décor représente un paysage, prairies, rivière et château. On y reconnaît une influence européenne très marquée.

L'encadrement se compose d'une bande bleue à guirlande d'or. Marges unies.

1. Voir E. Kühnel, *La miniature en Orient*. pl. 52.

FIG. 109

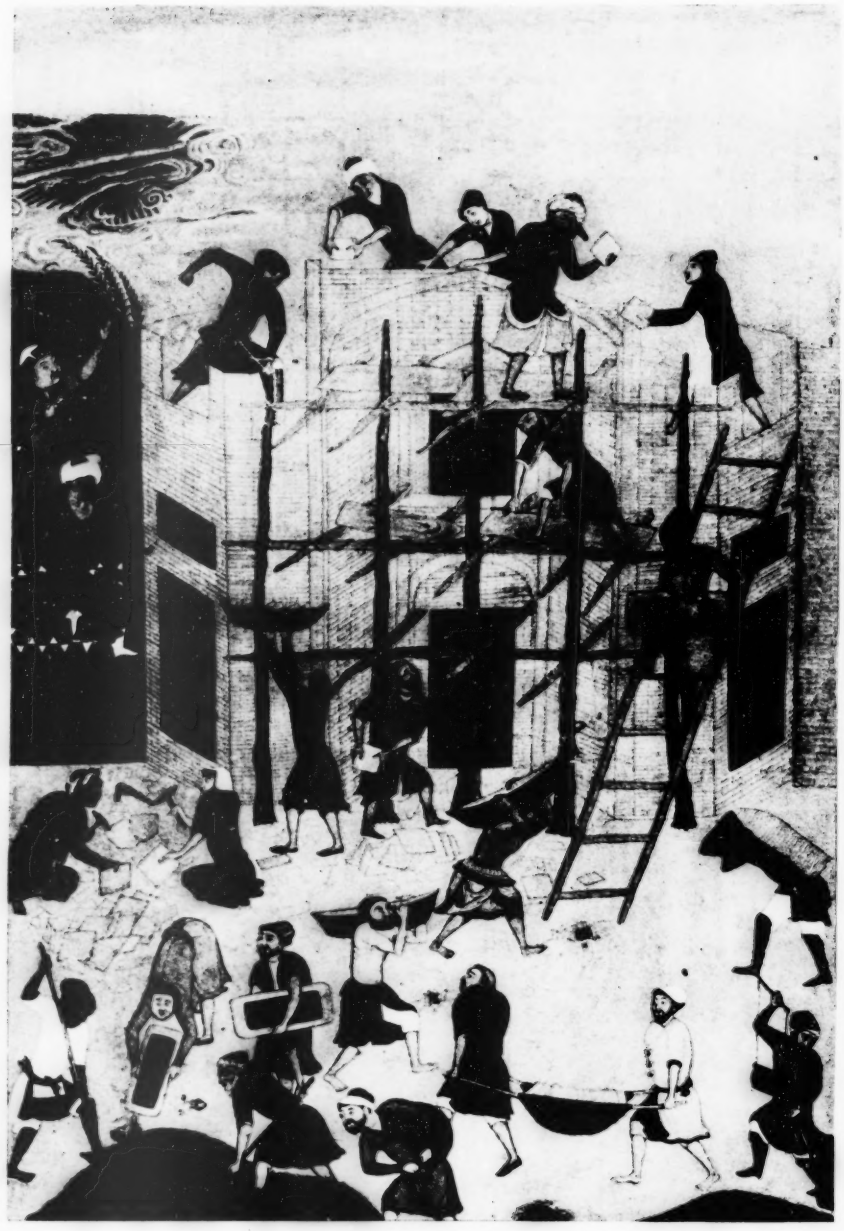


FIG. 110. COPIE D'UNE PEINTURE DE BEHZĀD PAR ṢAḤÎFÈ BĀNŪ

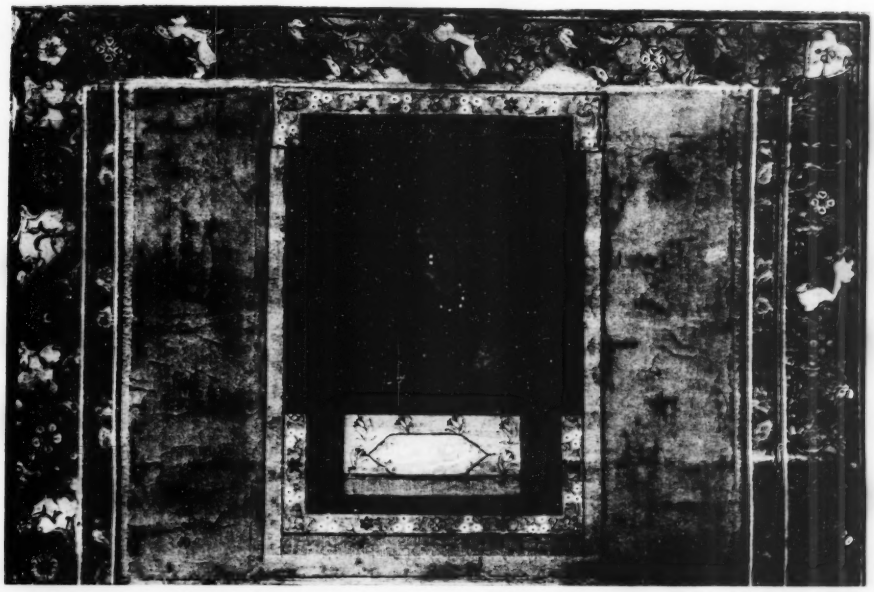


FIG. 111a. PORTRAIT DE MAHĀBAT KHĀN

FIG. 111b

Dimensions=0,158×0,085.

Peinture à l'aquarelle avec parties gouachées. Elle a été exécutée à l'époque d'Akbar.

PLANCHE No. 70

Trois femmes sur une terrasse, dont deux sont assises sur un tapis. L'une d'elles tend une bague à une musicienne. Toutes trois sont richement habillées.

Le décor représente des arbres qui portent des fruits de couleur orange et se détachent en vert sombre sur un ciel gris.

L'encadrement est recouvert de papier moderne. Marges unies.

Dimensions=0,187×0,14.

Peinture à la gouache. Ecole mongole. Fin du XVIIème siècle.

PLANCHE No. 71

Portrait d'un homme barbu, de profil. Il porte un petit turban, une robe blanche et une ceinture à pans de tissu d'or.

Le fond est vert.

Dimensions=0,12×0,10. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Dans un cartouche, en tout petits caractères: "Oeuvre de Manūhar".

En bas de cette miniature s'en trouve une autre, sur un fond vert clair, qui représente une gazelle et un chevreuil.

PLANCHE No. 72 (Fig. 111a et 111b)

Portrait d'un homme coiffé d'un petit turban semblable à un béret (fig. 111a). Il est représenté, comme au balcon, au dessus d'un tapis dont un cartouche porte cette inscription: "Portrait de Mahābat Khān". De la main droite le général tient un mince flacon. Il a, autour du cou, un collier de grosses perles à pendentif.

Voir, fig. 96, un autre portrait du même personnage.

Au dessous de cette très petite miniature (0,08×0,108) a été placé le dessin, rehaussé d'or et de rouge, d'un éléphant enchaîné (fig. 111b).

L'encadrement est ancien. Les marges sont unies.

Dimensions de l'ensemble=0,196×0,108.

PLANCHES No. 73 et 74

Ces deux planches, dont l'une est la copie de l'autre, représentent le même sujet: Un pic attaquant un arbre.

Dimensions = 0,213 × 0,13. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Encadrement en papier moderne rouge. Marges unies.

PLANCHE No. 75 (Fig. 112)

Un oiseau à aigrette, sorte de paon, vert-bleu. Décor floral. Fond de papier uni.

Dimensions = 0,193 × 0,128. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

L'encadrement est recouvert de papier bleu moderne. Marges unies.

PLANCHE No. 76

Un oiseau à hautes pattes. Tons brillants: blanc, vert clair, brun, bleu, noir. Fond de papier uni.

Encadrement moderne. Marges unies.

Dimensions = 0,173 × 0,123. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Au bas, en très petits caractères: "Manṣūr".

PLANCHE No. 77

Pavot et iris. Escargot et fourmi dans le bas. Araignée. Papillon.

L'encadrement est ancien: bande de couleur saumon et guirlande d'or.

Dimensions = 0,167 × 0,095.

Au dessous, en écriture microscopique: "Dessin de celui dont la tête est couverte de cendres, Nādir al-Zamān".

Nādir al-Zamān est le titre que Djahāngīr avait donné à son peintre préféré, Abu'l-Ḥasan.

FIG. 112

FIG. 113. PEINTURE DE MANṢŪR

PLANCHE No. 78

Cette planche est divisée en quatre bandes horizontales dont deux sont étroites et deux sont larges. La première bande est étroite. Elle est ornée d'oiseaux, pigeons et faisans, sur un fond d'or à fleurettes. Dans la seconde et la troisième bandes, plus larges, sont peints des fleurs diverses et des papillons. Dans la quatrième bande sont des oiseaux d'eau. Le fond est bleu pour les fleurs et or pour les oiseaux.

Dimensions = 0,235 × 0,168. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

L'encadrement se compose d'une mince bande d'or. Marges unies.

Inscription en caractères microscopiques: "La moindre des créatures de Dieu, fils de . . . Muḥammad Yūsef, a terminé ce dessin".

PLANCHE No. 79

Eglantines, violettes, primevères, roses, etc . . . Papillons.

L'encadrement est ancien et les marges sont ornées de fleurs.

Dimensions = 0,206 × 0,13. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Le fond est noir et le sol vert. Il est écrit en petits caractères, en haut et dans un petit cartouche: "O maître du temps!"

PLANCHE No. 80

Branche de narcisse très bien dessinée et peinte à la gouache sur un fond vert foncé.

L'encadrement est ancien. Les marges sont ornées de fleurs.

Dimensions = 0,168 × 0,096. Peinture à la gouache. Ecole mongole.

Au dessous: "Oeuvre de Ustād Manṣūr, Nādir al-'Aṣr".

PLANCHE No. 81 (Fig. 113)

Iris et oiseau sur un fond de papier uni.

L'encadrement se compose de deux bandes, l'une bleue et l'autre jaune, à guirlandes d'or. Marges fleuries.

Dimensions = 0,145 × 0,078. Ecole mongole.

Aquarelle à peine gouachée. Au dessous: "Oeuvre de Manṣūr, Nādir al-'Aṣr".

Cette planche et la suivante ont été exécutées pour être vues face à face.

PLANCHE No. 82

Lys de couleur orangée.

L'encadrement, ancien, se compose de deux bandes, l'une bleue et l'autre jaune, à guirlandes d'or. Marges fleuries.

Dimensions=0,145×0,078.

Au dessous: "Oeuvre de 'Abd al-Shukūr".

PLANCHE No. 83

Gravure européenne représentant une Vierge.

Marges unies. Bande d'encadrement bleue.

Dimensions=0,184×0,127.

Les indications suivantes sont lisibles:

Io. Strad. inv. [1])

Hier. Wirix sculp. [2])

Phls gall. exc.

PLANCHE No. 84

Gravure européenne représentant un prince à perruque Louis quatorzième qui tient un sceptre à fleur de lys. Il porte une cuirasse et, sur la tête, une couronne fermée surmontée d'une croix et ornée, sur le devant, de fleurs de lys et de croix de Malte. Au bas se trouve cette devise: "Nova reperta", coupée au centre par une croix de Malte et des étoiles.

Dimensions=0,185×0,126.

Cette planche est la dernière de l'album. Son revers, décoré de dessins d'or sur fond crème, représente des animaux, des arbres et des ruisselets.

Yedda A. Godard

1. Il s'agit de Jan van der Straet, appelé aussi Stradanus, Giovanni Stradano et della Strada. Il naquit à Bruges en 1523 et mourut à Florence en 1605. Je dois ce renseignement et le suivant à l'obligeance de M. Henri Massé.

2. Hieronimus Wierx, dessinateur et graveur, naquit à Anvers en 1553 et mourut en 1619.

TABLE DES PERSONNAGES REPRÉSENTÉS DANS L'ALBUM

'Abd al-Mūmin Khān Uzbek	Pl. 52 (fig. 99).
'Abd al-Raḥīm Khān-é Khānān, fils de Bairam Khān	Pl. 54 (fig. 100).
'Alī Shāh Afshār	Pl. 45 (fig. 94).
Akbar	Pl. 2 (fig. 64), 66 (fig. 108).
Āṣef Khān, fils de I'timād al-Dawlè	Pl. 2 (fig. 64), 25 (fig. 80).
Awrangzīb	Pl. 20(?) (fig. 76), 39(?) (fig. 89).
A'ẓam Khān	Pl. 57 (fig. 103).
Bābur	Pl. 1 (fig. 63), 66 (fig. 108).
Bāḳīr Khān Nadjm Thānī	Pl. 19 (fig. 75).
Bairam	Pl. 1(?) (fig. 63).
Dārā Shikōh	Pl. 14 (fig. 72), 18 (fig. 74).
Djahāngīr	Pl. 2 (fig. 64), 12 (fig. 70), 27 (fig. 82).
Ḥakīm 'Alī Gīlānī	Pl. 61 (fig. 106).
Ḥakīm Mūminā	Pl. 50 (fig. 97).
Humāyūn	Pl. 1 (fig. 63), 16, 66 (fig. 108).
I'timād al-Dawlè, Mīrzā Ghīyāth al-Dīn	Pl. 2 (fig. 64), 59 (fig. 105).
Karan, fils de Amar Singh	Pl. 26 (fig. 81).
Mahābat Khān	Pl. 49 (fig. 96), 72 (fig. 111a).
Mīān Mīr	Pl. 14 (fig. 72).
Mīrānshāh	Pl. 1(?) (fig. 63).
Muḥammad Khodābendè, père de Shāh 'Abbās I	Pl. 51 (fig. 98).
Mullā Shāh	Pl. 14 (fig. 72).
Mumtāz Maḥall	Pl. 32(?).
Murād Bakhsh	Pl. 31(?) (fig. 84).
Nūr Djahān	Pl. 3(?) (fig. 65).
Parwīz	Pl. 22 (fig. 78).
Shāh 'Abbās I	Pl. 9 (?) (fig. 68).

Shāh Djahān . . . . . Pl. 2 (fig. 64), 10, 18 (fig. 74), 47(?), 48.
Shāh Shudja' . . . . . Pl. 12 (fig. 70), 21(?) (fig. 77), 37 (fig. 88), 41(?) (fig. 91).
Shahrıyār . . . . . Pl. 55(?) (fig. 101).
Shayestè Khān (Mīrzā Abū Ṭāleb, fils de Āṣef Khān) . . . . . Pl. 58 (fig. 104).

TABLE DES NOMS D'ARTISTES

'Abd al-Shukūr. Pl. 82.
Abu'l-Ḥasan. Pl. 23 (fig. 79), 26 (fig. 81), 77.
Bālčand. Pl. 2 (fig. 64), 19 (fig. 75), 41 (fig. 91).
Beshandās. Pl. 1 (fig. 63), 9 (fig. 68), 51 (fig. 98).
Bičitr. Pl. 21 (fig. 77), 62 (fig. 107).
Četerman. Pl. 18 (fig. 74).
Farrukh Bīk. Pl. 22 (fig. 78), 46 (fig. 95).
Gowardhan. Pl. 11 (fig. 69), 42 (fig. 92).
Hāshim. Pl. 12 (fig. 70), 50 (fig. 97).
Manṣūr. Pl. 80, 81 (fig. 113).
Manūhar. Pl. 25 (fig. 80), 43 (fig. 93), 44, 53, 54 (fig. 100), 61 (fig. 106), 71.
Marār (ou Murād). Pl. 57 (fig. 103), 58 (fig. 104).
Muḥammad Yūsef. Pl. 78.
Muskīnè. Pl. 29.
Ṣaḥīfè Bānū. Pl. 68 (fig. 110).

NOTE SUR LES PAGES DE CALLIGRAPHIE DE L'ALBUM

La couverture de ce volume est en cuir noir. Elle mesure 0 m,35 en hauteur et 0 m,225 en largeur. Au centre de chacun des plats se trouve un médaillon ovale ancien mais accompagné de bordures qui ont probablement été exécutées sous le règne de Nāṣir al-Dīn Shāh.

A l'intérieur un papier d'ameublement rouge a été collé, sans doute aussi sous Nāṣir al-Dīn, puis deux feuilles de papier épais et ordinaire, de couleur beige foncé, ont été ajoutées au commencement et à la fin de l'ouvrage. L'une d'elles porte la marque de la Bibliothèque impériale de l'Īrān et le numéro de l'immatriculation du livre: no. 12287. Viennent ensuite trois pages d'entrée anciennement décorées d'animaux, d'arbres, de rochers et de ruisseaux. Très délicatement exécutées, en or sur fond crème, ces ornementations semblent dater de l'époque même de Djahāngīr. Les deux pages suivantes comportent chacune une grande rosace à décor géométrique multicolore. Tout autour, en or sur fond crème, des oiseaux, des fleurs et des nuages en tchi.

Au bas de la seconde de ces feuilles se trouve la note suivante:

"D'entre les biens du moindre des esclaves de Dieu et serviteur de la cour du Shāhīnshāh de la terre et du temps, le walī, fils de walī, fils de walī, fils de walī, Khosraw Ardalān, [1]) qui a mis ce distique en souvenir:

Nous apparaissons pour quelques jours,
puis un autre jour viendra. Qui de nous le verra?"

Les planches, miniatures, dessins ou gravures du Muraḳḳa' sont au nombre de 84. Les calligraphies, au nombre de 82, sont écrites en caractères nasta'līḳ, aussi bien les poésies que le texte en prose. Les feuillets de l'album, qui comportent tous une peinture d'un côté et une calligraphie de l'autre, sont arrangés de telle façon que l'on rencontre alternativement deux pages de calligraphie, puis

1. Khosraw Khān Nā-kām, c'est à dire "n'ayant pas joui de la vie", "mort jeune", règna sur le Kurdistān de Sennè, ou d'Ardalān, de 1240 à 1250 H. Il est connu pour ses talents militaires. L'histoire légendaire de la famille Ardalān remonte au temps des Sasanides. D'autre part le Sharaf-nāmè dit que Bābā Ardalān, le premier d'entre eux, était issu des Marwanides de Diyār-Bekr. Le gouvernement des walis d'Ardalān fut héréditaire jusqu'en 1280 (1863) environ. Voir: Minorsky. Art. Senna, dans *Encyclopédie de l'Islām*.

deux peintures, puis deux calligraphies, puis deux peintures, etc . . . Il s'ensuit que les encadrements des calligraphies et des peintures ont été généralement composés pour être vus deux par deux, c'est à dire qu'ils sont, deux par deux, semblables ou même identiques. Cependant l'ordre des pages a été parfois interverti au cours d'un remaniement de l'ouvrage.

La plupart des calligraphies sont l'œuvre du célèbre Mīr 'Imād, qui vécut sous le règne de Shāh 'Abbās I et mourut en 1024 (1615). Elles sont datées des années 1012, 1014 et 1018H. Il semble certain que d'autres calligraphes ont collaboré au Muraḳḳa' mais on n'y trouve qu'une autre signature, et seulement dans un note, pour certifier que deux pages d'écriture sont bien de la main de Mīr 'Imād (fig. 114).

Les premières pages de calligraphie, en langue persane, sont des louanges à Dieu. La page 3 se termine par ces mots: "A été écrit par l'humble pécheur 'Imād al-Ḥasanī". Puis viennent des vers du Shāh-nāmè qui comportent des conseils à un souverain. Au neuvième feuillet des vers mêlés à de la prose glorifient le Tout-puissant. 10, 11 et 12 sont la copie de passages du Gulistān de Sa'dī ayant trait à la Majesté divine. Au revers de la planche 11 se trouve la note suivante: "L'humble, le pécheur, 'Imād al-Ḥasanī a écrit ceci pour les serviteurs de Hadjdj al-Ḥaramain, Khwādjè Shāh 'Alī".

La 13ème page est occupée par des vers de Sa'dī. Les quatre suivantes traitent de la grammaire arabe. 19 et 20 renouvellent des louanges au Créateur. Signature de 'Imād al-Ḥasanī. Les pages 21 et 22 ont trait à des sujets religieux et philosophiques. Au bas de la 22ème on lit: "L'humble, le pécheur 'Imād al-Ḥasanī a écrit ceci en 1018". Les calligraphies suivantes s'inspirent des mêmes sujets. Au bas de la page 24 on trouve encore la signature de 'Imād al-Ḥasanī.

25 et 26 traitent de sujets religieux et l'on y trouve à nouveau la signature de 'Imād al-Ḥasanī. 27 et 28 contiennent des vers mêlés à de la prose, 29 et 30 des vers amoureux et l'on trouve cette indication au bas de la trentième: "L'a écrit le pauvre, le misérable, le repentant 'Imād al-Ḥasanī. Que ses péchés soient effacés et ses défauts pardonnés! Ce fut écrit en 1014". De 31 à 35, poèmes en l'honneur de Elus et des Saints. La page 36 contient des vers du Būstān de Sa'dī.

37 cite des poésies philosophiques et ascétiques et 38 des vers de Sa'dī

ainsi qu'un poème en langue arabe. Un passage du Shāh-nāmè occupe les pages 39 et 40 et des vers de Sa'dī les pages 41 à 46. De celle-ci à la 66ème, fragments du Shāh-nāmè.

67 et 68 sont couvertes d'exhortations en langue arabe et de louanges à Dieu qui se terminent par quelques vers en langue persane. Au bas de la page 66 on lit ceci: "Ces deux pages sont de l'écriture noble de Ustād Mīr 'Imād. L'a rédigé Djawaher Raḳam" (fig. 114).[1] 69 cite des vers de Sa'dī et 70, 71, 72, des vers du Shāh-nāmè. 73 et 74 traitent de questions religieuses. Signature de 'Imād al-Ḥasanī. Les pages 75 et 76 renferment l'histoire de la famille des princes de Ḳūhdam (Māzandarān). A la fin, cette date: 1012, et encore la même signature. Les pages 77 et 78 donnent les noms des calligraphes "dont l'écriture se trouve dans le muraḳḳa'", puis vient la signature de 'Imād al-Ḥasanī. Les calligraphes en question sont: Sulṭān Muḥammad Nūr, Sulṭān Muḥammad Khandan, Mawlānā Muḥammad Ḳāsem Shadishāh, Mīr 'Alī de Herāt, Mawlānā Zain al-Dīn Maḥmūd, Mīr Saiyid Aḥmed Meshhedī, Khwādjè Maḥmūd Shahābī, Malek al-Dailemī, Mawlānā 'Abdī Nīshāpūrī, Mawlānā Ghiyāth al-Dīn.

Tous étaient des artistes célèbres et les ainés de Mīr 'Imād, sauf cependant Ḳāsem Shadishāh qui ne mourut qu'en l'année 1050 (1640). D'après 'Imād al-Ḥasanī lui-même un muraḳḳa' calligraphique aurait donc été composé, par ses soins semble-t-il, qui contenait des œuvres des maîtres nommés, mais nous ne trouvons dans le nôtre aucune de leurs signatures et nous devons, en conséquence, penser qu'une partie seulement des calligraphies réunies par Mīr 'Imād y ont été utilisées. Peut-être le prince qui composa le muraḳḳa' avait-il une admiration toute particulière, et exclusive, pour Mīr 'Imād. Peut-être était-ce l'homme qui fut chargé de son arrangement, probablement ce Djawaher Raḳam qui certifie l'origine de deux pages d'écriture de l'album et, plus tard, devint le bibliothécaire d'Awrangzīb.[1]

Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées à des louanges à Dieu. Au bas de la dernière, la 82ème, se trouve encore une fois la signature de 'Imād al-Ḥasanī.

Bahman Karīmī

1. Djawaher Raḳam est le pseudonyme de Mīr Saiyid 'Alī de Tabrīz qui fut maître d'écriture et devint bibliothécaire d' Awrangzīb. Il mourut en 1094 (1683).

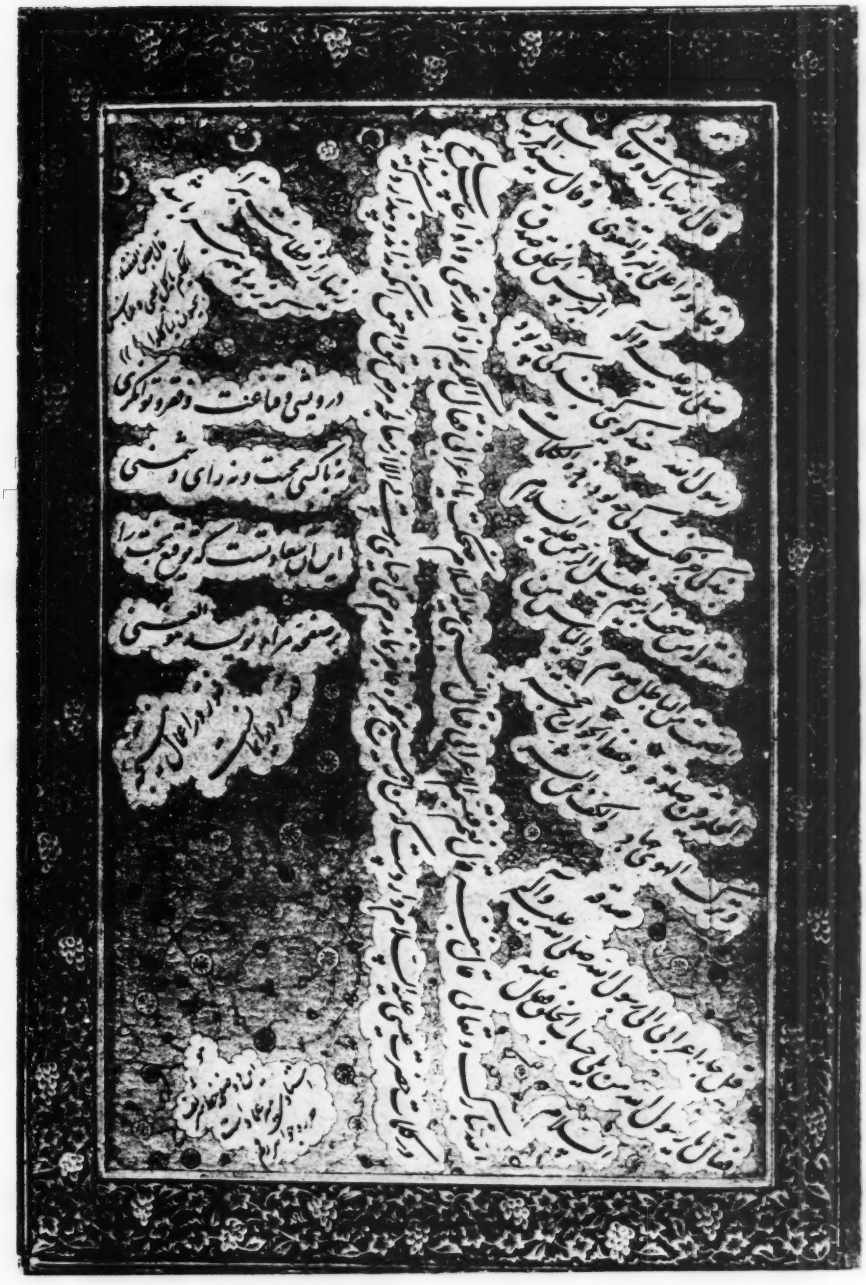


FIG. 114. CALLIGRAPHIE DE MĪR 'IMĀD AL-ḤASANĪ

LES STATUES PARTHES DE SHAMÎ

LES STATUES PARTHES DE SHAMĪ

La haute plaine de Mālamīr [1]) se trouve à l'est et à trois ou quatre journées de marche de Shūshtar, sur la rive gauche du Kārūn. Une ancienne grande route y passe, dallée d'énormes pierres plates et appellée Rāh-é Sulṭān, la "route du Sulṭān", ou Rāh-é Atābak, la "route de l'Atābak". On y rencontre aussi des restes de chemins pavés ou taillés dans le rocher, et cette abondance de voies de communication coûteusement aménagées dans une région accidentée suffirait à nous assurer que cet endroit de l'Īrān fut autrefois, sinon le site d'une de ses grandes capitales, du moins le lieu de la résidence de puissants princes locaux. Mais nous avons d'autres preuves de l'antique prospérité du pays de Mālamīr.

Il y a dans les gorges des montagnes qui bordent la plaine au Nord-Est, des sculptures et des inscriptions élamites dont un grand nombre sont l'œuvre d'un prince du nom de Ḥanni, fils de Ṭaḥḥiḥi. Layard, qui les visita en 1841, évalue à 341 le nombre des formes humaines qui sont représentées dans la seule faille de Kūl-é Fārā. On a pu, au moyen des inscriptions, reconnaître que ce Ḥanni vivait à l'époque néo-élamite, soit, en gros, un millier d'années avant l'ère chrétienne, mais il a été jusqu'à présent impossible de déterminer s'il régnait sur tout l'Elam, sur une partie de l'Elam ou seulement sur la région de Mālāmīr.

D'autre part on voit, dans une gorge appelée Hong, un grand bas-relief fort détérioré qui date sans soute du règne du roi sasanide Shāpūr I. Cette sculpture et des vestiges de canaux d'irrigation du même temps prouvent sans doute qu'à l'époque sasanide aussi la plaine de Mālamīr avait joui d'une certaine prospérité.

Cependant c'est sous le gouvernement de la dynastie kurde des Atabaks du

1. A 1020 mètres d'altitude, dans le Khūzistān. Elle portait jadis le nom de la ville qui en occupait le centre et qu'à l'époque de Khalifes abbasides on ne connaissait que comme Idhadj. L'appellation actuelle de Mālamīr ou, plus exactement de Māl-é Amīr, la "propriété de l'Amīr", semble dater du temps des Mongols. On le trouve pour la première fois dans Ibn Baṭṭūṭa (II-29). M. Streck, dans *Encyclopédie de l'Islām*. Art.: Māl Amīr. Les monuments, sculptures et inscriptions rupestres, de la vallée de Mālamīr ont été inscrits à l'Inventaire des monuments historiques de l'Īrān le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Bibliographie: Voir celle de M. Streck. *loc. cit.*

286 FIG. 115

FIG. 116

FIG. 117

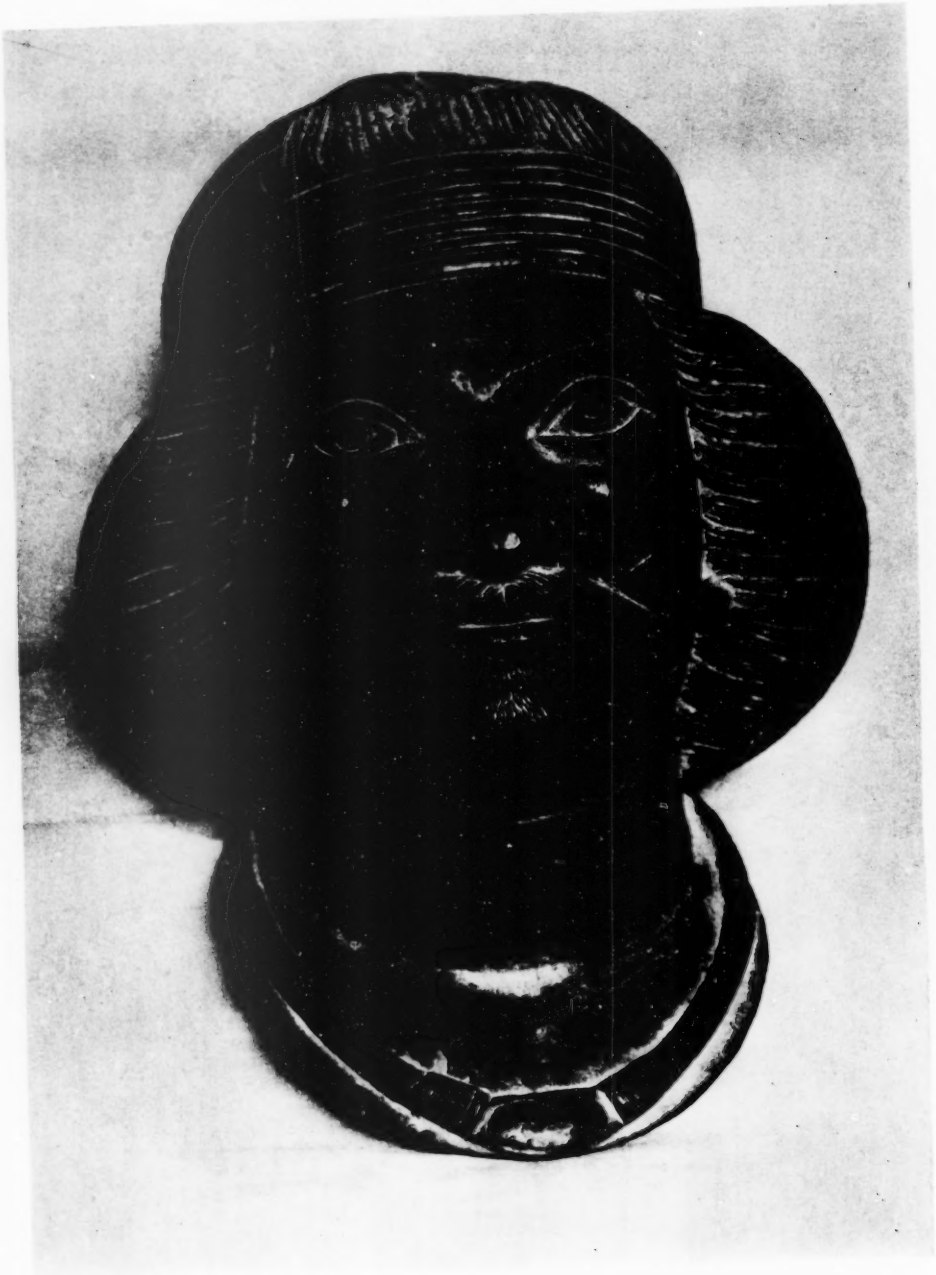


FIG. 118

FIG. 119

Lūr-é Buzurg, connue aussi sous le nom de dynastie Faḍlawī, que, depuis le milieu du VIème siècle de l'Hégire jusqu'en 827 H., date à laquelle le timuride Ibrāhīm b. Shāh Rukh détruisit la domination de la famille Faḍlawī, la plaine et la ville d'Īdhadj furent les plus florissantes. A peu près indépendants sous la suzeraineté des Khalifes de Baghdād, puis des Mongols, les Atabaks d'Īdhadj étendirent leur pouvoir jusque près d'Iṣfahān et jusqu'au Golfe persique. Après 827, Īdhadj fut vraisemblablement peu à peu délaissée.

De l'histoire de la plaine entre l'époque élamite et la sasanide nous ne savons rien et de la ville d'alors nous ne connaîtrions même aucun vestige si, pendant l'été de l'année 1934, des paysans de Shamī, petit village voisin de Mālamīr, n'avaient découvert les substructions d'un grand temple parthe et les restes de plusieurs statues de bronze et de marbre. L'une d'entre elles est presque intacte. Extrêmement lourde, elle demeura d'abord à Shamī, sous la garde du chef de la gendarmerie de l'endroit, puis fut descendue à Ahwāz lorsque les sentiers de la montagne eurent été améliorés en vue de son transport, et de là fut envoyée à Ṭeherān.

Entre temps Sir Aurel Stein visita les antiquités de Mālamīr et le lieu de cette récente découverte. Il y reconnut les parties basses des murs de la cella d'un grand temple hellénistique qui fut saccagé et détruit par un incendie, sans doute au cours de l'une des nombreuses invasions dont l'Īrān souffrit à l'époque parthe. Au centre de la cella il y avait un autel et les bases en pierres moulurées d'une demi-douzaine de statues dont les débris, qui portent des traces de destruction volontaire, ont été trouvés sur place.[1])

La pièce la plus importante est la grande statue de bronze presque intacte. (fig. 115–117). Elle mesure deux mètres de hauteur, exactement 194 centimètres, et se compose essentiellement de deux parties, la tête et le reste. La patine de la tête est brun-noir, et celle du corps vert clair. D'autre part la tête, comprise plus de huit fois et demie dans la hauteur totale de la statue, est trop petite pour le corps. Cela et le fait qu'on peut l'enlever, qu'elle est en quelque sorte amovible, le joint, qui n'est pas une cassure, se trouvant sous un collier en forme de torque (fig. 118–119), prouvent que la tête et le corps n'ont pas été exécutés ensemble et, sans doute aussi, qu'ils ne l'ont pas été au même

1. Sir Aurel Stein. Ancient Ways in Iran, dans le "*Times*" du 6 Juillet 1936. Voir aussi: F. Cumont. Bronzes hellénistiques en Perse, dans *Syria*. t. XVII. p. 394.

endroit. La tête, peu lourde, a pu être modelée et fondue n'importe où, là où se trouvait l'artiste à qui son exécution fut confiée. Le corps, d'un poids si considérable qu'il fallut, pour en descendre les morceaux à Ahwāz[1]), attendre, comme je l'ai dit déjà, que les sentiers de la montagne eussent été aménagés à cette intention, fut nécessairement exécuté sur place, c'est à dire à Shamī même.

Par qui la statue fut-elle modelée? On y trouve, dans la facture de la tête surtout, un réalisme qui me paraît indiquer la main d'un étranger, grec peut-être, romain plus probablement, ou autre. Jamais un iranien n'a sculpté un nez semblable à celui-là, aussi vrai. Ce n'est d'ailleurs pas de l'extrême précision du travail que je parle ici, car, en matière d'habileté, les nouvelles découvertes de Persepolis nous réservent de bien autres sujets d'étonnement (fig. 120 et 121) mais d'une certaine recherche de l'esprit de la chose qui n'est aucunement orientale. L'art iranien, on le sait, fut surtout décoratif. Il l'a été splendidement. Ce qui l'intéressait à Persepolis, par exemple, c'était de glorifier la majesté et la puissance royales. Ce qu'on y voit, c'est le souverain sur son trône, ses gardes, son armée, le peuple des porteurs de tribut, des foules imposantes à ses pieds, mais que la même tête repose sur les épaules de chaque soldat perse et que cette tête soit celle du roi, c'est ce qui importait peu au sculpteur achéménide. Pour lui, qui se plaisait à généraliser, l'art n'était pas de reproduire exactement la forme particulière d'un nez.

La courbe subtile de celui de notre homme, dans un pays où cet appendice n'a, le plus souvent, été représenté qu'en forme de bec d'aigle ou, pour les négroïdes du sud, en pied de marmite, me semble très significative. La tête, d'un bronze autre que celui du corps, a donc été exécutée on ne sait où, mais non à Mālamīr, par un artiste qui était un étranger. Le corps fut modelé et fondu sur place par un moins habile homme qui certainement, à en juger de l'excellente facture des pectoraux, savait sculpter mais ne sut pas pourvoir la tête d'un corps qui lui fût justement proportionné.

Notre Parthe, dont le costume n'a rien d'hellénistique, porte une courte tunique d'étoffe bordée d'une bande de cuir, largement ouverte en pointe sur la poitrine nue et taillée en carré dans le dos. Les manches étaient longues et ajustées. Ce qu'on en voit encore aux épaules, ainsi qu'aux bras des statues et

1. La statue eut le ventre défoncé d'un coup de masse, sans doute lors de la destruction du temple, et se brisa dans sa chute en plusieurs fragments principaux: la tête, le buste, les jambes et le bassin, les bras.

FIG. 120. DÉTAIL D'UN BAS-RELIEF DE PERSEPOLIS

statuettes de bronze qui font partie de la même trouvaille, nous en donne la certitude (fig. 127 – 131). Ce sont les manches traditionnelles du vêtement des Parthes, celles que l'on retrouve dans les pays qui ont adopté leurs modes ou ont été influencés par elles.[1]) Cette veste, sans boutons ou autre système de fermeture, est maintenue croisée par une ceinture qui ne porte pas d'armes et

1. Voir H. Seyrig. Armes et costumes iraniens de Palmyre, dans *Syria*. t. XVIII. p. 13 et suivantes.

FIG. 121. DÉTAIL D'UN PETIT ESCALIER DE PERSEPOLIS

n'est pas destinée à en porter.[1]) Elle est plus courte en arrière qu'en avant et cette différence de longueur est rattrapée, comme il apparait dans la figure 122, par une courbe assez élégante.

Pas de galons décorés.

Ce vêtement, taillé et non drapé, très ajusté, est en somme beaucoup plus

1. H. Seyrig. *loc. cit.* p. 23. ". . . les Parthes, et les Perses leurs successeurs, portent souvent une veste croisée, fermée seulement à l'aide d'une ceinture . . .". Voir aussi F. Sarre. *L'art de la Perse ancienne.* pl. LIV a.

FIG. 122

FIG. 123

semblable aux vestes qui se portaient en Asie centrale qu'aux tuniques longues et lâches à la grecque, dont s'habillaient d'ailleurs aussi, ou dont s'étaient habillés, les Parthes. On le trouve à peu près exactement représenté sur les bas-reliefs du Gandhāra et par les Scythes eux-mêmes, par exemple sur le vase bien connu de Tchertomlitsk.[1])

La ceinture est représentée par de petits médaillons rectangulaires dont le décor ciselé bien connu fut imité d'originaux métalliques. On remarque d'ailleurs entre eux l'indication très nette de charnières (fig. 123). Ils étaient pro-

1. Minns. *Scythians and Greeks*. p. 159 et suiv. H. Seyrig. *loc. cit.* fig. 15. Voir aussi le décor d'un vase en ambre jaune et celui d'un autre vase, en argent doré, qui proviennent du tumulus Kuloba et sont reproduits dans M. I. Rostovtzeff. *Tableaux de la vie antique*. p. 35 et 37.

bablement fixés sur une bande de cuir qui était la ceinture réelle. La partie antérieure du ventre de la statue ayant disparu, nous ignorons comment en était faite la fermeture.

Sous la veste le personnage porte un caleçon court dont on voit très nettement, dans la figure 115, l'étoffe plissée qui passe entre les jambes. Entre ce caleçon et les jambières, le bronze que le sculpteur s'était tant plu à travailler, étant absolument lisse, je pense qu'on en peut déduire qu'il allait ordinairement les jambes nues, vêtu seulement d'une veste et de ce court caleçon. Lorsqu'il montait à cheval ou, comme dit H. Seyrig à propos des jambières dont usèrent aussi les Palmyréniens, en guise de protection contre les broussailles,[1]) il passait ses jambières. Pas de pantalon, ce pantalon dont les sculpteurs achéménides habillent tous les peuples du nord, Parthes y compris, et dont "le sarcophage d'Alexandre, qui semble donner une image fidèle de ce qu'était la tenue de campagne sous les derniers Achéménides, revêt tous les Perses".[2]) Question de latitude sans doute car Mālamīr, bien qu'à un millier de mètres d'altitude, fait encore partie des garmsirs, ou régions chaudes, que les nomades bakhtiyaris habitaient en hiver et quittaient au printemps, dès les récoltes faites.

Les jambières, comme les figures 115 – 117 et 122 – 123 le montrent parfaitement, étaient attachées sous la veste, derrière le dos et sans doute passées dans une ceinture spéciale. L'excédent du tissu ou du cuir mince dont elles étaient faites retombait en arrière, comme nous le voyons (fig. 122 – 123), lorsque l'homme était à pied, mais devait être beaucoup moins important lorsqu'il était à cheval. Ainsi nos cavaliers de 1830 portaient des pantalons à sous-pieds qui, pour être assez longs quand ils étaient à cheval, tire-bouchonnaient quand ils allaient à pied. La différence est que nos élégants romantiques n'avaient pas le moyen d'allonger ou de diminuer à volonté la longueur de leurs pantalons

1. "La disparition des jambières à Palmyre, vers le milieu du second siècle, semble indiquer qu'il ne s'agit pas d'un vêtement de cheval, mais bien d'une protection contre les broussailles, comme l'est le large pantalon des Mexicains. Un tel vêtement n'a plus de raison d'être dans le désert de Syrie". H. Seyrig. *loc. cit.* p. 13, note 2. Je pense au contraire que les jambières sont bien une pièce de l'habillement des cavaliers. Si les Palmyréniens en ont abandonné l'usage c'est sans doute, tout simplement, parce que la mode en avait passé, qu'elles avaient été jugées inesthétiques ou trop lourdes et trop chaudes pour etre employées dans le désert de Syrie.

2. H. Seyrig. *loc. cit.* p. 7.

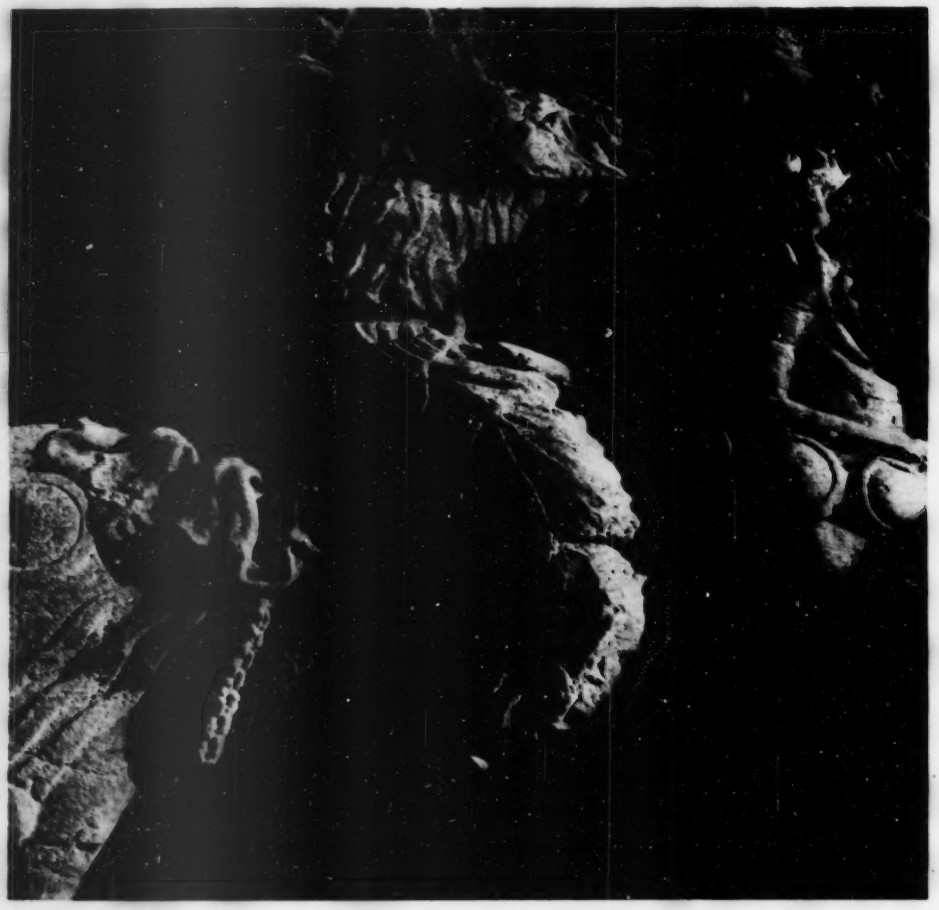


FIG. 124. DÉTAIL DU BAS-RELIEF DE NAKSH-É RADJAB REPRÉSENTANT L'INVESTITURE DE SHĀPŪR I

tandis que ce Parthe pouvait à son gré varier celle de ses jambières au moyen du procédé clairement indiqué par la statue.

Ces bottes suspendues à la ceinture, au sujet desquelles Seyrig se demande si le principe n'en a pas été emprunté par les Tokhariens aux Sasanides, existaient donc à l'époque parthe et sans doute, bien avant leur installation en Īrān, dans les steppes de l'Asie d'où ils sont descendus. Sous les Sasanides le mode de suspension différa. Le peu esthétique petit coussin de notre statue

disparut. "Le bord supérieur de la jambière était alors pourvu d'un gros bouton auquel s'attachait un ruban qui disparaissait sous la tunique pour être fixé à une ceinture invisible".[1]) Ce système apparaît parfaitement sur le bas-relief qui représente l'investiture de Shāpūr I à Naksh-é Radjab. (fig. 124). Peut-être le ruban d'attache comportait-il plusieurs boutonnières qui permettaient de régler à volonté la longueur des jambières.

Dans le cas de notre Parthe ces sortes de bottes tombent amplement sur des chaussons dont les extrémités sont curieusement déviées vers l'extérieur (fig. 125). Cette forme, qui ne pouvait être d'aucune utilité pour le piéton, servait peut-être au maintien du pied dans une double courroie tenant lieu d'étrier.

Les armes du personnage, du moins celles que nous lui voyons, se composent uniquement de deux poignards. Peut-être en avait-il une autre à la main, qui a disparu, mais ce n'était probablement pas une épée, la lourde épée des Sarmates et des Parthes, car on ne voit sur la statue aucun dispositif d'attache d'un instrument de ce genre, fourreau, baudrier ou courroies. Ce n'était pas davantage un arc, qui n'irait guère sans un carquois. Sauf peut-être d'une haute canne dont la tête en forme de masse d'armes a été trouvée auprès de lui, notre Parthe, qui d'ailleurs n'était pas nécessairement un guerrier, ne fut sans doute jamais armé que de ses deux poignards, un sur chaque cuisse.[2]) Fixés au bord inférieur de la veste, ils disparaissent l'un et l'autre en partie dans les jambières (fig. 117 et 122).

Le manche du poignard droit est presque complet (fig. 122). Il n'en manque, au sommet, qu'une petite partie dont les amorces laissent supposer qu'il y avait là un anneau, cet anneau que l'on retrouve en Syrie avec le costume iranien[3]) et qui "distingue les armes des Scythes et des Huns".[4]) Le manche de l'autre poignard est brisé en son milieu.

Le fourreau de chacune de ces armes comporte deux lobes fixés au moyen de boutons, l'un sur la bande de cuir inférieure de la veste et l'autre à une courroie qui fait le tour de la cuisse (fig. 122). Cette courroie ne sert évidemment à rien, ou presque rien, quand l'homme est à pied, mais porte le second lobe, et

1. H. Seyrig. *loc. cit.* p. 11.

2. H. Seyrig. *loc. cit.* p. 29. "Outre l'épée, le costume iranien de Palmyre comporte encore un poignard, posé à plat sur la cuisse droite: souvent on portait même un poignard sur chaque cuisse".

3. Voir H. Seyrig. *loc. cit.* fig. 19 et pl. 1. Voir aussi Humann et Pushtein. *Reisen in Kleinasien.* fig. 47.

4. H. Seyrig. p. 30.

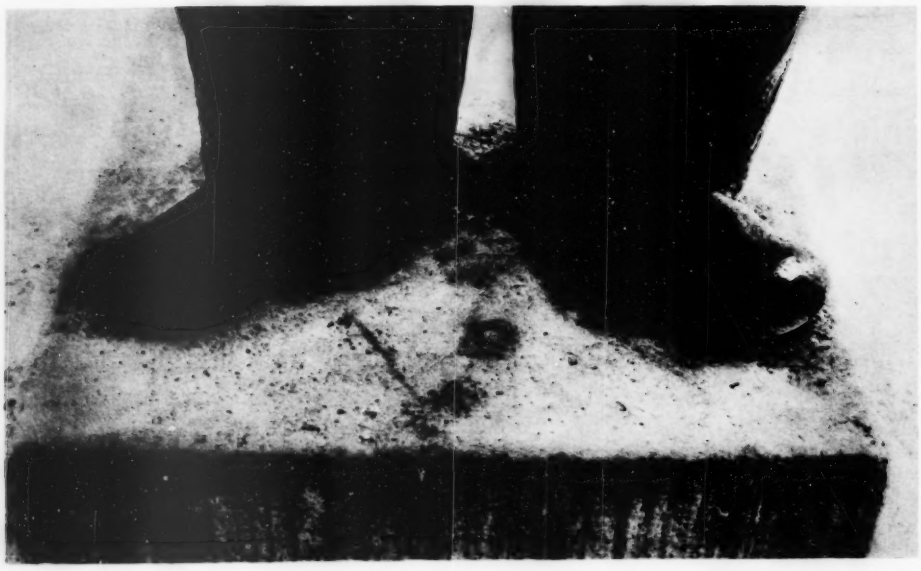


FIG. 125

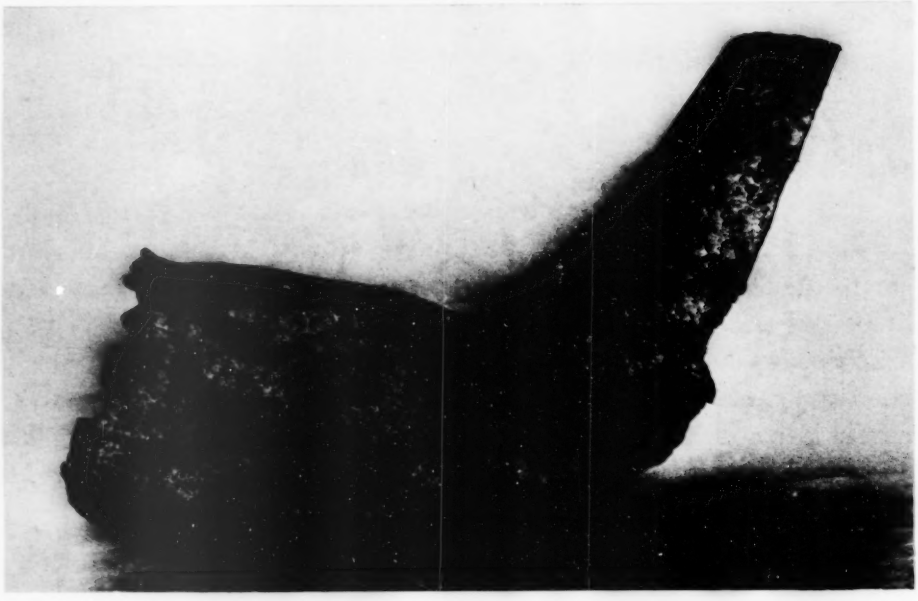


FIG. 126

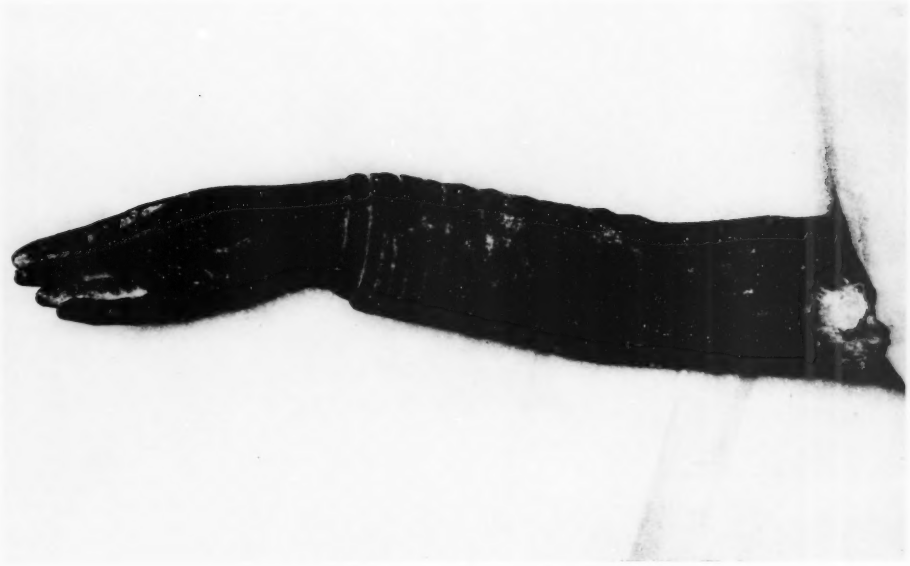


FIG. 127

FIG. 128

FIG. 129

FIG. 130

FIG. 131

FIG. 132

empêche ainsi le ballottement de l'arme, quand il est à cheval. Grâce à elle le poignard se trouve donc automatiquement fixé en un point ou en deux, selon qu'il est porté par un piéton ou par un cavalier. Dans les deux cas l'encastrement du fourreau dans la jambière supprime les déplacements latéraux.[1])

1. A rapprocher du passage suivant de H. Seyrig. *loc. cit.* p. 30. "Les poignards de Palmyre et de la Commagène ne forment qu'une variété locale d'une nombreuse catégorie d'armes, répandue chez les peuples iraniens, du Bosphore au Turkestan chinois, et que distingue un fourreau lobé. La genèse de ces lobes ressort des œillets qui y sont parfois percés: ceux qui se trouvent près de l'orifice du fourreau servaient au passage d'une bélière; ceux qui se trouvaient près de la pointe servaient, soit au passage d'un lacet qui faisait le tour de la cuisse pour empêcher le poignard de balloter, soit, dans l'épée des peuples cavaliers, au passage d'une bélière supplémentaire pendue au ceinturon, et dont certaines fresques du Turkestan chinois montrent encore l'usage, conservé par quelques armées modernes. Comme les Commagéniens, les Palmyréniens ont reçu cette arme des Parthes, chez qui un heureux hasard en a conservé l'image sur une stèle d'Assour".

FIG. 133

La tête de la statue, au bandeau près qui maintient ses longs cheveux, n'a rien du type asiatique convenu (fig. 118–119). Grasse et large, aux yeux saillants, à la lèvre inférieure avancée, on pourrait lui refuser toute autre origine qu'européenne, voire normande, mais elle est bien la tête du corps qui vient d'être décrit et sa coiffure est bien celle que portèrent les souverains arsacides, du premier au dernier d'entre eux. Tous, sur leurs monnaies, ou presque tous, de Mithridate I à Artaban V, sont représentés coiffés d'un bandeau qui enserre leur abondante chevelure. Cet appareil a peu varié durant les quatre siècles de leur domination, mais tout de même assez, en importance, hauteur et décor, pour qu'on en puisse déduire que notre homme, qui n'était peut-être, après tout, aucunement parthe, mais un bon montagnard iranien vêtu à la mode

FIG. 134

de la capitale du temps [1]), vécut dans la haute vallée d'Īdhadj durant le premier siècle de l'ère chrétienne, fondateur ou bienfaiteur d'un temple. Car notre statue ne représente pas un dieu, ni sans doute un roi, mais probablement, si tant est que la distinction puisse être faite, le seigneur d'une de ces petites principautés quasi-indépendantes comme il y en avait tant alors dans les montagnes du sud de l'Īrān et d'où sont sortis, un peu plus tard, les princes de la dynastie nationale de Sasanides.

Cette statue n'était pas, comme je l'ai dit, la seule qui ornât la cella du temple de Shamī. Il y en avait plusieurs autres dont les piédestaux et quelques fragments ont été retrouvés.

1. Hérodote note que "les Perses appètent les façons des étrangers plus que tous les hommes", qu'ils s'habillent à leur mode et la trouvent plus belle que la leur - (I. § 135).

Lors de la destruction du temple ces statues furent brisées à coups de masses. Celle dont il vient d'être question fut frappée au ventre, culbutée et se brisa par le milieu. La tête, qui ne semble pas avoir jamais été fixée solidement sur le corps mais fut seulement posée sur lui, à bain de quelque mastic, roula de son côté. Les bras disparurent.

D'une autre, qui était au moins aussi grande que la première, il ne reste qu'un fragment de bras qui mesure en ligne droite, d'une cassure à l'autre, 46 centimètres (fig. 126).

D'une troisième, dont la taille était légèrement inférieure à celle des précédentes, il ne subsiste aussi qu'un bras (fig. 127). Manche longue et très ajustée. Main nerveuse, très finement exécutée. Longueur = 69 centimètres.

D'une quatrième, beaucoup plus petite, un bras encore, manche et main, qui mesure 32 centimètres (fig. 128).

Une petite statuette de bronze compte telle quelle, c'est à dire sans tête, 27 centimètres de hauteur (fig. 129–131). La tête semble avoir été, comme celle de la grande statue, exécutée à part et fixée sur le corps après coup, un collier cachant le joint. Le bras droit, levé, est rompu au coude. La gauche, pendant, tient une étoffe, écharpe ou manteau, qui passe sur l'épaule gauche. Longue tunique descendant jusqu'aux genoux. Ceinture mince. Pantalon long qui retombe en larges plis sur des bottes à talons relevées en pointes. Bracelet au poignet gauche et bague à l'annulaire.

Outre ces statues et statuettes de bronze il a été trouvé au même endroit deux têtes en marbre dont l'une (fig. 132) est nettement d'origine grecque et l'autre (fig. 133–134) représente le type bien connu du Parthe à barbiche en pointe.[1]) Ses cheveux abondants sont maintenus au moyen d'un bandeau d'étoffe, fort probablement, ou peut-être de cuir, noué derrière la tête et dont les pans retombent jusqu'au cou, comme on le voit représenté sur la plupart des pièces de monnaie arsacides. La tête de femme mesure 15 centimètres de hauteur et l'autre 105 millimètres.

André Godard

1. F. Sarre. *L'art de la Perse ancienne*. p. 54a, 54b et 65.

PIÈCES DATÉES DE CÉRAMIQUE DE KĀSHĀN À DÉCOR LUSTRÉ

PIÈCES DATÉES DE CÉRAMIQUE DE KĀSHĀN À DÉCOR LUSTRÉ

La céramique musulmane de Kāshān est la seule de l'Īrān dont, jusqu'à présent, l'étude ait pu être fondée sur une base historique. La raison en est qu'assez souvent datée et signée elle intéressa tout spécialement les collectionneurs et que les musées du monde entier possèdent un nombre assez considérable de ses œuvres. Cependant, si diligemment que les antiquaires aient exploité les monuments du pays et fouillé son sol, ils n'ont pas tout pillé ni tout découvert. D'autre part le gouvernement iranien veille maintenant à la conservation de ses édifices historiques et organise, dans les principales villes des provinces, des musées où il réunit les témoins de son ancienne civilisation et de ses arts. Certes les collections étrangères se développeront encore, et il pourra sans doute encore arriver que des objets d'une importance particulière, dont l'exportation n'aurait pas été autorisée, quittent l'Īrān frauduleusement dans un tonneau de miel ou une balle de tapis, comme il est arrivé souvent, mais dès maintenant on peut dire que l'on ne saurait plus étudier l'art iranien dans les seules collections étrangères. L'une des raisons d'être de ces Annales est précisément de faire connaître celles de l'Īrān.

Le petit musée de Ḳumm ouvert depuis dix-huit mois mais que l'on entreprend déjà d'agrandir, possède d'importantes pièces de céramique de Kāshān qui proviennent du sanctuaire même ou des environs immédiats de la ville. Car le célèbre Astānè, tombeau vénéré de Fāṭima, fille de Mūsā al-Kāẓem, le septième Imām, et sœur du huitième, 'Alī al-Riḍā, n'est pas le seul monument de l'endroit que l'on doive à la vénération et à l'amour des Iraniens pour les Imams et leur famille. L'un de ces sanctuaires secondaires est le mausolée de deux imamzadès, 'Alī b. Ḏja'far al-Ṣādeḳ, et Muḥammad b. Mūsā al Kāẓem. [1]) Il ne se composait originairement que du petit édifice octogonal à toit pyra-

1. Cet édifice est connu sous le nom de Imāmzādè 'Alī b. Ḏja'far. Il a été classé à l'Inventaire de monuments historiques le 7 Décembre 1935 (15 Ādhar 1314).

FIG. 135. ḲUMM. L'IMĀMZĀDÈ 'ALÎ B. ḎIA'FAR

midal visible dans la figure 135, puis fut augmenté de salles diverses et d'un portail monumental dont le décor en carreaux de kashis est daté des années 1268 et 1269 (1851–3). Le bâtiment octogonal n'est pas, ou n'est plus, daté mais il est tout à fait semblable à ses voisins, l'Imāmzādè Ibrāhīm (fig. 136), qui est daté de l'année 721 H. et les trois tombeaux bien connus (fig. 137) [1])

1. Ils ont été classés à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Dey 1310). Voir à leur sujet: J. Dieulafoy. La Perse, la Chaldée et la Susiane, dans *Le Tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 96.— F. Sarre. *Denkmäler persischer Baukunst*. p. 71–2. fig. 91. pl. LIX–LX.—E. Herzfeld. Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 234.

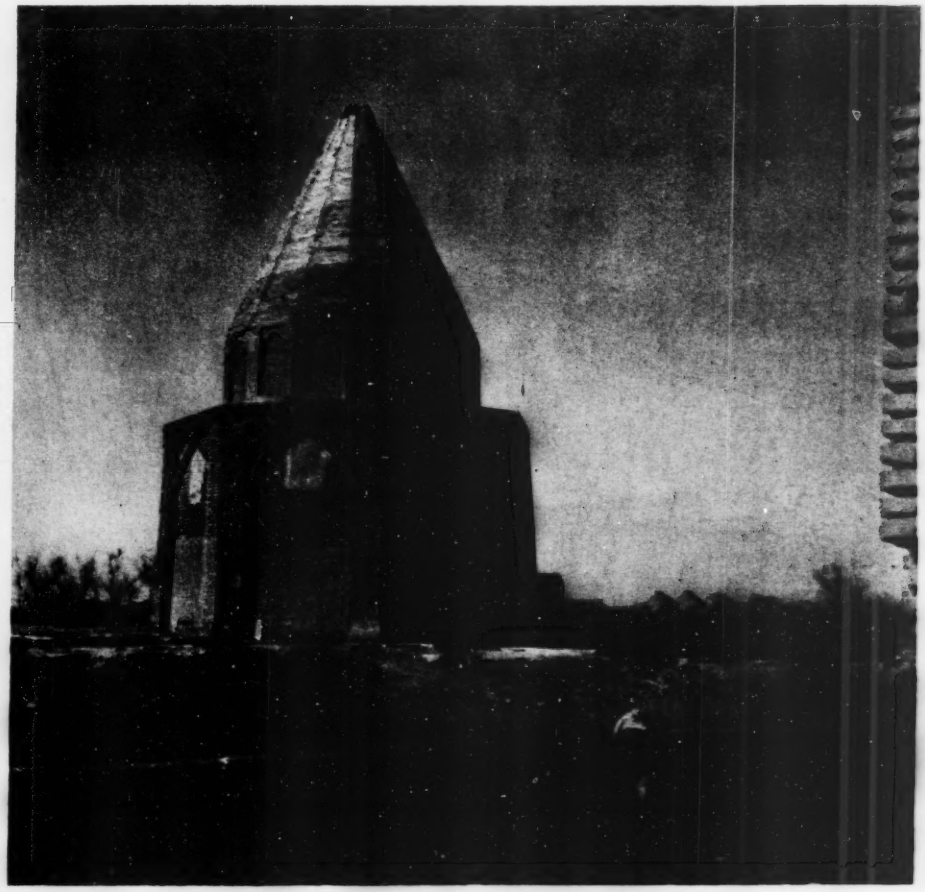


FIG. 136. ḲUMM. L'IMĀMZĀDÈ IBRĀHĪM

dont deux sont datés de 761 et 792 H., et l'on peut supposer qu'il fut aussi construit durant le VIIIème siècle de l'Hégire ou à la fin du VIIème. Les pièces de céramique qui en proviennent portent en effet des dates qui sont comprises entre les années 705 et 738 H. Elles se composent d'un miḥrāb (fig. 139–143), de deux stèles funéraires jumelées aux noms des deux imamzadès (fig. 144) et d'éléments du revêtement intérieur des murs, en étoiles à huit pointes et croix (fig. 145–146). [1]

1. Voir aussi: Y. A. Godard. Etoiles à huit rais en faïence lustrée, dans *Aṯār-é Īrān*. 1936. p. 369 et fig. 237.

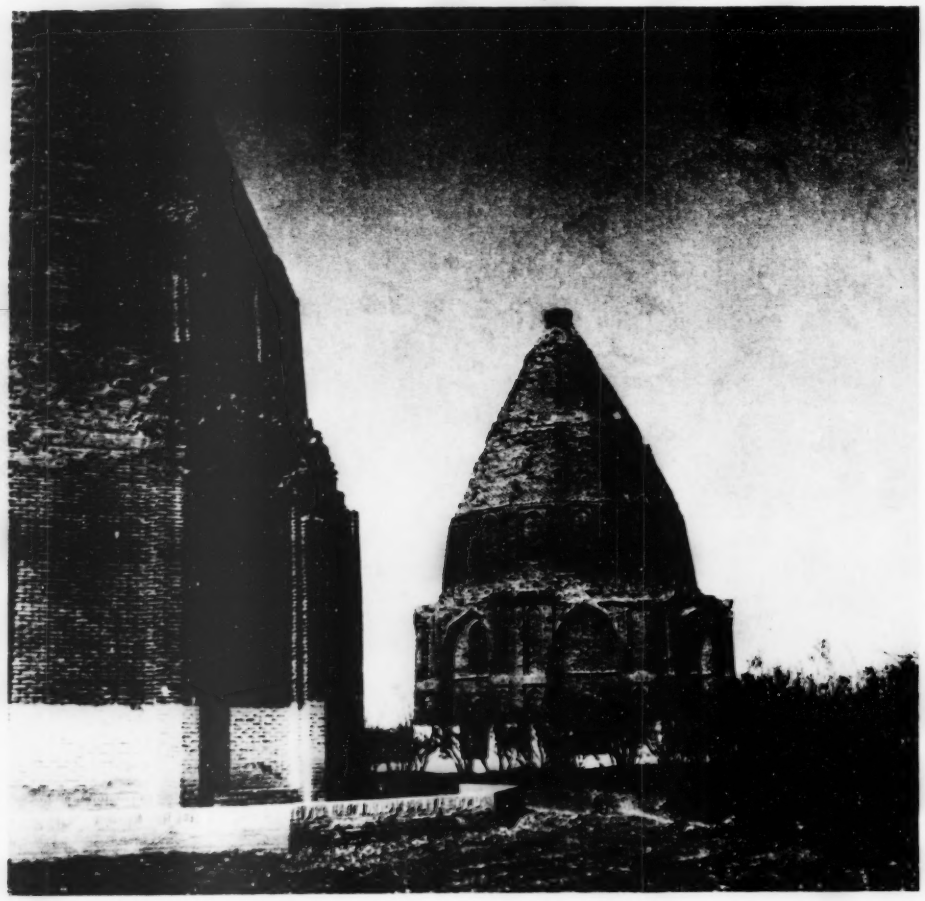


FIG. 137. ḲUMM. TOMBEAUX VOISINS DE LA PORTE DE KĀSHĀN

Le miḥrāb est le dernier en date des remarquables travaux exécutés par une famille célèbre de céramistes de Kāshān dont trois de ses membres nous ont laissé, de père en fils, des œuvres signées: Muḥammad b. Abī Ṭāhir, 'Alī b. Muḥammad et Yūsuf b. 'Alī[1]). Leur atelier a travaillé durant au moins trois

1. Ce miḥrāb mesure 3m, 28 de hauteur et 2m, 12 de largeur. Ses éléments ont été pendant longtemps conservés dans les magasins du sanctuaire de Ḳumm. Il vient d'être reconstruit dans le musée de Ṭeherān. La dernière plaque émaillée de son encadrement, celle qui porte la date de la fabrication et le nom de l'exécutant, a été envoyée à Londres en 1931. Des photographies partielles en ont été ensuite publiées par G. Wiet, dans *L'exposition persane de* 1931, p. 44, no. 46, et par R. Ettinghausen, dans *Ars islamica*. V. III. Part I. p. 61. fig. 22.

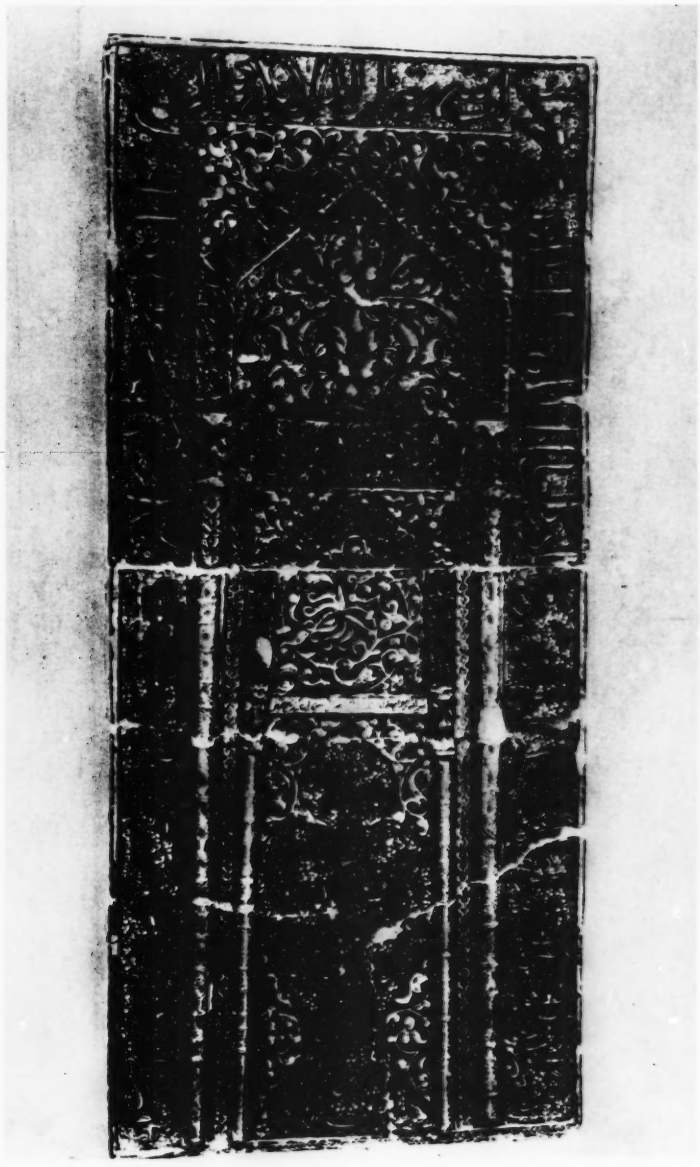


FIG. 138. MUSÉE DE ṬEHERĀN. PETIT MIḤRĀB EN FAÏENCE LUSTRÉE, DATÉ DES ANNÉES 668 ET 670 H.

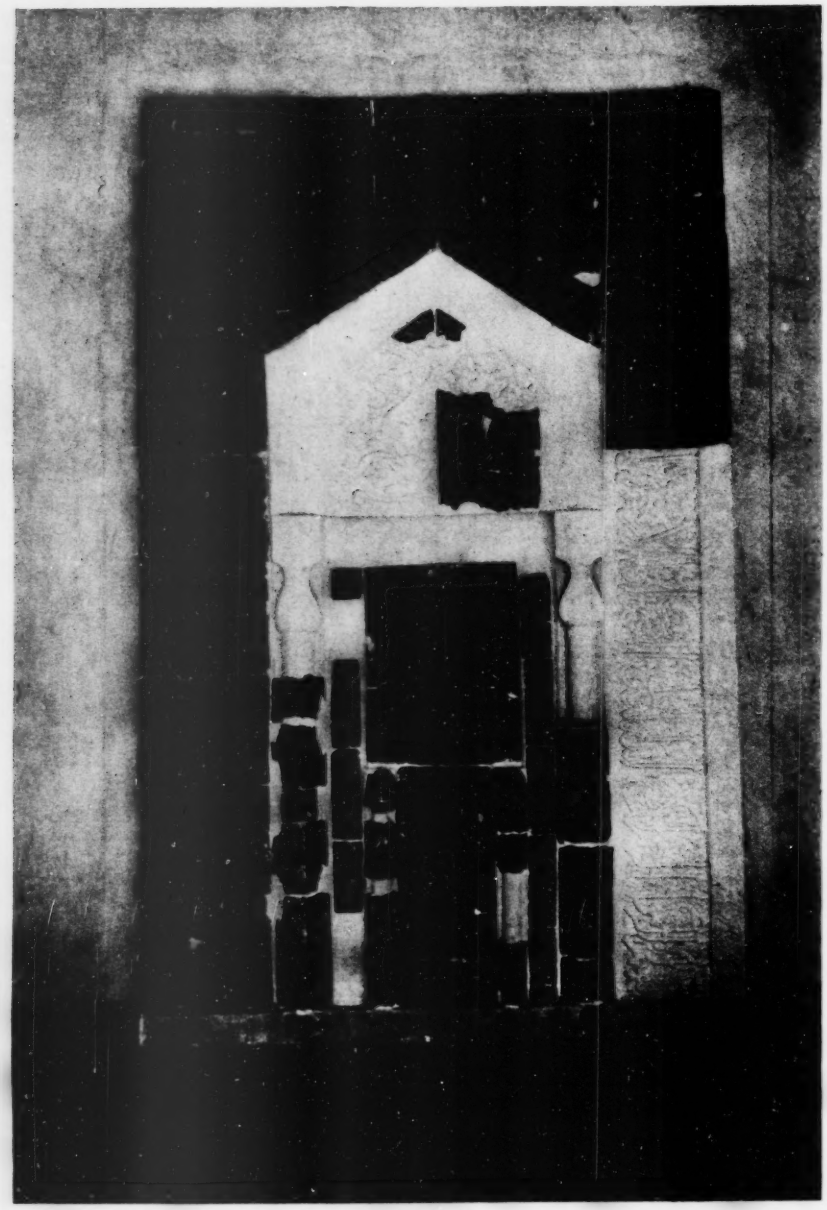


FIG. 139. MUSÉE DE ṬEHERĀN. MIḤRĀB EN FAÏENCE LUSTRÉE PROVENANT DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALĪ B. DJA'FAR, À ḲUMM

EN COURS DE RESTAURATION

générations d'hommes et pendant plus de 120 années. Sa plus ancienne œuvre connue se trouve à Meshhed, dans le sanctuaire de l'Imām Riḍā. Elle comprend trois mihrabs et un encadrement de porte qui fournissent la signature de Muḥammad b. Abī Ṭāhir b. Abu'l-Ḥasan et la date de 612 H.[1]) Deux des mihrabs portent le nom de Muḥammad et l'un des trois la date.

Des années comprises entre 615 et 660 H. bien peu d'ouvrages d'art nous sont connus et cela tient sans doute à l'état de trouble qu'avait causé la première invasion mongole en Īrān (617 = 1220). La conquête définitive du pays, en 657 (1258), amena une détente qui se manifesta par une nouvelle production de notre atelier. A cette nouvelle période appartient un miḥrāb qui provient de Ḳumm et est daté de l'année 663 (1264). Il porte la signature de 'Alī b. Muḥammad b. Abī Ṭāhir et est conservé à Berlin, (Staatliche Museen).[2]) De la même année date un miḥrāb qui provient de Warāmīn et porte la même signature que le précédent.[3])

Le petit miḥrāb encore inconnu que représente la figure 138 provient de l'Imāmzādè Ḥabīb b. Mūsā, à Kāshān, et est sans doute aussi une œuvre de l'atelier de 'Alī b. Muḥammad.[4]) Il est orné, au centre, d'une inscription koranique (Surate 112) à la fin de laquelle on lit le mot "année" et, en chiffres, la date de 668 (1269–70). A l'extérieur, dans la bande d'encadrement, se trouve la surate 97 du Ḳor'ān, suivie d'une autre date, en lettres: "En Muḥarram de l'année 770". Dans le court bandeau qui joint les chapiteaux des colonnettes: "Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. Muḥammad est le prophète de Dieu et 'Alī est l'ami de Dieu".[5])

Une stèle funéraire qui provient de l'Imāmzādè Yaḥyā de Warāmīn et appartient maintenant au Musée de l'Ermitage, à Leningrad, est signée de Yūsuf b. Muḥammad et est datée de l'année 705 (1305).[6])

1. D. M. Donaldson. Significant Miḥrābs in the Haram et Mashhad, dans *Ars islamica*. V. II. Part I. p. 118–127.
2. F. Sarre. Eine keramische Werkstatt von Kaschan im 13–14 Jahrhundert, dans *Istanbuler Mitteilungen*. 1935. pl. II.
3. Idem. pl. III.
4. Cet Imāmzādè contient la tombe du grand souverain safawide, Shāh 'Abbās I, descendant de Ḥabīb b. Mūsā et qui voulut être enseveli auprès de son ancêtre.
5. Ce miḥrāb mesure 1 m, 33 de hauteur et 0 m, 57 de largeur.
6. F. Sarre. Eine keramische Werkstatt . . . . pl. IV.

FIG. 140. DÉTAIL DU MIḤRĀB DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALĪ B. DJA'FAR. DATÉ DE L'ANNÉE 734 H.

Le miḥrāb de l'Imāmzādè 'Alī b. Dja'far a été exécuté par le même Yūsuf en l'année 734 (1333–4). Sa composition, du type habituel à ce genre d'ouvrages, est presque entièrement semblable à celle du miḥrāb de la Mosquée du Maidān, de Kāshān. Elle comporte aussi une triple niche dont les deux plus importantes sont accompagnées de colonnettes. Un grand bandeau rectangulaire à inscription encadre le tout (fig. 139).

Cette inscription, en caractères thulth, est koranique (V. 52 et 53. S. 7) et se termine par la date (fig. 140):

كتب فى غرّه رمضان سنة أربع و ثلثين و سبعمائة

"A été écrit au début (du mois) de Ramaḍān de l'année 734."

A côté, sur la bordure du bandeau et en petits caractères, on lit:

عمل العبد يوسف بن علّى بن محمّد بن أبى طاهر

"Oeuvre de l'esclave (de Dieu) Yūsuf b. 'Alī b. Muḥammad b. Abī Ṭāhir."

Bordant la partie supérieure de la plus grande des niches, il y avait autrefois une inscription qui était sans doute, à en juger des mihrabs similaires, koranique, mais a disparu. Un petit bandeau à inscription rectangulaire encadre la seconde niche. Il est fragmentaire mais on y peut reconnaître le texte de la première surate du Ḳor'ān et lire une date en chiffres: 713 H. (fig. 141). La niche elle-même est entourée d'une quatrième texte qui sollicite la bénédiction divine pour les Quatorze Purs, c'est à dire Muḥammad al-Muṣṭafā, Fāṭima al-Zohrè et les Douze Imams (fig. 142). Un cinquième texte orne la niche inférieure (S. 110) (fig. 143).

Le miḥrāb comporte donc deux dates, 713 et 734 H., mais on remarque aisément que le petit bandeau de 713 est entièrement différent du reste, de couleur beaucoup plus claire et de facture beaucoup plus soignée. Nous pouvons supposer que ce bandeau existait, inutilisé, dans l'atelier de Yūsuf b. 'Alī lorsqu'il commença la fabrication du miḥrāb en question et qu'il l'y incorpora. Le décor lustré de l'ensemble n'est pas entièrement brun. On y voit des bleus et des verts, notamment destinés à détacher du fond les caractères des inscriptions.

La double stèle funéraire que représente la figure 144 appartient au même ensemble décoratif que le miḥrāb et provient comme lui de l'Imāmzādè 'Alī b. Dja'far. Elle est actuellement conservée au musée de Ḳumm. Sa technique est semblable à celle du miḥrāb, c'est à dire assez négligée. Ses intéressantes inscriptions se détachent en bleu sur un fond brun orné, à la manière de Kāshān, de petits ornements en réserve. Tout autour, formant galon d'encadrement, se trouvent reproduits les versets 257, 258 et 259 de la surate 2.

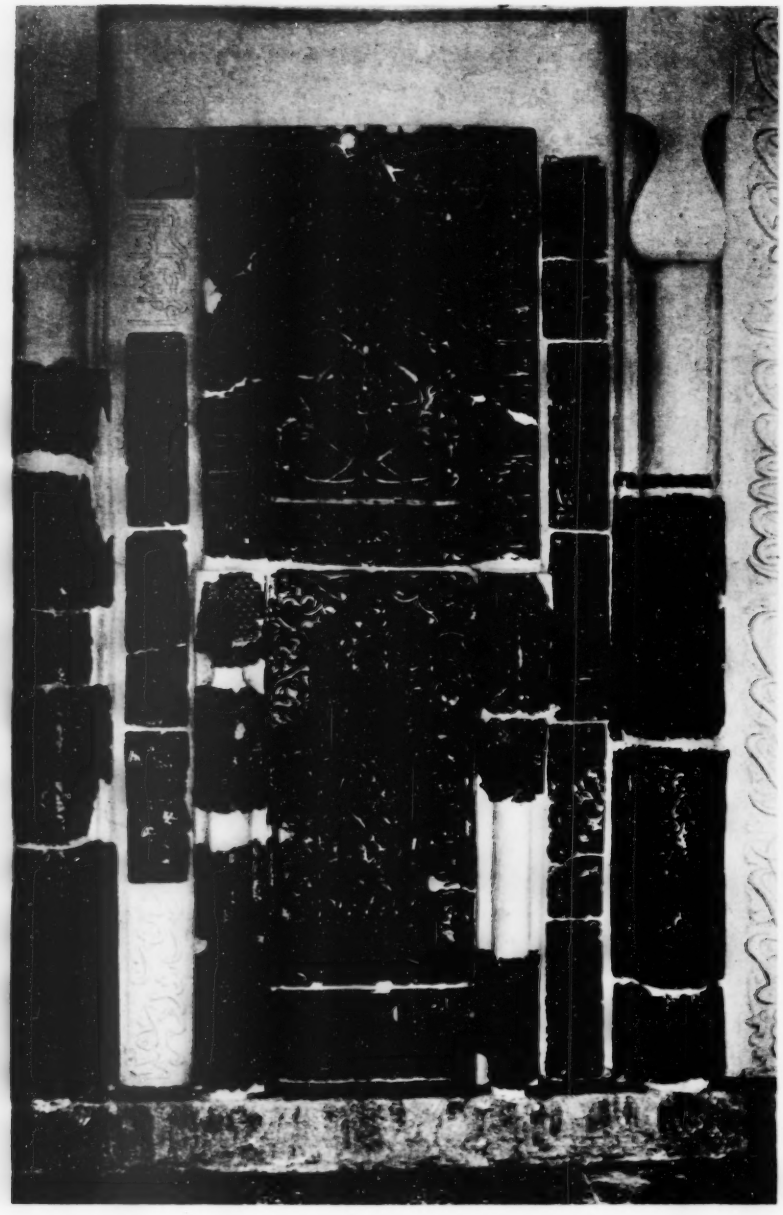


FIG. 141. DÉTAIL DU MIḤRĀB DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALĪ B. DJA'FAR

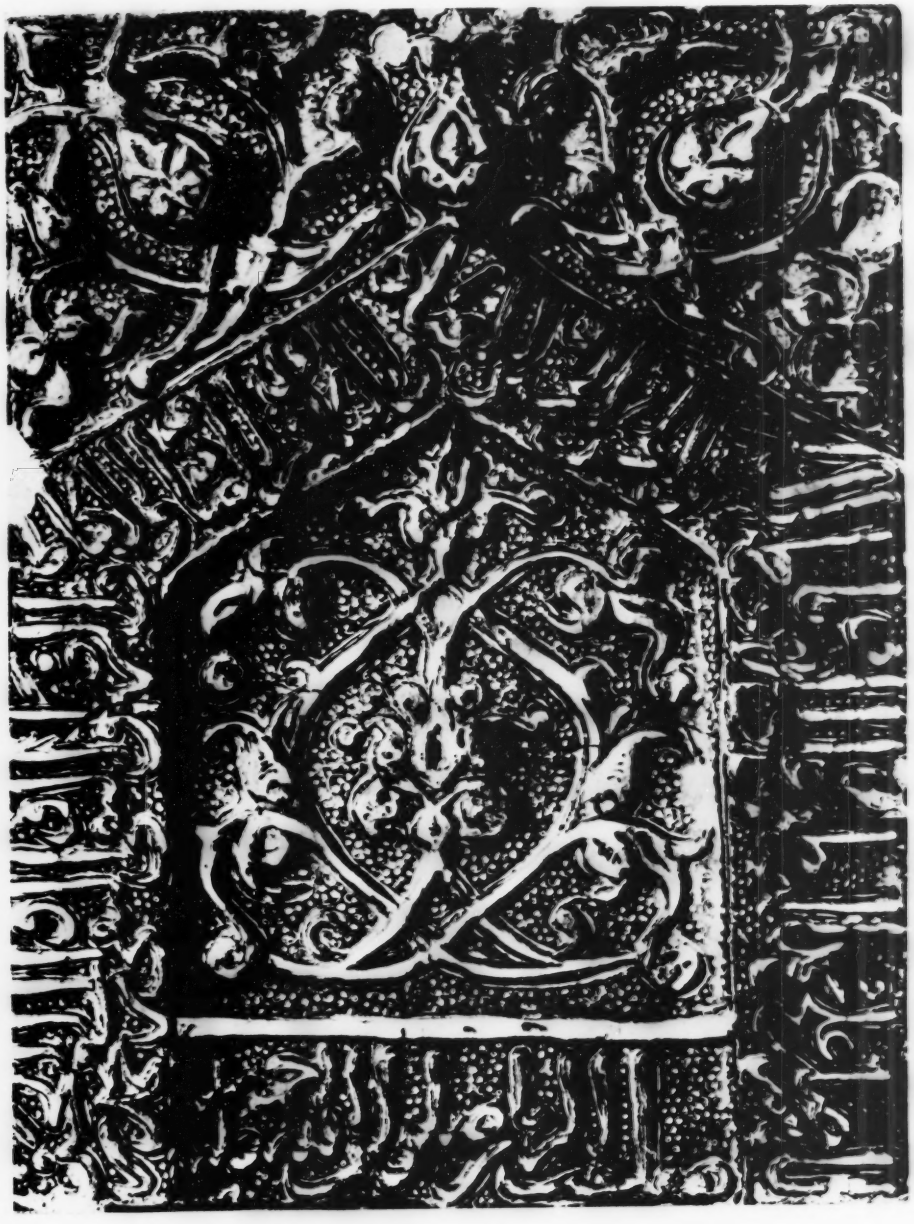


FIG. 142. DÉTAIL DU MIḤRĀB DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALĪ B. ḎIA'FAR

FIG. 143. DÉTAIL DU MIḤRĀB DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALÍ B. DJA'FAR

Voici la transcription et la traduction de l'inscription de droite:

هذا الضريح الشريف

و المرقد المنيف الإمام الطاهر

محمّد ابن الإمام المعصوم موسى الكاظم

ابن الإمام المعصوم

جعفر الصادق ابن

الإمام المعصوم محمّد الباقر

ابن الإمام المعصوم السجّاد

علّى زين العابدين بن الإمام

المعصوم الشهيد أبى

عبد الله الحسين ابن الإمام

المعصوم الشهيد المولى

ال [*sic*] أمير المؤمنين أبى الحسن علّى بن

أبى طالب صلوات الله عليهم أجمعين

"Cette couche noble
et ce tombeau éminent (sont ceux) de l'Imām pur,
Muḥammad, fils de l'Imām immaculé, Mūsā al-Kāẓem,
fils de l'Imām immaculé,
Dja'far al-Ṣādiḳ, fils
de l'Imām immaculé, Muḥammad al-Bāḳir,
fils de l'Imām immaculé, l'adorateur (de Dieu),
'Alī Zain al-'Ābedīn, fils de l'Imām

FIG. 144. MUSÉE DE ḲUMM. DOUBLE STÈLE FUNÉRAIRE EN FAÏENCE LUSTRÉE, PROVENANT DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALĪ B. ḎIA'FAR, À ḲUMM

immaculé, le martyr, Abī
'Abdallāh al-Ḥusain, fils de l'Imām
immaculé, le martyr, le maître,
l'Amīr des croyants, Abi'l-Ḥasan 'Alī, fils
de Abī Ṭālib. Que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!"

Voici l'inscription de gauche:

هذا المرقد و المزار
المتبرك الإمام المعصوم
المظلوم الراوى علّى المر
تضى ابن المولانا [*sic*] و السيّد
نا [*sic*] الإمام المعصوم
جعفر الصادق ابن
الإمام المعصوم محمّد الباقر
ابن الإمام المعصوم السجّاد
علّى زين العابدين ابن الإمام
المعصوم الشهيد المظلوم
أبا [*sic*] عبد الله الحسين ابن الإمام
المعصوم الشهيد الأمير [*sic*] المؤمنين
علّى بن أبى طالب صلوات الله عليهم أجمعين

"Cette tombe et (ce) tombeau
béni (sont ceux) de l'Imām immaculé,

l'opprimé, le traditionnaliste, 'Alī al-Murtaḍā,
fils de notre maître, notre seigneur,
l'Imām immaculé,
Dja'far al-Ṣādiḳ, fils
de l'Imām immaculé Muḥammad al-Bāḳir,
fils de l'Imām immaculé, l'adorateur (de Dieu),
'Alī Zain al-'Ābedīn, fils de l'Imām,
l'Immaculé, le martyr, l'opprimé.
Ābā (sic) 'Abdallāh al-Ḥusain, fils de l'Imā⌐,
l'immaculé, le martyr, l'Amīr des croyants,
'Alī, fils de Abī Ṭālib. Que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!"

Mūsā al-Kāẓem et 'Alī al-Murtaḍā étant tous deux fils de Dja'far al-Ṣādiḳ, il s'ensuit que, des deux occupants du tombeau, l'un, Muḥammad, est le neveu de l'autre. Ce Muḥammad, fils du septième Imām, serait donc aussi le frère de 'Alī al-Riḍā, le huitième Imām, et de Fāṭima, qui mourut à Ḳumm et en l'honneur de qui fut construit le célèbre sanctuaire.

La plupart des étoiles et des croix de revêtement de l'Imāmzādè 'Alī b. Dja'far ont été dérobées au cours du siècle dernier et dispersées dans les collections particulières et publiques du monde entier. Le reste fut transporté dans les réserves de l'Astānè, puis, l'an dernier, exposé dans le nouveau musée. Un panneau en a été constitué, dont les éléments disparates proviennent de diverses parties de l'édifice (fig. 145). Une seule des étoiles est datée: "Muḥarram 705". Son décor représente un animal inqualifiable, peut-être un lapin sur un fond de fleurettes. Comme à l'habitude, une inscription en naskhī cursif sert de bordure. Un éléphant et deux perruches adossées ornent les deux kashis du même type. Le décor des trois autres étoiles est différent. Il représente, modelés en légère saillie et émaillés, une sorte de Simurgh brun et bleu avec réserves en couleur crème et un dragon exprimé de la même façon, dont il est à peine besoin de signaler le caractère chinois très marqué.

La figure 146 reproduit la photographie de deux étoiles de revêtement qui proviennent du même Imāmzādè 'Alī b. Dja'far. L'une d'elles est décorée de deux personnages enturbannés et nimbés qui se combattant, armés de longs sabres et de boucliers. Cette scène, qui se joue sur un fond de fleurs et de

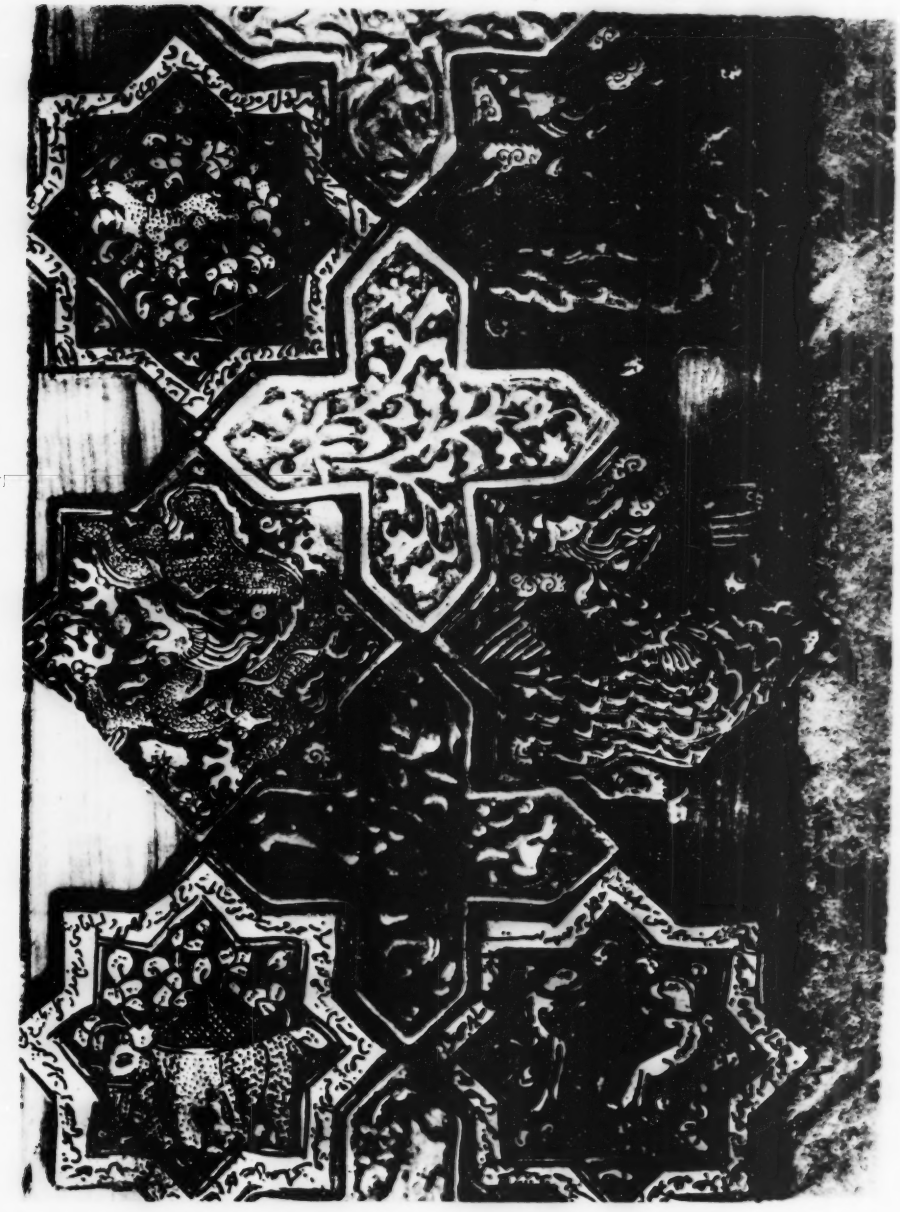


FIG. 145. MUSÉE DE ḲUMM. ÉTOILES ET CROIX DE REVÊTEMENT EN FAÏENCE LUSTRÉE, PROVENANT DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALI B. DJA'FAR, À ḲUMM

FIG. 146. MUSÉE DE ḳUMM. ÉTOILES DE REVÊTEMENT EN FAÏENCE LUSTRÉE, PROVENANT DE L'IMĀMZĀDÈ 'ALĪ B. ḎIA'FAR, À ḳUMM

feuillages stylisés, est entourée d'une bande blanche sur laquelle est écrit, toujours en naskhī cursif, un poème à la suite duquel on lit la date de la fabrication de l'objet:

فی عاشر جمادی أوّل [*sic*] سنة إحدی عشرین و سبعمائة

"le dixième jour [du mois] de Djumāda al-awwal de l'année 721".

L'autre étoile (même figure) est semblable à celle que nous avons publiée l'an dernier.[1]) Elle a d'ailleurs été exécutée à la même époque qu'elle, à un mois près:

کتب فی عاشر ربیع الأخر سنة ثمان و ثلثین و سبعمائة بمقام کاشان بکارخانه سیّد السادة رکن الدین محمّد عمل جمال نقّاش

"(Ceci) fut écrit le dixième jour de Rabī' al-ākhr de l'année 738, à Kāshān, dans l'atelier du Saiyid al-Sādat, Rukn al-Dīn Muḥammad. Oeuvre de Djamāl, naḳḳāsh".

R. Ettinghausen a étudié un certain nombre de pièces de la même série dans *Ars islamica*. V. III. Part II, fig. 16, 17, 18, 19 et 20.

Le musée de Ḳumm possède des pièces datées de céramique de Kāshān qui ne proviennent pas de l'Imāmzādè 'Alī b. Dja'far, notamment une belle et grande étoile de revêtement qui a été trouvée dans l'Imāmzādè Ismā'īl mais n'appartenait pas à sa construction. Elle mesure trente centimètres d'une pointe à la pointe opposée et représente trois cavaliers barbus, nimbés et précédés chacun d'un oiseau. Au centre et en haut on voit un arbre, sorte de conifère. En bas, le poisson cher aux céramistes de Kāshān (fig. 147).

L'étoile est bordée d'une bande blanche de deux centimètres de largeur sur laquelle est écrit, en naskhī cursif mal pointé et d'une lecture très difficile, un petit poème du genre épique et moralisateur qui se termine par ces mots: "Dans les mois de l'année 661". Ce type de décor à cavaliers nimbés passant sur un fond chargé de fleurs et d'oiseaux était déjà courant en 604 H. puisqu'on

1. Dans *Athār-é Irān*. 1936. p. 369 et fig. 237.

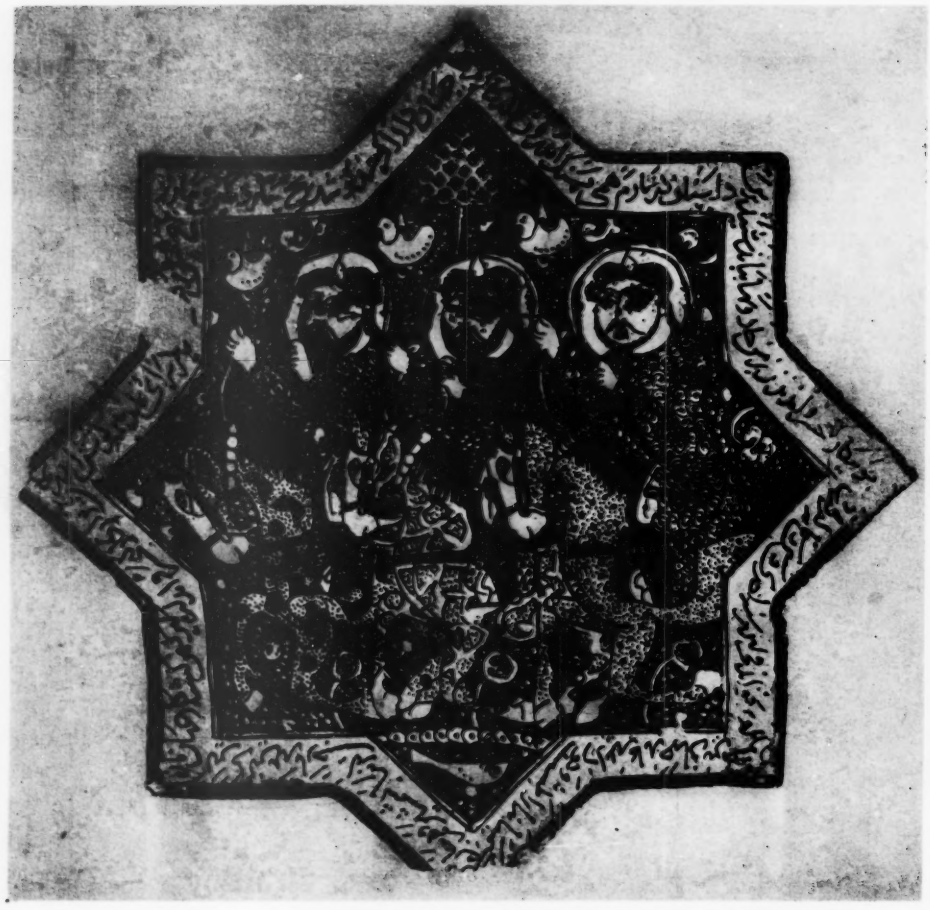


FIG. 147. MUSÉE DE ḲUMM. ÉTOILE EN FAÏENCE LUSTRÉE, DATÉE DE L'ANNÉE 661 H.

le découvre à cette date sur un plat de la Collection Kelekian du Victoria and Albert Museum.[1]) Il persista donc pendant plus d'un demi-siècle.

La figure 148 représente une grande croix de revêtement qui n'appartient pas au musée de Ḳumm mais dont on place ici la description parce qu'elle est datée du même temps que l'étoile précédente, à quelques années près, et qu'elle a

1. R. Ettinghausen l'a reproduit dans *Ars islamica*. V. II. Part I. Important Pieces of persian Pottery. p. 55. fig. 17.

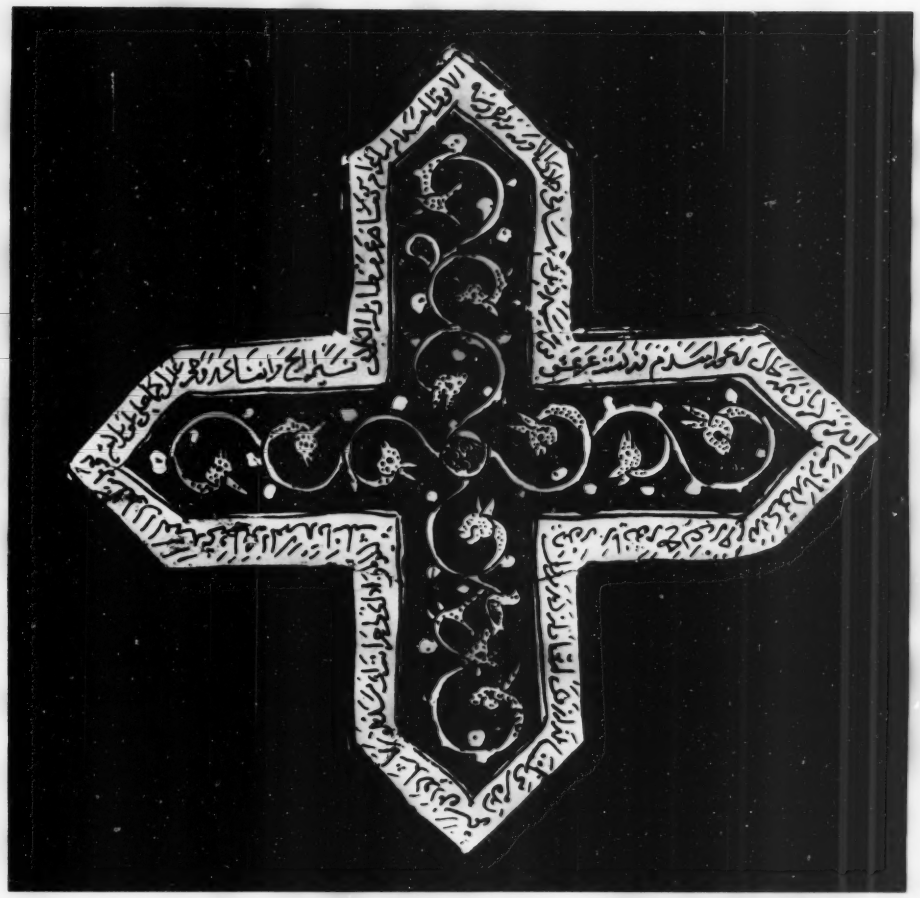


FIG. 148. CROIX DE REVÊTEMENT EN FAÏENCE LUSTRÉE, DATÉE DE L'ANNÉE 656 H.

certainement accompagné des éléments de décor de même style et de mêmes dimensions dans une même ordonnance architecturale. Sa hauteur est, comme il convient, un peu inférieure à celle de l'étoile. Elle mesure 26 centimètres d'une pointe à la pointe opposée. Même émail lustré brun foncé. Décor de rinceaux dont les volutes et les branches se terminent par des têtes d'animaux. Un galon la borde où l'on peut lire un petit poème et cette indication: "En Djumāda al-Ākhr 656".

FIG. 149. MUSÉE DE ḲUMM. ÉLÉMENT DE BORDURE EN FAÏENCE LUSTRÉE

Un élément de bordure, non daté, il est vrai, mais d'un art particulièrement délicat et d'une facture excellente, appartient au musée de Ḳumm (fig. 149).[1] Sa couleur est brun clair, sans aucune tache bleue ou verte. Il est orné des oiseaux caractéristiques de la céramique lustrée de Kāshān et de feuillages en rinceaux réservés en crème. Au bord des deux longs côtés court une inscription koranique dont, bien entendu, la partie basse n'est pas la suite de la haute. La bande supérieure cite le commencement de la 36ème surate.

Il existe au musée de l'Université de Philadelphie un bol dont le décor est fort semblable à celui de cette bordure et qui est daté de l'année 608 (1211).[2]

Le musée de Ṭeherān a récemment acheté un grand plat rond à décor lustré brun taché de vert sur fond crème qui possède toutes les caractéristiques de la manière habituelle aux céramistes de Kāshān. (fig. 150).[3] Il est bordé d'une semble-inscription en caractères kufiques doublée d'une autre inscription en naskhī cursif qui est datée de l'année 610 H. Dans la partie centrale, déterminée par une ligne dentelée, trois personnages sont assis, tous trois nimbés et coiffés de petites calottes. Celui du centre est un prince barbu. Les autres sont de jeunes hommes imberbes respectueusement tournés et inclinés vers le prince.[4]

1. Dimensions de cet élément de bordure = 0,10 × 0,24.
2. Voir R. Ettinghausen. Kāshān Pottery, dans *Ars islamica*. V. III. Part I. p. 50, fig. 4.
3. Son diamètre = 0 m, 37.
4. Ces personnages s'apparentent nettement à ceux qui décorent un plat de la Collection Havemayer, daté de l'année 607 H. et une étoile du Metropolitan Museum, datée de l'année 608 H.

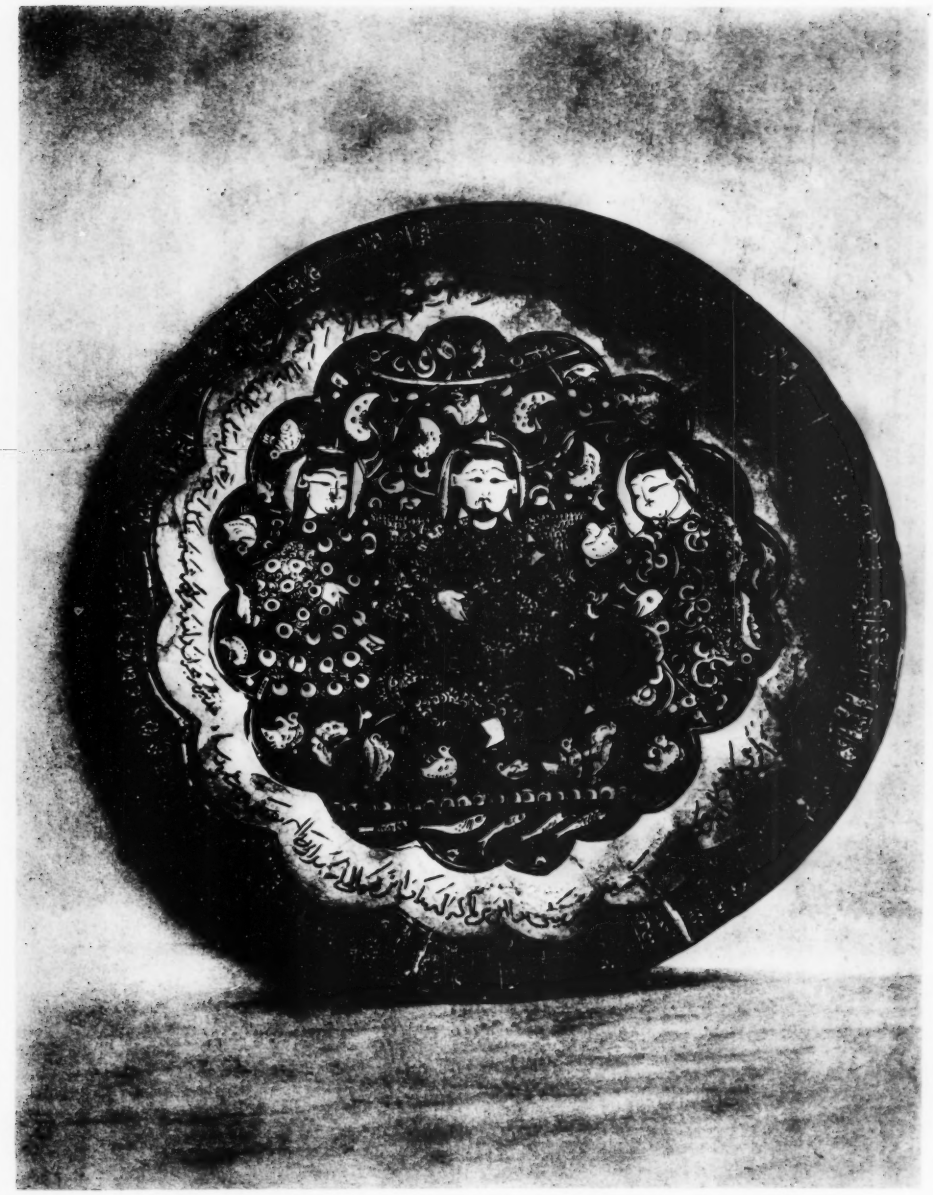


FIG. 150. MUSÉE DE ṬEHERĀN. PLAT EN FAÏENCE LUSTRÉE DATÉ DE L'ANNÉE 610 H.

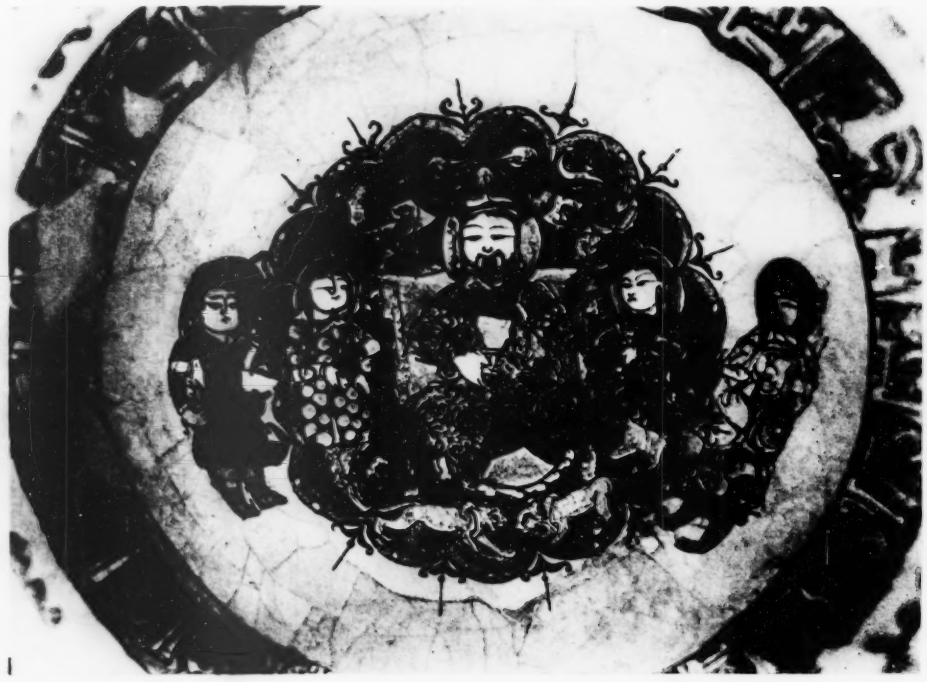


FIG. 151. FOND DE BOL TROUVÉ À SAWÈ. DÉCOR MINAI

Le fond est orné de rinceaux, de fleurs et des traditionnels oiseaux. Aux pieds du seigneur on voit un bassin où nagent des poissons.

Le revers est décoré d'épaisses lignes brunes concentriques.

La représentation du souverain "en majesté" est commune à tout l'art du Moyen-âge. Elle fut notamment très employée par les artistes sasanides puis aux époques byzantine et romane pour figurer le Christ, que l'on dessinait, bien entendu, assis sur un trône et non accroupi. Le Shāh-nāmè Demotte, exécuté plus d'une centaine d'années après notre plat, contenait l'image d'une roi barbu accroupi sur une sorte de chaise à dossier carré semblable à la nôtre. Voici, d'autre part (fig. 151), la partie centrale d'un bol qui a été trouvé à Sawè et où la même scène a été peinte en "minai".

La coupe que représente la figure 152 est ornée d'un décor lustré brun doré, rehaussé de quelques lignes bleues, sur fond crème. Trois larges bandes blanches se coupent au centre et leurs bordures bleues y déterminent une étoile

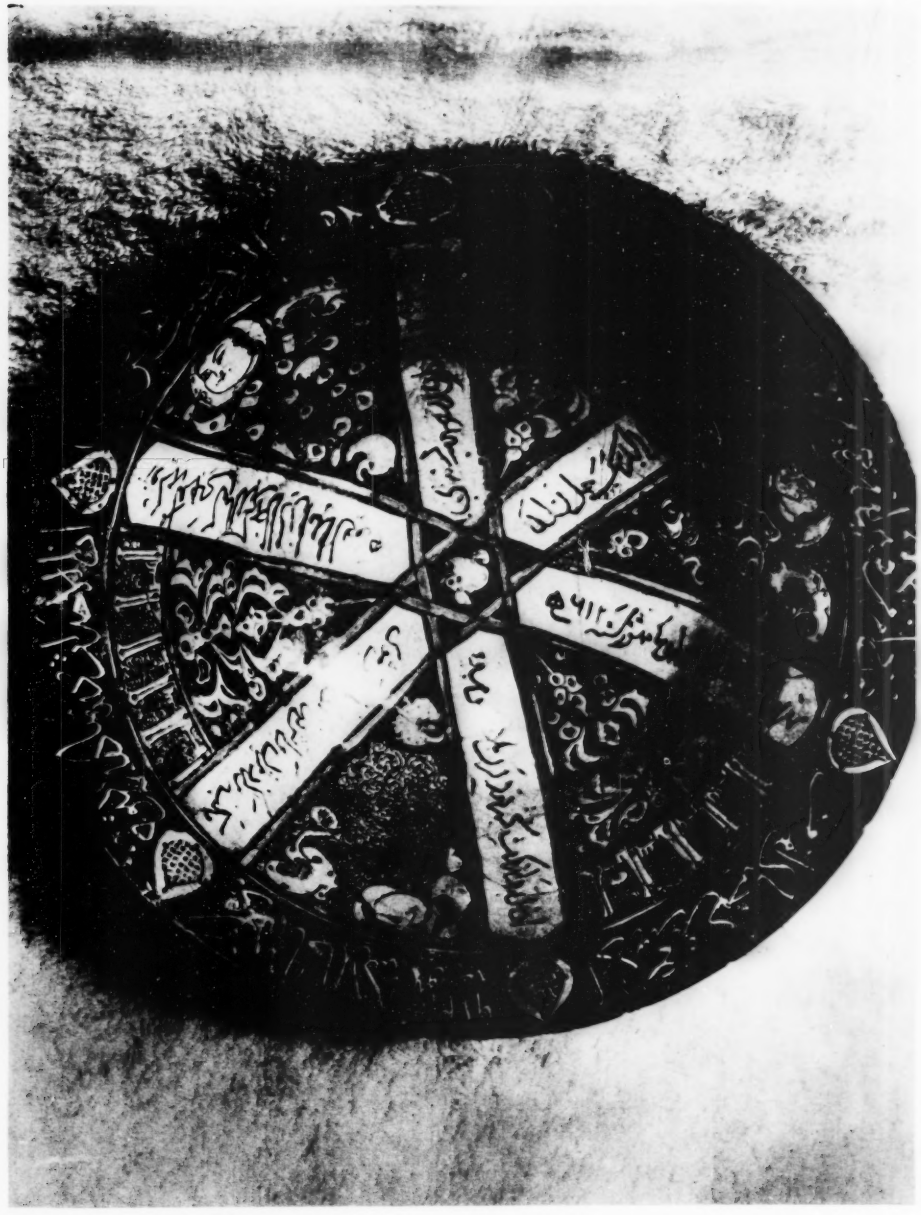


FIG. 152. BOL EN FAÏENCE LUSTRÉE, DATÉ DE L'ANNÉE 612 H.

à six pointes décorée de l'oiseau de Kāshān. Sur les bandes sont écrits des vers en langue persane et en écriture naskhī cursif déjà très proche du "Shikastè". L'une d'elles comporte, en chiffres et près de l'étoile centrale, la date de l'exécution de l'objet: 612 H. Dans les triangles sont représentés trois personnages nimbés et entourés des rinceaux particuliers à la céramique de Kāshān. Ils alternent avec des motifs floraux surmontés d'inscriptions en caractères kufiques uniquement décoratifs. La bordure extérieure comporte une inscription en caractères cursifs blancs sur fond brun à la suite de laquelle se trouve encore une fois la date: "A été écrit en Dhu'l-Ḳa'da de l'année 612". Au dessous il y a une frise de six médaillons ornés d'oiseaux.

Malgré que le lieu de l'exécution de cette jolie pièce ne soit pas indiqué dans ses inscriptions, sa forme générale et son décor sont trop caractéristiques de l'art des potiers de Kāshān pour qu'on hésite à la leur attribuer.

Son diamètre maximum mesure 0m,233 et sa hauteur 0m,10. Elle porte trois fois l'indication de l'année 612, deux fois en chiffres et une fois en lettres. C'est celle durant laquelle Muḥammad b. Abī Ṭāhir signa les mihrabs de Meshhed.

M. Ettinghausen, décrivant dans *Ars islamica* une jarre à vin qui appartient à la Salting Collection du Victoria and Albert Museum,[1]) parle de cette pièce, qui est datée de l'année 930 (1523), comme du plus ancien exemple connu d'une poterie iranienne à décor bleu sur fond blanc. Cependant un vase à corps rebondi de ce genre (fig. 153) qui appartient à M. C. Clarac nous permet de reculer sensiblement cette date. Il est nettement daté de l'année 870 H. Son décor possède déjà les caractéristiques de la poterie safawide, bandes géométriques et décor floral bleus sur fond d'un blanc laiteux. Il mesure 0m,29 de hauteur et 0m,20 de diamètre maximum. La matière en est assez grossière. Son col, le col des jarres à vin auquel les poètes comparent si volontiers celui de la bien aimée, est orné d'un quatrain d''Omar Khaiyām, écrit en caractères nasta'līḳ[2]) et suivi de la date de la fabrication de l'objet:

1. R. Ettinghausen. Important Pieces of persian Pottery, dans *Ars islamica*. V. II. Part I. p. 53. fig. 14.

2. L'écriture nasta'līḳ fut inventée par Mīr 'Alī de Tabrīz en 827 H., quarante-trois ans seulement avant la fabrication de notre pot.

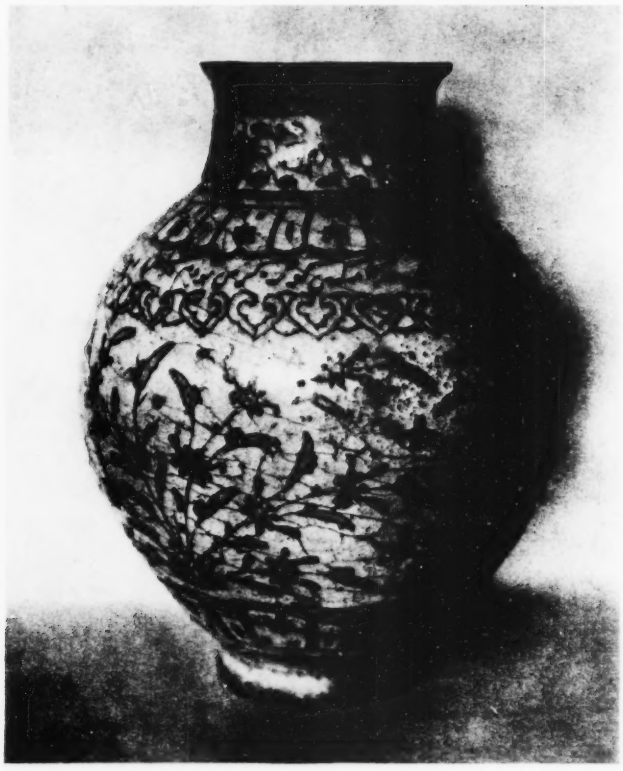


FIG. 153. POT À DÉCOR BLEU SUR FOND BLANC, DATÉ DE L'ANNÉE 870 H.

در کارگهی کوزه گری بودم دوش
دیدم دو هزار کوزه گویا و خموش
ناگاه ز کوزه بر آمد خروش
کو کوزه گر و کوزه خر و کوزه فروش

سنة ٨٧٠

"J'étais hier dans l'atelier d'un potier.
J'y vis deux mille pots parlant et se taisant.

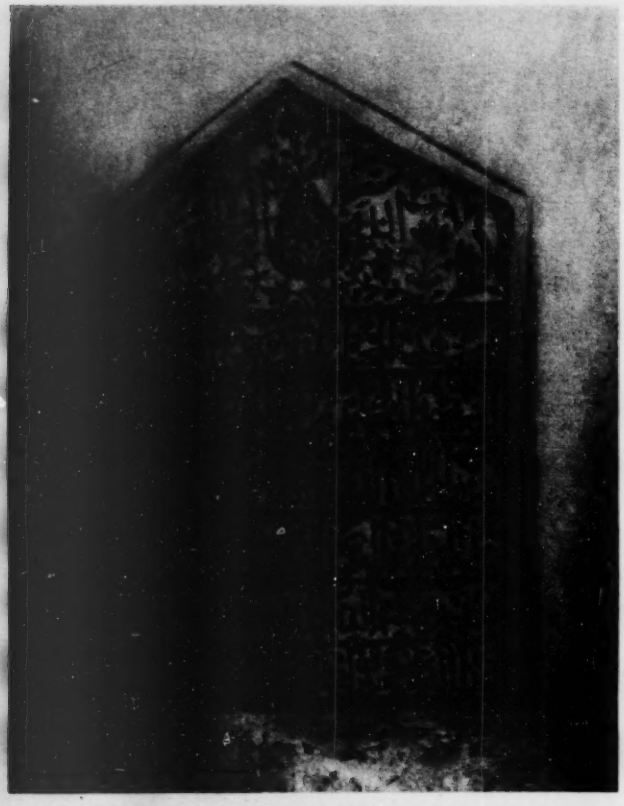


FIG. 154. MUSÉE DE SHĪRĀZ. STÈLE FUNÉRAIRE, DATÉE DE L'ANNÉE 809 H.

Soudain, d'entre eux sortit une plainte:
Où sont le potier, l'acheteur, le vendeur?
Année 870".

Voici, d'autre part, la photographie d'une petite stèle funéraire en forme de miḥrāb qui est ornée d'un léger décor floral bleu et noir sur fond blanc et d'une inscription en caractères naskhī bleus (fig. 154). Elle provient de la région d'Abarḳūh et a été envoyée au musée de Shīrāz. Elle mesure 0 m, 44 de hauteur et 0 m, 28 de largeur.

نصب هذا المحراب لمزار شيخ الإسلام

السعيد العابد زبدة المشايخ و المحققين

شرف الملّة و الدين حسن صغاد رحمة الله

عليه باشارة العبد الفقير إلى رحمة الله

محمّد بن عبد الله الملقّب بغياث الابرقوهى

عفا الله عنه تحريرًا فى جمادى الأخر سنة تسع و ثمانمائة

"Ce miḥrāb a été érigé sur l'ordre de l'esclave (de Dieu), le misérable devant la clémence divine, Muḥammad b. 'Abdallāh, surnommé Ghiyāth al-Abarḳūhī. – Que le pardon de Dieu soit sur lui! – comme tombe du Shaikh al-Islām, le bienheureux, l'adorateur (de Dieu), crème des gens vénérables et de ceux qui connaissent la réalité de Dieu, Sharaf al-Milla wal-Dīn, Ḥasan Ṣaghād. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui! (Ceci) fut rédigé en Djumāda al-Ākhr de l'année 809". (1406)

Yedda A. Godard

L'IMĀMZĀDÈ ZAID D'IṢFAHĀN

L'IMĀMZĀDÈ ZAID D'IṢFAHĀN

UN ÉDIFICE DÉCORÉ DE PEINTURES RELIGIEUSES MUSULMANES

Les fresques qui ornent ce petit sanctuaire forment un ensemble rare de peintures religieuses musulmanes. Elles sont l'illustration même de la Passion shī'ite à peu près telle que des représentations théatrales en illustrèrent par la suite divers épisodes. Elles évoquent le cruel jour de l''Āshūrā, dont le souvenir est à la fois vénéré et abhorré des Iraniens.[1])

L'état d'esprit que la ta'ziyè créait était celui d'un attendrissement désespéré, d'une sorte d'hystérie triste qui poussait les assistants à écouter pendant des jours entiers le rawẓè-khwān[2]) décrivant le malheur des Imams et les amenait à pleurer, pousser des cris de douleur, se frapper durement la tête et la poitrine afin de participer, non seulement par des lamentations mais aussi par une souffrance physique réelle, à l'infortune des Bien-aimés, Innocents, Immaculés.

Voici un exemple du genre des récits du rawẓè-khwān. Il est emprunté à Ḳa'ānī, mort en 1853, et à trait à l'Imām Ḥusain et à son fils, le quatrième Imām, Zain al-'Ābedīn.

C'est un beau dialogue, plein d'émotion tragique et de douleur contenue.
Eut-il des fils tués?
Oui. Deux.
Qui d'autre?
Neuf frères.
Et qui encore?
Des proches.
N'avait-il pas d'autres fils?
Il en avait.
Qui?

1. Les manifestations extérieures auxquelles donnait lieu le souvenir du jour de l''Ashūrā ont été abolies en Irān, il y a quelques années.

2. Le rawẓè-khwān, „celui qui fait l'éloge du mort", était une sorte de prédicateur, poète et récitant, que l'on priait souvent de venir à domicile évoquer les scènes de la Passion.

Sadjdjad.[1])
Comment était-il?
Excédé de douleur et de chagrin.
Resta-t-il au Kerbelā' de son père?
Non. Il partit pour la Syrie.
Avec gloire et honneur?
Non. Avec abattement et détresse.
Seul?
Non. Avec les femmes du ḥaram.
Quels sont leurs noms?
Zainab, Sukaina, Fāṭima[2]) et Kulthūm, maintenant sans ressources.
Avait-il des habits sur son corps?
Oui. La poussière de la route.
Sur la tête avait-il un turban?
Oui. Le bois des infortunés.
Etait-il malade?
Oui.
Quel médicament avait-il?
Les larmes de ses yeux.
A part ce remède, quelle était sa nourriture?
Le sang de son cœur était sa nourriture.
Quelqu'un l'accompagnait-il?
Oui. Des enfants sans pères.
Qu'avait-il d'autre?
La fièvre qui ne le quittait pas.
Qu'était-il resté aux femmes, de leurs bijoux?
Deux choses. Le collier de l'injure au cou et le lien du souci au pied.
Un guèbre les aurait-il ainsi molestées?
Non.
Un mage? Un juif?
Non.
Un indien?

1. Surnom de 'Alī b. Ḥusain, Zain al-'Ābedīn, Saiyid al-Sadjdjad, le 4ème Imām.
2. Fāṭima, ou Zubaida, était une des filles de l'Imām Ḥusain. Kulthūm était une de ses sœurs.

Non.

Un adorateur d'idoles?

Non.

Lamentation sur cette félonie!

Ce poème, sans le dire, montre la haine du Shī'ite pour le musulman sunnite et de quelles légendes sentimentales et désespérées s'entouraient les souvenirs historiques du jour de Kerbelā'.

Les représentations théatrales proprement dites semblent de date récente, car des observateurs aussi avertis qu'Oléarius et Tavernier n'y font aucune allusion et semblent les avoir ignorées. Cependant nos peintures datent du XIème siècle (XVIIème), c'est à dire du temps même de ces voyageurs, et elles sont bien la figuration de quelques unes de ces tragédies où tour à tour ont été mises en scène la mort de 'Alī Akbar, fils de l'Imām Ḥusain, celle de Ḳāsem, fils de l'Imām Ḥasan, de 'Abdallāh, autre fils de Ḥasan, ou le sacrifice de la jeune fiancée Zubaida, holocauste de jeunesse.

Il existe, au dessus de la porte d'entrée de l'Imāmzādè, une inscription de réparation dont la date, safawide, correspond au style des peintures. Elle peut être transcrite et traduite ainsi:

توفیق یافت بتعمیر این آستانه منوّرة متبرّکة شاه زید در زمان دولت سلطان الأعظم
و خاقان الأکرم مالک رقاب الأمم سلطان العرب و العجم شاه سلیمان الحسینی
الموسوی الصفوی بهادر خان خلد الله ملکه و سلطانه و أفاض علی العالمین عدله
و برّه و احسانه أقلّ عباد الله الملک المنّان الجمیل الجلیل الوهّاب خادم المعصوم
میرزا طالب المشتهر بباغاتی معزّ الدین محمّد فی تاریخ سنة سبع و تسعین بعد الألف
من الهجرة النبویّة و الصلوة و السلام علی محمّد وآله أجمعین کتبه محسن الإمامی

"Le mausolée illuminé et béni de Shāh Zaid a été réparé, au temps du gouvernement du Sulṭān le plus glorieux, le Khāḳān le plus généreux, maître des nuques des nations, Sulṭān des Arabes et des non Arabes, Shāh

Sulaimān al-Ḥusainī, al-Mūsāwī, al-Ṣafawī, Bahādur Khān – Que Dieu maintienne son royaume, son sultanat, et étende sur les mondes sa justice, sa générosité et sa bienfaisance! – par le moindre des esclaves de Dieu, le maître, le bienfaiteur, l'excellent, le glorieux, le généreux, le serviteur du Pur, Mīrzā Ṭālib, connu sous le nom de Bāghātī, Mu'izz al-Dīn Muḥammad, à la date de 1097 de l'Hégire du Prophète. Que la bénédiction de Dieu et la prière soient sur Muḥammad et sur sa famille! Moḥsen al-Imāmī a écrit cela".

C'est sans doute lors de ces travaux, vers 1097 (1685–6), que furent exécutées les fresques qui décorent l'intérieur de l'édifice. Elle font tout le tour de la salle à coupole sans interruption, du sol au bandeau à inscription, et représentent divers épisodes de la Passion de Ḥusain.

La figure 155 se rapporte au personnage de 'Abbās, frère de Ḥusain. Il avait tenté de ravitailler en eau la famille des martyrs qui se trouvait assoiffée dans le désert et était parti vers l'Euphrate à cheval, portant une outre. Au retour les ennemis l'attaquèrent et lui coupèrent la main gauche, puis la droite. Il continua sa route en tenant l'outre entre ses dents, mais elle fut percée par une flèche et l'eau s'en échappa.

L'une des femmes représentées, tendant l'outre à 'Abbās, est Sukaina, fille de Ḥusain, ce qui est d'une invraisemblance évidente puisque Ibn al-Athīr et Ṭabarī disent que Sukaina n'était encore qu'une enfant lors de la mort de son père. Une petite fille en tenait généralement le rôle dans les "ta'ziyè". Elle mourut en 117 (735), cinquante cinq ans après la bataille de Kerbelā'. Ce fut une femme de lettres. Elle était belle et fière de son origine.

Une autre est Ruḳiya Khātūn, fille de l'Imām 'Alī, qui fut plus tard enterrée au Caire avec sa sœur Zainab. Quant à la troisième, nommée Zubaida Khātūn, elle est connue aussi sous le nom de Fāṭima. Elle était la sœur ainée de Sukaina et toute jeune fille au moment du ḳatl[1]) de Kerbelā'. Elle fut toujours l'un des personnages préférés des "ta'ziyè".

Le personnage principal, Haḍrat 'Abbās, porte un fanion au sommet de sa lance et est coiffé d'un casque surmonté de deux plumes. Il est vêtu d'une jaquette maintenue à la taille par un ceinturon, d'une culotte et de bottes. Il est nimbé et les flammes du nimbe sont découpées en forme de feuilles.

1. Le Ḳatl, c'est à dire: le meurtre.

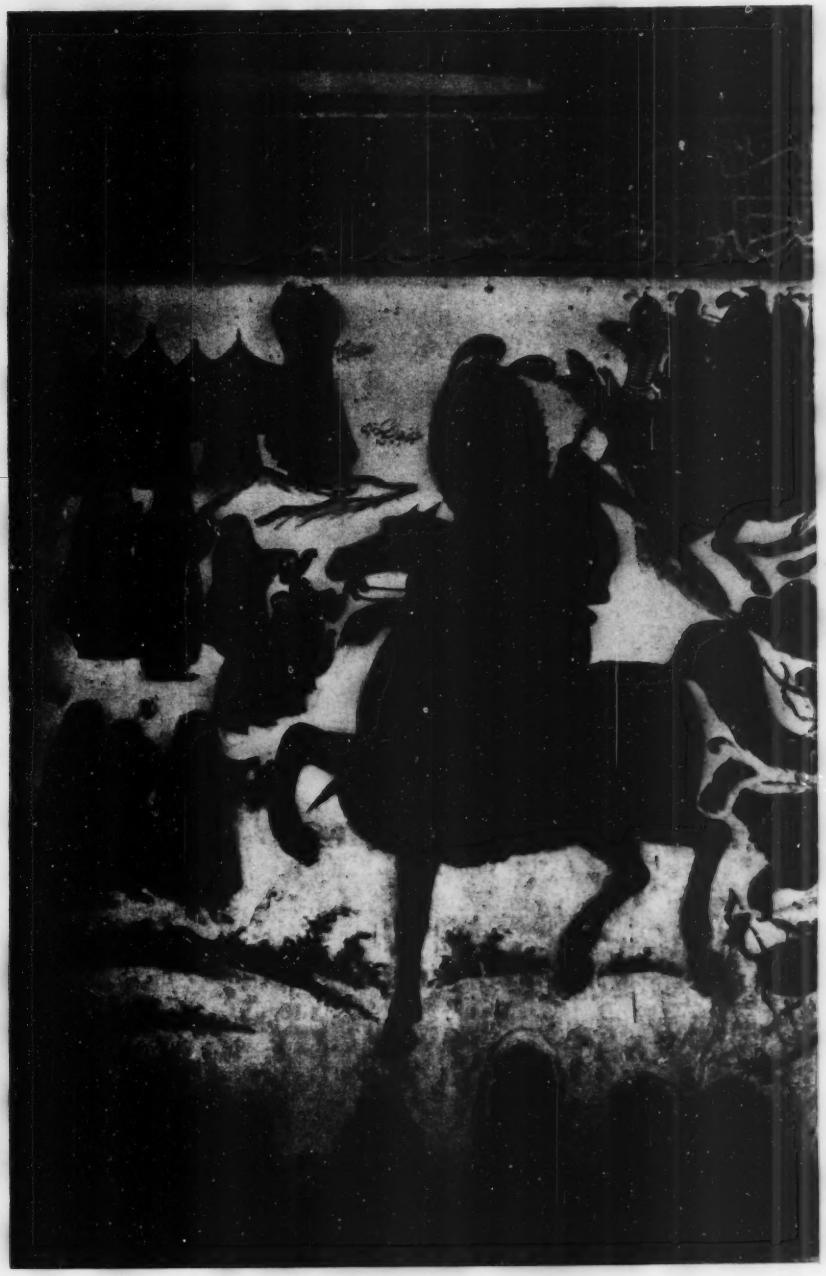


FIG. 155. IṢFAHĀN. IMĀMZĀDÈ ZAID. FRESQUE

 FIG. 156. IṢFAHĀN. IMĀMZĀDÈ ZAID. FRESQUE

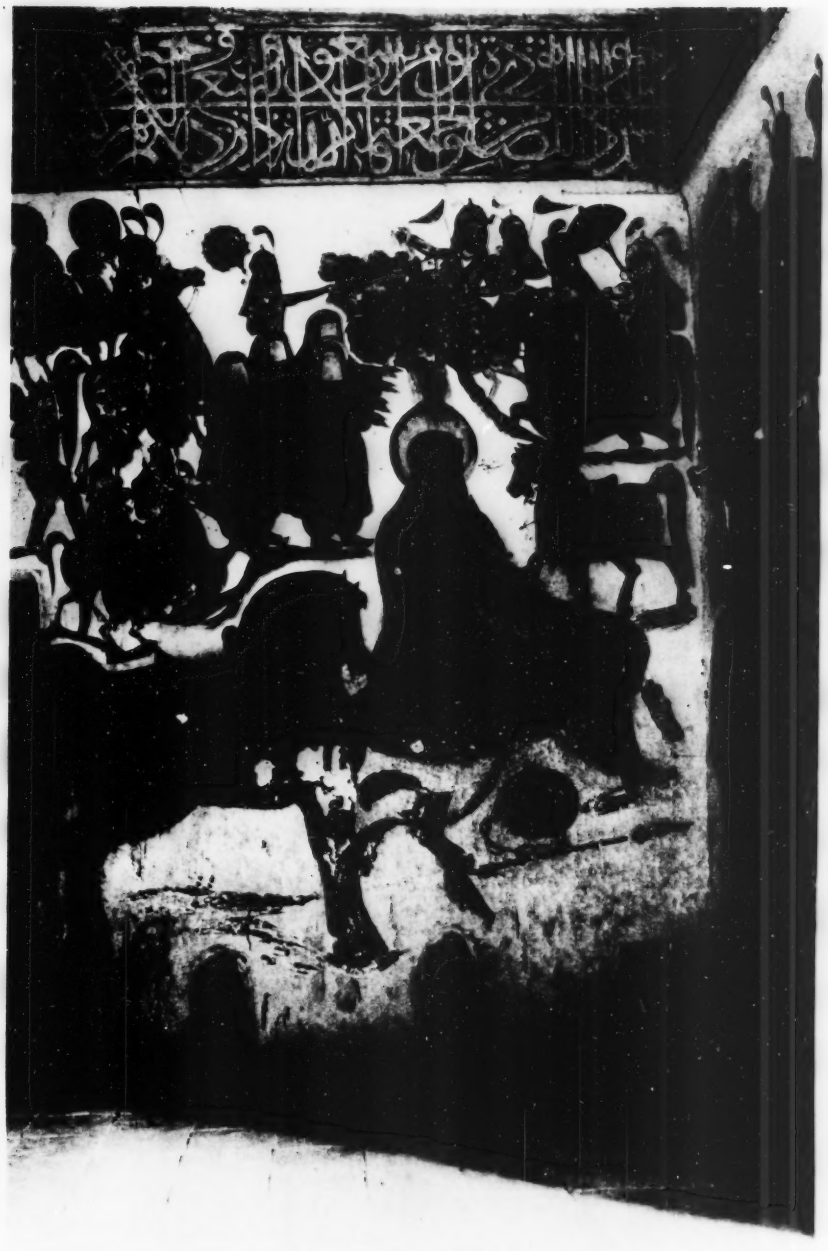


FIG. 157. IṢFAHĀN. IMĀMZĀDÈ ZAID. FRESQUE

La figure 156 représente l'Imām Ḥusain et son cheval percés de flèches, le jour même du drame de Kerbelā'. Au dessous de lui on voit un lion dont la présence en cet endroit évoque la légende suivante. Un roi des Indes, nommé Sulṭān Ḳais, invoqua Haḍrat Ḥusain à l'instant même où la vie du martyr était sur le point de s'éteindre. Miraculeusement Ḥusain se rendit alors aux Indes et sauva Ḳais qui était attaqué par un lion. L'animal se coucha à ses pieds en signe de soumission. Le roi sauvé voulut suivre son bienfaiteur pour l'aider à combattre ses ennemis, mais Ḥusain lui prescrivit de rentrer chez lui et d'y accomplir les cérémonies du deuil, en son honneur et en celui de sa famille. [1])

Trois des personnages de cette scène sont désignés ainsi: "Haḍrat" pour Ḥusain, "Sulṭān Ḳais" et "Wazīr-é Sulṭān Ḳais".

Ḥusain, le saint martyr, apparaît, dans la figure 157, voilé, nimbé, accroupi sur le sol et recevant dans ses bras son fils, nimbé aussi et percé de flèches. Il s'agit là du premier de ceux qui devaient être sacrifiés, 'Alī Akbar, revenu du champ de bataille de Kerbelā', mortellement blessé. A côté de lui on voit son cheval percé de flèches et au dessous, abandonnés sur le sol, son bouclier, son casque à plumes et sa lance.

Au dessus, vers la gauche, se trouvent quatre femmes de la famille de 'Alī qui implorent, de leurs mains tendues, l'aide du ciel. Elles sont au milieu de l'armée ennemie dont plusieurs soldats brandissent les têtes coupées et nimbées des martyrs. Des angelots ailés assistent à cette scène. L'armée ennemie, qui, le 10 Muḥarram de l'année 60 (680), c'est à dire le "jour de Kerbelā'", fut commandée par 'Omar b. Sa'd b. Abī Wakkas, est représentée cavalcadant et se pavanant. On voit les têtes nimbées piquées au bout des lances.

Tous les personnages de ces peintures sont habillés à la mode de la fin du XIème siècle de l'Hégire.

Cette note succincte n'a pour but que de présenter quelques photographies de fresques intéressantes à beaucoup d'égards et dont nous avons l'intention de publier une étude plus complète dans un de nos prochains numéros.

Yedda A. Godard

1. Cette légende m'a été racontée par M. Muṣṭafāwī.

ADDITIONS ET CORRECTIONS. ANNÉE 1936

p. 16. Ligne 12. De l'avis général l'"étrange appareil à laver" est un appareil à distiller l'eau de roses.

p. 20. Dernière ligne. Lire: Manūhar Dās, et non: Dapās.

p. 23. Nous avons lu Ḳūrdehan mais on peut lire aussi Gowardhan. Or c'est sous ce dernier nom que le peintre est connu. Lire donc: Gowardhan, et non: Kūrdehan.

p. 50. Première ligne du Ier texte arabe. Lire: هذا التربة الأمير, au lieu de: هذا التربة لالمير

p. 50. Deuxième ligne du Ier texte arabe. Lire: أبى, au lieu de: [بن]

p. 50. Dans la traduction du Ier texte arabe, lire: fils de Saif al-Dawlè al-Ḥasan Naṣr, au lieu de: fils de Saif al-Dawlè, fils d'al-Ḥasan Naṣr.

p. 50. Deuxième texte arabe. Mr Khān-é Malek propose de le compléter comme suit: و لوالدة السيّدة الجليلة نازنين كشمر بانو رحمة الله عليهما "Et pour sa mère, la Saiyidè, la respectable, Nāznīn Keshmar Bānū. Que la miséricorde de Dieu soit sur eux deux!".

p. 53. Septième ligne. Lire: il semble bien qu'il soit le fils du Dailemite Naṣr, au lieu de: il semble bien qu'il soit le petit-fils du Dailemite Naṣr.

p. 92. Dans la traduction de l'inscription, lire: Cette ḳubbat est le tombeau honoré du Shaikh al- Rabbānī, au lieu de: Cette ḳubbat est le tombeau honoré de Shaikh Rabbānī.

p. 92. Troisième ligne de la traduction, lire: Zain, au lieu de: Zin.

p. 104. Traduction de l'inscription A: "Bonheur et santé à son propriétaire".

p. 104. Traduction de l'inscription C. Lire: "Le propriétaire de cette porte bénie est l'agréé (de Dieu), le plus grand, le plus glorieux, Saiyid Ḥasan al-Ḥusainī", au lieu de: Que cette porte bénie procure la plus grande félicité à Saiyid Ḥasan al-Ḥusainī!

p. 106. En haut de la page. Lire: 'Obbād, au lieu de: Obbād.

p. 106. Traduction de l'inscription B. Lire: "Que cette porte procure toujours bonne chance et joie. Qu'elle demeure ouverte aux amis, fermée à l'ennemi", au lieu de: Que cette porte soit toujours ouverte à la joie et au bonheur, ouverte aux amis, fermée à l'ennemi!

p. 112. Le Professeur Herzfeld propose de remplacer les points de l'inscription par les mots suivants: الستّة الكريمة چهرازاد بنت سلي[اخ]ور

p. 133. Dans l'inscription arabe du bas de la page. Lire: اثنتين, au lieu de: اثنين

p. 134. Lire: ابى بكر محمّد بن پندار, au lieu de: بنى بكر محمّد بن بندان La traduction de l'inscription se trouve ainsi modifiée: "A été fait par l'adorateur (de Dieu), celui qui espère (en Dieu), celui qui a besoin de la clémence divine, Abī Bakr Muḥammad, fils de Bendān, le maçon, fils de Moḥsen, le constructeur".
Mr Khān-é Malek propose de lire: Pendār, au lieu de: Bendān.

p. 152. Deuxième ligne du texte arabe. Lire: بنى هذا الرباط, au lieu de: فى هذا الرباط.
La traduction s'en trouve ainsi modifié: " .... Abū Sa'īd Bahādur Khān. Que Dieu maintienne son sultanat et augmente son prestige! A construit ce caravansérail, le Seigneur le plus glorieux .... ".

p. 181. Avant-dernière ligne de la traduction du poème. Lire: Pendant combien de temps devrai-je te voir déshonoré aux yeux de tous? au lieu de: Depuis quelque temps je te vois déshonoré aux yeux de tous.

p. 226. Deuxième ligne du texte arabe. Lire: خمس مائة, au lieu de: خمسمائة

p. 244. Troisième ligne du texte arabe. Lire: زعفران, au lieu de: غفران

p. 245. Deuxième ligne du texte arabe. Lire: غياث الحقّ, au lieu de: غياث الحفّ

p. 245. Dernière ligne du texte arabe. Lire: نقّاش, au lieu de: نقّامى

p. 257. Lire: بمحمّد و آله, au lieu de: بمحمّد و آلله

p. 259. Lire: بناء اصفهانى, au lieu de: بناء اصفهان

p. 263. Note I. Al-Ṣāḥeb Ḳerān signifie plus exactement "le maître de la conjonction", c'est à dire "le maître de l'heureuse conjonction des astres", quelque chose comme "né sous une bonne étoile".
Ce titre était donné aux souverains qui avaient régné longtemps,

certains disent 25 ans, d'autres 30 et même 40 années. En fait Shāh 'Abbās II n'avait encore régné que 18 ans lorsque notre inscription fut composée.

p. 270. Ligne 19. Lire: Moḥsen, au lieu de: Mohsen.

p. 274. Deuxième ligne du Ier texte arabe. Lire: درغزة, au lieu de: درعزّة

p. 274. Vers la fin de la page. Lire: Moḥsen, au lieu de: Mohsen.

p. 275. Quatrième ligne du texte arabe. Lire: ذو مجدّ التالية خير الحاجّ المعمرين الحاجّ, au lieu de: ذو مجد التالية خير الحاج المعمرين الحاج

p. 281. Dans la légende. Lire: Madrasa, au lieu de: Madrasad.
Miḥrāb-é Uldjāitū, au lieu de: Miḥrāb i Uldjāitū.
Ḳuṭb al-Dīn, au lieu de: Kutb al-Dīn.

p. 290. Première ligne du Ier texte arabe. Lire: هذا القبّة, au lieu de: هذه القية

p. 290. Première ligne du 2ème texte arabe. Lire: خمس, au lieu de: حمس

p. 362. Quatrième ligne du texte arabe. Lire: أبتغاء, au lieu de: ابتعاء

p. 362. Cinquième ligne du texte arabe. Lire: تقبّل, au lieu de: تقبل

p. 364. Cinquième ligne. Lire: 1132, au lieu de: 1229.

p. 367. L'inscription se compose, comme on le voit dans la traduction, de huit lignes correspondant aux huit faces du minaret. Dans le texte arabe les quatre premières lignes sont exactement transcrites, puis viennent les deux lignes suivantes:

بن ظهير الدولة

أبى المظفّر ابراهيم

Les deux dernières lignes sont justes.

p. 369. Vers le milieu de la page. Lire: l'imāmzādè 'Alī b. Dja'far, au lieu de: l'imāmzādè Dja'far.

p. 369. Première ligne de la traduction du texte arabe. Lire: le 10 du mois de Rabī' al-awwal de l'année 738, au lieu de: le 10 du mois de Rabī' al-awwal, le premier de l'année 738.

p. 369. Dernière ligne de la page. Lire: l'honorable Ustād Djamāl, naḳḳāsh, au lieu de: l'honorable Ustād Djamāl al-Dīn, naḳḳāsh.

p. 372. La seconde ligne du texte arabe ayant été omise, la rétablir comme ceci:

الخاقان الأعظم

Y. et A. Godard

TABLE DES MATIÈRES

(PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE)

André Godard, IṢFAHĀN 7
Masdjid-é Djum'a 20
Minār Čehel Dukhterān 27
Imāmzādè Karrār 27
Imāmzādè Aḥmed 27
Le tombeau de Pīr Bakrān 29
Imāmzādè Dja'far 36
Madrasa Imāmī 37
Le tombeau de Bābā Ḳāsem 38
Les minarets Dardasht 43
(*Dū Minār Dār al-Ḍiāfè*) 43
Masdjid-é Bābā Sukhtè 44
La Khānèḳāh-tombeau de Naṣrābād 46
Darb-é Imām 47
Sar Darb-é Boḳ'è Shaikh Amīr Mas'ūd 57
Darb-é Kūshk 60
Le tombeau de Hārūn Wilāyet 63
Masdjid-é 'Alī 69
Minār Sārebān 72
Sar Darb-é Masdjid-é Ḳoṭbīyè 72
Masdjid-é Darb-é Djawbarè 77
'Alā Ḳapi 80
Le Čahār Bāgh 88
Le Pont Allāhwerdī Khān 95
Masdjid-é Shaikh Lutfullāh 96
Masdjid-é Maḳsūd Beg 99
Masdjid-é Sorkhī 102
Le Maidān-é Shāh 103

Masdjid-é Shāh 107
Le Palais des Čehel Sutūn 116
La Ḳaisārīyè 120
Masdjid-é Bāgh-é Ḥādjdjī 122
Madrasa Mullā 'Abdullāh 123
Le tombeau de Bābā Rukn al-Dīn 123
Le monument funéraire au nom de Sit Fāṭimè 129
La Mosquée Shā'yā et l'Imāmzādè Ismā'īl 131
Le Pont de Khadjū 142
(*Pul-é Djūbī*) 144
(*Pul-é Marnān*) 144
(*Pul-é Shahristān*) 144
(*Minār Shāh Rustam*) 145
(*Imāmzādè Shāhzādè Ḥusain et Ibrāhīm*) 146
(*Masdjid-é Shahristān*) 146
La Mosquée de Sārūtaghī 146
Le Palais des Hasht Behesht 147
Madrasa Mīrzā Taḳī 149
Imāmzādè Shāh Zaid 150
Masdjid-é Miṣrī 152
Masdjid-é Ḥakīm 152
Masdjid-é Ilčī 154
La Madrasa et le Caravansérail Māder-é Shāh 155
Masdjid-é 'Alī Ḳulī Aghā 159
(*Ḥammām-é 'Alī Kulī Aghā*) 159
Madrasa Shamsābād 159
La Citadelle 160
Talār Ashraf 162
L'Āteshḳāh 164
Djulfa, Faraḥābād et le Cimetière arménien 165
(*L'Eglise Saint Sauveur*) 166
(*La tombe de Jacob Rousseau*) 167
(*La tombe de Xavier Hommaire de Hell*) 168
Les dates des monuments de la ville d'Iṣfahān et de ses environs 170

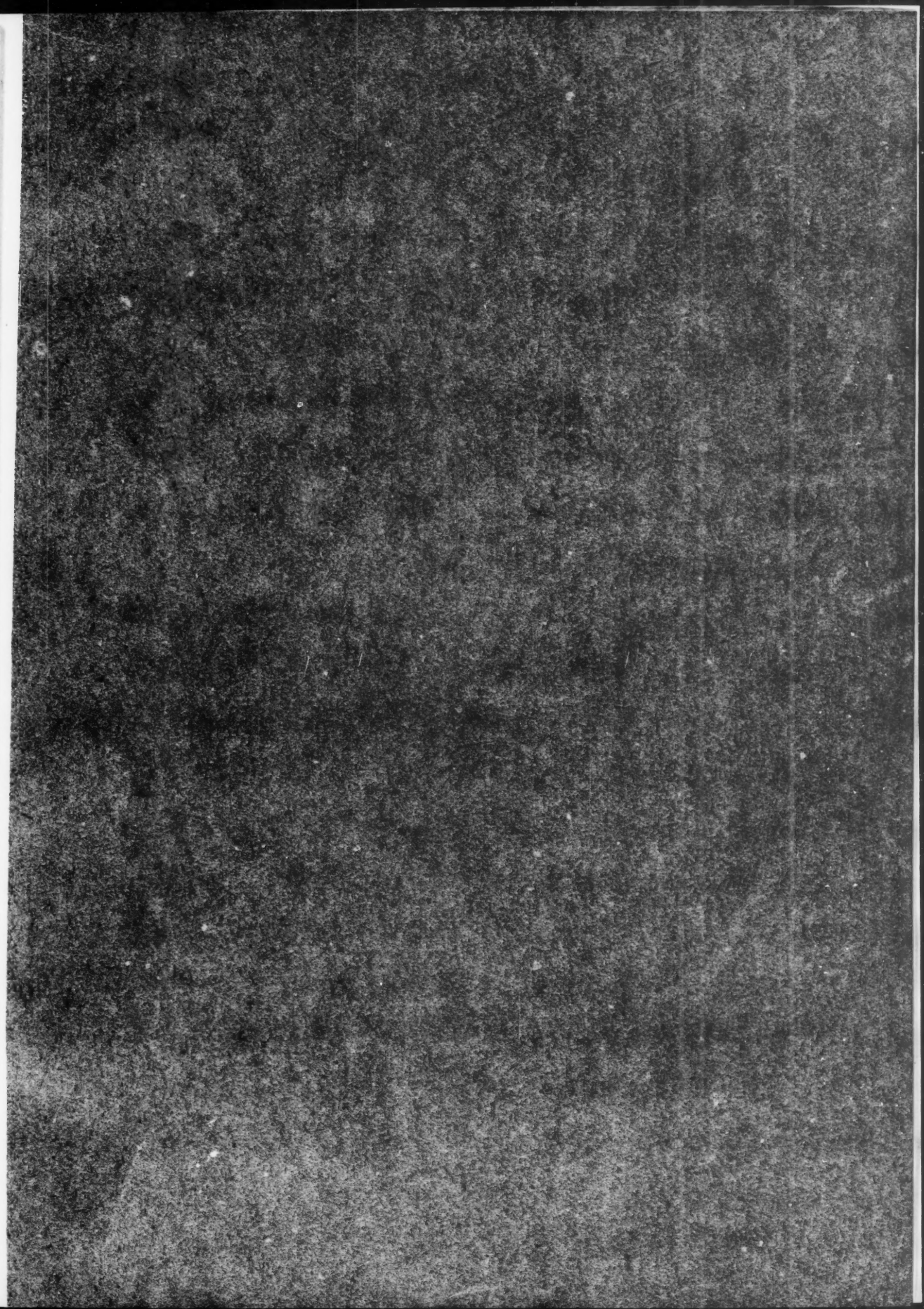
Yedda A. Godard, UN ALBUM DE PORTRAITS DES PRINCES TIMURIDES DE L'INDE 179
Table des personnages représentés dans l'album 276
Table des noms d'artistes 277

Bahman Karīmī, NOTE SUR LES PAGES DE CALLIGRAPHIE DE L'ALBUM 278

André Godard, LES STATUES PARTHES DE SHAMĪ . 285

Yedda A. Godard, PIÈCES DATÉES DE CÉRAMIQUE DE KĀSHĀN À DÉCOR LUSTRÉ 309

Yedda A. Godard, L'IMĀMZĀDÈ ZAID D'IṢFAHĀN.
Un édifice décoré de peintures religieuses musulmanes 341

Y. et A. Godard, ADDITIONS ET CORRECTIONS. ANNÉE 1936 349

IMPRIMÉ AUX PAYS-BAS
PAR
JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN
HAARLEM